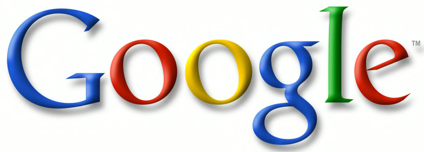



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817

James. B. Angell. Esqr.

With Nagaioka's compliments

Légation du Japon

& London.

From Pres. Angell,

May 28 '92

LE JAPON

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

PREMIÈRE PARTIE

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, RUE DES SAINTS-PÈRES 19

LE JAPON

A

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1878

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE LA COMMISSION IMPÉRIALE JAPONAISE

PREMIÈRE PARTIE

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE DU JAPON

PARIS
A LA COMMISSION IMPÉRIALE DU JAPON
15, AVENUE DE MATIGNON, 15

1878

PRÉFACE

Le développement de plus en plus grand des relations diplomatiques et commerciales entre l'Empire du Japon et les nations des deux continents font désirer plus que jamais la publication d'un ouvrage permettant aux étrangers de se faire une idée exacte de sa géographie et de son histoire. C'est pour répondre à ce désir, sinon entièrement, du moins dans une certaine mesure, que le Shushikuwan (Direction des travaux historiques) a composé, à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1878, l'ouvrage intitulé : *Géographie et Histoire de l'Empire du Japon*, que nous livrons aujourd'hui à la publicité. Cette publication, quoique courte, contient de nombreux renseignements utiles et surtout authentiques, et nous espérons qu'elle pourra intéresser les visiteurs de la section japonaise, qui, après avoir vu les objets exposés, désireraient étudier le pays exposant.

M. MATSUGATA,

Vice-ministre des finances,
Chef du département impérial de l'Agriculture
et Président de la Commission japonaise
à l'Exposition Universelle de 1878.

Paris, le 20 *Juin* 1878.

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE
DU JAPON

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE DU JAPON

L'Empire du Japon est situé au nord-ouest de l'Océan Pacifique. Il se compose de quatre grandes îles et d'un certain nombre de petites. Il est compris entre 24°20′ et 51 degrés de latitude Nord et entre 16°48′ Est et 16°55′ Ouest de longitude (méridien de Tokio). Il est séparé de la Corée au nord-ouest par la mer du Japon. Au nord, on trouve l'île de *Karafūto* (Saghalien) séparée du reste du Japon par le détroit de Sōya. Au nord-est se trouve le *Kamtchatka*, qui est séparé du Japon par les îles *Chishima* (Kouriles). Au sud se trouvent les îles *Ogasawara* (Bonin); au sud-ouest, les îles *Liukiu*, situées entre le Japon, Formose et la Chine. Le Japon est très-long et très-étroit; sa longueur atteint plus de 500 ri (1); sa largeur varie de 600 à 30 ri. La superficie totale est de 23,740 ri carrés. Le climat est en général tempéré; mais le nord est froid et la neige y tombe assez fréquemment. Le sud, au contraire, est chaud.

POPULATION.

La population du Japon se compose de 7,220,194 familles, formant un total d'environ 34,000,000 d'âmes. Le Japon pro-

(1) 1 Ri = 30 cho; 1 cho = 60 ken; 1 ken = 6 shaku (1 shaku = $0^m,33^c$).

prement dit ne possède que 7,158,063 familles formant un total de 33,681,106 habitants. Le *Hokkaido* (île de *Yeso*) possède 34,167 familles, qui forment un total de 146,615 habitants. Dans les îles *Liukiu*, il y a 27,168 familles, qui donnent un total de 167,320 habitants.

GRANDES DIVISIONS

PROVINCES ET DISTRICTS

L'Empire est divisé en cinq provinces impériales (*Go kinai*) et en huit grandes divisions (*Tōkaido*, *Tōzandō*, *Hokurokudō*, *San Indō*, *San Yōdō*, *Nankaidō*, *Saikaido* et *Hokkaidō*). Le nombre des provinces est de 85; celui des districts, de 717. Il y a deux capitales. Les divisions militaires sont au nombre de 6. Au point de vue administratif, le Japon est divisé en 3 *fu*, 35 *ken* et 1 *han*. Chaque fu est administré par un *Chiji* ou gouverneur, chaque ken par un *Rei* ou préfet. Quant au han, il est régi par un *Wō* ou prince vassal de l'Empereur. Le *Hokkaido* dépend du *Kaitakushi* ou département des colonies.

Les *Go kinai* comprennent cinq provinces, savoir :

1° *Yamashiro*, renfermant huit districts;
2° *Yamato*, renfermant quinze districts ;
3° *Kawachi*, renfermant seize districts ;
4° *Idzumi*, renfermant quatre districts;
5° *Setsu*, renfermant douze districts;

Le *Tōkaidō* (littéralement : route du littoral de l'est) comprend quinze provinces :

1° *Iga*, avec douze districts;
2° *Ise*, avec treize districts;
3° *Shima*, avec deux districts ;
4° *Owari*, avec huit districts;
5° *Mikawa*, avec huit districts ;

6° *Tōtōmi*, avec douze districts;
7° *Suruga*, avec sept districts;
8° *Kai*, avec quatre districts;
9° *Idzu*, avec quatre districts;
10° *Sagami*, avec neuf districts;
11° *Musashi*, avec vingt-deux districts;
12° *Awa*, avec quatre districts;
13° *Kadzusa*, avec neuf districts;
14° *Shimosa*, avec douze districts;
15° *Hitachi*, avec onze districts.

Le *Tōzandō* (littéralement : route des montagnes de l'est) comprend treize provinces :

1° *Omi*, avec douze districts;
2° *Mino*, avec douze districts;
3° *Hida*, avec trois districts;
4° *Shinano*, avec dix districts;
5° *Kōdzuke*, avec quatorze districts;
6° *Shimodzuke*, avec neuf districts;
7° *Iwaki*, avec quatorze districts;
8° *Iwashiro*, avec neuf districts;
9° *Rikuzen*, avec quatorze districts;
10° *Rikuchiu*, avec dix districts;
11° *Mutsu*, avec quatre districts;
12° *Uzen*, avec quatre districts;
13° *Ugo*, avec trois disticts.

Le *Hokurokudō* (littéralement : route du continent du nord) comprend sept provinces :

1° *Wakasa*, avec trois districts;
2° *Echizen*, avec huit districts;
3° *Kaga*, avec quatre districts;
4° *Noto*, avec quatre districts;
5° *Echiu*, avec quatre districts;
6° *Echigo*, avec sept districts;
7° *Sado*, avec trois districts.

Le *San Indo* (littéralement : route des montagnes) comprend huit provinces :

1° *Tamba,* avec six districts ;
2° *Tango,* avec cinq districts ;
3° *Tajima,* avec huit districts ;
4° *Inaba,* avec huit districts ;
5° *Hōki,* avec six districts ;
6° *Idzumō,* avec dix districts ;
7° *Iwani,* avec sept districts ;
8° *Oki,* avec quatre districts.

Le *San Yōdō* (littéralement : route du sud des montagnes) comprend huit provinces :

1° *Harima,* avec seize districts ;
2° *Mimasaku,* avec douze districts ;
3° *Bizen,* avec huit districts ;
4° *Bichiu,* avec onze districts ;
5° *Bingo,* avec quatorze districts ;
6° *Aki,* avec huit districts ;
7° *Suwō,* avec six districts ;
8° *Nagato,* avec six districts ;

Le *Nankaidō* (littéralement : route du littoral du sud) comprend six provinces :

1° *Kii,* avec sept districts ;
2° *Awaji,* avec deux districts ;
3° *Awa,* avec dix districts ;
4° *Sanuki,* avec onze districts ;
5° *Iyo,* avec quatorze districts ;
6° *Tosa,* avec sept districts.

Le *Saikaido* (littéralement : route du littoral de l'ouest) comprend douze provinces :

1° *Chikuzen,* avec quinze districts ;
2° *Chikugo,* avec dix districts;
3° *Buzen,* avec huit districts ;

4° *Bungo,* avec huit districts ;
5° *Hizen,* avec onze districts ;
6° *Higo,* avec quinze districts ;
7° *Hiuga,* avec cinq districts ;
8° *Osumi,* avec huit districts ;
9° *Satsuma,* avec treize districts ;
10° *Iki,* avec deux districts ;
11° *Tsushima,* avec deux districts ;
12° *Liukiu.*

Le *Hokkaidō* (littéralement : route du littoral du nord) comprend onze provinces :

1° *Oshima,* avec sept districts ;
2° *Shiribeshi,* avec dix-sept districts ;
3° *Iburi,* avec huit districts ;
4° *Ishikari,* avec neuf districts ;
5° *Hitaka,* avec sept districts ;
6° *Tokachi,* avec sept districts ;
7° *Teshiwo,* avec six districts ;
8° *Kushiro,* avec sept districts ;
9° *Nemuro,* avec cinq districts ;
10° *Kitami,* avec huit districts ;
11° *Chishima,* avec cinq districts.

MONTAGNES.

Le Japon est coupé du nord au sud par un système de montagnes dont les rameaux s'étendent dans différentes directions. Les pics les plus élevés sont :

1° L'*Iwakiyama,* également nommé *Tsugaru Fuji,* dans le district de Tsugaru, province de Mutsu.

2° L'*Iwate yama,* ou *Ganjiuzan,* district d'Iwate, province de Rikuchiu.

3° L'*Osorezan,* volcan en activité, dans le district de Kitagōri, province de Mutsu.

4° Le *Chōkaisan,* haut de 6,468 shaku, dans le district d'Akumi, province d'Ugo.

5° Le *Gessan*, haut de 5,340 shaku, district de Tagawa, province d'Uzen.

6° Le *Jide san*, haut de 3,990 shaku, district de Yama, province d'Iwashiro. (Cette montagne s'étend jusque dans la province d'Echigo.)

7° Le *Nikuwo,* ou *Nikko,* haut de 6,480 shaku, dans le district de Tsuga, province de Shimodzuke.

8° Le *Tsukuba san,* haut de 2,226 shaku. Cette montagne s'étend sur trois districts : Tsukuba, Niibari, et Makabe, dans la province de Hitachi.

9° La plus belle et la plus haute des montagnes du Japon est le *Fuji-san,* qui a une hauteur de 14,170 shaku. C'est un volcan éteint qui s'étend sur les deux provinces de Suruga et de Kai. Les rameaux de cette montagne sont assez élevés. Nous citerons pour exemple les montagnes de Hakone, situées sur deux provinces : Idzu et Sagami, et la montagne de Amagi, haute de 4,700 shaku, et s'étendant sur quatre districts dans la province d'Idzu.

10° L'*Asama san,* situé dans le district de Saku, province de Shinano, est un volcan en activité.

11° L'*Ontake san* s'étend sur les trois provinces de Shinano, Mino et Hida.

12° On remarque aussi le *Komagatake,* dans le district de Uwonuma, province d'Echigo.

13° Le *Tateyama,* montagne haute de 5,040 shaku, dans le district de Niikawa, province d'Echiu.

14° Le *Hakusan,* qui est la plus haute montagne du Hokurokudō, a 8,400 shaku de hauteur et s'étend sur les provinces de Kaga, Echizen, Mino et Hida.

15° On remarque, entre les provinces de Yamashiro et Omi, le *Hieizan,* haut de 2,160 shaku.

16° Dans la province de Yamato, on trouve le *Sanshōgatake* ou *Omine;* c'est le pic le plus élevé de la chaîne des montagnes de Yoshino, dans le district du même nom.

Ses rameaux vont rejoindre les montagnes de *Kumano*, district de Muro, province de Kii, et de Kōya, district d'Ito, dans la même province.

17° Le *Daizen*, qui s'étend aux quatre districts de la province de Hōki, se trouve dans le *San-Indō*.

18° L'*Ishidzuchiyama*, haut de 4,350 shaku, qui s'étend sur trois districts de la province d'Iyo, se trouve dans le *Nankaidō*.

19° L'*Asogatake*, volcan en activité, dans le district du même nom, province de Higo, est compris dans le *Saikaidō*.

20° L'*Ubagatake*, haut de 3,264 shaku, s'étend sur les provinces de Bungo et Hiuga.

21° L'*Unsengatake* est un volcan en activité, haut de 4,816 shaku, dans le district de Takaki, province de Hizen.

22° Le *Kirishima yama*, volcan en activité, a une hauteur de 4,816 shaku; il s'étend sur les provinces de Hiuga et Osumi.

23° Le *Sakurajima gatake* est un volcan en activité, haut de 3,636 shaku; il est situé dans l'île de Sakurajima, province d'Osumi.

24° Le *Kaimongatake*, dans le district de Ei, province de Satsuma, atteint une hauteur de 3,070 shaku.

FLEUVES.

Le Japon est arrosé par un assez grand nombre de cours d'eau; mais, par suite de sa conformation (on sait qu'il est long et étroit), les fleuves ont un parcours peu étendu. Les principaux sont les suivants :

1° Le *Yonegawa*, qui prend sa source au pied de la montagne de Monjiu san, dans le district de Tone, province de Kōdsuke. Ce fleuve se dirige en traversant plusieurs districts vers le sud, puis vers l'est, en formant, pour ainsi dire la limite de la province de Musashi. Il traverse la province de Shimōsa et passe tout près de la limite de Hitachi, avant

de se jeter dans la mer à Chōshi. La largeur maximum de ce fleuve est d'environ 25 chō, et la longueur de son cours est de plus de 70 ri. Il bifurque à Sekiyadō dans la province de Shimōsa, et un de ses embranchements, nommé Yedogawa, forme la limite est de la province de Musashi.

2° Le *Fuji kawa* est formé par la réunion de trois rivières: *Fuye Fukigawa, Kama, Nashi gawa* et *Ashi kawa*. Ces trois rivières prennent naissance dans la province de Kai. Le Fuji kawa se dirige vers le sud et traverse la province de Suruga, passe au pied du mont Fuji et se jette dans la mer. Longueur de son cours, environ 33 ri ; largeur maximum, 6 chō.

3° Le *Oïgawa* prend sa source à la limite des provinces de Shinano et Kai. Il coule vers le sud, en limitant les provinces de Suruga et Tōtōmi, et se jette dans la mer. Longueur de son cours, 46 ri ; largeur maximum à l'embouchure, 18 chō.

4° Le *Ten-riu gawa* vient du lac de Suwa dans la province de Shinano ; il traverse la province de Tōtōmi en coulant vers le sud, où il se jette dans la mer. Longueur de son cours, 60 ri ; largeur maximum, 7 chō 1/2.

5° Le *Shinanogawa* est formé par la rivière du *Chikuma gawa* et prend à son entrée dans la province d'Echigo le nom de Shinanogawa. Il prend naissance dans le district de Saku, province de Shinano, et se dirige d'abord sur le nord-ouest, puis vers le nord et traverse la province d'Echigo ; ce fleuve se jette dans la mer à Niigata. La longueur de son cours est d'environ 100 ri, et sa largeur maximum de 8 chō.

6° Le *Kisogawa* prend naissance dans le district de Chikuma, province de Shinano, et coule d'abord vers le sud-ouest, puis vers le sud. Il entre dans la province de Mino, coule vers l'ouest et se remet ensuite à couler vers le sud ; il se divise alors en plusieurs branches qui vont se jeter dans la mer, en traversant les limites des provinces d'Owari et d'Ise. La longueur de son cours est d'environ 58 ri, et sa largeur maximum de 12 chō.

7° Le *Abukuma gawa* prend naissance dans le district de Shirakawa, province d'Iwaki, et se dirige d'abord vers le nord,

entre dans la province d'Iwashiro, où il coule vers l'est. Changeant encore de direction, il rentre dans la province d'Iwaki, coule vers le nord jusqu'à la limite de la province de Rikuzen, puis se dirige vers l'est et se jette dans la mer. Longueur de son cours, 50 ri. Largeur maximum, 10 chō.

8° Le *Kita kamigawa* prend naissance dans le district d'Iwate, province de Rikuchiu; il coule vers le sud, traverse la province de Rikuzen, et se jette dans la mer au port de Ishino maki. La longueur de son cours est de 76 ri, et sa largeur maximum est de 6 chō.

9° Le *Mogami gawa* prend sa source dans la montagne de Dai nichi, dans le district de Oï-Tama, province d'Uzen; il traverse les deux districts de Murayama et de Mogami en coulant vers le nord, et se dirige ensuite vers l'ouest, à la limite de la province d'Ugo. Ce fleuve se jette dans la mer à Sakata; la longueur de son cours est de 62 ri, et sa largeur maximum de 13 chō.

10° Le *Yodogawa* prend sa source dans le lac Biwa, province d'Omi; il se dirige vers le sud, entre dans la province de Yamashiro, puis reprend son cours vers l'ouest. Ce fleuve qui, à l'origine, porte le nom d'Ujigawa, passe à Yodo et à partir de ce moment est appelé Yodogawa; il coule alors vers le sud-ouest et sépare les deux provinces de Kawachi et Setsu. Ce fleuve se jette enfin dans la mer en passant par Osaka. Sa longueur est de 19 ri 25 chō, et sa largeur maximum est de 10 chō.

11° Le *Gō gawa* est formé par deux rivières dont la première, nommée *Mioshigawa*, prend naissance dans la province de Bingo, et la seconde, nommée *Yoshida gawa*, dans la province d'Aki. Le fleuve formé par la réunion de ces deux rivières coule vers le nord-ouest et passe dans la province d'Iwani. Il prend le nom de Go gawa à son entrée dans cette province, dont il arrose les deux districts d'Ochi et de Naka, en se détournant un peu de son cours; puis il le reprend vers le nord-ouest et se jette dans la mer. La longueur de son cours est de 80 ri, et sa largeur maximum de 3 chō.

12° Le *Yoshi gawa* prend sa source dans le district de Tosa, de la même province, se dirige d'abord vers l'est, puis incline vers le nord. Il traverse la province d'Awa, reçoit la rivière d'Iogawa, venant de la province d'Yo, et se jette dans la mer par plusieurs embouchures. Longueur de son cours, 41 ri; largeur maximum, 4 chō.

13° Le *Chikugo gawa* ou *Chitose gawa* est formé par la réunion de deux cours d'eau, dont l'un vient de la province de Higo et l'autre de la province de Bungo. Ce fleuve coule d'abord vers le nord-ouest, jusqu'à la limite des provinces de Chikuzen et de Chikugo; il traverse cette dernière province qu'il sépare de Hizen, et se jette ensuite dans la mer. Sa longueur est de 35 ri, sa largeur maximum de 5 chō. Le Chikugo gawa est le plus grand fleuve du Saikaidō.

LACS.

1° Le lac *Biwa*, dans la province d'Omi, a 73 ri 31 chō de tour.

2° Le *Kasumi ga ura,* dans la province de Hitachi, qui a 30 ri de tour. Les eaux de ces deux lacs se réunissent et se déversent dans le fleuve Tone.

3° Le lac *Imba numa,* dans la province de Shimōsa, qui a 12 ri de tour, déverse ses eaux dans le fleuve Tone.

4° Le lac *Inawashiro,* province d'Iwashiro, qui a 61 ri 21 chō de tour, donne naissance à une petite rivière, nommée Aga no gawa, qui coule dans la province d'Echigo.

5° Le lac *Chiuzenji,* dans la province de Shimodsuke, sur la montagne de Nikko, a 8 ri de tour. Il donne naissance à une rivière nommée *Dai ya gawa* qui se joint à une autre, nommée *Kinu gawa.* Ces deux rivières se jettent dans le fleuve Tone.

6° Le lac *Towada,* dans la province de Mutsu, a 10 ri de tour; il donne naissance à un fleuve nommé *Osaka gawa,* qui se jette dans la mer.

7° Le lac *Hachi-rōgata,* dans la province d'Ugo, a 15 ri de tour et communique avec la mer.

8° Le lac *Ashi* (plus connu par les Européens sous le nom de lac Hakone), sur la montagne de Hakone dans la province de Sagami, a 4 ri 30 chō de tour; il donne naissance à un fleuve nommé *Haya gawa* qui se jette dans la mer.

9° Le lac *Suwa,* dans la province de Shinano, a environ 4 ri 20 chō de tour.

10° Le lac *Shinji,* dans la province d'Idzumo, a 13 ri de tour; il se déverse dans la mer.

CHUTES D'EAU OU CASCADES.

Les cascades et les chutes d'eau du Japon sont très-nombreuses; on en rencontre quelques-unes qui sont considérables et très-pittoresques. Toutefois, comme elles sont situées au milieu de montagnes inhabitées, il y en a beaucoup d'inconnues. Nous nous bornerons donc à citer les principales et les plus connues :

1° *Nachi no taki,* au milieu de la montagne du même nom, dans la province de Kii, district de Muro. Cette cascade forme pour ainsi dire trois chutes successives, la plus haute se trouvant à une hauteur de 1,100 shaku. Sa largeur est de 108 shaku.

2° *Kegon no taki.* — Cette cascade se trouve dans la montagne de Nikko; elle est formée par le lac Chiuzenji et donne naissance au Dai ya gawa, dont nous avons parlé plus haut. La hauteur de la chute est de 400 shaku, et sa largeur, de 90 shaku.

3° Le *Kiri Furi no taki.* — Cette cascade, comme la précédente, se trouve dans la montagne de Nikko. Elle a une hauteur de 300 shaku; sa largeur est de 30 shaku.

4° *Riu mon no taki.* — Cette chute d'eau prend naissance dans la montagne dont elle porte le nom, située dans la province de Yamato, district de Yoshino; ses eaux vont rejoin-

dre la rivière du même nom. Sa hauteur est de 240 shaku, sa largeur de 24 shaku.

5° *Otaki* ou *Okuma taki* se trouve dans la montagne de Kashi, située dans le district de Shira kawa, province d'Iwaki; sa hauteur est de 300 shaku et sa largeur de 9 shaku. Elle donne naissance au fleuve Abukuma gawa.

6° *Naru taki* se trouve dans la montagne de Nishi hata, district de Mima, province d'Awa; sa hauteur est de 360 shaku, et sa largeur de 72 shaku. Le cours d'eau auquel elle donne naissance se jette dans le fleuve Yoshino gawa.

EAUX MINÉRALES.

Les eaux de ce genre abondent au Japon et sont de compositions diverses; elles sont employées pour le traitement d'un grand nombre de maladies. Les eaux les plus connues sont les suivantes :

1° *Atami,* proviuce d'Idzu. — Les eaux connues sous cette dénomination sont de compositions diverses;

2° *Ashinoyu, Mia no shita,* etc., dans la montagne de Hakona, située dans la province de Sagami;

3° *Ikaho*, *Kusatsu,* etc., dans la province de Kodzuke;

4° *Chiuzenji, Nasu,* etc., dans la province de Shimodzuke;

5° *Arima,* province de Setsu;

6° *Suwa*, province de Shinano;

7° *Kasshi*, province d'Iwaki;

8° *Kinosaki,* à Yuno shima, province de Tajima;

9° *Iwaï,* à Yumura, dans la province d'Inaba;

10° *Dōgo,* dans la province d'Iyo;

11° *Sakura jima*, province d'Osumi.

GOLFES, BAIES, CRIQUES, PORTS, ETC.

1° Le golfe d'*Yedo* est entouré par les provinces de Musashi, Sagami, Kadzusa, Awa, Shimosa; sa plus grande largeur de l'est à l'ouest est de 7 ri, et du sud au nord 20 ri. Du côté d'Yedo, à 1 ri de la côte, sa profondeur moyenne est de 3 hiro ou brasses; au sud se trouve le port de *Yokohama*, où la profondeur moyenne est de 8 à 10 hiro ou brasses.

2° La baie d'*Osaka* est entourée par les provinces de Setsu, Idzumi et Awaji. Le port d'*Osaka* se trouve à une certaine distance de la ville qui est baignée par le Yodogawa. Cette baie a une profondeur de 2 hiro 3 shaku. A l'ouest se trouve le port de *Hiogo*, qui a une profondeur moyenne de 3 hiro.

3° Le port de *Toba*, dans le district de Tō shi, province de Shima, est borné au nord par l'île de Tōshijima, à l'est par celles de Sakatejima et Sugajima; ce port est tourné vers le nord-est; il a une profondeur qui varie entre 3 et 5 hiro.

4° Le port de *Shimoda*, district de Kamo, province d'Idzu, est tourné vers le sud; sa profondeur varie entre 6 et 8 hiro.

5° Le port de *Ishi no maki*, à l'embouchure du fleuve Kitakami gawa, dans le district de Oshika, province de Rikuzen, a une profondeur qui varie entre 5 et 12 hiro; il est tourné vers le sud.

6° Le port d'*Awomori*, dans le district de Tsugaru, province de Mutsu, a une profondeur de 8 hiro; il est tourné vers le nord.

7° Le port de *Hakodate*, dans le district de Hameda, est tourné vers le sud-ouest; sa profondeur varie entre 4 et 7 hiro.

8° Le port de *Tsuruga*, dans le district du même nom, province d'Echizen, est tourné vers le nord; il a une profondeur de 45 hiro.

9° Le golfe de *Nanao*, dans la province de Noto, est formé par le district de Kashima qui avance dans la mer d'un côté,

et par celui de Fugeshi qui s'avance aussi dans la mer de l'autre côté; au milieu se trouve une île nommée Notojima; il a 14 ri de circuit; le port de Nanao fait partie du district de Kashima; il est tourné vers le nord et sa profondeur varie de 3 à 6 hiro.

10° Le port de *Niigata*, à l'embouchure du Shinanogawa, dans le district de Kambara, province d'Echigo, est tourné vers le nord; il incline un peu vers l'ouest. Sa profondeur varie entre 1 hiro 4 shaku et 5 hiro.

11° Le port d'*Akamagaseki* ou *Shimonoseki*, dans le district de Toyora, province de Nagato, est tourné vers le sud-est; sa profondeur varie entre 3 et 10 hiro.

12° Le port d'*Oshima*, dans le district de Muro, province de Kii, a deux issues et une profondeur de 5 hiro.

13° Le port de *Nagasaki*, dans le district de Sonoki, province de Hizen, est tourné au sud; sa profondeur varie entre 5 et 10 kiro.

14° Le golfe de *Kagoshima* est formé par les provinces d'Osumi et de Satsuma; le milieu est formé par une île nommée Sakurajima. Le port de Kagoshima, qui fait partie du district du même nom dans la province de Satsuma, est tourné vers le sud-est; sa profondeur varie entre 18 et 20 hiro.

DÉTROITS.

1° Le détroit de *Matsumaï*, entre les districts de Tsugaru et de Kita, province de Mutsu, d'un côté, et la province d'Oshima, de l'autre.

2° Le détroit de *Tomogashima*, entre la crique de Kata, province de Kii, et celle de Yura, province d'Awaji.

3° Le détroit de *Naruto*, entre le district d'Itano, province d'Awa, et celui de Mihara, dans la province d'Awaji.

4° Le détroit d'*Akamagaseki* ou *Shimonoseki*, entre le district de Toyora, province de Nagato, et celui de Kiku, province de Buzen.

CAPITALES.

TOKIO, dans la province de Musashi, est situé à 35°40″ de latitude Nord et à 0° de longitude (on compte les degrés de longitude, à partir du méridien de Tokio). Tokio est le siége du gouvernement et la résidence de l'Empereur; cette ville est divisée en six arrondissements; elle renferme 187,631 familles, qui sont composées de 709,682 âmes, d'après le recensement du premier mois de la dixième année de Meiji (janvier 1877). Tokio, nommé autrefois Yedo, était le siége du gouvernement du Shogun; après la réforme, pendant la première année de Meiji, on y établit la résidence impériale, et la ville prit le nouveau nom de Tokio. On y a établi depuis le Daijokuwan ou Conseil suprême; neuf ministères, savoir : des Affaires étrangères, de l'Intérieur, des Finances, de la Guerre, de la Marine, de l'Instruction publique, des Travaux publics, de la Justice et de la Maison de l'Empereur; la Cour suprême, les casernes, une Université, des colléges, des écoles, des hôpitaux, des musées, une préfecture de police, des chemins de fer, des télégraphes et une direction des postes. On voit aussi à Tokio une concession étrangère pour la résidence des Européens et plusieurs légations. Les rues, les ponts, etc., ont été modifiés et améliorés. Le trafic y est considérable. Tokio se fait également remarquer par de nombreux et beaux temples ainsi que par ses jardins publics. Cette année (1877), on a ouvert une Exposition nationale industrielle, dans le parc de Uyeno, qui a attiré en foule la population, ainsi que de nombreux voyageurs.

Le Fu de Tokio se trouve en dedans de la porte, aboutissant à *Saiwai Bashi*. Il administre deux districts : ceux de Toshima et Ebara et une portion de trois autres, savoir : Katsushika, Adachi et Tama. Tous ces districts se trouvent dans la province de Musashi.

KIOTO. — Kioto est situé dans la province de Yamashiro

à 35°1′ de latitude Nord-Est et 4° 2′ de longitude Ouest, environ à 132 ri de Tokio. La ville est divisée en deux parties : la partie nord de la ville porte le nom de Kami-kio, et la partie sud est nommée Shimo-kio. Population : 63,217 familles donnant un total de 238,663 âmes (1).

Kioto, depuis la treizième année de la période Enriaku (794 ap. J.-C.), fut la résidence des Empereurs. Cette ville. entourée de trois côtés par des montagnes d'un fort bel aspect, arrosée à l'est par la belle rivière de Kamogawa, est fort pittoresque. Elle se fait de plus remarquer par les beaux monuments et les endroits historiques qu'elle renferme. Le gouvernement de Kioto est établi dans l'ancien château de Nijo et administre deux provinces, celles de Yamashiro et de Tango, et quatre districts de la province de Tamba.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES.

FU.

Les *Fu* sont au nombre de trois : *Tokio, Kioto* et *Osaka*. (Voir ce qui a été dit ci-dessus sur les deux premières villes.)

Le fu d'Osaka administre sept districts de la province de Setsu; le gouvernement est à Osaka. Cette ville est située à 34° 41′ de latitude Nord et 4° 16′ de longitude Ouest, à environ 143 ri de Tokio et à 13 ri à l'ouest de Kioto. Osaka est divisée en quatre arrondissements et renferme 78,789 familles qui forment un total de 271,992 âmes. Le côté ouest de la ville est le plus rapproché de la mer; le côté nord est arrosé par le Yodogawa, dont les embranchements sillonnent la ville en différents sens. Sa position géographique, rendant le transport des marchandises par terre et par mer facile, en

(1) Les chiffres que nous donnons ici pour la population de Kioto et des autres parties du Japon, à l'exception de Tokio, sont basés sur le recensement fait pendant la sixième année de Meiji, en 1873. (Note du Traducteur.)

fait un centre commercial important et un lieu de transit. Par suite, l'industrie y est florissante et l'aisance pour ainsi dire générale. Osaka possède un hôtel de la Monnaie et un chemin de fer qui va de Kobe à Kioto. La ville a été ouverte au commerce étranger pendant la première année de Meiji, c'est-à-dire en 1867. Les étrangers peuvent y résider.

KEN.

Les *Ken* ou départements sont au nombre de trente-cinq. Nous allons d'abord parler de ceux qui sont ouverts au commerce international et de ceux qui renferment des ports ou des grandes villes.

1° Le ken de *Kanagawa*. Ce ken se compose de trois districts : *Tsudzuki, Tachibana* et *Kuraki,* et d'une partie du district de *Tama*, province de Musashi, et de la province entière de Sagami. Le chef-lieu est Yokohama, province de Musashi. Cette ville est à 35° 26′ 53″ de latitude Nord et à 0° 6′ 40″ de longitude Ouest (méridien de Tokio), à environ 8 ri de Tokio. Yokohama renferme 18,189 familles qui donnent un total de 64,602 habitants. Le gouvernement y établit une concession pour les étrangers, y fit tracer des routes et fonder une ville. Ce port est le plus florissant de tous ceux qui ont été ouverts aux étrangers. — Les villes principales du ken de Kanagawa sont : Odawara, dans la province de Sagami, à environ 15 ri à l'ouest de Yokohama et à 21 ri au sud-ouest de Tokio; Yokosuka, dans la même province, à environ 7 ri au sud de Yokohama et à 16 ri de Tokio, possède un arsenal d'une grande importance.

2° Le ken de *Hiogo* administre cinq districts de la province de Setsu et deux districts de la province de Tamba, et les trois provinces de Harima, Awaji, Tajima. Le chef-lieu est Kobe, dans la province de Setsu; cette ville est par 34° 41′ de latitude Nord et 4° 34′ de longitude Ouest (méridien de Tokio); elle est à 151 ri de la capitale et à 9 ri à l'ouest d'Osaka. Kobe

est habité par 14,068 familles, dont les membres forment une population de 40,700 âmes. Ce port, ouvert au commerce extérieur pendant la première année de Meiji (1867), est contigu du côté de l'ouest à celui de Hiogo. Au sud-est de Kobe, se trouve la baie d'Osaka, et un peu plus loin le détroit de Tomoshima. La ville de Himeji fait également partie de ce ken. Elle est située dans la province de Harima et à environ 14 ri à l'ouest de Kobe.

3° Le ken de *Nagasaki* administre trois provinces : Hizen, Iki et Tsushima. Le chef-lieu est Nagasaki dans la province de Hizen; cette ville est par 32° 45'30" de latitude Nord et par 9° 55'30" de longitude Ouest (méridien de Tokio), à environ 340 ri de Tokio. La population se compose de 29,656 habitants, appartenant à 6,656 familles. Le port de Nagasaki, ouvert depuis longtemps au commerce chinois et au commerce hollandais, le fut pour les autres nations dans la sixième année d'Ansei (1859).

Le port de Nagasaki est fermé de trois côtés par des montagnes; le quatrième, qui est celui de l'entrée, est protégé par plusieurs îles et îlots. Ce port est un des plus sûrs et des plus profonds du Japon. La ville de Saga dans la province de Hizen se trouve à environ 28 ri au nord-est de Nagasaki.

4° Le ken de *Niigata.* — Ce ken administre les provinces d'Echigo (dont un seul district, celui de Tsugawa, fait partie du ken de Fukushima) et de Sado. Le chef-lieu est Niigata, province d'Echigo. Cette ville est par 37° 58' de latitude Nord et par 0° 48' de longitude Ouest, à environ 89 ri de Tokio. Elle est peuplée par 7,846 familles, dont les membres forment un total de 23,152 âmes. Le port de Niigata fut ouvert au commerce étranger dans la première année de Meiji (1867) ; il est situé à l'embouchure du Shinanogawa et est par suite peu profond; il est pourtant très-important. La ville de Takata, dans la même province d'Echigo, se trouve à 33 ri au sud-ouest de Niigata.

5° Le ken d'*Aichi* administre deux provinces : celles d'Owari et de Mikawa. Le chef-lieu est Nagoya, dans la province d'Owari. Cette ville est par 35° 11' de latitude Nord et par

2° 52′ 50″ de longitude Ouest; elle est à 194 ri de Tokio. Nagoya est habitée par 36,023 familles composées de 125,193 habitants. Cette ville est située au milieu d'une plaine; ses rues sont larges et animées. Nagoya est contiguë à Atsuta; c'est la ville la plus importante après les deux capitales et Osaka. La ville d'Okasaki, dans la province de Mikawa, est située à 10 ri au sud-est de Nagoya.

6° Le ken d'*Ishikawa* administre trois provinces : Kaga, Noto et Echiu, plus sept districts de la province d'Echizen. Le chef-lieu est Kanazawa, dans la province de Kaga. Cette ville est, par 36° 33′ 17″ de latitude Nord et par 3° 8′ de longitude Ouest, à 127 ri de Tokio. Sa population est de 109,685 âmes, membres de 34,580 familles. Kanazawa, traversé au nord et au sud par deux rivières, le Saigawa et l'Asanogawa, se trouve à peu près au centre du Hokurokudō. Le commerce de cette ville n'est pas très-considérable, mais l'aisance y est pourtant générale. La ville de Fukui, dans la province d'Echizen, se trouve à 22 ri au sud-ouest de Kanazawa; les 9,308 familles qui l'habitent fournissent un contingent de 39,784 âmes, chiffre de la population de cette ville. Toyama, dans la province d'Echiu, à 16 ri à l'est de Kanazawa, est une ville de 44,682 âmes. Cette population est formée par 11,417 familles.

7° Le ken de *Hiroshima*. — Ce ken administre les deux provinces d'Aki et de Bingo. Le chef-lieu est Hiroshima, dans la province d'Aki. Cette ville est, par 34° 24′ de latitude Nord et par 7° 19′ de longitude Ouest, à 230 ri de Tokio. Sa population, formée par 18,975 familles, atteint le chiffre de 74,305 âmes. Le sol des environs est très-fertile et la ville est arrosée par plusieurs cours d'eau. La ville de Fukuyama, dans la province de Bingo, se trouve à 26 ri à l'est de Hiroshima.

8° Le ken de *Wakayama* administre la province de Kii (quelques villages situés à l'est de la rivière Kumano, dans le district de Muro, de cette province, relèvent du ken de Miye). Le chef-lieu est Wakayama qui est, par 34° 14′ de latitude Nord et par 4° 37′ de longitude Ouest, à 163 ri de Tokio. Sa population atteint le chiffre de 61,124 âmes, appartenant à

16,710 familles. Cette ville, dont le côté ouest est voisin de la mer et le côté nord arrosé par le Kinogawa est à l'entrée de la baie d'Osaka. La ville est fort jolie par suite des collines qui l'environnent.

9° Le ken de *Sakai* administre trois provinces : Idzumi, Yamato et Kawachi. Le chef-lieu est Sakai, dans la province d'Idzumi; cette ville est, par 34° 35′ de latitude Nord et par 4° 18′ de longitude Ouest, à 148 ri de Tokio. Sa population se compose de 11,823 familles, donnant un contingent de 38,838 âmes. Sakai est situé sur le même littoral que Osaka, au nord; cette ville est arrosée par le Yamatogawa; elle est très-bien percée. On y prend de grandes quantités de poisson. Sakai était dans l'antiquité le point d'atterrissage des navires étrangers. La ville de Nara, dans la province de Yamato, se trouve à 11 ri à l'est de Sakai et renferme 6,158 familles, formant 21,158 membres.

10° Le ken de *Miaghi* administre treize districts de la province de Rikuzen et trois de la province d'Iwaki. Sendai, dans la province de Rikuzen, en est le chef-lieu. Cette ville est, par 38°17′ de latitude Nord et par 2°3′ de longitude Est, à 93 ri de Tokio. La population se compose de 11,477 familles, dont les membres sont au nombre de 51,998. La ville de Sendai est traversée au sud-ouest par le Hirosegawa; elle est contiguë du côté de l'est à Shiwogama et à Matsushima. Les environs de cette ville forment le plus beau paysage du nord du Japon. Les productions principales sont le poisson et le sel.

11° Le ken de *Kōchi* administre les deux provinces de Tosa et d'Awa. Le chef-lieu est Kōchi, dans la province de Tosa. Cette ville est par 33°32′ de latitude Nord et par 6°5′ de longitude Ouest; elle est à 231 ri de Tokio. Kochi est habité par 9,688 familles qui représentent un chiffre de 39,757 habitants. A l'est se trouve le port d'Urado, et au nord et au sud le Kagamigawa. Les productions principales sont le bois et le poisson. La ville de Tokushima, dans la province d'Awa, à 4 ri au nord-est de Kōchi, est habitée par 12,246 familles, ce qui représente un chiffre de 48,861 habitants.

12° Le ken de *Kumamoto* administre toute la province de Higo. Le chef-lieu est Kumamoto, par 32°48′ de latitude Nord et par 9°5′ 30″ de longitude Ouest, à 326 ri de Tokio. La population se compose de 9,497 familles qui donnent un total de 44,620 habitants. La ville de Kumamoto, arrosée au sud par le Shirakawa, est bornée au nord-ouest par un groupe de montagnes. C'est une des plus importantes places du Saikaidō.

13° Le ken de *Shimane* administre cinq provinces : Idzumo, Hōki, Inaba, Iwani et Oki. Le chef-lieu est Matzuye, dans la province d'Idzumo, par 35°18′ de latitude Nord et 6°27′ de longitude Ouest, à 221 ri de Tokio. Sa population est de 27,808 âmes, appartenant à 8,694 familles. La ville de Tottari, dans la province d'Inaba, est à 21 ri à l'est de Matsuye ; elle est habitée par 5,991 familles, composées de 20,782 membres.

14° Le ken d'*Akita* administre sept districts de la province d'Ugo et un de la province de Rikuchiu. Le chef-lieu est Akita, dans la province d'Ugo. Cette ville est, par 39°42′ de latitude Nord et 0°22′ de longitude Est, à 14 ri de Tokio. La population, composée de 8,980 familles, est de 38,118 âmes.

15° Le ken de *Saitama* administre quatorze districts et une portion de deux autres (Katsushika et Adachi) de la province de Musashi et une partie du district de Katsushika dans la province de Shimosa. Le chef-lieu est Urawa, province de Musashi, à 15 ri de Tokio.

16° Le ken de *Chiba* administre six districts et une partie de deux autres, Katsushika et Sōma, de la province de Shimosa, et deux provinces, Awa et Katzusa. Le chef-lieu est Chiba, dans la province de Shimosa, à 11 ri de Tokio.

17° Le ken d'*Ibaraki* administre la province de Hitachi, quatre districts et une partie de deux autres (Katsushika et Sōma) de la province de Shimosa. Le chef-lieu est Mito, province de Hitachi, à 31 ri de Tokio.

18° Le ken de *Tochigi* administre la province de Shimotsuke. Le chef-lieu est Tochigi, à 24 ri de Tokio. La ville d'Utsunomya se trouve à 6 ri au nord-est de Tochigi. — Nikko est à 22 ri au nord de Tochigi.

19° Le ken de *Gumba* administre la province de Kodsuke. Le chef-lieu est Mayebashi, à 28 ri de Tokio. La ville de Takasaki se trouve à 3 ri au sud-ouest de Mayebashi; Tomioka, à 8 ri au sud-ouest de la même ville et à 29 ri au nord-ouest de Tokio. Tomioka se fait remarquer par une importante filature de soie.

20° Le ken de *Miye* administre trois provinces : Ise, Iga et Shima, et une partie du district de Muro, de la province de Kii. Tsu, province d'Ise, à 113 ri de Tokio, en est le chef-lieu.

La ville de Yamada se trouve à 10 ri au nord-est de Tsu, dans la même province.

21° Le ken de *Shidzuoka* administre trois provinces: Suruga, Tōtōmi et Idzu. Shidzuoka, dans la province de Suruga, en est le chef-lieu. Distance de Tokio : 46 ri.

La ville de Hamamatsu, dans la province de Tōtōmi, est située à 20 ri à l'ouest de Shidzuoka.

22° Le ken de *Yamamashi* administre la province de Kai; le chef-lieu est Kōfu, à 38 ri de Tokio.

23° Le ken de *Shiga* administre deux provinces : Omi et Wakasa, et un district de la province d'Echizen. Le chef-lieu est Gobesshomura, près d'Otsu, province d'Omi, à 129 ri de Tokio.

La ville de Hikone, dans la province d'Omi, est située à 15 ri au nord-ouest d'Otsu.

La ville d'Ohama, dans la province de Wakasa, se trouve à 22 ri au nord d'Otsu.

24° Le ken de *Gifu* administre deux provinces et Hida. Le chef-lieu est Imaizumi mura près de Gifu, dans la province de Mino, à 104 ri de Tokio.

Takayama, dans la province de Hida, est à 34 ri au nord-est de Gifu.

25° Le ken de *Nagano* administre la province de Shinano. Nagano ou Zen koji, dans la province de Shinano, à 9 ri de Tokio, en est le chef-lieu.

Matsumoto est situé à 16 ri au sud de Nagano.

26° Le ken de *Fukushima* administre la province d'Iwashiro, onze districts de la province d'Iwaki et une partie du district de Kambara, dans la province d'Echigo. Le chef-lieu est Fukushima, dans la province d'Iwashiro, à 71 ri de Tokio.

Wakamatsu, dans la province d'Iwashiro, est situé à 21 ri au sud-ouest de Fukushima.

27° Le ken d'*Iwate* administre neuf districts de la province de Rikuchiu, un de la province de Rikuzen et un de la province de Mutsu. Le chef-lieu est Morioka, dans la province de Rikuchiu, à 140 ri de Tokio.

28° Le ken d'*Awomori* administre trois districts de la province de Mutsu. Le chef-lieu est Awomori, dans la province de Mutsu, à 191 ri de Tokio.

La ville de Hirosaki, dans la même province, est à 10 ri de Awomori.

29° Le ken de *Yamagata* administre la province d'Uzen et un district de la province d'Ugo. Le chef-lieu est Yamagata, dans la province d'Uzen, à 94 ri de Tokio.

Yonesawa, dans la province d'Uzen, se trouve à 12 ri au sud de Yamagata.

Turugaoka est à 26 ri à l'ouest de la même ville.

Sakata, dans la province d'Ugo, est à environ 1 ri au nord-ouest de la même ville.

30° Le ken d'*Okayama* administre trois provinces : Bizen, Bichiu et Mimasaku. Le chef-lieu est Okayama, dans la province de Bizen, à 186 ri de Tokio.

Tsuyama, dans la province de Mimasaku, est à 15 ri au nord d'Okayama.

31° Le ken de *Yamaguchi* administre deux provinces : Suwo et Nagato. La préfecture est à Yamaguchi, dans la province de Suwo, à 263 ri de Tokio.

Hagi, dans la province de Nagato, se trouve à 12 ri au nord de Yamaguchi.

32° Le ken de *Yehime* administre deux provinces : Iyo et Sanuki. Le chef-lieu est Matsuyama, dans la province d'Iyo, à 233 ri de Tokio.

Takamatsu, dans la province de Sanuki, est à 41 ri à l'est de Matsuyama.

33° Le ken de *Fukuoka* administre deux provinces : Chikuzen et Chikugo, ainsi que six districts de la province de Buzen. Le chef-lieu est Fukuoka, dans la province de Chikuzen, à 302 ri de Tokio.

Kurume, dans la province de Chikugo, est à 11 ri au sud de Fukuoka.

34° Le ken d'*Oita* administre la province de Bungo et deux districts de la province de Buzen. Oita, anciennement Funai, dans la province de Bungo, à 315 ri de Tokio, en est le chef-lieu.

Nakatsu, dans la province de Buzen, est à 19 ri au nord-ouest d'Oita.

35° Le ken de *Kagoshima* administre trois provinces : Satsuma, Osumi et Hiuga, ainsi que les îles dépendant de ces provinces. Le chef-lieu est Kagoshima, dans la province de Satsuma, à 378 ri de Tokio.

Miasaki, dans la province de Hiuga, est à 29 ri au nord-est.

DIVISIONS MILITAIRES.

Les divisions militaires sont au nombre de six :

1° La division de *Tokio*, qui comprend trois subdivisions: 1re, Tokio; 2e, Sakura; 3e, Takasaki. Outre ces grands centres de garnison, il y a des détachements de troupes dans neuf autres localités.

2° La division de *Sendai*, qui comprend deux subdivisions : 1° la quatrième subdivision, Sendai, et 2° la cinquième, Awomori. Outre ces grands centres, il y a six détachements de troupes dans d'autres localités.

3° La division de *Nagoya*, qui comprend deux subdivisions : 1° la sixième subdivision, Nagoya; 2° la septième, Kanazawa. Outre ces centres de garnison, il y a des détachements de troupes dans six autres localités.

4° La division d'*Osaka*, qui comprend trois subdivisions :

1° la huitième subdivision, Osaka; 2° la neuvième subdivision, Otsu; 3° et la dixième subdivision, Hiugo. Outre ces centres de garnison, il y a des détachements de troupes dans sept autres localités.

5° La division de *Hiroshima*, qui comprend deux subdivisions : 1° la onzième subdivision, Hiroshima; 2° la douzième, Marugame. Outre ces centres de garnison, il y a des détachements de troupes dans six autres localités.

6° La division de *Kumamoto*, qui comprend deux subdivisions : 1° la treizième subdivision, Kumamoto; 2° la quatorzième, Kokura. Outre ces centres de garnison, il y a des détachements de troupes dans sept autres localités.

DIVISIONS ACADÉMIQUES.

Sous le rapport de l'instruction publique, le Japon est divisé en sept académies.

La première division académique comprend : le *Tokiofu*, les ken de *Kanagawa*, de *Saitama*, de *Chiba*, d'*Ibaraki*, de *Gumba*, de *Tochigi* et de *Yamanashi*. Cette académie se compose de deux colléges et de 2,205 écoles primaires. Le siége de cette académie est à *Tokio*.

La deuxième division académique comprend : les ken d'*Aichi*, de *Shidzuoka*, d'*Ishikawa*, de *Gifu* et de *Miye*. Elle se compose d'un collége et de 2,824 écoles primaires. Le siége de cette académie est dans le ken d'*Aichi*.

La troisième division académique comprend : les *fu* d'*Osaka*, le fu de *Kioto*, les ken de *Shiga*, de *Sakai*, de *Wakayama*, de *Hiogo*, d'*Okayama* et de *Kōchi*. Elle se compose de deux colléges et de 3,640 écoles primaires. Le siége de cette académie est à *Osaka*.

La quatrième division académique comprend les ken de *Hiroshima*, de *Shimane*, de *Yamaguchi* et de *Yehime*. Elle se compose de 1,800 écoles primaires. Le siége de cette académie est à *Hiroshima*.

La cinquième division académique comprend les ken de *Nagasaki,* de *Kumamoto,* d'*Oita,* de *Kagoshima* et de *Fukuoka.* Elle se compose de trois colléges et de 1,947 écoles primaires. Le siége de cette académie est à *Nagasaki.*

La sixième division académique comprend les ken de *Niigata* et de *Nagano.* Elle se compose de 1,014 écoles primaires. Le siége de cette académie est à *Niigata.*

La septième division académique comprend les ken de *Miaghi,* de *Fukushima,* de *Yamagota*, d'*Akita*, d'*Awomori* et d'*Iwate.* Elle se compose de 1,434 écoles primaires. Le siége de cette académie est dans le ken de *Miaghi.*

DIVISIONS JUDICIAIRES.

Sous le rapport judiciaire, on compte au Japon quatre cours d'appel.

La PREMIÈRE COUR D'APPEL est celle de *Tokio.* De cette cour relèvent :

1° Le tribunal de *Tokio,* dont la juridiction s'étend sur le fu de Tokio et le ken de Chiba;

2° Le tribunal de *Yokohama*, dont la juridiction s'étend sur le ken de Kanagawa ;

3° Le tribunal de *Mito,* dont la juridiction s'étend sur les ken d'Ibaraki et de Tochigi ;

4° Le tribunal de *Kumagai,* dont la juridiction s'étend sur les ken de Gumba et de Saitama ;

5° Le tribunal de *Nagoya,* dont la juridiction s'étend sur les ken d'Aichi et de Miye;

6° Le tribunal de *Shidzuoka,* dont la juridiction s'étend sur les ken de Shidzuoka et de Yamanashi ;

7° Le tribunal de *Niigata,* dont la juridiction s'étend sur le ken de Niigata.

8° Le tribunal de *Matsumoto*, dont la juridiction s'étend sur les ken de Nagano et de Gifu.

La SECONDE COUR D'APPEL est celle de *Miaghi*. De cette cour relèvent :

1° Le tribunal de *Hirosaki*, dont la juridiction s'étend sur les ken d'Awomori et d'Akita;

2° Le tribunal de *Sandai*, dont la juridiction s'étend sur les ken de Miaghi et d'Iwate;

3° Le tribunal *Fukushima*, dont la juridiction s'étend sur les ken de Yamagata et de Fukushima;

4° Le tribunal de *Hakodate*, dont la juridiction s'étend sur le Hokkaido.

La TROISIÈME COUR D'APPEL est celle d'Osaka. De cette cour relèvent :

1° Le tribunal de *Kioto*, dont la juridiction s'étend sur le fu de Kioto et le ken de Shiga;

2° Le tribunal d'*Osaka*, dont la juridiction s'étend sur le fu d'Osaka et les ken de Sakai et de Wakayama;

3° Le tribunal de *Kōbe*, dont la juridiction s'étend sur les ken de Hioga et d'Okayama;

4° Le tribunal de *Kamazawa*, dont la juridiction s'étend sur le ken de Ishikawa;

5° Le tribunal de *Matsuyama*, dont la juridiction s'étend sur le ken de Yehime;

6° Le tribunal de *Kōchi*, dont la juridiction s'étend sur le ken de Kōchi;

7° Le tribunal de *Matsuye*, dont la juridiction s'étend sur le ken de Shimane;

8° Le tribunal de *Hiroshima*, dont la juridiction s'étend sur les ken de Hiroshima et de Yamaguchi.

La QUATRIÈME COUR D'APPEL est celle de *Nagasaki*. De cette cour relèvent :

1° Le tribunal de *Nagasaki*, dont la juridiction s'étend sur les ken de Nagasaki et de Fukuoka;

2° Le tribunal de *Kumamato,* dont la juridiction s'étend sur les ken de Kumamato et d'Oita;

3° Le tribunal de *Kagoshima,* dont la juridiction s'étend sur le ken de Kagoshima.

SERVICE POSTAL.

Les bureaux de poste sont au nombre de 3,178 et sont répartis comme suit : 152, dans les cinq provinces impériales (Gokinai); 603, dans le *Tokaidō;* 931, dans le *Tozandō;* 182, dans le *Hokurokudō;* 200, dans le *San-Indō;* 401, dans le *San-Yodō;* 211, dans le *Nankaido;* 417, dans le *Sai-Kaidō;* 69, dans le *Hokkaidō;* 12, dans les *îles Liukiu.*

CHEMINS DE FER.

Le Japon possède deux lignes de chemins de fer : l'une, entre *Tokio* et *Yokohama,* parcourt une distance de 7 ri 11 chō 29 ken; l'autre, qui part d'*Osaka* et va à *Kioto* d'un côté, et à *Kobe* de l'autre. La distance parcourue est de 19 ri 17 chō 34 ken.

TÉLÉGRAPHES.

La principale et la plus longue ligne du Japon est celle qui part de *Tokio* et va à *Nagasaki;* la longueur de son parcours est de 364 ri 9 chō 2 ken. *Nagasahi* est relié à *Shanghai* par un câble sous-marin qui appartient à une compagnie danoise. Une autre ligne, qui part de *Tokio* et va jusqu'à *Otaru* dans le Hokkaido, parcourt une distance de 339 ri 31 chō 13 ken. Outre les lignes principales, il y en a de locales, qui viennent aboutir aux villes importantes, telles que *Osaka, Otsu, Kumamato, Marugame*, *Takamatsu,* etc.

PHARES.

Les phares sont au nombre de trente-six et sont répartis de la manière suivante :

DEUX dans la province de Setsu, l'un à *Temposan* (port d'Osaka), l'autre à *Wada no Misaki*, Kobe.

DEUX dans la province de Shima, l'un sur l'île *Fugashima* et l'autre au cap *Anorisaki.*

UN dans la province de Tōtōmi, au cap *Omaesaki.*

DEUX dans la province d'Idzu, l'un sur l'île *Mikomotojima,* et l'autre au cap *Irosaki.*

TROIS dans la province de Sagami, le premier au cap *Kuannonsaki*, le second au cap *Tsurugisaki,* le troisième sur l'île de *Yōgashima.*

QUATRE dans la province de Musashi : le premier à *Shinagawa*, sur l'un des forts de la rade ; le second, à *Haneda*; le troisième à *Yokohama*, sur le débarcadère ; le quatrième, sur le bateau-feu à *Hommoku.*

UN dans la province d'Awa, au cap *Nosimagasaki.*

UN dans la province de Shimosa, au cap *Inuboye saki.*

DEUX dans la province de Rikuzen, le premier à *Kinkuwasan,* et le second à *Ishinomaki.*

DEUX dans la province de Mutsu, le premier à *Awomori* et le second au cap *Shiriasaki.*

DEUX dans la province de Nagato, le premier sur l'île de *Tsunojima* et le second sur l'île de *Mutsurejima.*

TROIS dans la province de Kii, le premier au cap *Kashinosaki,* le second au cap *Shionosaki* et le troisième sur l'île *Tomagashima.*

UN dans la province d'Awaji, au cap *Esaki.*

UN dans la province de Sanuki, sur l'île de *Nabeshima.*

UN dans la province d'Iyo, sur l'île *Tsurushima.*

DEUX dans la province de Buzen, le premier au cap *Hesaki,* le second à *Shirasu.*

DEUX dans la province de Hizen, le premier sur l'île *Eboshijima*, le second sur l'île d'*Uwashima* à *Nagasaki.*

UN dans la province d'Osumi, au cap *Sadanomisaki.*

TROIS dans le Hokkaido, le premier sur l'île *Bentenjima* de la province de Nemuro, le second au cap *Nossippu,* même province, et le troisième sur le bateau-feu à *Hakodate*, province d'Oshima.

HOKKAIDO.

Le *Hokkaidō,* connu autrefois sous le nom d'île de Yeso, a 160 ri de longueur de l'est à l'ouest et 120 ri du nord au sud. Cette grande île, dont le sol est loin d'être partout le même, est pour ainsi dire partagée au milieu par de hautes montagnes, dont le sommet le plus élevé est le Shiribeshi-yama, qui s'étend sur les deux provinces de Shiribeshi et d'Iburi. Les deux principaux fleuves qui arrosent le *Hokkaidō,* sont : 1° l'*Ishikari gawa,* qui prend naissance dans la montagne du même nom, située dans le district de Kamigawa, province d'Ishikari; la longueur de son cours est de 167 ri et sa largeur de 3 ri environ; 2° l'*Otsugawa,* qui vient de la montagne de Tokachi, dans le district de Ka--migawa, province de Tokachi, et se jette dans la mer à Otsumura. La longueur de son cours est de 44 ri et sa largeur de 2 chō environ. Il forme une rivière nommée Tokachi gawa qui a environ 1 chō de largeur. Le Hokkaidō dépend du Kaitakushi ou département des colonies. L'administration fait tous ses efforts pour y attirer des colons venant des autres parties du Japon. Elle fait défricher les terrains, exploiter les forêts et y crée et encourage l'industrie. Elle y a aussi organisé une milice. Les indigènes s'occupent principalement de chasse et de pêche. Les îles Chishima ou Kouriles se trouvent au nord du Hokkaidō, et sont comprises entre le 44° et le 51° degré de latitude Nord; ces îles s'étendent dans la direction du Kamtchatka.

Les principales îles de cet archipel sont au nombre de trois : Kunajiri, Etorofū et Urupŭ (Kounatchir, Stiroup et Ouroup). Dans le courant de la huitième année de Meiji (1875), le Japon a échangé l'île Saghalien contre celles des îles Kouriles situées au nord d'Urupŭ qui appartenaient à la Russie.

Le département des colonies est établi à *Sapporo,* dans le district du même nom, province d'Ishikari. Cette ville se trouve, par 43°3′56″ de latitude Nord et par 1°22′ de longitude Est de Tokio, à 273 ri de cette capitale. Sapporo est habité par 753 familles composées de 1,785 membres.

Le département des colonies a établi à *Hakodate,* dans le district de Kameda, province d'Oshima, un bureau détaché chargé de l'administration locale. Hakodate se trouve, par 41°44′52″ de latitude Nord et par 0°57′ de longitude Est de Tokio, à 220 ri de la capitale et à 56 ri au sud de Sapporo. Sa population, formée par 6,509 familles, atteint le chiffre de 28,825 âmes. La ville de Hakodate fut ouverte au commerce étranger pendant la sixième année d'Ansei (1859). Elle est séparée d'Awomori par le détroit de Matsumai.

Le Kaitakushi a également établi deux autres bureaux : l'un à *Nemuro,* district et province du même nom. Cette ville se trouve, par 43°20′16″ de latitude Nord et de 6°4′ de longitude Est de Tokio, à 136 ri à l'est de Sapporo; l'autre bureau à *Kurumappe,* dans le district du même nom, province de Teshio, qui se trouve, par 43°57′25″ de latitude Nord et 1°38′ de longitude Est de Tokio, à 33 ri au nord de Sapporo.

ILES LIUKIU.

Les îles *Liukiu* sont situées à 136 ri au sud-ouest de la province de Satsuma. L'île principale, nommée *Okinawajima,* a une longueur de 27 ri et une largeur de 10 ri. Les îles Miako, Yaeyama, etc., qui se trouvent tout à fait à l'extrémité sud, sont connues sous le nom général de *Sakishima.*

Okinawajima est divisée en trois départements : *Kuni kami*, *Nakakami* et *Shimajiri*. Le sol est montagneux, le climat doux et chaud; la neige et la glace y sont inconnues. Les mœurs des habitants sont douces et primitives. L'écriture, la langue et le mode de construction des habitations des indigènes ressemblent beaucoup à ceux du Japon. Nous devons pourtant faire remarquer que leur genre de coiffure et la coupe de leurs vêtements diffèrent de ceux des Japonais.

La capitale de Liukiu est *Shuri*, dans le département de Nakakami, par 26°13′ de latitude Nord et 12°1′30″ de longitude Ouest de Tokiô, à 415 ri par mer de cette capitale. La population, formée par 3,460 familles, compte 44,984 âmes.

Dans la cinquième année de Meiji (1872), l'empereur du Japon accorda à Shotai le titre de prince-suzerain de Liukiu; il lui donna une maison à Tokio, et lui envoya des fonctionnaires pour l'aider dans son administration.

ILES OGASAWARA. (Bonin.)

Ces îles, situées à 180 ri au sud de l'île de *Hachijo*, qui dépend de la province d'Idzu, se trouvent par 26°30′ de latitude Nord et par 2°20′ de longitude Ouest de Tokio. Les principales sont *Chichijima* et *Hahajima;* elles sont entourées par d'autres plus petites portant les noms de *Ani, Ototo, Ane, Imato*. Elles furent toutes découvertes pendant la période de Bun roku (1592 à 1596), par un Japonais qui s'appelait *Ogasawara Sadayori;* de là, leur nom. La neuvième année de Meiji (1876), le gouvernement japonais y envoya des officiers pour administrer et développer le pays.

MINES ET CARRIÈRES.

Nous allons donner ici la liste des différents minéraux avec leurs provenances :

Or.

Provinces de Kai, Idzu, Iwashiro, Rikuzen, Ugo, Echizen, Kaga, Echigo, Sado, Osumi et Satsuma.

Sables aurifères.

Provinces de Uzen, Ugo et le Hokkaidō.

Argent.

Provinces de Setsu, Hida, Iwashiro, Rikuchiu, Mutsu, Ugo, Echizen, Echigo, Sado, Tamba, Tajima, Iwami, Mimasaku et Satsuma.

Cuivre.

Provinces de Yamato, Setsu, Omi, Minō, Hida, Shimodzuke, Iwashiro, Rikuzen, Rikuchiu, Uzen, Ugo, Echizen, Kaga, Echigo, Tamba, Tajima, Inaba, Idzumo, Iwami, Mimasaku, Bichiu, Iyo, Bungo, Higo et Hiuga.

Fer.

Provinces de Shinano, Kodzuke, Iwaki, Rikuzen, Rikuchiu, Mutsu, Hōki, Idzumo, Iwami, Harima, Mimasaku, Bichiu, Bingo, Aki et le Hokkaidō.

Plomb.

Provinces de Omi, Hida, Rikuzen, Mutsu, Ugo, Echizen, Echigo, Tajima, Bungo et le Hokkaidō.

Étain.

Provinces de Bungo et Satsuma.

Charbon de terre.

Provinces de Setsu, Kai, Awa, Hitachi, Mino, Iwaki, Noto, Mimasaku, Awa (de Shikoku), Sanuki, Chikuzen, Buzen, Hizen, Higo, îles Liukiu et Hokkaidō.

Soufre.

Provinces de Sagami, Higo, Hida, Shinano, Shimodzuke, Iwashiro, Rikuzen, Mutsu, Ugo, Ecchiu, Bngo, Osumi, Satsuma, îles Liukiu et le Hokkaidō.

Cristal de roche.

Provinces de Yamato, Ise, Suruga, Kai, Omi, Hida, Shinano, Shimodzuke, Iwaki, Rikuchiu, Hoki, Idzumo, Bizen, Suwo, Tosa, Buzen.

Pierres de construction.

Provinces de Yamashiro, Yamato, Setsu, Mikawa, Idzu, Sagami, Hitachi, Shimodzuke, Ugo, Kaga, Echigo, Harima, Bingo, Kii, Awaji, Iyo, Tosa et le Hokkaidō.

Pierres à aiguiser.

Provinces de Yamashiro, Mikawa, Idzu, Shimosa, Hitachi, Omi, Hida, Shinano, Kodzuke, Shimodzuke, Iwashiro, Rikuchiu, Uzen, Ugo, Echizen, Echiu, Echigo, Sado, Tamba, Tajima, Inaba, Hōki, Idzumo, Mimasaku, Bichiu, Aki, Suwo, Kii, Iyo, Buzen, Hizen, Higo, Iki, Tsushima, les îles Liukiu.

Huile de pétrole.

Provinces de Tōtōmi, Shinano, Echigo, Ugo et le Hokkaidō.

Eaux minérales gazeuses.

Provinces de Yamashiro et Tamba.

PRODUCTIONS DIVERSES (1).

Riz, blé, diverses espèces de pois, haricots, choux, etc., tabac, thé, chanvre, camphrier, pin, sapin, hinoki (*Chamæ cyparis obtusa*), chêne, cerisier, prunier, bambou, kaki (*Diospyros kaki*).

Oranger.

Diverses provinces du sud et de l'ouest.

Indigo.

Yamato, Owari, Suruga, Kai, Shimosa, Mino, Shinano, Kodzuke, Iwaki, Rikuzen, Rikuchiu, Ugo, Wakasa, Echigo, Inaba, Hoki, Iwami, Aki, Awa, Iyo, Tosa, Chikugo, Bungo, Hizen, Higo, Satsuma, les îles Liukiu.

(1) Le lecteur est prié de ne pas oublier que ceux des produits que nous allons citer ici, sans indiquer leur provenance, se trouvent dans toutes les parties du Japon.

Le *Lithospermum Erythrorigon* (Murasaki) se trouve dans les provinces de Kawachi, Musashi, Rikuchiu, Nagato, Buzen.

Vers à soie.

Yamato, Ise, Kai, Sagami, Musashi, Shimosa, Kodzuke, Shimodzuke, Iwaki, Iwashiro, Rikuzen, Rikuchiu, Uzen, Ugo, Wakasa, Echizen, Kaga, Echiu, Echigo, Harima, Kii, Bungo.

Corail.

Tosa.

Biche de mer.

Shima, Owari, Mikawa, Rikuchiu, Mutsu, Wakasa, Noto, Hoki, Oki, Harima, Bizen, Aki, Suwo, Kii, Awagi, Awa, Sanuki, Iyo, Chikuzen, Buzen, Hizen, Iki, Tsushima et le Hokkaidō.

Bonite fumée et séchée.

Ise, Shima, Suruga, Idzu, Shimosa, Iwaki, Kii, Awa, Iyo, Tosa, Hizen, Higo, Hiuga et Satsuma.

Coqs, Poules, Canards, Oies sauvages, Canards sauvages, Sarcellés, Grues, Bœufs, Porcs, Sangliers, Chevaux.

Suruga, Shimosa, Iwaki, Rikuzen, Rikuchiu, Mutsu, Ugo, Noto, Idzumo, Oki, Awadji, Tosa, Chikuzen, Hizen, Higo, Osumi, îles Liukiu et le Hokkaido.

Brocards.

Yamashiro.

Soieries.

Kai, Idzu, Omi, Mino, Hida, Shinano, Kodzuke, Iwashiro, Rikuzen, Ugo, Wakasa, Echizen, Kaga, Echiu, Echigo, Tamba, Inaba, Awa, Musashi, Chikuzen.

Aya ou Soie damassée.

Yamashiro, Owari, Kodzuke, Rikuzen, Chikuzen.

Crêpes.

Iwashiro, Rikuzen, Rikuchiu, Uzen, Echigo, Iwaki, Yamashiro, Omi, Mino, Shinano, Kōdzuke, Tango, Tajima, Harima.

Soies grèges.

Yamashiro, Omi, Shinano, Kodzuke, Rikuzen, Chikuzen, Yamashiro, Kawachi, Ise, Owari, Mikawa, Kai, Sagami, Musashi, Shimosa, Hitachi, Omi, Mino, Hida, Shinano, Kodzuke, Iwaki, Shimodzuke, Iwashiro, Rikuzen, Rikuchiu, Uzen, Ugo, Wakasa, Echizen, Kaga, Echiu, Echigo, Tamba, Tango, Tajima, Inaba, Iwami, Bingo, Aki, Kii, Awaji, Tosa.

Coton, Papier, Boissons fermentées, Sel, Huile, Cire, Camphre.

Tosa, Chikuzen, Bungo, Hizen, Hiuga, Satsuma.

Sucre.

Idzumi, Totomi, Suruga, Hoki, Bizen, Aki, Kii, Awa, Sanuki, Iyo, Tosa, Hizen, Higo, Osumi, Satsuma et les îles qui en dépendent, Tsushima, Liukiu.

Vernis.

Yamato, Ise, Mikawa, Kai, Sagami, Musashi, Hida, Shimodzuke, Iwashiro, Rikuchiu, Mutsu, Uzen, Echizen, Echigo, Tango, Inaba, Hoki, Iwami, Bizen, Aki, Iyo.

Laque.

Yamashiro, Ise, Suruga, Sagami, Hida, Shinano, Shimodzuke, Iwashiro, Rikuzen, Mutsu, Uzen, Ugo, Wakasa, Kaga, Noto, Echiu, Echigo, Tajima, Awa.

Bronzes.

Yamashiro, Yamato, Iwashiro, Rikuzen, Echizen, Echiu, Echigo.

Porcelaines, Faïences, Poteries.

Yamashiro, Yamato, Idzumi, Setsu, Iga, Ise, Owari, Mikawa, Omi, Mino, Shinano, Shimodzuke, Iwaki, Iwashiro, Rikuzen, Echizen, Kaga, Echigo, Sado, Tamba, Tajima, Idzumo, Harima, Bizen, Nagato, Kii, Awadji, Awa, Sanuki, Iyo, Chikuzen, Buzen, Hizen, Higo, Osumi, Satsuma, îles Liukiu.

Armes blanches.

Ouvrages en bambou.

Setsu, Suruga, Musashi, Shinano, Echigo, Nagato, Higo.

Ouvrages en jonc.

Setsu, Nagato.

Ouvrages en baleine.

Setsu.

Éventails.

Owari, Musashi, Kaga.

Écrans.

Yamashiro, Yamato, Kawachi, Owari, Musashi, Echigo, Bichiu, Kii, Sanuki, Higo.

Estampes dites Nishiki-E.

Tokio, dans la province de Musashi.

HISTOIRE DU JAPON

L'histoire antérieure à l'ère japonaise, qui date de 660 avant J.-C., est tellement entourée de légendes et si obscure, que l'on n'a pas cru devoir en parler dans cet ouvrage. Nous commencerons donc au règne de Jimmu-Tenno.

1. — Jimmu-Tennō, premier empereur du Japon. (Ère chrétienne : 660 à 585 av. J.-C. Ère japonaise : 1 à 76.)

Le premier empereur, qui régna de l'an 1 à l'an 76 de notre ère, fut Jimmu-Tennō ; il était le quatrième fils d'Ukaya Fukiaezu-no-Mikoto, descendant de la cinquième génération de la déesse Tenshō-Daijin. Son aïeul, Hiko-Ho-no-Ninigi-no-Mikoto, avait établi sa résidence à Himuka (actuellement Hiuga).

A cette époque reculée, l'Empire du Japon (tel qu'il est aujourd'hui) était loin d'être sous la domination des empereurs ; en effet, un rebelle, nommé Nagasune-Hiko, prit pour chef Nigi Hagabi-no-Mikoto, et occupa militairement les provinces centrales du Japon. Jimmu-Tennō partit alors à la tête d'une armée et se dirigea vers l'est pour combattre ces

rebelles et les contraindre à l'obéissance. Il s'arrêta en route, pendant trois ans, à Takashima pour approvisionner son armée et faire construire la flotte qui lui était nécessaire, traversa ensuite le Naniwa et rencontra l'ennemi à Kawachi, où il lui livra bataille. Son armée fut victorieuse et les chefs rebelles Nagusatobe, Eukashi, Eshiki, etc., furent trouvés parmi les morts. Nigi Hayabi-no-Mikoto fit sa soumission, après avoir tué son général Nagasune-Hiko.

A partir de ce moment, Jimmu-Tennō resta seul maître du Japon; il monta sur le trône l'année suivante, à Kashiwabara, dans la province de Yamato. Il fit alors célébrer une fête en l'honneur des dieux, et déposa dans la salle du trône de son palais le miroir et le sabre, insignes héréditaires des empereurs qui les avaient autrefois reçus des dieux. C'est de cette année-là que date l'ère japonaise. On organisa alors deux gardes impériales : la première, nommée Uchi-no-monono-be (ce qui correspondait aux anciens gardes du corps), était chargée de la surveillance intérieure du palais; et la seconde, nommée Kume-be, postée en sentinelle aux différents postes du château.

Le nouvel empereur songea ensuite à récompenser ceux de ses sujets qui l'avaient aidé à soumettre les rebelles. Les plus marquants d'entre eux furent nommés gouverneurs des différentes provinces : un gouverneur pour la province d'Oshikōchi; un pour celle d'Oyamato; un pour celle de Katsuragi; un pour celle de Yamashiro; un pour celle d'Ise; un pour celle de Kii; et deux chefs de district, l'un pour Takeda et l'autre pour Shiki. Il fonda ensuite un temple à Tominoyama en l'honneur des dieux, ses ancêtres.

Jimmu-Tennō, en prince prévoyant et éclairé, s'occupa beaucoup du développement de l'agriculture; il fit même travailler les soldats de la Kumebe dans les champs et leur fit planter de l'ail et du gingembre; il fit aussi composer à ce sujet diverses pièces de poésie. Il donna pour mission à Amatomi-no-Mikoto de rechercher des terrains pour la culture, et fit planter des céréales et du chanvre dans la pro-

vince d'Awa et dans d'autres provinces de l'est; ces produits devaient figurer à la fête de Daijō-E.

2. — Suizei-Tennō, deuxième empereur. (Ère chrétienne : 584 à 549 av. J.-C. Ère japonaise : 77 à 112.)

Le second empereur fut Suizei-Tennō, qui régna de 77 à 112; il était le cinquième fils de Jimmu-Tennō et fut son héritier. La perte de son père lui ayant causé une vive douleur, il chargea un de ses parents, nommé Tagishi Mimi-no-Mikoto, de l'administration de l'Empire, et ne s'occupa quant à lui que des funérailles de Jimmu-Tennō.

Une fois investi du pouvoir, Tagishi Mimi-no-Mikoto songea à assassiner Suizei-Tennō et à le remplacer sur le trône; mais son dessein fut découvert à temps, et l'empereur le fit mettre à mort. Sous son règne, la résidence impériale fut transférée à Katsuragi.

3. — Annei-Tennō, troisième empereur. (Ère chrétienne : 548 à 511 av. J.-C. Ère japonaise : 113 à 150.)

Annei-Tennō fut le successeur de Suizei-Tennō; il régna de 113 à 150. Sous son règne, la résidence impériale fut transférée à Katashio.

4. — Itoku-Tennō, quatrième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 510 à 477 av. J.-C. Ère japonaise : (151 à 184.)

Le successeur de l'empereur Annei-Tennō fut Itoku-Tennō; il régna de 151 à 184, et transféra sa résidence à Karu.

5. — Kōshō-Tennō, cinquième empereur. (Ère chrétienne ; 476 à 393 av. J.-C. Ère japonaise : 185 à 268.)

Le cinquième empereur fut Kōshō-Tennō, qui régna de 185 à 268; sous son règne, la résidence impériale fut transférée à Waki-no-kami,

6. — Kōan-Tennō, sixième empereur. (Ère chrétienne : 392 à 291 av. J.-C. Ère japonaise : 269 à 370.)

Le sixième empereur fut Kōan-Tennō; il régna de 269 à 370, et transféra la résidence impériale à Muro.

7. — Korei-Tennō, septième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 290 à 215 av. J.-C. Ère japonaise : 371 à 446.)

Korei-Tennō, qui succéda à Kōan-Tennō, régna de 371 à 446, et transféra la résidence impériale à Kuruda.

8. — Kōgen-Tennō, huitième empereur. (Ère chrétienne : 214 à 158 av. J.-C. Ère japonaise : 447-503.)

Kōgen-Tennō, régna de 447 à 503, et transféra la résidence impériale à Karu.

9. — Kuwai-Kuwa-Tennō, neuvième empereur du Japon. (Ere chrétienne : 157 à 98 av. J.-C., ère japonaise : 504-563.)

Kuwai-Kuwa-Tennō, qui succéda au précédent, régna de 504 à 563, et transféra la résidence impériale à Kasuga.

10. — Sūjin-Tennō, dixième empereur. (Ère chrétienne : 97 à 30 av. J.-C. Ère japonaise : 564-631.)

Sūjin-Tennō régna de 564 à 631 ; il transféra la résidence impériale à Shiki. Sous son règne, on fit faire des *fac-simile* du miroir et du sabre, insignes du pouvoir impérial, et on les conserva dans le palais. Les originaux furent envoyés à Kasanui-no-mura, dans la province de Yamato, où ils furent déposés dans un temple élevé et consacré à la déesse Tenshō-Daijin (1).

Sūjin Tennō fit classer les temples par rang d'importance,

(1) Lors de l'établissement de l'aïeul du premier empereur dans la province de Hiuga, la déesse Tenshō-Daijin, sa grand'mère, lui remit ce

nomma les prêtres chargés de les desservir et les dota de terre dont les produits devaient suffire à leur entretien. Il fit également faire le recensement de la population, régla les impôts, fit publier un décret encourageant l'agriculture, fit creuser les réservoirs de Yosami, de Karisaka, etc., pour l'irrigation, et enfin fit construire des navires d'une certaine dimension pour établir des communications maritimes. Sous ce règne, un rebelle, nommé Takehaniyasu, essaya de s'emparer de la capitale par surprise; mais il fut vaincu par le général O Hiko-no-Mikoto, ce qui mit un terme à la révolte. Toyokino-Mikoto, prince de la famille impériale, fut ensuite envoyé comme gouverneur dans les provinces de l'est.

Vers cette époque, le petit État de Mimana (1) se vit menacé par l'État de Shiraki, son voisin, au sujet d'un terrain nommé San-ha-mon, dont tous deux réclamaient la propriété. Le premier de ces États vint demander aide et secours au gouvernement japonais, offrant en retour de lui payer tribut. Le gouvernement accepta cette offre et envoya Shiotaritsu-Hiko-no-Mikoto, qui contraignit les gens de Shiraki à faire leur soumission. L'État de Mimana, fidèle à sa promesse, envoya au Japon un ambassadeur nommé Sonaka-Shichi, porteur de présents et du tribut pour l'empereur. Ce fut là l'origine des relations du Japon avec la Corée.

11. — Sūinin-Tennō, onzième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 29 av. J.-C. à 70 ap. J.-C., ère japonaise : 632-730.)

Le successeur de Sūjin Tennō règna de 632 à 730, et transféra la résidence impériale à Maki-Muku. Sous son règne, le prince royal de Shiraki, nommé Ama-no-Hiboko, vint au

miroir, nommé *yata-no-kagami,* et ce sabre, appelé *nurakumono-tsurugi*, ainsi qu'une boule du nom de *yasakani-no-magatama*, et lui donna sa bénédiction en ces termes : « Garde ce miroir à mon image et la dynastie impériale durera aussi longtemps que le ciel et la terre. »

(1) Les États de Mimana, Shiraki, Kudara, Tokujiun, Koma, etc., etc., faisaient partie de ce que l'on nomme actuellement la Corée.

Japon, où il se fit naturaliser. Une révolte suscitée par Saho hiko fut de suite étouffée. L'empereur Suinin fit bâtir à Ise un temple qu'il dédia à la déesse Tenshō-Daijin. Il fut aussi le premier qui fit placer des armes dans les temples pour s'en servir dans les cérémonies religieuses; il fit construire des magasins à Kume-no-mura, pour y conserver des provisions de riz. Suinin-Tennō fit paraître à cette époque un décret remarquable, par lequel il était défendu aux serviteurs de suivre leur maître dans la tombe. L'édit ajoutait que l'effigie de ces serviteurs, faite en terre cuite, devrait prendre leur place dans le tombeau. Il éleva alors un des dignitaires de sa Cour, nommé Nomi-no-Sukune, au grade de Hanishi-no-Tsukasa (directeur des pompes funèbres). Ces fonctions consistaient à veiller à l'exécution de ce décret. Ce titre devint héréditaire, et la famille de Nomino-Sukune prit, à partir de cette époque, le nom de Hanishi.

Suinin-Tennō s'occupa aussi d'agriculture et fit creuser des réservoirs pour l'irrigation dans diverses provinces.

12. — Keikō Tennō, douzième empereur. (Ère chrétienne ; 71 à 130 ap. J.-C. Ère japonaise : 731-790.)

Le douzième empereur régna de 731 à 790. Sous son règne, une tribu rebelle, nommée Kumaso, s'étant soulevée contre lui, l'empereur prit en personne le commandant de ses troupes, la força à se soumettre, et revint dans sa capitale, après s'être arrêté pendant six ans à Takaya-Nomiya. Peu de temps après, la tribu de Kumasa se révolta de nouveau et l'empereur envoya son fils, le prince O-usu, pour la combattre. Cette fois, le chef des rebelles fut tué et ses partisans furent obligés de faire leur soumission. Un des grands dignitaires de l'Empire, nommé Take-no-uchi-no-Sukune, fit, à son retour d'un voyage d'inspection dans les provinces de l'est et du nord, un rapport dans lequel il faisait savoir à l'empereur que tout à fait au nord se trouvait une province nommée Hitakami, habitée par des gens à la chevelure inculte et au corps tatoué ; que ces

gens portaient le nom de Emishi (Aïnos) ; que leur province était vaste et fertile, et qu'il serait avantageux de l'annexer à l'Empire. L'empereur, profitant de ce conseil, envoya contre les Emishi, son fils, le prince O-usu, qui les soumit et en ramena comme prisonniers un grand nombre, qui furent dispersés dans différentes provinces.

Mimuro Waki-no-Miko fut ensuite nommé gouverneur de quinze provinces du Tozandō (est et nord) et soumit les quelques tribus de ces Emishi qui étaient restées indépendantes. Takeno-uchi no Sukune reçut en récompense le titre de Tōriono-Shin (pilier de l'Empire). Keiko-Tennō protégea l'agriculture, fit creuser le réservoir de Sakate et construire des magasins destinés à contenir des provisions de riz; il désigna également les paysans dont les produits seraient réservés à cet effet.

Vers cette époque, le prince O-usu ayant découvert l'urushi (*Rhus vernicifera*) ordonna à Toko Hiwa-no-Sukune de faire fabriquer des objets recouverts de la laque extraite de cet arbre et lui donna le titre de Nuribe (directeur de la fabrique de laques).

13.— SEIMU-TENNŌ, treizième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 31 à 90 ap. J.-C. Ère japonaise : 791 à 850.)

Seimu-Tennō, qui succéda à Keikō-Tennō, régna de 791 à 850. Ce prince créa le titre d'Oomi (ministre d'État) et en investit Take no-uchi-no-Sukune. Seimu-Tennō augmenta le nombre des gouverneurs de province, celui des chefs de districts, et adopta un nouveau système de division pour l'intérieur du pays.

14.— CHUAÏ-TENNŌ, quatorzième empereur. (Ère chrétienne : 91 à 200 après J.-C. Ère japonaise : 851 à 860.)

Chuaï Tennō, qui succéda à Seimu Tennō, régna de 851 à 860. Son règne fut suivi de la régence de l'impératrice de 861 à 929 (201 à 269 ap. J.-C.).

Sous le règne de cet empereur, un habitant de Kudara, nommé Komaō, vint au Japon où il se fit naturaliser. Vers cette même époque, les anciennes bandes de Kumasō s'étant encore une fois soulevées, Chuaï Tennō se mit à la tête des troupes et se rendit à Tsukushi (actuellement Kiushiu). Là on tint un conseil de guerre, auquel l'impératrice Okinagatarashi-hime assista; elle conseilla à son auguste époux de remettre à plus tard l'expédition contre les rebelles et d'aller faire la guerre à Shiraki (Corée actuelle). L'empereur rejeta cet avis; mais, étant mort subitement d'une maladie qui l'atteignit à Kashihi, l'impératrice, de concert avec tous les généraux, cacha la mort de l'empereur et envoya l'un d'entre eux pour soumettre les bandes de Kumasō. Quant à elle, adoptant le costume des guerriers, elle se mit à la tête des troupes et s'embarqua pour Shiraki. A la nouvelle de l'arrivée de cette flotte, le roi de Shiraki, Hasami-Kimu, fut consterné et fit sa soumission; il envoya aussitôt des otages et quatre-vingts navires chargés de présents, ajoutant qu'il en ferait autant chaque année. Les rois de Koma et de Kudara, effrayés également, firent leur soumission et promirent de payer tribut, promesse qu'ils accomplirent fidèlement à partir de cette année. L'impératrice laissa quelques fonctionnaires dans ce pays et repartit pour le Japon. Okinagatarashi hime, déjà enceinte à son départ de la capitale, accoucha à son retour d'un enfant qui fut plus tard Ojin-Tennō. Arrivée à Toyora, elle fit connaître aux troupes et au peuple la mort de l'empereur, soumit les princes Kagosaka et Oshi-Kuma qui s'étaient révoltés, et se fit proclamer régente.

A sa mort, on lui érigea un tombeau magnifique et on lui donna le nom posthume de Jingu-Kōgō. Pendant sa régence, cette impératrice envoya en Chine des fonctionnaires chargés d'étudier les mœurs et la situation géographique de ce pays. Quelque temps après, l'État de Gi (Chine) envoya au Japon un fonctionnaire du nom de Teshun; ce fut là l'origine des relations diplomatiques avec la Chine. Sous cette même régence, la résidence impériale fut transférée à Iware; Shima-no-Su-

kune fut envoyé, vers la même époque, dans l'État de Tokujiun et à Kadara, pour entretenir de bonnes relations avec cet État. Shiraki et Kudara envoyèrent aussi à peu près en même temps leur tribut au Japon. Pendant le voyage, les gens de Shiraki saisirent le tribut envoyé par le roi de Kudara. En punition de ce méfait, la régente envoya deux généraux, Aratawake et Kagawake, qui, de concert avec les États de Kudara et de Tokijiun, soumirent celui de Shiraki, ainsi que sept autres petits États indépendants, parmi lesquels se trouvaient ceux de Hishibo et de Nakara. Plus tard, Shiraki ayant de nouveau négligé de payer son tribut, on envoya contre cet État le général Kadzurakinosotsu Hiko, qui le contraignit à l'obéissance. La régente, qui était fort intelligente, fit fabriquer pour la première fois l'arbalète. Cet instrument, tel que le fit fabriquer l'impératrice, était bien supérieur à l'arbalète de la Chine.

15.— Ojin-Tennō, quinzième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 270 à 310 ap. J.-C. Ère japonaise : 930 à 970.)

Le quinzième empereur fut Ojin-Tennō, qui régna de 930 à 970, et transféra sa résidence à Karushima. Sous son règne, les Emishi vinrent avec des présents lui faire leur soumission. On les employa pour tracer la route d'Umayasaka.

Cet empereur donna l'ordre d'organiser des brigades de pêcheurs (Amabe) et de gardes forestiers (Yama-moribe). Il fit également construire à Idzu un navire qui avait 10 jō de longueur (environ 32 mètres) et qui naviguait remarquablement bien.

Il fit aussi creuser par des Coréens un réservoir pour l'irrigation, auquel il donna le nom de Karahitono-Ike (réservoir des Coréens), ainsi que les réservoirs connus sous les noms de Tsurugi-no-Ike, Karu-no-Ike, Kagaki-no-Ike et Umaya-Saka-no-Ike. Le roi de Kudara envoya au Japon vers cette même époque des couturières, un fonctionnaire nommé Anaki, ainsi que des chevaux, des armes et des miroirs. Anaki était un lettré; aussi l'empereur le fit-il venir à sa cour. Il

apprit de lui qu'il y avait à la cour de Kudara un savant nommé Wani. Ojin-Tennō donna aussitôt l'ordre de le faire venir, et peu après Wani arriva au Japon suivi de plusieurs forgerons, tisserands et fabricants de liqueurs qu'il mit à la disposition de l'empereur. Il apporta, en outre, les livres classiques intitulés *Rongo* et *Senjimon*. Le prince impérial, fils d'Ojin-Tennō, prit le savant Wani comme précepteur, et se livra à l'étude des lettres.

Ce fut là le point de départ de l'étude de la littérature chinoise au Japon.

Vers cette même époque, un des grands dignitaires de l'État de Kudara, nommé Yudzŭki-no-Kimi, demanda l'autorisation de venir au Japon avec les habitants de cent vingt districts de son pays; il demanda aussi à être naturalisé Japonais avec sa suite. Cette demande obtint l'approbation du gouvernement japonais, mais le roi de Shiraki voulut y mettre obstacle. Alors le Japon intervint encore une fois à main armée, et, au retour de l'expédition qui réussit, on ramena Yudzŭki-no-Kimi et les gens qui avaient voulu le suivre. Achi-no-Omi et son fils, Tsuga-no-Omi, suivirent peu de temps après son exemple et vinrent au Japon accompagnés des habitants de dix-sept districts.

Vers ce temps-là, l'État de Koma (Corée) envoya des présents à l'empereur; mais, comme la lettre qui les accompagnait était arrogante et peu courtoise, le gouvernement japonais refusa d'accepter ces présents et renvoya les ambassadeurs. L'empereur envoya alors demander à l'État de Go (Chine) que l'on voulût bien envoyer quelques couturières au Japon. Le gouvernement de cet État accueillit gracieusement la demande, et peu après plusieurs femmes furent envoyées au Japon.

16.— Nintoku-Tennō, seizième empereur. (Ère chrétienne : 311 à 399 ap. J.-C. Ère japonaise : 971 à 1059.)

Nintoku-Tennō, qui succéda à Ojin-Tennō, régna de 971 à 1059. Avant de mourir, ce dernier désigna comme son suc-

cesseur le frère cadet de l'empereur Nintoku-Tennō, Waki-Irako. Ce jeune homme, qui était d'une nature généreuse, pensa que son frère aîné, homme connu pour son intelligence et son érudition, serait plus apte à régner que lui-même; aussi lui offrait-il d'abdiquer en sa faveur. Mais le frère aîné refusa d'accepter ce sacrifice. Sur ces entrefaites, un autre prince de la famille impériale, nommé Oyama-Mori, tenta d'usurper le trône; son dessein ayant échoué, il fut mis à mort par les deux frères. Pendant les trois années qui suivirent, Waki-Irako ne cessa de prier son frère aîné d'accepter la couronne, mais celui-ci ne voulut point y consentir. En désespoir de cause, Waki Irako se donna la mort et son frère aîné fut alors contraint de monter sur le trône. Cet empereur transféra sa résidence à Naniwa. On rapporte qu'il était fort bon pour son peuple, et qu'un jour, étant monté sur une des terrasses du palais qui dominait la ville, il fut frappé de tristesse, en voyant son air morne et peu prospère. En rentrant dans ses appartements, il rédigea un décret ordonnant l'abolition des impôts pendant trois ans. Il encouragea, en outre, l'agriculture et les différentes industries. Quelques années plus tard, il remonta sur la terrasse, accompagné de l'impératrice et fut agréablement surpris en voyant l'aspect joyeux et florissant de la ville. Se tournant alors vers l'impératrice, il lui dit : « Me voilà devenu riche. » L'impératrice, surprise, lui demanda ce qui le faisait parler de ses richesses, lui qui habitait un palais délabré. « Le peuple est la base d'un « empire, lui répondit l'Empereur; quand il est devenu riche, « on en peut dire autant de son souverain. » — Le peuple voulut alors recommencer à payer l'impôt et restaurer le palais à ses frais; mais l'empereur s'y opposa et attendit encore quelques années, au bout desquelles il fit de nouveau payer l'impôt et reconstruire son palais. Nintoku-Tennō fit aussi creuser les canaux de Horie à Naniwa, élever les digues de Manda et de Yokanu et creuser les réservoirs de Wani et de grands canaux d'irrigation à Kurikuma et à Komuku. Il fit également tracer une grande route allant de la porte du sud

de la capitale à Tajihi-no-Mura. Ce prince fit en outre bâtir des magasins pour la conservation du riz à Manda, et institua le Tsukiyonebe ou Corps d'ouvriers chargés d'écortiquer le riz. Les membres de la famille Hada reçurent l'ordre de se disperser dans les différentes provinces de l'empire et de s'occuper de sériciculture, ainsi que de la filature de la soie. L'empereur créa aussi un corps de fauconnerie (Taka-Kaibe) et de glaciers (Himŭro). Vers cette époque, le roi de Koma envoya au Japon un ambassadeur qui apporta comme présents des boucliers et des cibles en fer. Nintoku-Tennō donna aussitôt l'ordre à un de ses courtisans, nommé Toda-no-Sukune, de percer ces boucliers et ces cibles avec des flèches. Toda-no-Sukune ayant réussi à exécuter cet ordre, l'ambassadeur de Koma en fut fort effrayé; sur ces entrefaites, le roi de Shiraki ayant négligé de payer son tribut à l'empereur, ce dernier lui envoya Toda-no-Sukune pour lui faire des reproches. Le roi effrayé fit immédiatement partir quatre-vingts navires chargés de présents pour l'empereur du Japon. L'année suivante, Shiraki manqua de nouveau à ses engagements et on y envoya comme ambassadeur Takahase; son frère Tamichi l'accompagna, à la tête d'un corps d'armée. Les troupes du roi de Siraki furent encore une fois vaincues, et l'on ramena en otage au Japon les habitants de quatre districts. Le gouvernement japonais envoya aussi un ambassadeur au roi de Kudara avec ordre de faire de nouvelles divisions dans ce pays et de dresser un inventaire de ses produits. A cette époque eut lieu une révolte des Emishi, qui fut aussitôt réprimée par le général Tamichi qui fut envoyé contre eux.

17. — Richiu-Tennō, dix-septième empereur. (Ère chrétienne : 400 à 405 ap. J.-C. Ère japonaise : 1060 à 1065.

Richiu-Tennō régna de 1060 à 1065. Il transféra la résidence impériale à Iware. Cet empereur fit creuser le réservoir d'Iware, ainsi que le canal d'Iso-no-Kami. Il nomma aussi dans chaque province un fonctionnaire chargé d'enregistrer

les faits historiques et de dresser des rapports détaillés sur l'état du pays et sur ses productions.

18. — Hanshō-Tennō, dix-huitième empereur. (Ère chrétienne : 406 à 411 ap. J.-C. Ère japonaise : 1066 à 1071.)

Hanshō-Tennō régna de 1066 à 1071. Il transféra sa résidence à Tajihi.

19. — Ingyo-Tennō, dix-neuvième empereur. — (Ère chrétienne : 412 à 453 ap. J.-C. Ère japonaise : 1072 à 1113.)

Ingyo-Tennō, qui régna de 1072 à 1113, transféra sa résidence à Totsura-Sŭka; il fit venir un médecin de l'État de Siraki. Il publia aussi un décret interdisant de prendre le nom d'une autre famille sans autorisation légale.

20. — Ankō-Tennō. (Ère chrétienne : 454 à 456 ap. J.-C. Ère japonaise : 1114 à 1116).

Le vingtième empereur fut Ankō-Tennō qui régna de 1114 à 1116. Il transféra sa résidence à Isonokami. Cet empereur mourut assassiné par Mayowa-Noō. A la nouvelle de sa mort, le roi de Shiraki envoya au Japon quatre-vingts navires chargées de présents et à bord desquels se trouvaient aussi quatre-vingts musiciens.

21. — Yuriaku-Tennō (Ère chrétienne : 457 à 479 ap. J.-C. Ère japonaise : 1117 à 1139.)

Yuriaku-Tennō, qui régna de 1117 à 1139, était le cinquième fils de Ingyo-Tennō et le frère cadet du dernier empereur. Il monta sur le trône après avoir fait mettre à mort l'assassin de son frère, ainsi que ses complices, et transféra sa résidence à Hatsuseno-Asakura. Ce prince fonda le Shishi-bitobe (corps de chasseurs cuisiniers), le Tori-Kaibe (corps des oiseleurs), et le Fubitobe (corps des archivistes). Kani-Kun.

frère cadet du prince régnant de Kudara, vint vers cette époque au Japon, où on lui donna un poste à la cour. Yuriaku-Tennō fit tous ses efforts pour protéger et encourager la sériciculture. L'impératrice elle-même, pour donner l'exemple, prenait part à la cueillette des feuilles de mûrier. Il ordonna de planter cet arbre partout où le climat le permettrait. Les membres de la famille Hada reçurent l'ordre de s'occuper de tout ce qui avait rapport à cette industrie. L'empereur fit également fabriquer des poteries par Hanishi-no-Muragi et réunit un corps d'ouvriers chargés de fournir des poteries à la cour. Sous son règne, l'État de Go (Chine) envoya un ambassadeur au Japon, qui à son tour en envoya un en Chine. Cet ambassadeur revint au Japon peu après et ramena avec lui des tisserands, des tailleurs, etc.; il était accompagné d'un nouvel ambassadeur chinois. L'empereur fit tracer pour le recevoir la route de Shikazu. Peu de temps après, l'empereur donna ordre à un architecte, nommé Tsuge-no-Mita, de construire des maisons à plusieurs étages, ce qui ne s'était jamais vu précédemment. Sur ces entrefaites, le Japonais Kibi-no-Tasa, gouverneur de Mimana, se révolta contre son pays; pour le punir, l'empereur envoya contre lui une armée qui le vainquit et le força à faire sa soumission. En revenant, le corps expéditionnaire traversa le territoire de Kudara et en rapporta de nombreux objets. A la même époque, l'état de Koma déclara la guerre à celui de Shiraki; ce dernier État demanda secours au gouvernement japonais et vainquit avec son aide l'État de Koma. Cependant, comme Shiraki ne payait pas son tribut, les troupes japonaises furent obligées d'employer la force. L'État de Koma attaqua alors celui de Kudara dont le roi fut tué. L'armée japonaise vainquit de nouveau les troupes de Koma, nomma le frère du défunt Mo usu roi de Kudara et lui donna comme territoire Kumanari. Quelque temps après, ce nouveau roi mourut, et l'empereur désigna comme son successeur Matta, deuxième fils du roi Konki, qu'il envoya dans son nouveau domaine, accompagné de troupes. En même temps, on organisa une nouvelle expédition contre l'État de Koma.

Yuriaku-Tennō avait, de son vivant, pris le plus grand intérêt aux affaires de l'Empire ; sentant, au moment de sa mort, que l'organisation politique du pays n'était pas complète, il fit un testament et chargea les grands dignitaires de sa cour d'achever son œuvre.

22. — Seinei-Tennō. — (Ère chrétienne : 480 à 484 ap. J.-C. Ere japonaise : 1140 à 1144.)

Seinei-Tennō, qui régna de 1140 à 1144, transféra la résidence impériale à Iware. Ce prince envoya des inspecteurs généraux dans les différentes provinces et chargea un fonctionnaire de faire des rapports sur les mœurs et l'état général du pays ; puis, pour empêcher des frais qu'il considérait comme inutiles, il défendit qu'à l'avenir les provinces lui envoyassent des présents. Sous ce règne, des ambassadeurs de différents pays étrangers furent accrédités auprès de l'empereur du Japon, et il y eut à la cour une grande réception. A cette même époque, les tribus des Emishi et des Hayabito demandèrent à se mettre sous la domination japonaise. Seinei-Tennō, homme fort juste, rendit plusieurs fois la justice lui-même, et, dans d'autres cas, assista aux séances judiciaires.

23. — Kensō-Tennō (Ère chrétienne : 485 à 487 ap. J.-C. Ère japonaise : 1145 à 1147.)

Kensō-Tennō, qui régna de 1145 à 1147, était le petit-fils de Richiu-Tennō et le deuxième fils du prince Ichinobe-no Oshiwa. Son père ayant été mis à mort par ordre de Yuriaku-Tennō, il dut, ainsi que son frère aîné, le prince Okeno-ō, prendre la fuite et se cacher.

Seinei Tennō, n'ayant pas d'enfants, fit chercher et ramener auprès de lui ces deux princes. Il choisit l'aîné comme héritier et fit du cadet un prince impérial. A la mort de l'empereur, l'aîné, Okeno-ō, voulut abdiquer en faveur de son frère, qu'il savait être plus éclairé que lui-même. Ce dernier ayant refusé

d'accepter la couronne, leur sœur aînée, la princesse Iitoyo-no-Awo devint régente. A la mort de cette princesse, Okeno-ō insista de nouveau pour faire accepter la couronne à son frère; ses courtisans ayant joint leurs instances aux siennes, il finit par accepter et établit sa résidence à Chikatsu-Asuka.

Sous ce règne, un Japonais, nommé Kino-o-Iwa, forma le dessein de s'emparer de la couronne de Mimana avec le secours de l'État de Koma. Cette tentative ayant échoué, il fut obligé de venir se réfugier au Japon.

Rensō-Tenno qui, pendant sa fuite, avait vécu avec des gens du commun, avait pu voir quelle était la situation du peuple. Aussi, dès qu'il monta sur le trône, il s'occupa d'améliorer cette situation, et fit faire des réformes utiles. Le résultat ne se fit pas attendre, et l'on dit que, sous son règne, le koku de riz ne valait qu'un mon d'argent et que toutes les prairies étaient couvertes de troupeaux de chevaux et de bœufs.

24. — Ninken-Tennō. (Ère chrétienne : 488 à 498 ap. J.-C. Ère japonaise : 1148 à 1158.)

Ninken-Tennō, frère aîné du précédent, en faveur duquel il avait abdiqué, régna de 1148 à 1158, et transféra la résidence impériale à Iso-no-Kami. Cet empereur envoya un ambassadeur au roi de Koma, le priant de lui procurer des artisans et des architectes. Ninken-Tennō, doué d'une grande intelligence et d'un grand fonds de bonté, fit pendant tout son règne le bonheur de son peuple.

25· Buretsu-Tennō. (Ère chrétienne : 299 à 506 ap. J.-C. Ère japonaise : 1159 à 1166.)

Buretsu-Tennō régna de 1159 à 1166. Son premier acte, en montant sur le trône, fut de faire mettre à mort Heguri-no-Madori et son fils. Ce Heguri-no-Madori était, en effet, un homme très-ambitieux et dont l'autorité à la cour était devenue un objet d'inquiétude. Sous ce règne, la résidence im-

périale fut transférée à Hatsuse-no-Namiki. A cette même époque, le roi de Kudara envoya au Japon un ambassadeur portant des présents; mais, comme le tribut n'avait pas été payé depuis plusieurs années, on le retint au Japon. Peu après, ce même roi envoya un membre de sa famille au Japon pour entrer au service de l'empereur.

26. Ketai-Tennō. —(Ère chrétienne : 507 à 531 ap. J.-C. Ère japonaise : 1167-1191.)

Ketai-Tennō, qui régna de 1167 à 1191, était un des descendants de la cinquième génération de la famille d'Ojin-Tennō. Comme Buretsu-Tennō mourut sans enfants, les grands dignitaires de la Cour lui offrirent la couronne. Il se signala en protégeant l'agriculture, au sujet de laquelle il fit promulguer un décret. Il envoya un ambassadeur au roi de Kudara, auquel il fit présent de quarante chevaux; il fit également ramener dans leur patrie les gens de Kudara qui avaient été se mettre sous la protection du gouverneur japonais de Mimana. Le roi de Kudara envoya à son tour des présents à l'empereur du Japon et le pria de vouloir bien lui faire don de quatre districts de Mimana, ce qui lui fut accordé. Il envoya peu de temps après, à ses frais, le savant Tanyōni, et se plaignit en même temps à l'empereur que les gens de Hahe avaient envahi la portion de son territoire connue sous le nom de Komon. L'empereur fit alors réunir les ambassadeurs de Kudara, de Shiraki, d'Ara et de Hahe, et leur ordonna de donner à Kudara le territoire de Komon et celui de Taisa. Peu de temps après, le roi de Hahe demanda également le territoire de Komon, et, sa demande ayant été repoussée, il se prépara à faire la guerre en construisant des forteresses. Il envahit ensuite le territoire de Shiraki, défendit aux Japonais faisant partie de la suite de l'ambassadeur de Kudara, de traverser ses États, et se livra à un pillage effréné. Le roi de Kudara fit alors accompagner les Japonais qui retournaient dans leur pays par le général Surisoni qu'il chargea de remercier l'empereur pour

le don du territoire de Komon. Peu après, il envoya un autre savant, nommé Ayano-Kōan-mo, pour remplacer Tayōni qui devait retourner à Kudara. Sur ces entrefaites, un autre général, nommé Yaku-Makuko, vint au Japon avec l'ambassadeur de Koma. Le gouvernement japonais envoya alors, auprès du roi de Mimana, un ambassadeur, nommé Omi-no-Kenu, avec ordre d'exiger la restitution du territoire dont Shiraki s'était emparé. Iwai, gouverneur de Tsukushi (Kiushiu), s'étant révolté de concert avec Shiraki, et ayant empêché le débarquement d'Omi-no-Kenu, on envoya, pour le combattre, le général Mono-nobe-Arakahi, qui le força à faire sa soumission. Le roi de Kudara demanda alors à l'empereur de vouloir bien forcer le roi de Kara à lui céder Tosa-Notsu. Cette demande froissa le roi de Kara, et l'empereur crut devoir envoyer Omi-no-Kenu pour réconcilier ces deux princes. Vers la même époque, le roi de Mimana vint à la cour de l'empereur du Japon, pour lui annoncer que Shiraki, manquant à sa promesse, menaçait de nouveau son territoire.

L'empereur envoya alors Omi-no-Kenu pour tâcher de régler cette question. Ayant appris que ce fonctionnaire ne s'acquittait pas fidèlement de sa mission, il le rappela. Pendant ce règne, des Coréens apportèrent au Japon des statues de Bouddha; mais la religion bouddhique ne se répandit pas dans le pays, les habitants se refusant à adorer des dieux étrangers. Ce fut là pourtant le point de départ de cette religion au Japon. Pendant son règne, Keitai-Tennō avait changé trois fois de résidence : la première fut à Tsutsuki, la seconde à Otokuni, et la troisième à Iware.

27. — Ankan-Tennō. (Ère chrétienne : 532 à 535 après J.-C. Ère japonaise : 1192 à 1195.)

Le vingt-septième empereur fut Ankan-Tennō, qui régna de 1192 à 1195; il transféra la résidence impériale à Magari.

Sous son règne, on construisit des magasins pour le riz dans diverses provinces. Il fonda aussi l'Inukaibe (personnel chargé des chenils impériaux) et fit ouvrir des pâturages dans plusieurs provinces.

28. — SENKUWA-TENNŌ. (Ère chrétienne : 436 à 539 après J.-C. Ère japonaise : 1196-1199.)

Senkuwa-Tennō régna de 1196 à 1199. Cet empereur était le deuxième fils de Keitai-Tennō et le frère cadet de Ankan-Tennō; il fut appelé à succéder à ce prince, qui mourut sans enfants. Senkuwa-Tennō choisit Hino-Kuma comme lieu de résidence. Vers cette époque, le gouvernement japonais envoya à Mimana le général Otomo-no-Sadehiko pour protéger cet État contre Shiraki; d'autre part, craignant une invasion au Japon, le gouvernement envoya à Tsukushi (Kiushiu) le général Otomono-Iwa.

29. — KIMMEI-TENNŌ. (Ère chrétienne : 540 à 571 après J.-C. Ère japonaise : 1200-1231.)

Cet empereur régna de 1200 à 1231; il était fils de Keitai-Tennō et frère du précédent, qui était mort sans enfants. Ce prince transféra sa résidence à Shikishima.

Sous son règne, Kashiwa-de-no-Omi-Hasuhi fut envoyé comme ambassadeur à Kudara. On raconte qu'une nuit, pendant qu'il tombait de la neige, son fils, encore en bas âge, disparut; le lendemain, il remarqua en face de sa porte les traces d'un tigre. Pensant que le malheureux enfant avait dû être enlevé par cette bête féroce, il suivit ses traces et arriva à une caverne où il trouva le tigre qu'il tua; plus tard, il rapporta la peau de cet animal au Japon. Sous ce règne, le roi de Kudara envoya au Japon des statues de Bouddha, des livres de prières, des dais, des pavillons et autres ornements de temples en cadeau pour son suzerain; il écrivit, en outre, une lettre à l'empereur, recommandant l'adoption du culte

de Bouddha dont il vantait la puissance. L'empereur eût peut-être accepté le conseil; mais les grands de sa cour, en tête desquels nous citerons Mono-nobe-no-Okoshi et Nakatomi-no-Kamako, s'y opposèrent formellement. Kimmei-Tennō donna alors tous ces objets religieux à Sogano-Iname en l'invitant à embrasser la religion bouddhique. Iname fit transporter le tout chez lui, s'adonna à ce culte, et, à cet effet, transforma son habitation en temple.

Le Japon fut, à cette époque, ravagé par une épidémie que les grands de la cour attribuèrent à la présence de ces dieux. Ils les firent donc jeter à l'eau et incendièrent le temple. Malgré cela, à partir de ce moment, le bouddhisme prit racine au Japon. Cet empereur fit construire des magasins pour la conservation du riz dans les provinces de Kibi et de Kii. Il ordonna aussi que les provinces qui venaient d'être ravagées par une inondation récente fussent exemptées de l'impôt. Le gouvernement japonais fournit aussi, à peu près à cette même époque, des munitions de guerre à l'État de Kudara pour qu'il fût à même d'attaquer le roi de Koma et de reconstituer l'État de Mimana. Les États de Kudara, de Mimana et de Shiraki firent alors alliance et déclarèrent la guerre à l'État de Koma, auquel ils enlevèrent les territoires de Kanjō, de Heijo et six districts qui avaient autrefois appartenu à l'État de Mimana. Bientôt après, Shiraki passa à l'ennemi, et, aidé de Koma, reprit Kanjō et Heijo. Le roi de Kudara fit alors demander secours au gouvernement du Japon qui lui envoya des bateaux, des chevaux et des armes. Le Japon reçut en échange des médecins, des diseurs de bonne aventure, des chronologistes et des musiciens. L'empereur envoya en outre une flotte contre Koma, et les troupes qu'elle portait prirent d'assaut le château de Kanre. Le roi de Kudara, vainqueur de Koma grâce à ce secours, envoya à l'empereur des prisonniers et le butin. Quelque temps après, le roi de Kudara ayant été tué par les troupes du roi de Shiraki, son héritier, Yoshō, envoya son frère cadet, Ie, pour annoncer cette triste nouvelle à l'empereur, et

le revint à Kudara escorté par un corps expéditionnaire équipé par Kinmei-Tennō. Shiraki envoya alors au Japon un ambassadeur qu'on espérait voir obtenir la même réception que ses prédécesseurs; mais l'empereur refusa de lui donner audience. L'année suivante, le roi de Shiraki envoya un autre ambassadeur au Japon qui fut reçu par l'empereur, mais avec moins de pompe que celui de Kudara. Le roi de Shiraki, pour se venger de cette humiliation, envahit le territoire de Mimana et le mit au pillage. Le Japon fit partir pour le punir une nouvelle expédition commandée par Kinō-omaro et Kawano-no-nibe, ainsi qu'une autre commandée par Sodehiko et dirigée contre l'État de Koma. Sodehiko vainquit les troupes du roi de Koma, envahit la capitale, et en rapporta le butin au Japon. L'empereur envoya alors un ambassadeur à Shiraki pour demander compte de sa conduite au roi de ce pays. Peu de temps après le départ de cet ambassadeur, Kimmei-Tennō tomba malade, et, dans son testament, il recommanda au prince héritier de rétablir l'État de Mimana.

30. — Bitatsu-Tennō. (Ère chrétienne : 572 à 587 après J.-C. Ère japonaise : 1232-1245.)

Bitatsu-Tennō, qui régna de 1232 à 1245, transféra la résidence impériale à Osada. Lorsque l'État de Koma envoya au Japon son tribut annuel, le roi le fit accompagner d'une lettre écrite sur des plumes de corbeau avec de l'encre noire. Comme personne ne pouvait lire cette lettre, le savant Oshiu-ni eut l'ingénieuse idée de soumettre ces plumes à l'action de la vapeur d'eau et d'appliquer ensuite le tout sur de la soie blanche. Les caractères apparurent alors distinctement reproduits sur la soie et on put prendre connaissance du contenu de la lettre. Sur ces entrefaites, un navire coréen ayant fait naufrage sur les côtes du Japon, le gouvernement se décida à recueillir les naufragés et à les rapatrier sous la conduite d'un fonctionnaire nommé Naniwa. Cet officier,

craignant les dangers de la mer, fit jeter à l'eau tous ces Coréens et revint en disant qu'il les avait rapatrier. Peu de temps après, à l'arrivée d'un nouvel ambassadeur venant de Koma, le crime fut découvert et Naniwa fut puni. Les rois de Shiraki et de Kudara envoyèrent aussi leur tribut cette année-là. Toutefois, comme l'empereur désirait voir reconstituer l'État de Mimana, il envoya des ambassadeurs à Shiraki, à Kudara et à Mimana, pour s'occuper de cette reconstitution. Le roi de Kudara profita de cette occasion pour offrir à l'empereur des prêtres et des prêtresses, des statues de Bouddha, etc. L'État de Shiraki lui fit un cadeau analogue et envoya peu après un ambassadeur au Japon, mais l'empereur refusa de le recevoir. Sur ces entrefaites, Bitatsu-Tennō ayant appris que Nichira (un fonctionnaire de Kudara) était un homme distingué, il donna l'ordre au roi de cet État de le lui envoyer, ayant l'intention de le consulter sur les moyens à employer pour reconstituer l'État de Mimana. Les habitants de Kudara qui accompagnèrent Nichira, craignant qu'il ne vînt à trahir les secrets de leur pays, le firent périr. Vers ce même temps, Kafuka-no-Omi et Saegi-no-Muraji, qui avaient été envoyés à Kudara, revinrent au Japon avec deux statues de Bouddha. Sogano-Umako les demanda aussitôt et on les lui donna. Il fonda ensuite un temple dans lequel il déposa des reliques. Comme une nouvelle épidémie ravageait alors le pays, Mono-no-be-no-Moria ainsi que Nakatomi-no-Katsumi demandèrent à l'empereur de défendre la pratique de la religion bouddhique et de brûler ses temples et ses statues. Peu de temps après la destruction de ces temples, l'empereur et Moria tombèrent tous deux malades, et les sectateurs de Bouddha ne manquèrent pas de voir là le châtiment de leur conduite impie. Umako conseilla alors au souverain de se convertir ; mais l'empereur lui répondit qu'il pourrait adorer tout ce qui lui plairait, et qu'il ne devait pas essayer de faire des conversions. Bitatsu-Tennō mourut peu après en recommandant à son frère de rétablir l'État de Mimana.

31. — Yōmei-Tennō. (Ère chrétienne : 586 à 587 ap. J.-C. Ère japonaise : 1246 à 1247.)

Yōmei-Tennō, qui régna de 1246 à 1247, transféra la résidence impériale à Iware. A son retour de la fête de Shinjo-E, qu'il avait célébrée sur les bords de la rivière Iware, l'empereur tomba subitement malade et, sentant sa fin approcher, voulut se convertir au bouddhisme. Moria et Katsumi, tous deux grands dignitaires de la cour, s'efforcèrent de combattre sa résolution, disant qu'on ne devait jamais renier les dieux de son pays et adorer des dieux étrangers. Voyant leur opposition à ses désirs, l'empereur fit prévenir secrètement Umako qui introduisit des prêtres bouddhistes dans le palais. A partir de ce moment, Umako voua une haine éternelle à Moria, et fit assassiner Katsumi.

32. — Sushun-Tennō. (Ère chrétienne : 588 à 592 ap. J.-C. Ère japonaise : 1248 à 1252.)

Cet empereur, qui fut le trente-deuxième du Japon, régna de 1248 à 1252. Il était le douzième fils de Kimmei-Tennō et le frère cadet du précédent. Yōmei-Tennō étant mort sans enfants, Moria voulut faire monter sur le trône le prince Anahobe. Umako, au contraire, voulant donner la couronne au frère du défunt, fit assassiner Anahobe; puis, de concert avec l'autre prétendant, il attaqua Moria dans la maison et le tua. Ce prince monta alors sur le trône et établit sa résidence à Kurahashi. Sous ce règne, le roi de Kudara envoya au Japon des prêtres bouddhistes et des reliques, puis des architectes pour construire des temples; avec eux vinrent également des tourneurs, des couvreurs et des peintres. Sushun-Tennō fit construire un temple bouddhiste qui porta d'abord le nom de Hōkōji, puis de Guwan-Kōji; il envoya des fonctionnaires dans le Tōzando et le Hokurokudō pour rendre compte de l'état du pays. Il prit alors l'avis de différents fonctionnaires sur le meilleur moyen à employer pour recons-

tituer l'État de Mimana, puis il envoya ses troupes à Tsukushi avec ordre d'attendre le retour des ambassadeurs qu'il envoya à Shiraki et à Mimana.

33. — SUIKO-TENNŌ, impératrice, trente-troisième souverain du Japon. (Ère chrétienne : 593 à 628 ap. J.-C. Ère japonaise : 1253 à 1288.)

L'impératrice Suiko-Tennō occupe le trente-troisième rang parmi les souverains du Japon. Elle régna de 1253 à 1288 et établit sa résidence à Oharida. Cette impératrice était fille de Kimmei-Tennō, sœur aînée de Sushun-Tennō et veuve de Bitatsu-Tennō. Sushun-Tennō étant mort sans enfants, les dignitaires de la cour lui offrirent la couronne qu'elle accepta. En montant sur le trône, elle choisit comme héritier et successeur le prince Toyoto-Mimi, homme fort intelligent et instruit, qui était une autorité en matière de bouddhisme. Ce prince fut plus tard connu sous le nom de Shōtoku-Taishi. Suiko-Tennō fonda le temple bouddhiste de Shi-Tennōji et lança une proclamation en faveur de la nouvelle religion. Elle donna aussi comme habitation à des prêtres coréens le temple de Hōkōji, fondé sous le règne précédent, et ils se mirent de suite à faire de la propagande : ce pour quoi, du reste, ils étaient venus. Sur ces entrefaites, Mimana déclara la guerre au roi de Shiraki, et, grâce à l'aide des armes japonaises, s'empara de cinq forteresses et contraignit Shiraki à lui céder une portion de son territoire à titre d'indemnité. L'impératrice ordonna alors à ces deux États de faire la paix et de payer désormais leur tribut avec régularité. Peu de temps après, cependant, le roi de Shiraki attaqua de nouveau celui de Mimana, et ce dernier demanda immédiatement des secours au Japon. L'impératrice envoya alors l'ordre aux États de Koma et de Kudara de prêter main-forte au roi de Mimana; le commandement du corps expéditionnaire fut donné au prince Kume, qui mourut en route. Son successeur, le prince Tagima, ne put se rendre à son poste. Le

gouvernement japonais envoya alors des ambassadeurs pour voir où en étaient les choses, et ces ambassadeurs furent suivis par un corps d'armée.

Le roi de Shiraki, frappé de terreur, fit sa soumission et demanda grâce. A cette époque, un prêtre de Kudara, nommé Kanroku, vint au Japon avec des calendriers, des livres traitant d'astronomie, de géographie, etc. L'impératrice lui confia des élèves et introduisit l'usage du calendrier l'année suivante. Elle créa aussi douze titres honorifiques et fit publier une sorte de loi fondamentale, composée de dix-sept articles, rédigés par le prince héritier. Elle fit aussi paraître un règlement sur le cérémonial à observer à l'entrée et à la sortie du palais, et donna ordre aux fonctionnaires de porter les pantalons dits Hirabi. Vers cette même date, l'État de Koma, ayant appris que l'impératrice avait donné l'ordre de couler une statue monumentale de Bouddha, envoya 300 rios en or pour participer aux dépenses; en même temps, il envoya plusieurs prêtres au Japon. Donchō, l'un d'entre eux, était un grand savant et un peintre de mérite. Ce fut lui qui, le premier, enseigna aux Japonais à fabriquer du papier, de l'encre et des meules. A peu près en même temps, Minashi, originaire de Kudara, vint au Japon et se fit naturaliser; il y enseigna la musique et la danse chinoise. Plusieurs prêtres chinois vinrent alors au Japon avec les ambassadeurs du roi de Shiraki. Désirant faciliter l'administration du clergé, l'impératrice créa les grades ecclésiastiques de Sajō, Sōzu et Hōtō. Elle envoya aussi en Chine (ce pays était gouverné alors par la dynastie des Zui) un ambassadeur nommé Ono-no-Imoko, qui revint au Japon avec l'ambassadeur chinois Hai-sei-sei, porteur d'une lettre autographe de l'empereur de Chine et de présents pour l'empereur du Japon. Quand l'ambassadeur chinois retourna dans son pays, l'impératrice le fit accompagner par Ono-no-Imoko, avec le titre d'ambassadeur, et le vice-ambassadeur Naniwa-no-Onari, ainsi que par plusieurs étudiants parmi lesquels on comptait des prêtres. Suiko-Tennō fit creuser plusieurs réservoirs servant à l'irri-

gation, ainsi qu'un canal à Kurikuma, et tracer une grande route conduisant de la capitale à Naniwa. Sous ce même règne, l'État de Yaku envoya des ambassadeurs au Japon. L'État de Koma lui envoya aussi des présents et des prisonniers chinois.

34. — Jomei-Tennō, trente-quatrième empereur. (Ère chrétienne : 629 à 641 ap. J.-C. Ère japonaise : 1289 à 1301.)

Le trente-quatrième empereur fut Jomei-Tennō, qui régna de 1289 à 1301; ce prince transféra la résidence impériale à Okamoto. L'impératrice Suiko ayant survécu au prince Shōtoku-Taishi, son héritier présomptif, elle choisit pour successeur le petit-fils de Bitatsu-Tennō. Le nouvel empereur envoya des ambassadeurs au roi de Yaku, et plusieurs habitants de ce pays vinrent au Japon, où ils se firent naturaliser. Il envoya également en Chine des ambassadeurs qui, à leur retour, se firent accompagner par des ambassadeurs chinois. Les Emishi s'étant alors révoltés, l'empereur envoya contre eux le général Kami-tsu-Kenu-no-Katana, qui les contraignit à faire leur soumission. C'est sous le règne de Jomei-Tennō que l'on établit au Japon un système de poids et mesures.

35. — Kokioku-Tennō, impératrice, trente-cinquième souverain du Japon. (Ère chrétienne : 642 à 644 ap. J.-C. Ère japonaise : 1302 à 1304).

L'empereur Jōmei-Tennō étant mort sans enfants, sa veuve, arrière-petite-fille de Bitatsu-Tennō, lui succéda. Cette princesse, qui se nomma plus tard Kōkioku-Tennō, fut le trente-cinquième souverain du Japon. Elle régna de 1302 à 1304, et établit sa résidence d'abord à Charida, puis à Asuka. A cette époque, le ministre Soga-no-Emishi et son fils Iruka jouissaient d'une grande influence à la cour; ils s'en servirent pour faire assassiner le prince Yamashiro-no-ōe, dont la popularité leur portait ombrage; leur intention était

de détrôner ensuite l'impératrice et de mettre à sa place sur le trône le prince Furu-hito-no-ōe. Leur dessein fut pourtant découvert à temps, et le ministre Nakatomi-no-Kamatari, de concert avec le prince Naka-no-ōe, les assassina. Sous ce règne, un homme très-intelligent, nommé Kose-no-ara-hito, construisit un aqueduc conduisant l'eau d'une rivière à Nagata, dans la province de Katsuragi, où le sol était très-élevé et l'eau, par conséquent, fort rare.

36. — Kōtoku-Tennō, trente-sixième empereur du Japon. (Ere chrétienne : 645 à 654 ap. J.-C. Ère japonaise : 1305 à 1314.)

Cet empereur régna de 1305 à 1314. Il transféra la résidence impériale à Nagara. Lorsque le prince Naka-no-ōe tua Iruka et son père Emishi, Kokjoku-Tennō voulut abdiquer en sa faveur. Naka-no-ōe refusa la couronne pour lui, mais l'offrit au frère cadet de l'impératrice. Ce dernier monta alors sur le trône et choisit le prince Naka-no-ōe pour héritier; en attendant, il lui laissa tous les soins de l'administration de l'empire. Ce prince donna le nom de Taika à l'année de son avénement, et c'est à partir de ce moment que les années portèrent des noms. Il créa aussi les grades et les fonctions de Sadaijin, Udaijin et Naijin. Vers la même époque, il fit placer dans l'enceinte du palais une cloche et une caisse. Ces deux objets devaient servir aux personnes qui désiraient s'adresser au souverain pour se faire rendre justice. Les gens qui n'avaient pu obtenir satisfaction devant les tribunaux devaient déposer leurs plaintes dans la caisse; d'un autre côté, ceux qui s'étaient vus condamner injustement devaient sonner la cloche et demander justice. Kōtoku-Tennō envoya également des fonctionnaires ou plutôt des commissaires dans les différentes provinces pour faire le recensement de la population; désirant aussi empêcher les paysans de vendre secrètement leurs terres, qui auraient été ainsi accaparées par les riches, il fit publier un décret interdisant

sévèrement ce genre de vente. Cet empereur fit promulguer quatre lois, dont la première supprimait les koshiro-no-tami (1), les magasins servant à conserver le riz, la donation de terres aux fonctionnaires, qui devaient en échange recevoir des pensions.

La seconde déterminait exactement les limites des provinces impériales, donnait de nouvelles limites et des rangs différents aux autres provinces et aux districts, et classait les fonctionnaires chargés de leur administration par rang d'importance. La troisième ordonnait la création de registres de l'état civil et de registres municipaux, ainsi qu'un nouveau système de distribution des terres pour les paysans. La quatrième, enfin, fixait un nouveau tarif d'impôts. L'empereur adressa aussi des instructions sévères aux différents gouverneurs, leur enjoignant de s'aequitter de leurs fonctions avec zèle et distribua des récompenses à ceux d'entre eux qui en avaient mérité par leur bonne administration. Il régla le cérémonial des pompes funèbres, et remit en vigueur l'édit d'un de ses prédécesseurs qui interdisait d'enterrer vivants des êtres humains et des objets de valeur avec les morts. Les gouverneurs de province reçurent également l'ordre de faire bien entretenir les armes contenues dans les différents arsenaux. L'empereur fixa en outre les heures de bureau des différents fonctionnaires, dont il créa treize grades différents. Le signe distinctif du grade était la coiffure; il y avait des coiffures de sept couleurs différentes. Le nombre des grades administratifs fut porté peu après à dix-neuf.

Kōtoku-Tennō créa également huit ministères composés chacun d'un certain nombre de divisions et de bureaux. Sous son règne, un fonctionnaire de la cour, nommé Zenna-Omi, offrit à l'empereur du lait de vache, ainsi que des livres de médecine importés au Japon par son père, qui était originaire de Kudara.

(1) Le koshiro-no-tami était un corps de paysans auxquels on donnait le nom des empereurs morts sans progéniture, afin de perpétuer leur mémoire. (Note du traducteur.)

37. — SAIMEI-TENNO, impératrice, trente-septième souverain du Japon. (Ère chrétienne : 655 à 661 ap. J.-C. Ère japonaise : 1315 à 1321.)

A la mort de Kotoku-Tennō, l'impératrice Kokioku-Tennō remonta sur le trône et régna de 1315 à 1321 ; elle transféra la résidence impériale à Asuka.

Son second avénement la fit classer comme le trente-septième souverain du Japon et lui fit donner le nom de Saimei-Tennō. Sous son règne, des habitants de Tokara firent naufrage sur les côtes du Japon, et, quelque temps après, quelques-uns de leurs compatriotes, ainsi que des habitants de Saye, se rendirent par mer au Japon. Un peu plus tard, le roi de Tomura envoya au Japon son fils, le prince royal Awaki, ainsi que des présents pour l'empereur. Vers ce même temps, l'impératrice fit équiper deux flottes, l'une contre les Emishi, et l'autre qu'elle envoya pour soumettre l'État de Shukushin. Elle donna aussi au roi de Shiraki l'ordre de fournir une escorte pour accompagner l'ambassadeur japonais en Chine. Le roi refusa d'exécuter cet ordre et envahit peu après l'État de Kudara, avec l'aide des troupes chinoises. Le général Kishitsu-Fukushin, qui défendit l'État de Kudara contre les envahisseurs, envoya au Japon une centaine de prisonniers chinois et demanda en même temps qu'on lui envoyât le prince Yohō, afin de le faire nommer roi. L'impératrice conçut alors le dessein de se rendre elle-même à Kudara, et envoya en toute hâte des troupes de renfort. On commençait à faire les préparatifs nécessaires pour son expédition, quand la mort vint la surprendre.

38. — TENJI-TENNŌ, trente-huitième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 662 à 670 ap. J.-C. Ère japonaise : 1322 à 1330.)

Tenji-Tennō régna de 1322 à 1330 ; il transféra la résidence impériale à Shiga. Ce prince nommé successivement, avant son avénement, prince Katsuragi, puis Naka-no-ōe, était fils

de Jomei-Tennō et de l'impératrice Saimei-Tennō. A la mort de sa mère, il prit le deuil, qu'il porta pendant six ans. Pendant ce laps de temps, il se contenta d'administrer toutes les affaires de l'empire et ne monta véritablement sur le trône qu'à l'expiration de ce terme. Sous son règne, le prince Yohō, qui était au Japon, fut envoyé à Kudara où on le proclama roi. Quelque temps après, le roi de Shiraki, aidé par l'empereur de Chine, envahit le territoire de Kudara, dont il s'empara, après avoir vaincu les troupes japonaises. Le roi Yohō, craignant pour ses jours, fut obligé de s'enfuir auprès du roi de Koma, et les troupes japonaises durent se rembarquer et revenir au Japon. Plusieurs milliers d'habitants de Kudara les suivirent au Japon, en demandant à se faire naturaliser. Leur demande fut accueillie favorablement, et on les dispersa dans différentes provinces. Tenji-Tennō changea la dénomination des titres et des grades, et en porta le nombre à vingt-six. Il fit aussi composer un code en vingt-deux volumes, que l'on nomma plus tard Omi-rio, c'est-à-dire code d'Omi. Il établit aussi un système de signaux, en cas d'invasion, au moyen de fusées. Les ports et les îles de la côte orientale furent pourvus de ces pièces d'artifice, pour empêcher toute surprise. Il fit, en outre, construire des places fortes dans plusieurs provinces. Cet empereur créa aussi des haras pour y élever des chevaux et fit faire aux troupes de fréquentes manœuvres pour les exercer. Il publia aussi des lois somptuaires pour la cour et fit des règlements sur la conduite à tenir pendant le passage d'un cortége. Il fit également organiser des registres municipaux et interdit strictement le vagabondage. Il éleva Nakatomi-no-Kamatari au grade de Naidaijin et l'autorisa, en récompense de ses services, à porter le nom de Fuji-Wara. Nakatomi-no-Kamatari fut donc le premier Naidaijin et le fondateur de l'illustre famille des Fujiwara. Le grade de Daijo-Daijin (premier ministre) fut créé sous ce règne et donné au prince Otomo.

Tenji-Tennō était un homme très-instruit; il fit beaucoup pour la vulgarisation de l'enseignement. Il dota, en outre,

le Japon de nombreuses institutions politiques fort utiles et corrigea un grand nombre des abus de l'administration. Ce prince était très-sobre et fort économe : son palais, construit à Asakura-Yama avec des bois en grume, était très-simple et nommé par le peuple Kuroki-Nogosho ou Kino-Marodono (Palais en bois noir ou Palais construit avec des bois en grume). Tenji-Tennō composa à ce sujet une pièce de vers qui fut plus tard chantée comme cantique aux fêtes religieuses.

39.— Kōbun-Tennō, trente-neuvième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 671 à 672 ap. J.-C. Ère japonaise : 1331 à 1332.)

Ce prince, qui régna de 1331 à 1332, était le fils aîné de Tenji-Tennō; il porta successivement, avant son avénement, les noms d'Iga et d'Otomo. De son vivant, Tenji-Tennō avait désigné comme son successeur son frère Oshi-Ama. A la mort de l'empereur, ce prince renonça à la couronne et se retira à Yoshino, où il se fit bonze. Le prince Otomo monta alors sur le trône; mais, comme il craignait son oncle, il résolut de s'en défaire par l'assassinat. Prévenu à temps, Oshi-Ama réunit des troupes, vint attaquer l'empereur, le vainquit et le tua. Kōbun-Tennō était un homme très-instruit et fort bon. Il est l'auteur de plusieurs pièces de vers en langue chinoise qui sont très-estimées.

40. — Temmu-Tennō, quarantième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 673 à 686 ap. J.-C. Ère japonaise : 1333 à 1346.)

De 1333 à 1346 régna Temmu-Tennō, qui transféra la résidence impériale à Kyomi-Bara. Le grade de Gioshi-Taifu, créé sous le règne précédent, fut converti en Dainagon. C'est à cette époque que l'on découvrit la première mine d'argent. Cette mine se trouvait dans l'île de Tsushima, et le minerai qu'on en retira fut offert à la cour. A peu près vers le même

temps, on fonda le premier observatoire qu'il y ait eu au Japon. A partir de ce moment, il y eut un ministre et un vice-ministre de la guerre. On divisa les paysans en trois classes, selon leur position de fortune. L'empereur fit également publier des règlements sur la nomination des gouverneurs de province, et sur le mode d'avancement des officiers civils et militaires. Temmu-Tennō, désirant réformer la législation du pays, donna l'ordre à différents fonctionnaires de l'Empire, ainsi qu'à plusieurs membres de sa famille, de s'occuper de cette question et de rédiger un nouveau recueil de lois. Il donna en même temps l'ordre aux deux princes Kawashima et Osakabe de rédiger l'histoire de la vie des différents empereurs. Il fixa aussi la couleur des vêtements que devaient porter les membres de sa famille, les fonctionnaires de l'État et même les simples particuliers. Jusqu'à cette époque, hommes et femmes, au Japon, laissaient pousser naturellement leur chevelure et n'avaient adopté aucun mode de coiffure. Aussi l'empereur fit-il paraître un décret leur ordonnant de relever leurs cheveux. Il défendit aussi de se prosterner aux cérémonies publiques et ordonna de rester debout. Ce prince augmenta le nombre des titres honorifiques, qui furent portés à quarante-huit. Sous ce règne, les pièces de monnaie d'argent furent retirées de la circulation et remplacées par de la monnaie de cuivre; au bout d'un certain temps, cependant, les premières furent livrées de nouveau au public. Temmu-Tennō donna l'ordre à tous les fonctionnaires de se pourvoir d'armes et de se livrer à tous les exercices militaires. Il fit également visiter les armes des particuliers et leur interdit d'avoir des étendards, des trompettes, des tambours, etc. L'empereur envoya dans les différentes provinces des fonctionnaires chargés de faire des rapports sur l'état du pays et de l'administration. Ils avaient, en outre, l'ordre de retracer les limites de chaque province. Jusqu'ici les Coréens qui s'étaient fait naturaliser Japonais avaient été exempts d'impôts pendant dix ans à partir de leur naturalisation. Temmu-Tennō accorda de plus comme privilége à leurs enfants le droit d'être

exempts de corvées. Sous ce règne, les États de Tomuro, Shiraki et Koma envoyèrent des ambassadeurs au Japon pour lui faire hommage de fidélité. L'empereur leur envoya également des ambassadeurs.

41. — Jitō-Tennō, impératrice du Japon. (Ère chrétienne : 687 à 696 ap. J.-C. Ère japonaise : 1347 à 1356.)

Le quarante-unième souverain du Japon fut l'impératrice Jitō-Tennō. Cette princesse était la deuxième fille de Tenji-Tennō et la veuve de Temmu-Tennō. A la mort de son mari, elle fit exécuter le prince Otsu qui s'était révolté, et monta sur le trône, qu'elle occupa de 1347 à 1356. Elle transféra sa résidence à Fujiwara.

Sous son règne, le nouveau code composé de vingt-deux volumes fut distribué aux fonctionnaires. Cette princesse ordonna que désormais, dans chaque province, le quart de la population devrait s'occuper d'exercices militaires; que les couleurs des uniformes des fonctionnaires seraient au nombre de huit, et, chose qui jusqu'alors était sans précédent, donna des titres honorifiques aux femmes. Jitō-Tennō établit un système de mesures agraires et encouragea la culture des plantes textiles et des arbres fruitiers. Ce fut sous son règne que l'on employa pour la première fois les tuiles pour les toitures. D'après le recensement fait à cette époque, nous voyons que le nombre des temples bouddhistes, au Japon, s'élevait à cinq cent quarante-cinq, ce qui prouve que la nouvelle religion avait déjà pris racine dans le pays.

42.— Mommu-Tennō, quarante-deuxième empereur. (Ère chrétienne : 697 à 707 ap. J.-C. Ère japonaise : 1357 à 1367.)

Mommu-Tennō, qui régna au Japon de 1357 à 1367, fut le quarante-deuxième souverain de ce pays. Il était petit-fils de Temmu-Tennō et fils du prince Kusakabe. Il fit publier un règlement sur les pensions et les titres honorifiques des

princes de la famille impériale, ainsi que des différents fonctionnaires de l'Empire. Sous son règne, Awada-no-Mabito fut envoyé en Chine comme ambassadeur. Ce dignitaire avait reçu une bonne éducation et était fort instruit. Lorsqu'il débarqua en Chine, dans la province de So, les Chinois, frappés de la noblesse de ses traits et de son maintien, ne purent s'empêcher de faire l'observation suivante : « On nous a souvent dit qu'il y avait à l'est un pays dont le peuple était très-heureux, très-poli et fort instruit; cela doit être, puisque son ambassadeur a une si noble apparence. » Arrivé à la capitale, Awada fut reçu par l'impératrice Bukō, qui lui fit un accueil des plus gracieux. La première Université fut créée sous le règne de Mommu-Tennō, qui institua la célébration de la fête de Confucius à l'Université et dans les colléges provinciaux. Ce prince fit réparer nombre de places fortes dans les différentes provinces, fonda un arsenal dans sa capitale et fit construire un hôtel des monnaies. Sous ce règne, plusieurs provinces furent ravagées par la famine et l'épidémie. Le gouvernement envoya aussitôt des fonctionnaires porter des secours dans les provinces ravagées par le fléau. Il fit également tracer la route de Kisō. Mommu-Tennō donna l'ordre à Fujiwara-no-Fuhito de reviser l'ancien code et d'en publier un nouveau aussi complet que possible. Ce nouveau code terminé, l'empereur donna ordre aux fonctionnaires de l'Empire de l'étudier, et envoya des jurisconsultes faire des conférences dans les différentes provinces. Cet empereur fit rédiger un nouveau tarif d'impôts et adopta un nouveau système de poids et mesures, qu'il distribua dans tout l'Empire.

Il contraignit les paysans à cultiver le mûrier et le *rhus vernicifera,* et fit un règlement sur le mode de réparation des ponts et chaussées, ainsi que sur les plantations d'arbres sur les bords des routes. Il établit deux marchés pour faciliter l'échange des produits. Quant aux objets venant de l'étranger, il était défendu d'en faire l'acquisition avant que le gouvernement eût fait son choix. Les titres honorifiques et les grades furent modifiés, et, au lieu de donner des

coiffures distinctives, on distribua des diplômes aux fonctionnaires. L'empereur envoya un commissaire spécial dans la province de Suwo pour y faire construire des navires; il fit aussi établir des haras dans plusieurs provinces. C'est sous ce règne que furent institués le titre et les fonctions de Chi-Daijo-Kuwanji. Le prêtre bouddhiste, Dōshō, qui mourut vers cette époque, recommanda à ses disciples de brûler son cadavre. Ce fut là l'origine de la crémation au Japon.

43. — Gemmei-Tennō, impératrice, quarante-troisième souverain du Japon. (Ère chrétienne : 708 à 714 ap. J.-C. Ère japonaise : 1368 à 1374.)

Gemmei-Tennō, qui régna de 1368 à 1374, fut le quarante-troisième souverain du Japon. Cette impératrice transféra la résidence impériale à Nara. Gemmei-Tennō était la quatrième fille de Tenji-Tennō et la femme du prince Kusakabe. A la mort de son fils, Mommu-Tennō, qui ne laissait pas d'enfants, elle monta sur le trône. Sous son règne, on trouva, dans la province de Musashi, une mine de cuivre dont les produits furent offerts à la cour. On en fit des pièces de monnaie qui portaient les caractères Wadō-kai-chin (c'est-à-dire chose précieuse faite avec le cuivre trouvé au Japon). Ces nouvelles pièces furent mises en circulation concurremment avec celles d'argent, mais peu à peu on fit rentrer ces dernières. L'impératrice envoya des commissaires spéciaux qui devaient lui adresser des rapports sur l'état du pays et de l'administration. Elle donna l'ordre aux gouverneurs de provinces de dresser le dossier de leurs subalternes et rendit les chefs de districts inamovibles. Elle nomma des gardes forestiers pour empêcher le défrichement des forêts et envoya des tisserands dans différentes provinces pour enseigner la fabrication des brocarts. Elle forma la province de Dewa avec une portion des provinces de Mutsu et d'Echigo, celle de Tango avec une portion de celle de Tamba, celle de Mimasaku avec une portion de celle de Bizen, et celle

d'Osumi avec une portion de celle de Hiuga. Elle traça une nouvelle route dans les montagnes de Mino et de Shinano, et ordonna à Ono-Yasumaro de rédiger l'histoire du Japon. Cette histoire, composée de trois volumes, reçut le nom de Kodjiki. Lors de l'assassinat de Soga-no-Emishi et de son fils Iruka, une grande partie des archives de l'Empire fut détruite par le feu; le reste fut sauvé par Funa-no-Esaka.

Temmu-Tennō, regrettant cette perte, ordonna à Hieda-no-Are de les reconstituer et c'est avec ces matériaux que Ono-Yasumaro composa son ouvrage. Quelque temps après, l'impératrice ordonna également à Kino-Kiohito et à Miake-no-Fujimaro de composer une autre histoire du Japon, en même temps qu'elle donna ordre aux gouverneurs des différentes provinces de leur fournir tous les détails nécessaires sur la topographie de leurs provinces respectives.

44. — Genshō-Tennō, impératrice, quarante-quatrième souverain du Japon. (Ère chrétienne : 715 à 723 ap. J.-C. Ère japonaise : 1375 à 1383.)

L'impératrice Genshō-Tennō régna de 1375 à 1383. Elle était fille du prince Kusakabe et de l'impératrice Gemmei-Tennō, et sœur aînée de Mommu-Tennō. Cette princesse encouragea la culture du blé pour éviter la disette dans les cas où les récoltes du riz viendraient à manquer par suite d'inondations causées par des pluies trop fréquentes. Quelque temps après, elle publia un décret portant que chaque famille de paysans recevrait de 1 à 20 chō de terrain, selon le nombre de personnes qu'elle comprendrait. Elle encouragea aussi le défrichement des terres et l'ouverture des canaux, en exemptant d'impôts ceux qui se livraient à ces travaux. Cette impératrice forma six nouvelles provinces, à savoir : Idzumi, Noto, Awa, Iwaki, Iwase et Suwa, en empiétant sur les provinces de Kōchi (Kawachi), Echizen, Kamitsufusa (Kadzusa), Mutsu et Shinano. Elle fit aussi reviser le code de Taihō, réorganisa les ministères et les bureaux qui en dépendaient,

porta à quatre le nombre des titres honorifiques accordés aux princes de la famille impériale, et le nombre de ceux des fonctionnaires à trente. Quant aux fonctionnaires qui s'en étaient montrés dignes, ils reçurent ce que nous pourrions nommer des *grades de mérite*. Ces grades étaient au nombre de douze. Genshō-Tennō fit composer par le prince Toneri-Shinnō le *Nihongi* ou histoire du Japon, ainsi qu'un ouvrage sur la généalogie des empereurs. Elle encouragea les lettres et les arts et nomma des docteurs en médecine du sexe féminin.

45. — Shomū-Tennō, quarante-cinquième empereur. (Ère chrétienne : 724 à 748 ap. J.-C. Ère japonaise : 1384-1408.)

Shomū-Tennō succéda à l'impératrice Genshō-Tennō et régna de 1384 à 1408. Sous son règne, les Emishi se révoltèrent. Shomū-Tennō envoya aussitôt contre eux le général Fujiwara-no-Umakai, qui, à la tête des troupes de neuf provinces de l'est, les réduisit à l'obéissance et en ramena un grand nombre prisonniers, qui furent dispersés dans différentes provinces. Quelque temps après, on construisit le château de Taga, pour prévenir ou réprimer de nouvelles révoltes. Sous ce même règne eurent lieu les premiers essais d'acclimatation des orangers de Chine. Vers cette même époque, le roi de Bokkai (anciennement Koma) envoya des présents à l'empereur du Japon, exemple qui fut suivi par le roi de Shiraki. L'empereur fit passer des examens aux étudiants de l'Université, et ceux qui sortirent honorablement de cette épreuve furent instruits aux frais de l'État. Il réserva dans l'Université une section pour l'instruction d'interprètes chinois. Shōmū-Tennō ordonna ensuite aux différents ministres de choisir dans leur personnel les gens les plus distingués, afin de les lui présenter. Fujiwara-no-Umakai, Tajihino-Agata-Mori et quatre autres fonctionnaires furent les élus, et l'empereur les nomma aussitôt Sanghi. Vers cette époque, Shimotsu-Michi-no-Makibi, qui avait été faire ses

études en Chine, revint au Japon et offrit à l'empereur des ouvrages littéraires chinois, des instruments de musique, des armes, etc., etc. Makibi, qui avait passé dix-neuf ans en Chine, était très-instruit et avait des goûts artistiques. Il occupa plusieurs postes importants et finit par être nommé Udaijin; on peut donc lui attribuer la majorité des réformes importantes faites à cette époque. C'est également à lui que nous devons le Kata kana, alphabet composé de quarante-cinq caractères d'origine chinoise, mais simplifiés, et le Goju-in ou le tableau de cinquante sons. Plus tard, le prêtre Kukaï inventa un autre système d'écrire l'alphabet, nommé Hira-kana, et arrangea les quarante-huit syllabes dans l'ordre actuel de *i, ro, ha.*

Sous le règne de Shōmū-Tennō, on creusa plusieurs réservoirs, on fit des travaux hydrographiques (principalement des sondages) et on ouvrit différents ports de relâche. Des ordres furent donnés pour l'érection d'un temple bouddhiste dans chaque province et les dotations du clergé furent augmentées. L'empereur ordonna de dresser des plans détaillés de chaque province et de les faire parvenir au gouvernement central. Peu après, la province d'Idzumi fut incorporée dans celle de Kawachi (Kōchi), la province de Suwa dans celle de Shinano, la province d'Awa dans celle de Kamitsufusa, la province de Notō dans celle d'Echiu, la province de Sado dans celle d'Echigo. Vers ce même temps, Fujiwara-no-Hirotsugu se révolta sous le fallacieux prétexte de débarrasser le gouvernement du prêtre Gembō et de Makibi qui, selon lui, étaient dangereux pour l'Empire. Ono-Adzuma-Bito fut envoyé contre lui, défit ses troupes et le tua. L'empereur envoya alors des commissaires dans toutes les provinces pour faire faire des rapports sur l'état de l'administration; il enjoignit ensuite aux gouverneurs de province de s'acquitter de leurs fonctions avec zèle et récompensa ceux d'entre eux qui le méritaient. Ce fut à cette époque que l'on découvrit la première mine d'or dans la province de Mutsu. Shōmu-Tennō transféra sa résidence à Kuni; mais

peu après, ayant consulté les grands de sa cour, il fut d'avis que Naniwa conviendrait mieux, et il y établit aussitôt sa résidence.

46. — Kōken-Tennō, impératrice, quarante-sixième souverain du Japon. (Ère chrétienne : 749 à 758 ap. J.-C. Ère japonaise : 1409 à 1418.)

Le successeur de Shōmu-Tennō fut l'impératrice Kōken-Tennō, qui régna de 1409 à 1418. Elle était fille de l'empereur précédent. Sous son règne, on découvrit une mine d'or dans la province de Suruga. Vers ce temps-là, les rois de Shiraki et de Bokkai envoyèrent des ambassadeurs au Japon. Le Japon à son tour envoya des ambassadeurs en Chine. Cette impératrice ordonna qu'il y eût dans chaque famille au moins un exemplaire du livre intitulé Kōkio ou Traité des devoirs des enfants envers leurs parents. Cet ordre avait pour but de développer et d'encourager le sentiment de la famille. Sous ce règne, on reconstitua les provinces d'Idzumi, Sado, Noto, Awa, etc. Le grade de Shibi-no-Naishō fut créé et donné à Emi-no-Osikatsu, qui eut ainsi entre ses mains l'administration du ministère de la guerre, et reçut une pension analogue à celle des Daijin. Vers la même époque, l'impératrice donna l'ordre de mettre en vigueur le code composé et revisé par Fujiwara-no-Fuhito, et envoya une commission de fonctionnaires chargés de s'informer de l'état du pays et de s'enquérir des griefs de la population.

47. — Junjin-Tennō, quarante-septième empereur. (Ère chrétienne : 759 à 764 ap. J.-C. Ère japonaise : 1419 à 1424.)

Junjin-Tennō, qui régna de 1419 à 1414, succéda à l'impératrice Kōken-Tennō. Il était petit-fils de Temmu-Tennō et le septième fils de Toneri-Shinnō. Le fils de l'impératrice Kōken-Tennō aurait dû hériter de la couronne; mais, comme

ce jeune prince ne songeait qu'à ses plaisirs, elle le déshérita et nomma à sa place Junjin-Tennō, en faveur de qui elle abdiqua. Jusqu'ici la durée des fonctions de gouverneur de province avait été de quatre années; mais, à partir de cette époque, elle fut portée à six ans. Junjin-Tennō fit construire des greniers, nommés Jo-heisō, qui servaient à maintenir le cours du riz à une valeur moyenne. En effet, quand le riz devenait bon marché, le gouvernement se portait acheteur, et les prix haussaient de suite; si, au contraire, le prix du riz s'élevait, le gouvernement en mettait en vente une quantité suffisante pour faire baisser le taux du marché. Cet empereur envoya dans tout le pays des commissaires qui avaient pour mission de rechercher l'étendue de chaque propriété foncière. Le but de ces investigations était de découvrir les gens qui était secrètement propriétaires de certains terrains pour lesquels ils ne payaient point d'impôts. Ces fonctionnaires avaient ordre de pardonner aux coupables qui se dénonceraient d'eux-mêmes et de sévir contre les autres. Il envoya aussi d'autres fonctionnaires dans les provinces impériales (Gokinai) et dans celle d'Omi, Tamba, Harima et Sanuki, pour inspecter les digues, les réservoirs et les canaux, auxquels il fit faire d'importantes réparations. L'empereur ordonna la création d'un couvent dans chaque province pour les religieuses bouddhistes. Sous ce règne, le roi de Shiraki ayant omis de faire hommage de fidélité au Japon, l'empereur ordonna pour le punir la préparation d'une flotte de cinq cents navires qui devaient être construits dans le Hokurokudō, le Sanindō, le Sanyōdō et le Nankaidō; il fit aussi former un certain nombre d'interprètes comprenant la langue de Shiraki, leva une armée de plus de quarante mille hommes, réunit dix-sept mille marins pour monter sa flotte et fit fabriquer des armes et des munitions. Tous ces préparatifs furent faits avec activité.

Les anciens habitants de Shiraki, qui étaient au Japon et qui voulurent retourner dans leur pays, furent autorisés à le faire, et on leur donna même des provisions pour la route.

Quant à ceux qui voulurent rester, on les envoya dans la province de Musashi. Voyant qu'il y avait en circulation un grand nombre de pièces de monnaie fausses ou altérées, l'empereur en fit faire de nouvelles en or, en argent et en cuivre, et les mit en circulation concurremment avec les anciennes. Les nouvelles pièces d'or portaient les caractères chinois : *Kai ki shō hō* (litt. : chose précieuse nouvellement faite) et valaient dix fois plus que celles d'argent. Les pièces d'argent valaient dix fois plus que celles de cuivre et portaient les caractères chinois : *Taihei gen hō* (littéralement : chose précieuse, base de paix). Les pièces de cuivre portaient les caractères chinois : *Man nen Tsu ho* (litt. : chose précieuse en circulation perpétuelle). Sur ces entrefaites, Emi-no-Oshikatsu, qui était devenu très-influent, se révolta et fut mis à mort.

48. — Shōtoku-Tennō, impératrice, quarante-huitième souverain du Japon. (Ère chrétienne : 765 à 769 ap. J.-C. Ère japonaise : 1425 à 1429.)

A Junjin-Tennō succéda l'impératrice Shōtoku-Tennō, qui régna de 1425 à 1429. En 1418, l'impératrice Kōken-Tennō avait abdiqué en faveur de l'empereur Junjin-Tennō, sur la proposition d'Emi-no-Oshikatsu. Mais en 1424, après la révolte de ce dernier qui fut mis à mort, elle détrôna l'empereur et reprit les rênes du gouvernement, sous le nom de Shōtoku-Tennō. Un de ses premiers actes fut de défendre aux particuliers d'avoir des armes. Sous son règne, les récoltes ayant manqué, le prix du riz haussa considérablement. Le gouvernement mit alors en vente les provisions du riz réservées pour cette éventualité et récompensa les particuliers qui consentirent à vendre leurs provisions. On encouragea aussi la culture du blé, et l'on envoya des commissaires chargés de porter des secours dans les districts où la disette se faisait principalement sentir. Cette impératrice fit frapper une monnaie portant les caractères chinois : Jiūgō kai kō

(litt. : chose précieuse d'une auguste impératrice), qui fut mise en circulation avec celle qui existait déjà. Elle fit arrêter quarante faux monnayeurs qui furent exilés dans la province de Dewa. Cette princesse, qui était très-dévote, fit fabriquer un million de pagodes en miniature, à trois étages, dans chacune desquelles on mit un recueil de prières imprimé au moyen de planches d'impression, analogues à celles que l'on emploie encore actuellement au Japon. Ces recueils sont les premiers spécimens d'impression connus. Vers ce temps-là, le prêtre Dōkiō, favori de l'impératrice, conçut le dessein d'usurper le trône; à cet effet, il fit répandre le bruit que le dieu Hachiman d'Usa avait dit que le trône du Japon devait être donné à son fidèle serviteur Dōkiō. A cette nouvelle, l'impératrice envoya à Usa un fonctionnaire nommé Wake-no-Kyo-Maro pour interroger le dieu. A son retour, Kyo-Maro répondit à l'impératrice que le dieu Hachiman lui avait déclaré que le trône impérial devait rester dans la même dynastie et que personne d'autre ne pouvait y aspirer. Dōkiō, furieux, le fit destituer et exiler à Tsukushi. A la mort de l'impératrice, qui eut lieu peu après, on exila Dōkiō à Shimodzuke et on rappela Kyo-Maro.

49. — Konin-Tennō, quarante-neuvième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 770 à 781 ap. J.-C. Ère japonaise : 1430 à 1441.)

Kōnin-Tennō régna de 1430 à 1441. Cet empereur était le sixième fils du prince Shiki; il était petit-fils de Tenji-Tennō. L'impératrice étant morte sans enfants, Fujiwara-no-Momokawa, ainsi que d'autres grands dignitaires de la cour, le choisirent comme souverain et le firent monter sur le trône. Sous ce règne, le prix du riz s'étant élevé, on envoya des commissaires dans différentes provinces, pour mettre en vente les réserves de riz du gouvernement. L'empereur fit réparer des digues et des réservoirs et changea la durée des fonctions des gouverneurs de province, durée qui fut fixée à

quatre ans, excepté pour le gouverneur de Tsukushi, qui fut nommé pour cinq ans.

Sous ce règne, on institua la fête de Tenchō-Setsu, ou célébration de l'anniversaire de la naissance de l'empereur. Cette fête, célébrée par un banquet donné à tous les fonctionnaires, existe encore de nos jours. Vers cette époque, les États de Shiraki et de Bokkai envoyèrent des présents au Japon, mais ils furent refusés à cause des lettres arrogantes qui les accompagnaient. Peu après, ces deux États envoyèrent une nouvelle ambassade avec de nouveaux présents et demandèrent pardon pour leur conduite passée.

L'ambassadeur chinois Son-ko-Shin vint au Japon vers cette même époque.

Les Emishi s'étant révoltés, on envoya contre eux le général Otomono-Suruga-Maro, qui les soumit. Quelque temps après, Kino-Hirosumi, qui avait été envoyé en inspection dans les provinces révoltées, fut tué, et la rébellion éclata de nouveau; mais elle fut vigoureusement réprimée.

50. — KUWAMMU-TENNŌ, cinquantième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 782 à 805 ap. J.-C. Ère japonaise : 1442 à 1465.)

Kuwammu-Tennō succéda au précédent empereur et régna de 1442 à 1465. Il était fils aîné de Konin-Tennō. Sous le règne qui précède, le prince héritier avait été privé de ses droits à la couronne; restait donc à trouver un successeur à l'empereur. Il fut question de deux personnes : la princesse Sakabito et le prince Hieda; mais Fujiwara-no-Momokawa, sachant que Kuwammu-Tennō était un homme éclairé, persuada à l'empereur de le choisir comme successeur. Le nouveau souverain défendit aux particuliers d'avoir des chapelles chez eux, et de donner ou vendre aux prêtres des terres ou des immeubles. Il fit curer les canaux et les rivières des provinces de Kawachi et de Setsu, et fit réparer les digues. Il fit aussi établir des ponts, des bacs et des ponts

de bateaux dans les diverses provinces par où avait lieu le transport de l'impôt qui se payait en nature; il abolit le surnumérariat des officiers civils et militaires, fit un règlement sur le mode d'avancement et de destitution des gouverneurs de province, abolit l'hérédité des fonctions de chef de district, fit faire le recensement de la population dans tout le pays, et défendit le vagabondage, afin d'empêcher que l'on pût se soustraire au paiement de l'impôt et au service personnel. Il donna aussi l'ordre de dresser des plans détaillés de chaque province et fit composer, par Fujiwara-no-Tsugu-Tsuna, un livre intitulé *Shoku-Nihongi* ou suite de l'*Histoire du Japon*. L'empereur fit paraître un règlement disposant que les étudiants ne pourraient être nommés professeurs avant l'âge de trente ans accomplis. Il augmenta la dotation des terres de l'Université, qui se trouva posséder alors 120 chō de terrain. Wake-no-Hiroyo fonda vers cette époque, à ses frais, un collége, situé tout près de l'Université; une bibliothèque très-riche, et 40 chō de terre dont les revenus devaient suffire à son entretien, étaient attachés à cette institution. Ce collége fut l'établissement célèbre, connu sous le nom de Kobunin. Kuwammu-Tennō fit frapper une nouvelle monnaie d'une valeur dix fois supérieure à celle des anciennes pièces; ces dernières devaient être retirées de la circulation au bout de quatre ans. Il transféra la résidence impériale d'abord à Nagaoka, puis à Kadzuno. Là il fit construire un palais muni de douze portes. La ville était divisée en deux quartiers, nommés respectivement Sakio (gauche) et Ukio (droit); le nombre des rues s'élevait à douze cent seize. De l'est à l'ouest, la ville avait une étendue de 1,570 jō, et, du sud au nord, une étendue de 1,553 jō. Le plan de cette nouvelle capitale était fort beau et les constructions y étaient de premier ordre. Le palais reçut le nom de Heian-jō, c'est-à-dire Château de paix. On a vu jusqu'ici chaque empereur changer la résidence impériale; mais, à partir de ce moment, ils habitèrent tous la nouvelle capitale (Kioto actuel); cet état de choses a duré jusqu'ici en 1868. — Sous ce règne, des In-

diens firent naufrage sur les côtes de la province de Mikawa et les graines de coton qu'ils avaient apportées avec eux furent semées dans les provinces du sud et de l'ouest. C'est là l'origine de la culture du coton au Japon. Sur ces entrefaites, les Emishi se révoltèrent de nouveau; Tamura-Maro prit le commandement de l'expédition envoyée contre eux, les vainquit et fit prisonniers deux de leurs chefs qui furent mis à mort. Le gouvernement fit alors construire des places fortes et envoya des garnisons dans leur territoire, ce qui les contraignit à se soumettre complètement. Kuwammu-Tennō s'intéressait beaucoup au sort de son peuple; aussi envoyait-il toujours des commissaires et des secours dans les provinces éprouvées soit par les inondations, soit par la sécheresse. Mais il avait la passion de faire construire, et de plus il était fort belliqueux. Ces goûts dispendieux amenèrent bientôt un déficit dans le trésor public; mais, cédant aux conseils de Fujiivara-no-Otsugi, il fit des économies pendant les dernières années de son règne et combla ainsi les brèches faites au budget. Ce prince est, à juste titre, considéré comme un des grands empereurs du Japon.

51. — Heizei-Tennō, cinquante et unième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 806 à 809 ap. J.-C. Ère japonaise : 1466 à 1469.)

Heizei-Tennō régna de 1466 à 1469. Cet empereur ordonna que, dans les provinces de Bingo, Aki, Suwo et Nagato, les maisons qui se trouvaient sur la route suivie par les ambassadeurs étrangers fussent périodiquement réparées. Il publia un règlement ordonnant que les fils des princes et des fonctionnaires au-dessus du sixème rang vinssent suivre les cours de l'Université, à partir de l'âge de dix ans. Il édicta également une loi fondamentale, composée de quinze articles. Sous ce règne, la durée des fonctions de gouverneur de province fut de nouveau portée à six ans. Heizei-Tennō encouragea les paysans à cultiver le mûrier et le *rhus vernicifera*. Vers cette

époque, le Japon fut ravagé par une épidémie, et l'empereur envoya des secours aux malades.

52. — SAGA-TENNŌ, cinquante-deuxième empereur. (Ère chrétienne : 810 à 823 ap. J.-C. Ère japonaise : 1470-1483.)

Saga-Tennō régna de 1470 à 1483. Il était le deuxième fils de Kuwammu-Tennō et le frère cadet de Hizei-Tennō, qui abdiqua en sa faveur. Il ordonna de réparer les temples shintoïstes dans diverses provinces et défendit de couper les arbres des cimetières des empereurs. Il défendit également au clergé de se conduire d'une manière immorale ou d'abuser de la crédulité du public. L'ex-empereur avait une favorite nommée Kusuko, qui, de concert avec son frère Nakanari, conçut l'idée de détrôner l'empereur. Le projet fut découvert à temps, Nakanari fut mis à mort et Kusuko se tua de désespoir. Cet empereur rétablit l'hérédité des fonctions de chef de district, et fixa à quatre ans la durée des fonctions de gouverneur de province. Il forma une nouvelle province de Kaga, avec une portion de celle de Echizen. Il détermina la couleur des costumes, et le genre d'ornements destinés aux voitures des princes et des fonctionnaires au-dessus du cinquième rang. Peu de temps après, il ordonna l'adoption des costumes chinois, tant dans les cérémonies publiques que dans la vie privée. On détermina également quel serait le costume de l'empereur, celui de l'impératrice et celui du prince héritier. L'impératrice, qui était fort instruite, fit beaucoup pour l'enseignement public ; elle fonda un collége nommé Gakkuwanin. L'empereur ordonna, vers ce temps-là, de planter du thé dans les provinces de Tamba, Omi et Harima, et d'offrir annuellement le produit de ces plantations à la Cour. Il défendit de couper les arbres sur les bords des cours d'eau servant à l'irrigation. Sous ce règne, un ras de marée ravagea la province de Setsu et causa la mort de deux cent vingt personnes. Peu de temps après, un grand tremblement de terre dévasta les provinces de l'est et causa la mort d'un grand nombre de personnes. L'empe-

reur envoya aussitôt dans ces provinces des fonctionnaires chargés d'y porter des secours, et décréta qu'on cesserait de percevoir l'impôt pendant un an. Saga-Tennō fut tellement attristé par ces malheurs successifs, qu'il restreignit le luxe de sa table, arrêta provisoirement le paiement des fonctionnaires, mit en vente les réserves des greniers de l'État, et engagea les riches à donner leurs provisions aux pauvres. Il encouragea également la culture du blé dans tout le pays. Sous ce règne, les Emishi se révoltèrent encore, et le général Fumuya-Watamaro fut envoyé pour les soumettre. Jusqu'à cette époque, les Emishi, qui s'étaient rendus, avaient été dispersés dans différentes provinces et traités en prisonniers de guerre; mais, à partir de ce moment, on leur distribua des terres et on les traita comme les autres citoyens.

53. — Junna-Tennō, cinquante-troisième empereur. (Ère chrétienne : 824 à 833 ap. J.-C. Ère japonaise : 1484 à 1493.)

Junna-Tennō régna de 1484 à 1493. Il était le troisième fils de Kuwammu-Tennō et le frère cadet de Saga-Tennō. Les épidémies et la sécheresse qui ravagèrent le pays pendant plusieurs années consécutives mirent non-seulement les particuliers, mais même le gouvernement, dans la gêne. En présence de cet état de choses, l'empereur fit paraître une notification par laquelle il demandait aux notables du pays si quelqu'un pourrait donner un avis sur les mesures à prendre, ajoutant que, quelque désagréable qu'il put être, l'empereur demandait qu'il fût donné avec franchise. Junna-Tennō abolit le décret d'un de ses prédécesseurs interdisant le professorat aux étudiants avant l'âge de trente ans accomplis. Il en fit même publier un nouveau par lequel toutes les personnes capables étaient autorisées à enseigner sans distinction d'âge. Vers cette époque, Fujiwara-Fuyu-Tsugu fonda au sud de l'Université un collége nommé Kangaku-in pour ses enfants et les membres de sa famille. Cet empereur fit creuser plusieurs réservoirs pour l'irrigation, et ordonna l'emploi de la

roue hydraulique dans le même but. Les gouverneurs de province reçurent l'ordre de distribuer gratuitement ces roues aux personnes qui ne pourraient en payer la valeur. Sous ce règne, plusieurs provinces, notamment celle de Dewa, furent ravagées par des tremblements de terre. Il y eut aussi des épidémies dans les provinces de Mutsu et de Dewa, ainsi qu'à Tsukushi, et des tempêtes et des inondations dans les provinces de Setsu et de Kawachi. Le gouvernement envoya des commissaires dans les provinces ravagées, afin d'y porter des secours.

54. — Nimmio-Tennō, cinquante-quatrième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 834 à 850 ap. J.-C. Ère japonaise : 1494 à 1510.)

Nimmio-Tennō régna de 1494 à 1510. Il était le second fils de Saga-Tennō et fut choisi pour héritier par Junna-Tennō, qui abdiqua en sa faveur. Cet empereur fit construire des établissements de bienfaisance pour les pauvres et les voyageurs tombés malades en route. Il restreignit aussi le luxe de la table impériale et retint le quart des pensions des fonctionnaires pour donner des secours dans les provinces ravagées par la famine et les épidémies. On augmenta le nombre des bacs et des ponts sur les cours d'eau du Tokaidō et du Tozandō pour faciliter les communications. Cet empereur encouragea la culture du sarrasin dans les provinces impériales, ainsi que celle du millet, des haricots, du blé et du sésame dans les autres provinces, et fit exécuter d'importants travaux aux digues et aux réservoirs.

Sous ce règne, on créa les fonctions de Betto (fonctionnaire chargé de surveiller la conduite du clergé); l'empereur donna l'ordre à Kyowara-no-Natsuno d'annoter et de commenter le code; en même temps, Fujiwara-no-Otsugu reçut l'ordre de composer un ouvrage intitulé *Nihon Kōki,* c'est-à-dire *Histoire du Japon.* Une nouvelle monnaie, nommée Eiwa Shōhō, fut frappée vers cette époque, et quelque temps après une autre

monnaie, nommée Chō-nen-Taihō. Toutes deux avaient une valeur dix fois supérieure à celle des anciennes pièces. Comme les îles d'Iki et de Tsushima étaient isolées en mer, on désigna une partie de la population pour aller y tenir garnison. En outre, un détachement de la garnison de Tsuskushi fut envoyé à Tsushima

55.— Montoku-Tennō, cinquante-cinquième empereur. (Ère chrétienne : 851 à 858 ap. J.-C. Ère japonaise : 1511 à 1518.)

Montoku-Tennō régna de 1511 à 1518. Sous son règne, la capitale fut ravagée par des inondations causées par des pluies excessives. Le gouvernement distribua du riz et du sel aux pauvres et aux malades. La population de la province de Mutsu était en effet devenue misérable, et une guerre intestine avait éclaté entre les Emishi, si bien que le gouvernement fut obligé d'envoyer des renforts à la garnison pour prévenir des troubles plus graves.

56.— Seiwa-Tennō, cinquante-sixième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 859 à 876 ap. J.-C. Ère japonaise : 1519 à 1536.)

Seiwa-Tennō régna de 1519 à 1536. Comme, à son avénement, l'empereur était encore en bas âge, le Daijō-Daijin Fujiwara-no-Yoshihisa fut chargé de la direction des affaires de l'État. A partir de cette époque, la régence devint presque héréditaire pour les différents chefs de la famille Fujiwara. Sous ce règne, la capitale fut de nouveau ravagée par une inondation, et différentes provinces eurent à souffrir de tremblements de terre et de ras de marée qui causèrent la mort d'un grand nombre de personnes et de bestiaux. Le prix du riz augmenta alors tellement que le gouvernement se vit forcé d'en régler le cours et qu'il mit en vente les réserves contenues dans les greniers de l'État. Le gouvernement fit frapper, à cette époque, une nouvelle monnaie, nommée Iōëki-Shimpō,

et quelque temps après une autre monnaie, nommée Iōgan-Eihō. Fujiwara-no-Ujimune reçut l'ordre d'écrire deux ouvrages dont l'un fut nommé *Iōgan Kaku* et l'autre *Iōkan Shiki.* Ces livres étaient des recueils de règlements administratifs. Haruzumi-no-Yoshinawa reçut aussi l'ordre d'écrire le *Shoku-nihon-Kōki*, ou suite de l'*Histoire du Japon*. Vers cette époque, des négociants chinois, au nombre d'une centaine, vinrent à Tsukushi et furent bien accueillis et traités sur le même pied que les étrangers naturalisés Japonais. Vers ce même temps, le roi de Bokkai envoya à l'empereur une ambassade composée d'une centaine de personnes, mais elle fut renvoyée sans avoir été admise dans la capitale. Peu de temps après, ce roi envoya au Japon une nouvelle ambassade, portant des présents, qui fut reçue par l'empereur. Sous ce règne, une cinquantaine de marchands de Shiraki vinrent pour s'établir dans la province d'Inaba, mais ils furent rapatriés par le gouvernement japonais. Sur ces entrefaites, le gouvernement de Tsukushi fit savoir à l'empereur que l'État de Shiraki guettait une occasion pour envahir Tsushima et que déjà des pirates coréens avaient pillé les jonques japonaises chargées de l'impôt de la province de Buzen. L'empereur fit aussitôt donner l'ordre, dans les provinces du littoral, de se préparer à repousser l'invasion. Les personnes originaires de Shiraki, habitant alors Tsukuski, furent dirigées sur les provinces de l'est et ceux qui tentèrent de s'évader furent arrêtés. Des navires de Shiraki, s'étant présentés à Tsushima, furent immédiatement renvoyés.

57.— Yōzei-Tennō, cinquante-septième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 877 à 884 ap. J.-C. Ère japonaise : 1537 à 1544.)

Yōzei-Tennō régna de 1537 à 1544. Sous son règne, plusieurs provinces ayant souffert de la sécheresse, le gouvernement mit en vente les réserves de riz et permit à la population de se servir de l'eau des étangs du Shin-sen-yen (Jardin

impérial), pour arroser les champs. On lui permit également de venir prendre du bois de chauffage dans les forêts de l'État, situées dans les cinq provinces impériales, et dans celles d'Ise et d'Omi. Les provinces de l'est, surtout celles de Sagami et de Musashi, furent aussi ravagées par un tremblement de terre, pendant lequel un grand nombre de personnes périrent. Il y eut même des localités où des crevasses se formèrent et interrompirent les voies de communication. Fujiwara-Motatsune reçut alors l'ordre d'écrire un ouvrage historique intitulé *Buntoku Jitsu Roku*. L'école nommée Sōgaku-in date de cette époque. Les Emishi de la province de Dewa s'étant révoltés incendièrent la forteresse d'Akita et vainquirent l'armée du gouverneur Fujiwara-Okio. Ono-no-Haru-Haze fut alors envoyé en expédition contre eux, et les rebelles effrayés se rendirent et mirent à mort deux de leurs chefs.

58. — Kōkō-Tennō, cinquante-huitième empereur. (Ère chrétienne : 885 à 887 ap. J.-C. Ère japonaise : 1545 à 1547.)

Cet empereur, qui régna de 1545 à 1547, était le troisième fils de Nimmio-Tennō. Yōzei-Tennō n'étant pas juste, le régent Fujiwara-Moto-Tsune le détrôna et le fit remplacer par Kōkō-Tennō. Le roi de Shiraki envoya, vers le début de ce règne, une ambassade composée de quarante-huit personnes; mais, la lettre qu'il adressa à l'empereur n'étant pas convenable, on refusa de recevoir ses ambassadeurs à la cour.

59.— Uda-Tennō, cinquante-neuvième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 888 à 897 ap. J.-C. Ère japonaise : 1548 à 1557.)

Uda-Tennō, qui régna de 1548 à 1557, ordonna que, désormais, toutes les questions dont on désirerait l'entretenir fussent préalablement soumises au Daijō-Daijin Fujiwara-no-moto-Tsune. Cet ordre donna naissance aux fonctions de Kampaku, fonctionnaire qui était chargé de prendre connais-

sance des rapports qui devaient être soumis à l'empereur. Vers cette époque, des pirates de Shiraki vinrent rôder sur les côtes de Tsukushi, mais ils furent repoussés. Peu de temps après, ils allèrent avec quarante-cinq navires attaquer Tsushima. Les troupes japonaises les vainquirent, en tuèrent plus de trois cents, et s'emparèrent de plusieurs navires et d'une grande quantité d'armes. Sur ces entrefaites, le roi de Bokkai envoya son tribut au Japon, et la Chine y envoya une ambassade.

Désirant voir la justice promptement rendue, Uda-Tennō donna ordre aux juges de s'acquitter consciencieusement de leurs fonctions. Il fit inspecter périodiquement les établissements de bienfaisance pour voir si le personnel qui en était chargé s'occupait convenablement de ses fonctions. Il ordonna de nouveau aux paysans de cultiver le mûrier et le *rhus vernicifera,* selon les moyens qu'ils avaient à leur disposition.

Cet empereur était un souverain éclairé et plein de perspicacité. Il fit peindre sur les murs de ses appartements les portraits des hommes d'État chinois célèbres, pour s'inspirer de leurs actions dans ses propres actes. Quand il abdiqua en faveur de son fils, il écrivit de sa propre main une liste contenant les noms des fonctionnaires de la cour et à côté son opinion sur chacun d'entre eux. Il joignit à cette liste un recueil de préceptes sur les devoirs d'un souverain envers ses sujets. Uda-Tennō eut le mérite d'avoir su distinguer Sugawara-Michisane qui n'était qu'un simple professeur, et d'en avoir fait un premier ministre. Lors de son abdication, il le donna comme conseiller à son fils.

60. — Daigo-Tennō, soixantième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 898 à 930 ap. J.-C. Ère japonaise : 1558 à 1590.)

Daigo-Tennō, qui succéda au précédent empereur, régna de 1558 à 1590. Depuis longtemps déjà, dans les villes et les villages, il avait été d'usage de répartir les habitants par

groupe de cinq familles, chargées de se surveiller les unes les autres; mais, comme les princes et les grands dignitaires négligeaient de se soumettre à cette règle, l'empereur nomma un chef pour chaque groupe et ordonna que désormais grands et petits eussent à se soumettre à cette règle générale. Daigo-Tennō fit frapper une nouvelle monnaie, nommé Engi-Taihō, qui valait dix fois plus que la précédente. Sous ce règne, le roi de Bokkai envoya son tribut au Japon. Peu après, un sujet rebelle de Shiraki, nommé Kenken, écrivit au gouvernement de Tsukushi, pour lui demander l'autorisation de devenir tributaire du Japon. Ce fonctionnaire lui répondit qu'un sujet ne pouvait entretenir de relations politiques avec un pays étranger. L'empereur donna ordre aux gouverneurs de province de faire réparer digues, réservoirs et canaux, ajoutant qu'il punirait sévèrement ceux d'entre eux qui négligeraient de mettre cet ordre à exécution. Sur l'ordre de l'empereur, Fujiwara Tokihira composa un ouvrage historique en cinquante volumes intitulé *Engi-Kaku.* Fujiwara-Tada-hira composa l'*Engishiki,* ou Traité du cérémonial, en cinquante volumes. Sugawara-Michisane écrivit également un ouvrage historique, composé de deux cents volumes, et portant le titre de *Ruijiu-Kokushi.* L'empereur donna, en outre, l'ordre aux gouverneurs de province de publier un livre détaillé sur leurs provinces respectives. Sous le règne de Shōmu-Tennō, Tachibana-Moroye avait écrit d'après l'ordre de ce souverain un recueil de poésies japonaises en vingt volumes, nommé *Manyo-Wakashiu.* Daigo-Tennō, suivant cet exemple, fit écrire par Kino-Tsura-Yuki un ouvrage analogue ayant le même nombre de volumes et nommé *Kokin-Wakashiu.* Les poëtes font grand cas de ces ouvrages et les considèrent comme des chefs-d'œuvre. Daigo-Tennō, voulant se renseigner sur l'état du pays, autorisa grands et petits à lui donner leur avis. Profitant de cette permission, Myoshi-Kioyasu adressa à l'empereur un mémoire, dans lequel il lui faisait les douze recommandations suivantes : 1° De ne pas oublier les fêtes religieuses en l'honneur des dieux, ses an-

cêtres; 2° de restreindre le luxe; 3° d'empêcher les riches d'accaparer les terres et par suite d'opprimer les pauvres; 4° de répandre l'instruction; 5° de diminuer le nombre des danseuses de la cour; 6° d'apporter une grande attention à l'administration de la justice; 7° d'éviter toute partialité dans la distribution des pensions et des récompenses; 8° de porter une grande attention au choix des gouverneurs des provinces; 9° de ne pas grever le pays d'impôts; 10° de ne pas négliger de mettre le pays en état de se défendre; 11° de maintenir dans leurs postes seulement les membres du clergé qui s'acquittaient dignement de leurs fonctions; 12° d'entretenir les ports et les lieux de mouillage en bon état. — Pendant les premières années du règne de Daigo-Tennō, Sugawara-Michisane s'efforça d'amoindrir l'influence alarmante de la famille des Fujiwara, qui était alliée à la famille impériale; ce qui plaisait fort au peuple, qui avait pour lui la plus haute estime. Mais cette conduite déplut au sadaijin Fujiwara Tokihira, qui était froissé d'avoir pour collègue un simple parvenu; aussi le calomnia-t-il auprès de l'empereur, qui, pour s'en débarrasser, nomma Sugawara gouverneur de Tsukushi. Après la mort de Sugawara, l'empereur se repentit de sa conduite injuste vis-à-vis de lui, et pour honorer sa mémoire lui fit décerner le titre de Shōni-i. Le peuple, reconnaissant des bienfaits dont ce fonctionnaire l'avait comblé, lui éleva un temple à Kitano. Plus tard, l'empereur lui décerna de nouveaux titres plus élevés, ceux de Shō-ichi-i et de Daijō-Daijin.

61. — Shujaku-Tennō, soixante et unième empereur. (Ère chrétienne : 931 à 946 ap. J.-C. Ère japonaise : 1591 à 1606.)

Shujaku-Tennō régna de 1591 à 1606 Cet empereur fit paraître un décret pour encourager l'agriculture et le défrichement des terrains incultes. Il ordonna aux habitants de la capitale de planter des mûriers dans leurs terrains. Sous le règne de Shujaku-Tennō, la dynastie de Kin, qui avait jus-

qu'alors occupé le trône de Shiraki, fut remplacée par la dynastie de Wō. Le nouveau roi donna à son royaume le nom de Kōrai (Corée) et envoya des ambassadeurs au Japon; l'empereur refusa de les recevoir. Quelque temps après, le roi de Kōrai envoya une nouvelle ambassade, qui fut traitée de la même manière. L'empereur autorisa pourtant le commerce entre les deux nations. Sous ce règne, un habitant de Shimosa, nommé Taira-Masakado, se révolta; il choisit pour capitale Sarushima et se fit appeler Shin-Wō ou « nouvel empereur ». Fujiwara-Sumitomo leva une armée dans la province d'Io pour soutenir la cause du rebelle. Le gouvernement envoya alors Fujiwara-Hidesato et Taira-no-Sadamori contre Masakado, tandis que Tachibana-no-Tōyasu marchait contre Sumitomo. Les deux chefs rebelles furent tués, et on envoya leurs têtes à Kiotō. Cette formidable insurrection prit le nom de Révolte de Shōhei et Tenkei (noms des années pendant lesquelles elle eut lieu).

62. — MURAKAMI-TENNŌ, soixante-deuxième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 947 à 967 ap. J.-C. Ère japonaise : 1607 à 1627.)

Murakami-Tennō régna de 1607 à 1627. Sous son règne, le palais impérial fut détruit par le feu. Depuis la fondation de la capitale qui avait alors cent soixante-dix ans d'existence, jamais un tel sinistre n'avait eu lieu. Les objets de valeur appartenant à la couronne furent en grande partie perdus. Vers la même époque, un autre fléau, la petite vérole, vint s'abattre sur le pays et emporta des milliers de personnes. Murakami-Tennō fit frapper une nouvelle monnaie qui portait les caractères : Kenken- Taihō. Il fit aussi écrire une histoire du Japon intitulée *Shinko-Kushi,* dont l'auteur était Fujiwara-Saneyori. Cet empereur s'occupait diligemment des affaires de l'Empire. On dit même que de temps en temps il faisait appeler de petits employés pour écouter leurs critiques sur l'administration; il était doux et

clément. Murakami-Tennō et Daigo-Tennō sont cités au Japon comme des empereurs modèles.

63. — Reizei-Tennō, soixante-troisième empereur. (Ère chrétienne : 968 à 969 ap. J.-C. Ère japonaise : 1628 à 1629.)

Sous Reizei-Tennō, qui régna de 1628 à 1629, Tachibana-Shigenobu, Fujiwara Chiharu et d'autres personnages voulurent se révolter en prenant pour chef le prince Tomehira, mais le gouvernement fit échouer leur dessein et déporta les conspirateurs. Le sadaijin Takahira fut destitué et nommé vice-gouverneur de Tsukushi. A cette époque, la famille Fujiwara était très-influente, et l'on prétend que l'udaijin, Fujiwara Morotada, jaloux de la puissance de son supérieur, Takahira, le calomnia et fut ainsi cause de sa disgrâce.

64. — Enyu-Tennō, soixante-quatrième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 970 à 984 ap. J.-C. Ère japonaise : 1630 à 1644.)

Enyu-Tennō régna de 1630 à 1644. Il était le cinquième fils de Murakami-Tennō et le frère cadet de Reizei-Tennō, qui abdiqua en sa faveur. Sous son règne, la capitale et la province d'Omi furent ravagées par un tremblement de terre qui fit de nombreuses victimes. Dans ce temps-là les vols et les incendies étaient très-fréquents dans la capitale; aussi le gouvernement dut-il faire faire la police d'une manière très-stricte et faire arrêter tout individu porteur d'armes. Cet empereur ordonna aux grands dignitaires de lui adresser des mémoires sur l'état de l'administration.

65. — Kuwazan-Tennō, soixante-cinquième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 985 à 986 ap. J.-C. Ère japonaise : 1645 à 1646.)

Kuwazan-Tennō régna de 1645 à 1646. Il était fils aîné de

Reizei-Tennō. L'empereur précédent le choisit comme successeur et abdiqua en sa faveur. Sous ce règne, le gouvernement régla le prix de différentes marchandises dans la capitale.

66. — Ichijo-Tennō, soixante-sixième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 987 à 1011 ap. J.-C. Ère japonaise : 1647 à 1671.)

Ichijō-Tennō régna de 1647 à 1671. Il monta sur le trône lors de l'abdication de Kuwazan-Tennō. Il renouvela la défense du port d'armes et interdit aux dames du palais, ainsi qu'aux dignitaires de la cour, de porter des habits trop luxueux. Il défendit aux officiers de police de prendre aucune mesure pouvant gêner la circulation des monnaies. Cet empereur fit un nouveau règlement pour faire rentrer régulièrement les impôts. Sous son règne, les négociants chinois Teijun-Toku, Shujin-Shō, etc., etc., vinrent au Japon, et le prêtre japonais Chōnen revint de Chine peu de temps après leur arrivée. A cette époque, la dynastie des Tō qui régnait en Chine venait de s'éteindre, et, après plusieurs années de troubles et de guerre, la dynastie des Sō s'établit. Pendant que le bonze Chōnen était encore en Chine, le nouvel empereur lui donna audience, et, ayant appris de lui que le Japon, de temps immémorial, était gouverné par la même dynastie, il fut frappé d'admiration. Toutefois les relations diplomatiques, interrompues depuis déjà longtemps, ne purent se renouer, et, seuls, les prêtres et les marchands continuèrent leurs relations. Le roi de Kōrai envoya, à cette époque, des ambassadeurs au Japon; l'empereur refusa de les recevoir et fit faire des préparatifs en éventualité d'une invasion. Cette mesure était sage, car, peu de temps après, les Coréens vinrent attaquer le Japon, mais ils furent repoussés.

Ichijō-Tennō était un homme instruit; il examinait souvent personnellement les étudiants de l'Université. Son règne fut marqué par les œuvres de plusieurs savants, entre autres

Minamoto-Tsunenobu, Fujiwara-Kintō, Minamoto-Toskikata et Fujiwara-Yukinari. Tous les quatre portaient le titre de Chiu-nagon; aussi étaient-ils ordinairement désignés par le sobriquet de Shi-nagon ou les quatre Nagon. C'est aussi à cette époque qu'appartiennent plusieurs femmes savantes, telles que Murasaki-Shikibu, Seishō-Nagon, Akazone-Emon, Idzumi-Shikibu, Ise-no-Osuke, etc.

67. — Sanjo-Tenno, soixante-septième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1012 à 1016 ap. J.-C. Ère japonaise : 1672 à 1676.)

A l'empereur qui précède succéda Sanjō-Tennō, qui régna de 1672 à 1676. Il était le deuxième fils de Reizei-Tennō et succéda à Ichijō-Tennō, lors de son abdication. Sous son règne, une armée coréenne envahit le littoral de Tsukushi, mais elle fut totalement détruite par l'armée japonaise qui composait la garnison.

68. — Go-Ichijō-Tennō, soixante-huitième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1017 à 1030 ap. J.-C. Ère japonaise : 1677 à 1690.)

Gō-Ichijō-Tennō régna de 1677 à 1690. Il était le deuxième fils d'Ichijō-Tennō et monta sur le trône après l'abdication de Sanjō-Tennō. Sous son règne, Taira-no-Tadatsune se révolta, mais fut tué presque aussitôt.

69. — Goshujaku-Tennō, soixante-neuvième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1038 à 1045 ap. J.-C. Ère japonaise : 1697 à 1705.)

Goshujaku-Tennō régna, après l'abdication de l'empereur précédent, de 1697 à 1705. Il était le frère cadet de Go-Ichijō-Tennō, auquel il succéda. Sous son règne, Chō-shu-rin et d'autres négociants chinois vinrent dans la province de Ta-

jima. Le gouvernement y envoya aussitôt des fonctionnaires pour les bien recevoir.

70. — Go-Reizei-Tennō, soixante-dixième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1046 à 1068 ap. J.-C. Ère japonaise : 1706 à 1728.)

Go-Reizei-Tennō régna de 1706 à 1728. Sous son règne, une révolte formidable, fomentée par Abe-Yoritoki, éclata dans la province de Mutsu. Minamoto-Yoryoshi, nommé gouverneur de cette province, fut envoyé contre les rebelles. Yoritoki périt percé d'une flèche et son fils aîné Sadatō fut tué. Le frère cadet de ce dernier se rendit avec ses parents. On les exila tous dans la province d'Io.

71. — Go-Sanjō-Tennō, soixante-onzième empereur. (Ère chrétienne : 1069 à 1072 ap. J.-C. Ère japonaise : 1729 à 1732.)

Go-Sanjō, soixante-onzième souverain du Japon, régna de 1729 à 1732. Il était frère cadet de Go-Reizei-Tennō, et lui succéda lors de son abdication. Cet empereur confisqua les fiefs dont les titres n'étaient pas en règle et empêcha les riches d'opprimer les pauvres, en accaparant leurs terres. Il fit également reviser et changer les mesures de capacité. Go-Sanjō-Tennō était un homme intelligent et énergique, qui voyait avec peine l'influence de la famille Fujiwara; aussi s'efforça-t-il de l'amoindrir et de ressaisir le pouvoir suprême. Sous son règne, il sembla que le pouvoir impérial dût désormais rester entre les mains des empereurs; mais sa mort prématurée anéantit les espérances du peuple à ce sujet.

72. — Shirakawa-Tennō, soixante-douzième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1073 à 1086 ap. J.-C. Ère japonaise : 1633 à 1746.)

Le soixante-douzième empereur fut Shirakawa-Tennō, qui

régna de 1733 à 1746. Sous ce règne, les prêtres du temple bouddhiste d'Enriaku-ji (1), ayant une réclamation à faire au gouvernement, vinrent en armes s'adresser à l'empereur. Ce dernier ordonna à la police de les repousser par la force. Depuis longtemps déjà, les prêtres avaient pris l'habitude de décider leurs différends de temple à temple par les armes. Ils avaient même fini, par suite de la trop grande tolérance du gouvernement, par avoir des troupes à leur service. Plusieurs fois déjà, la capitale avait été le théâtre de rixes sanglantes organisées par eux. Shirakawa-Tennō, qui était un homme énergique, réduisit au silence la famille du ministre Fujiwara et gouverna véritablement par lui-même; on peut dire que, pendant les quarante années qui suivirent son abdication, il tint encore les rênes du gouvernement. Malheureusement, il était très-dévot et fit élever plus de cinquante mille pagodes et statues de Bouddha. Le résultat de cette extrême dévotion fut que les prêtres devinrent tellement arrogants qu'il fut presque impossible de les contraindre à l'obéissance. On lui attribue la spirituelle remarque que voici : « Il y a trois choses sur lesquelles je n'ai aucun pouvoir : les eaux de la rivière Kamogawa (qui débordait fréquemment), les dés à jouer et les prêtres. » (Ceci a principalement rapport aux bonzes du temple Enriaku-ji.)

73. — Horikawa-Tennō, soixante-quinzième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1087 à 1107. ap. J.-C. Ère japonaise : 1747 à 1767.)

Horikawa-Tennō régna de 1747 à 1767. Sous son règne, son frère cadet Kakugio, qui était prêtre du temple de Ninnaji, reçut le titre de Hōshinnō. Kakugio fut le premier prince du sang qui entra dans les ordres et fut également le premier Hōshinnō.

(1) Ce temple a été fondé à Hyeizan par le prêtre Saicho, sous le règne du cinquantième empereur.

En ce temps-là, Kiowara-Takehira, Kiowara-Iehira et plusieurs autres se révoltèrent dans la province de Mutsu. Le général Minamoto-Yoshi-ye, gouverneur de cette province, réprima cette révolte après plusieurs années de lutte; toutefois le gouvernement, considérant cette guerre comme une querelle particulière entre Minamoto et Kiowara, refusa de récompenser les services de ce général. Son père, également dans l'armée, avait aussi fréquemment rendu des services à l'État en temps de guerre. Comme il commandait paternellement à ses soldats et à tous ceux qui se trouvaient sous ses ordres, il devint promptement populaire. Son fils, alors général, adopta la manière d'agir de son père, et peu à peu tous ceux auxquels il commandait se considérèrent comme ses vassaux. Ceci explique l'immense influence que cette famille eut plus tard sur l'armée, ce qui lui permit de s'emparer du pouvoir exécutif. Horikama-Tennō s'occupa activement des affaires de l'État; il avait toujours soin, pour se bien pénétrer du sujet, de lire à plusieurs reprises tous les rapports qu'on lui présentait. On cite la phrase suivante comme ayant été prononcée par lui : « Un souverain doit « avoir la même sollicitude pour tous ses sujets; comme, « pourtant, il ne peut savoir tout ce qui se passe dans le « pays, c'est à vous, messieurs les dignitaires de la cour, de « lui faire connaître les abus qui existent. »

74. — Toba-Tennō, soixante-quatorzième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1108 à 1123 ap. J.-C. Ère japonaise : 1768 à 1783.)

Toba-Tennō régna de 1768 à 1783 et fut le soixante-quatorzième empereur du Japon. Ce prince défendit aux Samurai (hommes armés) de différentes provinces de se constituer vassaux des familles Minamoto et Taira. Sous ce règne, l'empereur de Chine confia une lettre autographe à des négociants chinois se rendant au Japon. Toutefois, comme le ton de cette lettre déplut à Toba-Tennō, il la laissa sans ré-

ponse. Cet empereur était, dit-on, un astronome distingué et un musicien émérite; mais, comme il aimait beaucoup la toilette, le luxe ne tarda pas à sê répandre à la cour.

75. — SHUTOKU-TENNŌ, soixante-quinzième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1124 à 1141 ap. J.-C. Ère japonaise : 1784 à 1801.)

Shutoku-Tennō, qui succéda à Toba-Tennō, régna de 1784 à 1801. Sous son règne, des pirates japonais ravagèrent les provinces du littoral du Sanyōdō et du Nankaido. Taira-no-Tadamori fut envoyé à leur poursuite et les désarma. Vers cette époque, les prêtres d'Enriakuji vinrent en armes à Kioto pour y faire des réclamations, et Minamoto-no-Tameyoshi les repoussa sur l'ordre de l'empereur.

76. — KONOE-TENNŌ, soixante-seizième empereur. (Ère chrétienne : 1142 à 1155 ap. J.-C. Ère japonaise : 1802 à 1815.)

Le soixante-seizième empereur fut Konoe-Tennō, qui régna de 1802 à 1815. Il était le sixième fils de Toba-Tennō et le frère cadet de Shutoku-Tennō, auquel il succéda, ce prince ayant abdiqué en sa faveur.

77. — GO-SHIRAKAWA-TENNŌ, soixante-dix-septième empereur. (Ere chrétienne : 1156 à 1158 ap. J.-C. Ère japonaise : 1816 à 1818.)

Go-Shirakawa-Tennō régna de 1816 à 1818. Ce prince était le quatrième fils de Toba-Tennō et le frère aîné de Konoe-Tennō. Sous son règne, Shutoku-Tennō, qui avait abdiqué en faveur de Konoe-Tennō, désirant remonter sur le trône et suivant le conseil du sadaijin Yorinaga, leva une armée et vint attaquer Go-Shirakawa-Tennō. Son armée fut défaite, Yorinaga tué, et l'ex-empereur Shutoku-Tennō fut exilé dans la province de Sanuki.

78. — Nijō-Tennō, soixante-dix-huitième empereur du Japon. (Ere chrétienne : 1159 à 1165 ap. J.-C. Ère japonaise : 1819 à 1825.)

Nijō-Tennō fut le soixante-dix-huitième souverain du Japon et régna de 1819 à 1825. A cette époque, Fujiwara-nobu-Yori, qui était le favori de l'ex-empereur, était en très-mauvais termes avec Fujiwara-Michinori. Pour satisfaire sa haine, il s'allia avec Minamoto-no-Yoshitomo, leva une armée, tua Michinori et fit enfermer l'empereur et l'ex-empereur dans le palais. Ces derniers étant néanmoins parvenus à 'évader, les deux empereurs donnèrent l'ordre à Taira-Kyomori d'attaquer Nobuyori, qui fut mis à mort. Kyomori, par suite du service qu'il venait de rendre au souverain, monta rapidement en grade et fut en peu de temps nommé Daijō-Daijin. Depuis longtemps déjà, les familles de Taira et de Minamoto rivalisaient de puissance; aussi toutes les fois qu'il était nécessaire de faire une expédition guerrière, on en laissait le soin à l'une ou à l'autre de ces deux familles. Pourtant, depuis l'élévation rapide de Kyomori au pouvoir, sa famille prit le pas sur l'autre.

79. — Rokujio-Tennō, soixante-dix-neuvième empereur. (Ère chrétienne : 1166 à 1168 ap. J.-C. Ère japonaise : 1826 à 1828.)

Rokujio-Tennō régna de 1826 à 1828. Cet empereur monta sur le trône à l'âge de deux ans, et on le fit abdiquer à cinq.

80. — Takakura-Tennō, quatre-vingtième empereur. (Ère chrétienne : 1169 à 1180 ap. J.-C. Ère japonaise : 1829 à 1840.)

Takakura fut le quatre-vingtième empereur et régna de 1829 à 1840. Sous son règne, Minanoto-no-Tametomo, qui avait été exilé à Idzu, comme complice de Yorinaga dans la révolte qui éclata sous le règne du soixante-dix-septième em-

pereur, se rendit à Liukiu, où il épousa une femme, dont il eut un fils qui devint plus tard roi de ce pays. Kyomori, dont l'avancement avait été si rapide, devint pour ainsi dire omnipotent, ce qui déplut considérablement à l'ex-empereur, Go-Shirakawa-Tennō. Fujiwara-Narichika et plusieurs autres ayant appris le mécontentement de l'ex-empereur formèrent le dessein d'assassiner Kyomori; mais il fut prévenu à temps et put déjouer leur complot. Les auteurs de cette tentative furent tous punis, et Kyomori voulut se venger de l'organisateur du complot, l'ex-empereur Go-Shirakawa-Tennō. Le fils de Kyomori, Shigemori, réussit pourtant à dissuader son père de ce projet. Ce Shigemori était un homme fort distingué et un sujet fidèle; aussi, tant qu'il vécut, il contre-balança l'excès d'influence de son père. Mais après sa mort, qui survint peu après, Kyomori mit à exécution son projet de vengeance et fit enfermer Go-Shirakawa-Tennō dans le palais de Toba. Takakura-Tennō était un prince clément et instruit; mais, comme tout le pouvoir se trouvait être entre les mains de la famille Heiji ou Taïra, il fut réduit à l'inaction.

81. — Antoku-Tennō, quatre-vingt-unième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1181 à 1183 ap. J.-C. Ère japonaise : 1841 à 1843.)

Antoku-Tennō fut le quatre-vingt-unième empereur, et régna de 1841 à 1843. Vers ce temps-là, le prince Mochi-Hito, suivant le conseil de Minamoto-no-Yorimasa, leva une armée pour exterminer la famille Taira. A cet effet, il lança une proclamation appelant toute la population sous les drapeaux. Yoritomo, fils de Yoshitomo, qui avait été exilé à Idzu après la mort de son père, répondit à cet appel, leva une armée, soumit plusieurs provinces de l'est et marcha sur Kioto par le Tokaidō. Sur ces entrefaites, Yoshinaka, un autre membre de la famille des Minamoto, partit de Shinano à la tête d'une armée, et suivit la même direction en passant par les provinces du nord. Munemori, qui succéda à son père

Kyomori, mort depuis peu, envoya des généraux contre Yoshinaka; mais ce dernier les vainquit et entra dans Kioto. Munemori partit alors pour l'ouest avec l'empereur et tous les membres de la famille de Taira; quant à l'ex-empereur, Go-Shirakawa, il resta à Kioto. Ce prince organisa aussitôt un gouvernement provisoire et distribua des récompenses à Yoshinaka, à Yoritomo, etc.

82. — Go-Toba-Tennō, quatre-vingt-deuxième empereur (Ère chrétienne : 1184 à 1198. Ère japonaise : 1844 à 1858.)

Go-Toba-Tennō régna de 1844 à 1858. Il était le quatrième fils de Takakura-Tennō et le frère cadet d'Antoku-Tennō. L'ex-empereur Go-Shirakawa-Tennō fit monter Go-Toba-Tennō sur le trone, laissé libre par le départ d'Antoku-Tennō. Yoshinaka, se targuant des services qu'il avait rendus à l'État, devint bientôt omnipotent. L'ex-empereur Go-Shirakawa-Tennō voulut s'en débarrasser par l'assassinat; mais il ne réussit point dans cette entreprise. Yoritomo envoya alors contre Yoshinaka ses frères Noriyori et Yoshitsune. Ces deux généraux défirent l'armée de Yoshinaka et le tuèrent; après quoi, ils partirent pour l'ouest, afin d'attaquer la famille de Taira. Après plusieurs batailles, ils remportèrent un victoire décisive à Dan-no-ura. Dans cette guerre, Yoshitsune s'était maintes fois fait remarquer par sa bravoure et ses capacités comme général. De retour à Kioto, sa popularité augmenta considérablement, et son frère Yoritomo, prenant ombrage de cette influence, tenta de le faire assassiner. N'ayant point réussi, il se mit ouvertement à la tête d'une armée et marcha contre lui. Yoshitsune prit la fuite et se cacha. Yoritomo, sur le conseil de Oe-no-Hiromoto, institua alors dans chaque province, sous prétexte de rechercher son frère, un fonctionnaire, avec le titre de Shugo et dans chaque fief un autre fonctionnaire avec le titre de Iitō. Cette habile manœuvre lui permit d'avoir tout le pouvoir entre ses mains, car ces fonctionnaires étaient tous choisis parmi ses plus

fidèles partisans. Yoshitsune, après avoir parcouru plusieurs provinces en fugitif, sans trouver une retraite sûre, se rendit en dernier lieu dans la province de Mutsu et se réfugia chez Fujiwara-Hidehira, qui était le général commandant cette province. Après sa mort, son fils Yasuhira fit assassiner Yoshitsune pour ne pas se compromettre vis-à-vis de Yoritomo, auquel il demanda grâce pour avoir donné asile au fugitif pendant un certain temps. Yoritomo feignit une grande colère et marcha à la tête de ses troupes contre Yasuhira, qu'il vainquit et dont il soumit la province. Yoritomo se rendit ensuite à Kioto, où, en récompense de ses services, il reçut d'abord le titre de Gon-dai-Nagon, et d'Ukonyé-Taishō. Peu de temps après, l'empereur envoya un dignitaire de la cour lui conférer le titre de Sei-i-tai-Shōgun. Il établit alors le siége de son gouvernement à Kamakura, créa tous les bureaux, régla les impôts et composa un nouveau code. Ce titre de Sei-i-tai-Shōgun remonte au règne de Kuwammu-Tennō, époque à laquelle il fut donné pour la première fois à Otomo-Ota-Maro, puis à Sakano-ue-no-Tamura-Maro. Ce titre ne fut donné à personne pendant le règne suivant. Sous le règne de l'empereur qui vint ensuite, Bunya-no-Watamaro fut investi de ce titre. Pendant les nombreuses années qui suivirent, il n'y eut aucune nomination de ce genre jusqu'au moment où Yoshinaka, qui mourut peu de temps après sa nomination, fut nommé Sei-i-tai-Shōgun. Yoritomo devint alors le nouveau titulaire dans sa famille. Cet honneur qui, à l'origine, ne conférait que certains pouvoirs à un général, changea bientôt de nature, et, au bout d'un certain temps, les Shōgun se trouvèrent être les véritables maîtres du pays. Les autres familles qui vinrent après l'extinction de celle de Yoritomo, telles que les famillles d'Ashikaga, Toyotomi et Tokugawa, comptèrent chacune plusieurs Shōgun, qui adoptèrent, à peu de chose près, le mode de gouvernement de Yoritomo. Yoritomo était un homme d'un sang-froid inaltérable; de plus, il était excessivement énergique et fort juste; car, de même

qu'il punissait sans pitié un coupable, de même il récompensait quiconque le méritait; aussi était-il estimé, mais craint par ses subordonnés. Il était pourtant très-défiant, et fit périr plusieurs membres de sa famille, dont il craignait l'influence. Il eut malgré cela le tort d'avoir eu une trop grande confiance dans la famille Hōjō, aux membres de laquelle il donna divers postes importants, si bien que ses descendants furent, pour ainsi dire, éclipsés par cette famille.

83. — Tsuchi-Mikado-Tennō, quatre-vingt-troisième empereur. (Ère chrétienne : 1199 à 1210 ap. J.-C. Ère japonaise : 1859 à 1870.)

Le quatre-vingt-troisième empereur fut Tsuchi-Mikado-Tennō qui régna de 1859 à 1870. Sous ce règne, Yoritomo étant mort, son fils Yoriye lui succéda dans ses fonctions de Shōgun. Yoriye ne pensant qu'à ses plaisirs, sa mère, Masago, lui défendit de rendre la justice et forma une commission composée de plusieurs sujets de son père tels que Hōjō-Tokimasa, Oye-no-Hiromoto, Mioshi-Yasunobu, etc. Les membres de cette commission devaient se charger de tous les soins de l'administration. Sur ces entrefaites, Yoriye étant tombé malade, sa mère, Masago, lui persuada de donner l'administration de trente provinces de l'ouest à son frère cadet, Sanetomo, et celle de vingt-huit provinces de l'est à son fils Ichiman. Le beau-père de Yoriye, Hiki-Yoshikazu, craignant une division de pouvoir dans la famille, conseilla à Yoriye de se débarrasser de la famille Hōjō, et de transmettre le pouvoir à Ichiman. Le chef de la famille Hōjō, grand-père maternel de Yoriye, nommé Hōjō-Tokimasa, ayant eu vent de ce projet, fit assassiner Yoshikazu ainsi que Ichiman et ruina cette famille. Il déposa ensuite Yoriye, qu'il fit aussi secrètement assassiner, et lui donna pour successeur Sanetomo. L'origine de la puissance de la famille Hōjō tenait à ce que, quand Yoritomo fut exilé à Idzu, Hōjō-Tokimasa lui donna asile et plus tard lui fit épouser sa fille Masago. Pendant les

guerres qui suivirent, Yoritomo fut puissamment aidé par son beau-père et sa femme qui intriguèrent secrètement pour faire passer le pouvoir dans leur propre famille. Ces manœuvres furent si habilement conduites, qu'après la mort de Yoritomo, son successeur, bien que Shōgun, ne le fut que de nom.

84. — JUNTOKU-TENNŌ, quatre-vingt-quatrième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1211 à 1221 ap. J.-C. Ère japonaise : 1871 à 1881.)

Juntoku-Tennō régna de 1871 au troisième mois de l'année 1881. Il était le troisième fils de Go-Toba-Tennō et le frère cadet de Tsuchi-Mikado-Tennō, qui abdiqua en sa faveur. Tokimasa avait alors une fille née d'un second mariage, qu'il donna pour femme à Hiraga-Tomo-Masa. Prenant son gendre en affection, il voulut déposer Sanetomo pour nommer Hiraga à sa place ; mais Masago ne voulut point voir ainsi déposséder son fils et fit enfermer son père au nom de Sanetomo. Yoshitoki, fils de Tokimosa, fut alors nommé ministre. Il persuada au second fils de Yoriye, nommé Kugio, d'assassiner Sanetomo. Kugio, ayant suivi ce conseil, fut mis à mort à son tour. Yoshitoki, ne pouvant prendre un étranger et en faire un Shōgun, songea alors à un parent de Yoritomo, nommé Fujuwara-Miehi-ie, et le pria de lui envoyer son fils Yoritsune qu'il investit du pouvoir. Ce nouveau Shōgun n'étant âgé que de deux ans, Masago, veuve de Yoritomo, fut nommée régente.

85. — CHUKIO-TENNŌ, quatre-vingt-cinquième empereur. (Ère japonaise : du quatrième au sixième mois de 1881, et 1221 ap. J.-C.)

Le quatre-vingt-cinquième empereur fut Chukio-Tennō, qui régna du quatrième au sixième mois de l'année 1881. L'empereur Go-Toba-Tennō, furieux de voir la toute-puissance de

la famille Hōjō, fit un appel au peuple pour se débarrasser de cette famille. Mais Yoshitoki envoya son frère Tokifusa à Kiotō, ainsi que son fils Yasutoki, à la tête d'une armée formidable. Ces deux généraux s'emparèrent de la ville et déposèrent l'empereur. Il y avait alors trois ex-empreurs : Go-Toba-Tennō, Tsuchi-Mikado-Tennō et Juntoku-Tennō, qui furent exilés tous les trois. Cet événement est connu sous le nom de la « guerre de Shokiu » (nom de l'année pendant laquelle elle eut lieu).

86. — Go-Horikawa-Tennō, quatre-vingt-sixième empereur. (Ère chrétienne : 1221 à 1232 ap. J.-C. Ère japonaise : 1881 à 1892.)

Go-Horikawa-Tennō, qui régna du septième mois de l'année 1881 à 1892, était petit-fils de Takakura-Tennō et troisième fils du prince Morisada. Il succéda à Chukio-Tennō, qui venait d'être détrôné par Yoshitoki. Yoshitoki mourut sous ce règne et son fils Yasutoki lui succéda comme Shukken (ministre). Yoshitoki était un homme fort adroit. Après la guerre dont nous venons de parler, les fiefs et les propriétés de tous ceux qui avaient pris fait et cause pour les empereurs furent confisqués. Ces immeubles étaient au nombre de plus de trois mille. Yoshitoki les fit partager entre tous ceux qui l'avaient aidé, sans rien conserver pour lui-même. Cette mesure le rendit naturellement très-populaire. Yasutoki, son successeur, était fort bon, économe et laborieux. Sous son administration, tout marcha bien, et il devint très-populaire. Yasutoki adopta le mode d'administration de Yoritomo et le perfectionna ; il fit publier un code intitulé : *Joei shiki moku* (Code de l'année Joei) auquel il fit, peu de temps après, ajouter un supplément composé d'un certain nombre d'articles.

87. — Shijō-Tennō, quatre-vingt-septième empereur. (Ère chrétienne : 1233 à 1242 ap. J.-C. Ère japonaise : 1893 à 1902.)

Shijō-Tennō, quatre-vingt-septième empereur du Japon, ré-

gna de 1893 à 1902. Sous ce règne, le shōgun Yoritsune vint faire hommage de fidélité à l'empereur et fut accompagné par Yasutoki.

88. — Go-Saga-Tennō, quatre-vingt-huitième empereur. (Ère chrétienne : 1243 à 1246 ap. J.-C. Ère japonaise : 1903 à 1906.)

Go-Saga-Tennō, qui régna de 1903 à 1906, était le quatrième fils de Tsuchi-Mikadō-Tennō. Lors de la dernière guerre, l'ex-empereur Tsuchi-Mickado-Tennō, fils de l'ex-empereur Go-Toba-Tennō, était du parti de la paix, et conseilla à son père de renoncer à son projet. Aussi lorsque, après la mort de Shijō-Tennō, la Cour voulut lui donner pour successeur le prince Tadanari, fils de l'ex-empereur Juntoku-Tennō, Yasutoki s'y opposa et fit monter sur le trône Go-Saga-Tennō, pour témoigner sa reconnaissance à la mémoire du père de ce prince. Mais cet acte n'empêcha pas le pouvoir de passer définitivement dans la famille de Hōjō.

Sous ce règne, le shōgun Yoritsune se démit de ses fonctions en faveur de son fils Yoritsugu. Yasutoki était déjà mort lorsque cet événement eut lieu, et son petit-fils Tsune toki remplissait les fonctions de Shukken.

89. — Go-Fukakusa-Tennō, quatre-vingt-neuvième empereur. (Ère chrétienne : 1247 à 1259 ap. J.-C. Ère japonaise : 1907 à 1919.)

Go-Fukakusa-Tennō, quatre-vingt-neuvième empereur du Japon, régna de 1907 à 1919. Sous son règne, le Sukken Tsunetoki se démit de ses fonctions en faveur de son frère cadet Tokiyori. L'ex-shōgun Yoritsune, de concert avec Mitsutoki, qui était parent de Tokiyori, voulut assassiner ce dernier qui, apprenant quel était son dessein, renvoya Yoritsune à Kioto et exila Mitsutoki. Quelque temps après, Yoritsune leva une armée et voulut de nouveau exécuter son

projet. Tokiyori fit alors arrêter tous ses complices, déposa le shōgun Yoritsugu, qu'il envoya à Kioto et fit ensuite venir à Kamakura le prince Munetaka, deuxième fils de l'ex-empereur Go-Saga-Tennō, et le nomma Shōgun.

90. — Kame-Yama-Tennō, quatre-vingt-dixième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1260 à 1174 ap. J.-C. Ère japonaise : 1920 à 1934.)

Kame-Yama-Tennō régna de 1920 à 1934. Ce prince était le sixième fils de Go-Saga-Tennō et le frère cadet de Fuka-kusa-Tennō qui abdiqua en sa faveur. Sous ce règne, il y eut plusieurs changements parmi les shukken du shōgun. En effet, vers cette époque, Hōjō-Tokiyori mourut, après s'être fait bonze. Il fut remplacé par Hōjō-Nagatoki, qui déjà de son vivant avait fait l'intérim du shōgunat. Ce dernier fut à son tour remplacé par Hōjō-Masamura auquel Hōjō-Tokimune, fils de Tokiyori, finit par succéder. Pendant son séjour au pouvoir, Tokiyori s'était fait remarquer par son zèle administratif. Il fit, en effet, plusieurs tournées dans le pays, en conservant l'incognito, afin de se rendre un compte exact de la situation du peuple. Par suite de leur bonne administration, Hōjō-Tokiyori et Hōjō-Yasutoki sont considérés comme les deux meilleurs shukken issus de cette famille qui occupa si longtemps le pouvoir. Vers cette époque, les prêtres Riōki, Genye, etc., encouragés par le shōgun, essayèrent de le débarrasser de la famille Hōjō. Tokimune eut vent de leurs menées criminelles et sut déjouer leurs complots. Riōki fut tué, Genye prit la fuite et le shōgun Munetaka fut envoyé en disgrâce à Kioto. Il fut remplacé par son fils Koreyasŭ.

91.— Go-Uda-Tennō, quatre-vingt-onzième empereur. (Ère chrétienne : 1275 à 1287 ap. J.-C. Ère japonaise : 1935 à 1947.)

Le quatre-vingt-onzième empereur fut Go-Uda-Tennō, qui

régna de 1935 à 1947. A cette époque, la Chine était gouvernée par la dynastie des Yen ou Mongols, et l'empereur de Chine Kopitsuletsu (Kublai-Kan) envoya au Japon, par l'intermédiaire des Coréens, une lettre dont le ton était tellement arrogant que Go-Uda-Tennō refusa d'y répondre. Peu après, Kopitsuletsu envoya au Japon des ambassadeurs qui ne furent pas reçus. L'empereur de Chine voulut alors tirer vengeance de ces deux humiliations, et il expédia une flotte de quatre cent cinquante navires au Japon. L'armée que transportait cette flotte débarqua dans les îles d'Iki et de Tsushima, dont elle s'empara. De là, les troupes victorieuses allèrent attaquer Kiushiu. Les troupes japonaises parvinrent pourtant à les rejeter sur la côte, et les envahisseurs se rembarquèrent. La Chine envoya alors une ambassade conciliatrice au Japon, mais Tokimune fit tuer ces ambassadeurs, et se prépara activement à repousser une nouvelle invasion. Elle ne se fit pas, en effet, attendre longtemps, et, cette fois, une flotte de plusieurs milliers de jonques portant des troupes coréennes et chinoises vint attaquer le Japon. Ces troupes s'emparèrent d'abord des îles Iki et Tsushima, puis se répandirent dans Kiushiu. Survint alors une formidable tempête qui détruisit une grande partie de la flotte chinoise. Profitant de cet heureux hasard, les Japonais attaquèrent vigoureusement l'ennemi, et l'histoire nous dit que sur cent mille Chinois il n'en resta que trois pour aller rendre compte du désastre. Quant aux Coréens, qui étaient au nombre de dix mille, trois mille seulement purent à grand'peine regagner leur pays. A cette époque, on comptait déjà au Japon 11,037 temples bouddhistes, qui appartenaient à huit sectes différentes : 1° La San-ron-shū, introduite au Japon par le prêtre coréen Ekuwan, sous le règne de l'impératrice Suiko-Tennō; 2° La Hōsōshū ou Isiki-shū, introduite par le prince Dōshō, sous le règne de Kōtoku-Tennō; 3° La Gushashū, branche de la Hōsōshū, qui fut fondée par les prêtres Gomei et Miozen, sous le règne de Kuwammu-Tennō; 4° La Djojutsushū, qui fut introduite sous le règne de l'impératrice Suiko-Tennō par des

prêtres inconnus; 5° La Ritsu-shū, introduite par le prêtre chinois Kanshin sous le règne de l'impératrice Kōken-Tennō; 6° La Kegonshū ou Kenshu-shū, qui fut introduite par le prêtre chinois Dōzen, sous le règne de Shōmu-Tennō; 7° la Tendaishū, introduite par le prêtre Saichō, sous le règne de Kuwammu-Tennō; 8° la Shingonshū, introduite par le prêtre Kukai, sous le règne de Saga-Tennō. Ces huit sectes furent portées au nombre de dix, en y ajoutant la secte de Jōdoshu, fondée par le prêtre Genku, sous le règne de Takakura-Tennō et la secte de Zenshū, introduite par le prêtre Gisei sous le règne de Tsuchi-Mikado-Tennō. Plus tard, trois nouvelles sectes se formèrent : la première, appelée Shinshū ou Ikkōshū, fondée par le prêtre Hanyen, plus connu sous le nom de Shunran, et disciple de Genku; la seconde, nommée Jishū, fondée par le prêtre Ippen; et la troisième, Hokke-shū, fondée par le prêtre Nichiren.

92. — Fushimi-Tennō, quatre-vingt-douzième empereur. (Ère chrétienne : 1288 à 1298 ap. J.-C. Ère japonaise : 1948 à 1958.)

Fushimi-Tennō succéda au précédent empereur et régna de 1948 à 1958. Ce prince était le fils aîné de Go-Fukakusa-Tennō et le cousin de Go-uda-Tennō, qui abdiqua en sa faveur. A l'avénement de ce prince, Hōjō Tokimune était déjà mort et son fils Sada-Toki l'avait remplacé comme skukken; il déposa le shōgun Koreyasu et fit venir de Kiotō à Kamakura le prince du sang Hisa-Akira, qu'il proclama shōgun.

93. — Go-Fushimi-Tennō, quatre-vingt-treizième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1299 à 1301 ap. J.-C. Ère japonaise : 1959 à 1961.)

Go-Fushimi-Tennō, quatre-vingt-treizième souverain du

Japon, régna de 1959 à 1961. Son règne ne fut signalé par aucun fait digne de mention.

49. — Go-Nijō-Tennō, quatre-vingt-quatorzième empereur. (Ère chrétienne : 1302 à 1307 ap. J.-C. Ère japonaise : 1962 à 1967.)

Go-Nijō-Tennō succéda au précédent empereur et régna de 1962 à 1967. Il était fils aîné de Go-Uda-Tennō et petit-fils de Kame-Yama-Tennō. Go-Saga-Tennō, qui avait une grande affection pour son sixième fils Kameyama-Tennō, dit dans son testament que ses héritiers devraient monter successivement sur le trône. Go-Uda-Tennō devint effectivement empereur lors de l'abdication de son père; mais cela déplut à Go-Fukakusa-Tennō (frère aîné de Kameyama-Tennō), qui força Go-Uda-Tennō à abdiquer en faveur de son cousin, Fushimi-Tennō, qui était fils de Go-Fukakusa. Pour faciliter et assurer l'exécution du programme qu'il s'était tracé, l'ex-empereur Go-Fukakusa-Tennō crut devoir intéresser à sa cause Hōjō Sadatoki. Dans ce but, il lui fit croire que l'ex-empereur Kameyama-Tennō s'était juré de tirer vengeance de la famille Hōjō, cause première de la guerre de Shōkiu, et que , par conséquent, il serait imprudent de laisser monter sur le trône Go-Fushimi-Tennō, qui était fils de Fushimi-Tennō et petit-fils de Go-Fukakusa-Tennō. Go-Uda-Tennō, indigné de cette conduite, reprocha à Sadatoki d'avoir violé les clauses du testament de Go-Saga-Tennō. Sadatoki, comprenant combien ce reproche était fondé, résolut de tenter une conciliation. A cet effet, il décida que désormais les deux branches de la famille impériale occuperaient alternativement le trône, chacune pendant dix ans. Pour prouver sa bonne foi, il fit monter sur le trône Go-Nijō-Tennō et lui fit désigner comme héritier le prince Tomihito, petit-fils de Go-Fukakusa-Tennō. Sadatoki déposa alors le shōgun Hisa-Akira, dont le fils Mori-Kuni, devint le successeur.

95. — HANAZONO-TENNŌ, quatre-vingt-quinzième empereur. Ère chrétienne: 1308 à 1318 ap. J.-C. Ère japonaise: 1968 à 1978.)

Le quatre-vingt-quinzième empereur fut Hanazono-Tennō, qui régna de 1968 à 1978. Cet empereur, dont nous venons de parler, sous le nom de prince Tomihito, monta sur le trône lors de l'abdication de son prédécesseur. Sous ce règne, Moratoki, qui avait succédé à Sadatoki comme shukken, vint à mourir et fut remplacé à son tour par Mototoki, à qui succéda Takatoki. Ces changements successifs de shukken furent les seuls faits importants de ce règne.

96. — GO-DAIGO-TENNŌ, quatre-vingt-seizième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1319 à 1338 ap. J.-C. Ère japonaise : 1979 à 1998.)

Go-Daigo-Tennō régna de 1979 à 1998. Ce prince était petit-fils de Kameyama-Tennō et second fils de Go-Uda-Tennō. Il succéda à son prédécesseur. qui abdiqua en sa faveur. Le nouvel empereur, plus énergique que ceux qui l'avaient précédé, voulut régner par lui-même. Il se mit donc à rendre personnellement la justice, conseilla aux riches habitants de Kiotō de vendre leurs provisions de riz aux pauvres, afin de soulager leur misère, et fit venir des savants à la cour pour faire des conférences en sa présence et vulgariser l'enseignement. Voyant aussi que l'administration de Hōjō Takatoki laissait beaucoup à désirer et que le nombre des mécontents était considérable, il résolut de profiter de l'occasion et d'anéantir la puissance de cette famille. Pour trouver un prétexte de rupture, Go-Daigo-Tennō annonça à Takatoki qu'il avait l'intention de désigner comme son successeur au trône son propre fils, le prince impérial Morinaga. Takatoki lui fit alors observer que ceci était contraire à la convention faite sous un des règnes précédents et insista pour que le futur empereur fût le prince Kadzuhito, fils de Go-Fushimi-Tennō. L'empereur, irrité de cette outrecuidance, lui déclara la guerre. Taka-

toki envoya à sa rencontre une armée, qui défit les troupes impériales et s'empara de la personne du souverain. Takatoki l'exila dans l'île d'Oki et fit monter sur le trône le prince Kadzuhito, qui fut dès lors connu sous le nom de Kuwoogon-Tennō. Sur ces entrefaites, un homme très-distingué par ses talents militaires, nommé Kusunoki-Masashigé, vint en aide à l'empereur exilé en levant une armée dans la province de Kawachi. Bien que son armée fût considérablement moins nombreuse que celle de Takatoki, il eut le talent de tenir ce dernier en échec pendant plusieurs mois. Ce que voyant, les partisans de Go-Daigo-Tennō vinrent de toutes parts se joindre à lui. Go-Daigo-Tennō quitta alors le lieu de son exil et débarqua dans la province de Hōki, où il leva une armée avec l'intention de marcher sur Kioto. A ce moment, Nitta-Yoshisada leva une armée dans la province de Kōdzuke, marcha sur Kamakura, s'empara de la ville et anéantit la famille Hōjō, dont les membres périrent dans les mêlées ou se tuèrent, sans en excepter Takatoki. Ashikaga-Taka-Uji, l'un des généraux de Hōjō-Takatoki, se rendit alors avec son armée et, joignant ses forces à celles de l'armée impériale, marcha sur Kioto. Go-Daigo-Tennō rentra dans la capitale, déposa Kuwoogon-Tennō et remonta sur le trône. Il réorganisa les ministères, nomma des princes et des dignitaires de la cour aux fonctions de gouverneur de province, nomma shugo les généraux Taka-Uji, Yoshisada, Masashige, etc., et donna le titre de Sei-i-tai-shōgun au prince Morinaga. A cette époque, les monnaies chinoises en circulation au Japon faisaient prime sur la monnaie indigène ; pour remédier à cet inconvénient, Go-Daigo-Tennō fit frapper une monnaie nouvelle, nom mée *Ken-Kon-tsu hō;* il fit, en outre, fabriquer du papier-monnaie, chose jusqu'alors inconnue. Pendant les cent cinquante années qui s'étaient écoulées depuis la nomination de Yoritomo au poste de shōgun jusqu'à la ruine de la famille Hōjō, le pouvoir avait échappé au légitime souverain. Go-Daigo-Tennō, grâce à son énergie, s'en ressaisit un moment ; mais, comme nous allons le voir plus loin, cet état de choses fut de courte

durée. Lors de l'anéantissement de la famille Hōjō, nombre de fiefs avaient été confisqués; malheureusement, l'empereur, au lieu de distribuer ces propriétés entre les personnes qui l'avaient aidé à reconquérir son trône, en fit présent aux princes, aux dignitaires de la Cour et à certaines dames du palais. Ceci causa un grand mécontentement parmi la caste militaire, et Ashikaga-Taka-Uji songea à s'emparer des fonctions de shōgun. Toutefois, comme il était trop habile pour brusquer les choses et compromettre ainsi ses chances de succès, il attendit une occasion favorable qui ne tarda pas, du reste, à se présenter. En effet, sur ces entrefaites, quelques-uns des anciens vassaux de la famille Hōjō se révoltèrent et vinrent s'emparer de la ville de Kamakura. Taka-Uji demanda aussitôt à aller les soumettre; ce qui lui fut accordé. Dès qu'il eut raison des rebelles et repris la ville, il s'insurgea à son tour contre l'autorité impériale. Les troupes envoyées contre lui par l'empereur furent battues, et Taka-Uji marcha sur Kioto, dont il s'empara. Il fut pourtant vaincu peu après, et forcé de s'enfuir vers l'ouest, où il réorganisa son armée, et revint de nouveau assiéger la capitale. Cette fois les troupes impériales eurent le dessous et l'empereur fut obligé de s'enfuir à Yoshino. Taka-Uji fit alors proclamer empereur Yuta-Hitō, frère de Kuwoogon-Tennō, qui prit le nom de Kōmio-Tennō. Cette insurrection de Taka-Uji fut cause de changements importants. En effet, à partir de ce moment, le Japon eut deux empereurs : l'un à Yoshino, chef de la dynastie du Sud; l'autre à Kioto, chef de la dynastie du Nord. La cour de Kioto nomma Taka-Uji shōgun; son frère cadet, Tadayoshi, vice-shōgun, et son deuxième fils, Moto-Uji, gouverneur de Kamakura. Le shōgun Taka-Uji était généreux et confiant; mais malheureusement il ne sut pas réprimer l'arrogance de ses vassaux; aussi les fonctionnaires étaient-ils accusés de vénalité, les finances dilapidées et l'administration, en un mot, dans un état déplorable. Il fit composer un nouveau code nommé *Kemmushikimoku* basé sur celui de la famille Hōjō.

97. — Go-Murakami-Tennō, quatre-vingt-dix-septième empereur. (Ère chrétienne : 1339 à 1373 ap. J.-C. Ère japonaise : 1999 à 2033.)

Go-Murakami-Tennō, fils de Go-Daigo-Tennō, régna de 1999 à 2033. Go-Daigo-Tennō en mourant laissa un testament dans lequel il enjoignait à ses vassaux de rester fidèles à son successeur et de tout faire pour lui conserver ses droits. A cette époque, les généraux partisans de l'empereur du Sud se trouvaient disséminés dans les différentes provinces du Japon; aussi les guerres civiles étaient-elles fréquentes. Peu à peu, la mort enleva les généraux les plus distingués, et nous allons voir bientôt la puissance des empereurs du Sud commencer à décliner. L'empereur du Nord, Kōmio-Tennō, abdiqua en faveur de son neveu, Shūkō-Tennō, qui fut bientôt déposé et remplacé par Go-Kuwoogon-Tennō. Peu de temps après, Taka-Uji mourut et son fils Yoshi-Akira lui succéda. Le nouveau shōgun mourut lui-même peu d'années après, et son fils Yoshimitsu lui succéda. Il eut pour kuwan-rio (titre analogue à celui de shukken ou ministre) un homme fort distingué, nommé Hosokawa-Yoriyuki, qui choisit avec soin les fonctionnaires et punit sévèrement ceux qui furent convaincus de vénalité. Aussi, on ne tarda pas à voir l'administration redevenir ce qu'elle devait être. Sous ce règne, l'empereur de Chine envoya, par l'intermédiaire des Coréens, une lettre dans laquelle il demandait à l'empereur du Japon de vouloir bien prendre des mesures pour empêcher l'exercice de la piraterie par ses sujets, car des Japonais étaient venus commettre des déprédations sur les côtes de la Chine.

98. — Go-Kameyama-Tennō, quatre-vingt-dix-huitième empereur. (Ère chrétienne : 1374 à 1391 ap. J.-C. Ère japonaise : 2034 à 2051.)

Go-Kameyama-Tennō, qui succéda à Go-Murakami-Tennō, régna de 2034 à 2051. Vers cette époque, Go-Kuwoogon-

Tennō, empereur du Nord, abdiqua en faveur de son fils, qui fut plus tard nommé Go-En-yu-Tennō. Celui-ci abdiqua à son tour en faveur de son propre fils, Go-Komatsu-Tennō. Comme, depuis un certain temps déjà, le pouvoir et les domaines de l'empereur du Sud allaient toujours en diminuant, le shōgun Ashikaga-Yoshimitsu lui fit proposer de faire la paix. Les conditions de cette paix étaient d'en revenir à la convention faite autrefois au sujet des droits au trône des deux familles. L'empereur du Sud accepta cette proposition et revint à Kiotō, où il transmit les insignes du pouvoir à Go-Komatsu-Tennō. Ainsi, au bout de cinquante-sept ans de scission, le pouvoir retomba entre les mains d'un seul empereur; mais déjà ce pouvoir n'était plus que nominal et les shōgun de la famille Ashikaga tenaient entre leurs mains les rênes du gouvernement. Sous ce règne, les Coréens envoyèrent une ambassade au Japon pour prier le gouvernement de ce pays de vouloir bien prendre les mesures nécessaires pour empêcher la piraterie des insulaires des environs de Kiushiu, qui venaient fréquemment commettre des déprédations sur les côtes de la Corée. Le gouvernement fit alors arrêter ces pirates et rapatria plusieurs centaines de Coréens qui avaient été faits prisonniers par ces écumeurs de mer.

99. — Go-Komatsu-Tennō, quatre-vingt-dix-neuvième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1392 à 1412 ap. J.-C. Ère japonaise : 2052 à 2072.)

Go-Komatsu-Tennō régna de 2052 à 2072. Sous son règne, Yoshimitsu se démit de ses fonctions de shōgun en faveur de son fils, Yoshimochi, qui fut nommé Daijō-Daijin et continua en réalité à exercer le pouvoir. Quelques petits troubles qui furent alors suscités par les familles Yamana et O-uchi furent apaisés, et tout le pays se soumit à l'administration du shōgun Ashikaga.

Taka-Uji, qui avait été le fondateur de la famille Ashikaga, n'eut pas le temps de faire pour l'administration ce qu'il au-

rait désiré. Son fils, Yoshimori, passa si peu de temps au pouvoir qu'il se trouva dans le même cas. Le troisième shōgun de cette famille, Yoshimitsu, put réaliser le rêve de ses prédécesseurs, et fit d'excellentes réformes dans l'administration. Les titres qui furent donnés au premier ministre furent d'abord celui de Shitsuji, puis de Kuwan-le, et les membres des trois familles Shiba, Hosokawa et Hatakeyama en furent alternativement les titulaires héréditaires. Le code alors en vigueur était celui de Taka-Uji, intitulé *Kemmu Shiki Moku*, revisé et augmenté. Sous ce règne, la dynastie coréenne de Shin fut remplacée par celle de Li, et la dynastie chinoise de Yen fut remplacée par celle de Ming. L'ex-shōgun Yosimitsu envoya alors des ambassadeurs en Chine pour tâcher de renouer les anciennes relations diplomatiques et prit des mesures sévères pour empêcher les pirates japonais d'aller ravager la côte chinoise. La Chine envoya à son tour une ambassade au Japon pour remercier le shōgun de sa conduite, et, pendant longtemps, à partir de ce moment, les relations entre les deux pays furent excellentes.

100. — SHŌKŌ-TENNŌ, centième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1413 à 1428 ap. J.-C. Ère japonaise : 2073 à 2088.)

Le successeur de Go-Komatsu-Tennō fut Shōkō-Tennō, qui régna de 2073 à 2088. Sous son règne, pendant le shōgunat de Yoshimitsu, l'ex-empereur Go-Kameyawa-Tennō fut fort bien traité ; mais le nouveau shōgun Yoshimochi adopta une nouvelle ligne de conduite et viola la convention qui avait été faite, en mettant sur le trône Shōkō-Tennō, au lieu du fils de Go-Kameyama-Tennō, ainsi qu'il avait été convenu. Les anciens partisans de l'empereur prirent aussitôt les armes et causèrent des troubles sérieux. Nous avons déjà vu que Taka-Uji avait nommé son second fils, Moto-Uji, gouverneur de Kamakura et des provinces de l'Est. A l'époque dont nous parlons, Moto-Uji était mort depuis longtemps, et un de ses descendants, Mochi-Uji, qui était fort puis-

sant, donna, sans en avoir le droit, le titre de kuwan-le à son premier ministre et se posa alors en rival du shōgun. Sur ces entrefaites, un ancien ministre de Mochi-Uji, nommé Ouesugni-uji-nori, prit pour chef l'oncle de ce gouverneur, qui se nommait Mitsutaka, se révolta, et, pénétrant dans Kamakura, les armes à la main, en chassa Mochi-Uji. Le shōgun donna alors l'ordre aux grands vassaux de l'est de porter secours à Mochi-Uji qui parvint bientôt à étouffer la révolte et revint à Kamakura. Sous ce règne, les Mongols vinrent envahir l'île de Tsushima. Mais ils furent repoussés par les troupes japonaises et subirent de grandes pertes. Yoshimochi remit ses fonctions de shōgun à son fils Yoshikasu, qui mourut peu de temps après. Yoshimochi étant mort aussi quelque temps après, le nouveau shōgun fut Yoshinori, frère cadet de Yoshimochi.

101. — Go-Hanazono-Tennō, cent unième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1429 à 1464 ap. J.-C. Ère japonaise : 2089 à 2124.)

Go-Hanazono-Tennō régna de 2089 à 2124. Il était arrière-petit-fils de Shūkō-Tennō, et succéda à l'empereur Shōkō-Tennō, qui ne laissait pas de descendants. Le prince Ogura-no-Mia, fils de Go-Kameyama-Tennō, voyant que la convention sur l'hérédité du trône était violée continuellement, devint fort mécontent, et se rendit dans la province d'Ise, où, avec le concours du gouverneur Kitabatake-mitsu-masa, il prit les armes et marcha contre l'empereur. Le shōgun envoya à leur rencontre des troupes qui défirent l'armée rebelle. Kitabatake fut tué et le prince fut obligé de se rendre. Ashikaga-Mochi-Uji était alors en mauvais termes avec le shōgun Yoshinori; son ministre Ouesugni-Norisane, qui était tacitement d'accord avec le shōgun attaqua et tua son maître, sur un ordre de Yoshinori. Peu de temps après, Norisane se retira, et les grands vassaux des provinces de l'est demandèrent au shōgun de donner comme successeur à

Mochi-uji Nari-uji, fils de ce dernier. Ouesugni-Norisane fut un grand protecteur des lettres et un homme fort populaire. Il fonda, pendant ces époques de troubles, un collége célèbre qui prit le nom d'Ashikaga-Gakko. Yoshinori conçut alors le dessein de déposséder un des grands vassaux, nommé Akamatsu-Mitsusuke, afin de donner ses domaines à un membre de sa famille, nommé Akamatsu-Sadamura. Mitsusuke, bien qu'indigné, n'en parut nullement irrité, et invita le shōgun à une fête qu'il célébrait chez lui. Yoshinori ayant eu l'imprudence de s'y rendre, Mitsusuke l'assassina. Yoshikatsu, fils de Yoshinori, devint alors shōgun et fit mettre à mort le meurtrier de son père. Yoshikatsu étant mort peu de temps après, son frère cadet Yoshimasu lui succéda. Sur ces entrefaites, Fujiwara-Arimitsu, ex-Dainogon, ayant commis un crime, voulut se soustraire au châtiment par la fuite. Il s'entendit alors avec Kusunoki-Jirō, prit pour chef le prince Takahide, membre de la famille impériale du Sud, et envahit le palais à la tête de trois cents hommes. Il s'empara aussitôt des insignes du pouvoir impérial. Les troupes du gouvernement le vainquirent ensuite et les trois chefs furent mis à mort. Les débris de l'armée rebelle s'enfuirent à Yoshino, où ils essayèrent une résistance suprême en prenant pour chef un autre prince du sang, nommé Tadayoshi. Sur ces entrefaites, un des sujets d'Akamatsu-Mitsusuke, espérant faire réhabiliter la mémoire de son maître, alla à Yoshino où, pour rendre service au gouvernement, il tua le prince Tadayoshi et rapporta les insignes impériaux à Kiotō. L'empereur donna alors l'ordre au shōgun de donner les terres de Mitsusuke à son neveu Masanori, pour que ces domaines ne sortissent pas de la famille Akamatsu.

102. — Go-Tsuchi-Mikado-Tennō, cent deuxième empereur. (Ère chrétienne : 1465 à 1500 ap. J.-C. Ère japonaise : 2125 à 2160.)

Le cent deuxième empereur fut Go-Tsuchi-Mikado-Tennō,

qui régna de 2125 à 2160. Sous son règne, Hosokawa-Katsumoto, ministre du shōgun, et Yamana-Mochi-Toyo se disputèrent la suprématie les armes à la main. Cette lutte, qui eut lieu dans Kiotō même, causa une scission parmi les vassaux du shōgun, dont les uns embrassèrent la cause de Hosokawa, les autres celle de Yamana. Ces rixes à main armée dans l'intérieur de la capitale causèrent de grands dégâts, et nombre de palais furent détruits par les flammes; ce qui entraîna la perte des archives et des objets précieux. Les grands dignitaires de la cour, craignant pour leur vie, furent obligés de s'enfuir dans différentes directions. Vers ce temps-là, le shōgun Yoshimasa avait désigné son frère cadet Yoshimi comme son successeur; peu après il eut un fils et déshérita Yoshimi. L'enfant vint à mourir à quelque temps de là, ainsi que son père Yoshimasa; et le fils de Yoshimi, nommé Yoshitane, devint shōgun. Pendant son gouvernement, Yoshimasa avait été grand amateur de plaisirs; ce fut lui qui encouragea par son exemple les réunions dites Cha-no-yu (réunion pour prendre du thé, et dont l'étiquette est très-compliquée.) Il fit construire la célèbre villa de Higashiyama où il réunit une riche collection de tableaux et d'antiquités. Cette villa était entourée de jardins magnifiques que l'on admire encore aujourd'hui. Malheureusement les prodigalités de Yoshimasa firent de grandes brèches au trésor, et le peuple en eut à souffrir.

Sous ce règne, le prêtre Sesshiu revint de la Chine; ce prêtre fut un des plus grands peintres du Japon. On cite également Kudara-Kawanari, Kose-Kanaoka, et le prêtre Meichō. Les deux familles Tosa et Kano, qui ont produit plusieurs artistes célèbres, datent du temps de l'administration des shōgun de la famille Ashikaga.

103. — GOKASHIWA-BARA-TENNŌ, cent troisième empereur. (Ère chrétienne : 1501 à 1526 ap. J.-C. Ère japonaise : 2161 à 2168.)

Go-Kashiwa-Tennō régna de 2161 à 2186. Au début de ce

règne, Hosokawa-Masamoto avait déjà fait enfermer Yoshitane, dont le neveu avait pris la place. Yoshitane parvint à s'échapper et Masamoto fut assassiné. Ouchi-Yoshi-Oki, seigneur de la province de Suwo, vint alors à Kioto accompagner Yoshitane qui fut rétabli comme shōgun et chassa Yoshizumi; puis il se fit nommer ministre de Yoshitane. Quelque temps après, Yoshioke, étant retourné dans sa province, Hosokawa-Takakuni lui succéda dans ses fonctions. Ce Hosokawa déposa alors Yoshitane et fit nommer shōgun Yoshiharu, fils de Yoshizumi.

104. — Go-Nara-Tennō, cent quatrième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1527 à 1557 ap. J.-C. Ère japonaise : 2187 à 2217.)

Go-Nara-Tennō régna de 2187 à 2217. Pendant ce règne, Hosokawa-Harumoto, fils adoptif de Hosokawa-Masamoto, et Mioshi-Motonaga vinrent à Kioto attaquer le ministre Hosokawa-Takakumi, qui prit la fuite et fut tué après de nombreuses péripéties. Harumoto, ajoutant foi à certains rapports calomnieux qui lui furent faits, fit assassiner Motonaga. Morinaga, fils de Motonaga, voulut venger son père et vint à Kioto à la tête d'une armée. Harumoto et le shōgun Yoshiharu furent alors obligés de s'enfuir et ce dernier se démit de ses fonctions en faveur de son fils Yoshiteru. Dans la douzième année de Tembun (1534 après J.-C.), des Portugais qui vinrent dans l'île de Take, province de Satsuma, enseignèrent aux Japonais l'usage des armes à feu. Sous le règne suivant, ils importèrent des canons.

105. — Oki-Machi-Tennō, cent cinquième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1558 à 1586 ap. J.-C. Ère japonaise : 2218-2246.)

Oki-Machi-Tennō régna de 2218 à 2246. Le shōgun Yoshiteru fit la paix avec Mioshi-Norinaga et revint à Kioto. Après

la mort de Norinaga, qui survint peu après, son général, Matsunaga-Hisahide, fit assassiner le shōgun Yoshiteru dont le frère cadet, Yoshi-Aki, fut obligé de s'enfuir dans la province d'Omi, et un de ses parents, Yoshihide, fut proclamé shōgun. A cette époque, l'influence du shōgun était insignifiante, et dans différentes provinces, on rencontrait des seigneurs qui refusaient de reconnaître son autorité, du moins dans la limite de leurs domaines. Nous citerons comme exemple : la famille Ota, dans la province d'Owari; la famille Imagawa, dans la province de Tōtōmi; de Hōjō, dans la province de Sagami; de Takeda, dans la province de Kai; de Uesagui, dans la province d'Echigo; de Amako, dans la province d'Idzumo; de Mori, dans la province d'Aki; d'Ashina, de Mogami et de Date, dans les provinces de Mutsu et de Dewa; de Chōsokabe, dans l'île de Shikoku; de Shimadzu, d'Otomo et de Riuzōji, dans l'île de Kiushiu. Tous ces grands seigneurs entretenaient chacun son armée et rivalisaient de puissance; entre autres Takeda-Harunobu et Ouesugui-Terutora, qui se battaient presque annuellement. Ces deux princes étaient, du reste, les meilleurs généraux de leur temps et leurs opérations militaires étaient fort bien conduites. On les cite comme de grands stratégistes. L'empereur, ayant entendu faire l'éloge d'Ota-Nabunaga, lui donna pour mission de pacifier le pays. Sur ces entrefaites, Ashikaga-Yoshiaki s'adressa également à lui pour le prier de l'aider à s'emparer du shōgunat. Nabunaga accepta cette double mission et marcha sur Kioto avec Yoshiaki, à la tête d'une forte armée. Hisahide et d'autres grands personnages qui essayèrent de lui résister durent se rendre ou s'enfuir. Le shōgun, Yoshihide, fut au nombre de ceux qui furent obligés d'aller se réfugier dans le sud. Peu de temps après, Yoshiaki, qui était devenu shōgun, prit ombrage de la trop grande puissance de Nabunaga, et, oubliant les services que celui-ci lui avait rendus, il tenta de le faire assassiner; mais son complot fut déjoué, et Nabunaga le déposa. A partir de ce moment, la famille de Ashikaga qui, pendant plus de deux cent trente

ans, avait vu ses membres chargés du shōgunat, cessa de jouir de ce privilége. Nabunaga, depuis son entrée à Kioto, s'était signalé par de nombreux actes utiles. Il fit, en effet, réparer le palais impérial, rappela d'exil ceux qui s'étaient enfuis lors de la guerre, fit réparer les routes, soumit le clergé indocile et pacifia le pays. On vit alors la sécurité et la tranquillité renaître dans la capitale. En récompense de ses services, l'empereur le nomma Udaijin. Nabunaga envoya son général Hideyoshi contre la famille Mōri, qui refusait de se soumettre, et se préparait à le rejoindre avec ses troupes, lorsqu'il fut assassiné par Akechi-Mitsuhide, l'un de ses généraux; son fils, Nobutada, subit le même sort. A cette nouvelle, Hideyoshi revint sur ses pas pour combattre l'assassin qui fut tué peu après. Vers ce temps-là, un Japonais coupable d'assassinat s'enfuit à Goa pour éviter le châtiment de son crime. Là, il se convertit au catholicisme et revint au Japon sur un navire portugais qui le débarqua dans la province de Satsuma, ainsi que des missionnaires catholiques, au nombre desquels se trouvait saint François-Xavier. Le prince de Satsuma leur donna audience, et, après les avoir interrogés, il les chassa. Ces missionnaires partirent alors et vinrent aborder dans les provinces de Suwo et Bungo. Là, les princes O-uchi-Yoshitaka et O-tomo-yoshi-Shige les favorisèrent, ce qui engagea d'autres missionnaires à venir les rejoindre. Un d'entre eux obtint même une audience du shōgun Yoshiteru et lui demanda l'autorisation de propager sa religion. Cette demande ayant été favorablement accueillie, on finit par construire à Kioto, malgré l'opposition des bonzes, une église qui prit le nom de Nambanji. Cette religion fit des progrès si rapides, qu'en peu de temps on compta plus de cent cinquante mille prosélytes. Plus tard, lorsque Hideyoshi vint à Nagasaki pour son expédition contre le prince de Satsuma, les missionnaires vinrent pour lui présenter leurs hommages. Indigné de leur arrogance, Hideyoshi les fit arrêter, en fit exécuter quelques-uns, détruisit l'église de Nambanji et défendit sévèrement de pratiquer la religion

chrétienne. Peu de temps après, il fit rechercher ceux des missionnaires qui se cachaient dans les environs de Kioto et d'Osaka et fit mettre à mort plusieurs milliers de chrétiens. Mais il ne put parvenir à faire disparaître cette religion.

106. — Go-Yosei-Tennō, cent sixième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1587 à 1611 ap. J.-C. Ère japonaise : 2247 à 2271.)

Go-Yosei-Tennō régna de 2247 à 2271; il était petit-fils d'Oki-Machi-Tennō, qui abdiqua en sa faveur. Hideyoshi, après avoir fait tuer Mitsuhide, l'assassin d'Ota-Nabunaga, lui donna, au lieu de ses enfants, son petit-fils Hidenobu pour successeur. Par suite de la jeunesse de ce prince, il se réserva pour lui-même le pouvoir exécutif. Ce fut alors que l'un des anciens généraux de Nabunaga, nommé Shibata-Katsuiye, mécontent de la conduite de Hideyoshi, se souleva contre lui. Hideyoshi le battit, le tua, et soumit toutes les provinces du Hokurokudō. Poursuivant ses conquêtes, il soumit ensuite Shikoku, Kiushiu et les provinces de l'est, si bien qu'au bout de dix ans, tout le Japon se trouva soumis à son autorité. N'ayant plus rien à conquérir au Japon, Hideyoshi songea à porter ses armes à l'étranger. Désirant avoir un prétexte pour justifier sa conduite, il envoya un ambassadeur au roi de Corée, le priant de lui fournir des guides pour une expédition contre la Chine. Le roi refusant de le faire, il lui déclara la guerre, et, malgré l'aide des Chinois, il ne tarda pas à s'emparer de la capitale et à faire deux princes royaux prisonniers. Il se préparait à envahir la Chine, lorsque l'empereur de ce pays lui fit demander la paix. Hideyoshi fit alors revenir ses troupes, mais, s'apercevant après coup que la lettre de l'empereur de Chine était loin d'être humble, il réorganisa une expédition contre lui. Les troupes avaient déjà remporté plusieurs victoires en Corée, lorsque la mort vint le surprendre. Dans son testament, il ordonna à ses généraux de revenir au Japon. Hiedeyoshi, qui était de

basse extraction, ne connaissait pas lui-même la généalogie de sa famille. Cependant, lorsqu'il arriva au pouvoir, il essaya de faire croire qu'il descendait de la famille Taira et tâcha de se faire nommer Sei-i-tai-Shōgun; mais, comme ce titre était héréditaire dans la famille Minamoto, il ne put y parvenir et tenta de se faire nommer Kampaku. Ce titre revenait également de droit à la famille Fujiwara; mais, craignant de le mécontenter, le gouvernement lui accorda ce qu'il demandait et lui donna le nom de famille de Toyotomi. Quelques années avant sa mort, il se démit de ses fonctions en faveur de son fils adoptif, Hidetsugu; mais il continua, en réalité, à exercer le pouvoir jusqu'à sa mort, sous le nom de Taikō. Hidetsugu étant un libertin et un homme cruel, Taikō fut obligé de le faire mettre à mort; il lui donna pour successeur son propre fils Hideyori. Ce jeune homme étant encore sans expérience, son père, Taikō, lui constitua par testament un conseil de régence composé de Tokugawa-Yeyasŭ, Maeda-Toshiye, etc. Toshiye mourut peu après, et Yeyasŭ se trouva être seul régent. Sa popularité augmentait de jour en jour, lorsque l'un des anciens favoris de Taikō, Ishida-Mitsumari, tâcha de persuader à plusieurs Daïmios, tels que Mōri-Terumoto, Uesugui, Kage-Katsu, etc., qu'il avait reçu l'ordre secret de Hideyori de faire périr Yeyasŭ. Kagekatsu ayant alors pris les armes dans ses domaines, à Aidzu, Yeyasŭ marcha contre lui, et Mitsunari, désirant le prendre entre deux feux, leva l'étendard de la révolte à Osaka. Yeyasŭ revint alors sur ses pas pour soumettre Mitsunari, et les deux armées se rencontrèrent à Sekigahara, dans la province de Minō. Le choc fut terrible, et, après une lutte acharnée, la victoire resta à Yeyasŭ; le pouvoir passa alors entre ses mains et peu après il fut nommé Sei-i-tai-Shōgun. Hideyori se trouva alors, pour ainsi dire, éclipsé. Yeyasŭ se démit peu après de ses fonctions et se retira dans la province de Suruga. Il est bon d'ajouter ici que Yeyasŭ appartenait à la famille Minamoto et que ses ancêtres s'étaient établis dans la province de Mikawa, dont ils devinrent

les seigneurs. Lorsque son père mourut, Yeyasŭ agrandit peu à peu ses domaines et devint assez influent. Du temps de Hideyoshi, Yeyasŭ reçut de ce général l'ordre de céder au gouvernement son fief de Mikawa, ainsi que plusieurs autres; en échange, on lui donna cinq provinces de l'est. Ce fut à partir de ce moment qu'il s'établit à Yedo, grande plaine marécageuse, couverte de quelques rares maisons. Yeyasŭ y fit construire son château et y fit tracer des routes et bâtir des maisons. Cette nouvelle ville s'accrut rapidement et devint la plus grande du Japon. Sous ce règne, le prince de Satsuma reçut l'ordre d'exiger le tribut du roi de Liukiu. Celui-ci ayant refusé de se soumettre à cette exigence, il lui déclara la guerre, s'empara de sa capitale et le fit prisonnier. Le shōgun le fit remettre en liberté, mais autorisa le prince de Satsuma à conserver un droit de souveraineté sur Liukiu. Ce fut aussi sous ce règne qu'eut lieu l'introduction de la graine de coton au Japon, et la culture de cette graine s'y développa rapidement. Le tabac fit également son apparition à cette époque, et sa culture se répandit dans tout le pays, malgré la défense faite par les autorités.

107. — Go-Mino-o-Tennō, cent septième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1612 à 1629 ap. J.-C. Ère japonaise : 2272 à 2289.)

Go-Mino-o-Tennō régna de 2272 à 2289. Pendant l'administration de Taikō-Hideyoshi, parut une notification interdisant la pratique du christianisme au Japon. Peu à peu néanmoins, cette religion reprit son prestige, et le gouvernement finit par donner l'ordre aux étrangers chrétiens, ainsi qu'à leurs prosélytes indigènes, d'avoir à quitter le Japon. Toyotomi-Hideyori, fils de Taikō, haïssant la famille de Tokugawa, leva une armée à Osaka pour faire la guerre à cette famille. Tokugawa-Yeyasŭ et son fils, le shōgun Hidetada, vinrent à la tête d'une puissante armée attaquer le château d'Osaka et contraignirent Hideyori à faire la paix. Peu de

temps après, les hostilités éclatèrent de nouveau; cette fois, Hideyori fut tué et le château d'Osaka tomba aux mains de l'ennemi. Cette année fut la première de la période Genna (1615 ap. J.-C., 2275 de l'ère du Japon) et inaugura la pacification du Japon. Yeyasŭ distribua alors des terres à tous les barons féodaux. Cette distribution fut faite d'une manière fort adroite et dans le but de les maintenir dans l'obéissance les uns par les autres. Les grands vassaux de la couronne, dont le revenu dépassait 10,000 koku de riz, étaient nommés Daïmios; leur nombre s'éleva plus tard à deux cent quatre-vingts. Yeyasŭ fit paraître une loi par laquelle il prescrivait aux Daïmios et à toute la classe des Samurai leurs devoirs envers l'État; cette loi fut nommée Genna-rei. Il fit également, de concert avec le kampaku Nijō-Akizane, un autre règlement pour la cour de Kioto; ce shōgun fit également paraître un recueil de pénalités; mais le véritable code des shōgun ne fut terminé que du temps des shōgun Tsunayoshi et Yoshimune. Les Daïmios adoptèrent presque tous ce code. Yeyasŭ avait fait frapper une monnaie en or, d'une valeur d'un rio, nommée Koban; mais, comme le prix des denrées variait souvent, il fit faire des pièces d'argent de valeurs différentes pour faciliter les relations commerciales. Avant l'établissement du shōgun de la famille de Tokugawa, les différents Daïmios, indépendants jusqu'au moment où Yeyasŭ mit tout le pays sous sa domination, avaient exploité chacun pour son compte des mines d'or et d'argent, dont le produit était converti par eux en monnaie. Sur le conseil d'Okubo-Nogayasŭ, qui était originaire de la province de Kaï, Yeyasŭ s'occupa de la question des mines dont il donna la direction à Okubo. Ce fonctionnaire commença alors à faire exploiter les mines d'Idzu, de Sado et d'Iwami qui se composaient en grande partie de mines d'or et d'argent. Plus tard, on découvrit un grand nombre de mines dans diverses provinces et les exploitations devinrent de plus en plus importantes. Yeyasu renvoya dans leur pays des Coréens faits prisonniers lors de l'expédition de Taiko et ordonna à Sō-Yoshi-Toshi, prince de Tsushima,

de renouer des relations avec ce pays. La Corée envoya alors des ambassadeurs au Japon, coutume qui se continua à chaque changement de shōgun. A partir de cette époque, les princes de Tsushima furent toujours chargés de recevoir les ambassadeurs coréens. Vers cette époque, des navires hollandais vinrent à Sakai et les capitaines de ces navires demandèrent à être autorisés à faire le commerce. Yeyasŭ fit venir à Yedo le capitaine d'un de ces navires à qui il demanda des renseignements sur les pays étrangers. Ayant alors appris qu'il existait des pays étrangers, tels que l'Europe, l'Asie, l'Amérique et l'Afrique, etc., le shōgun conçut le dessein d'entamer avec ces pays des relations commerciales. Aussi, à l'arrivée de différents navires anglais, de vaisseaux venant des Philippines, du Cambodge, d'Annam, de Macao, etc., donna-t-il audience aux capitaines de ces navires, qu'il autorisa à faire du commerce et auxquels il remit des lettres pour leurs souverains respectifs. Peu après, il envoya dans les possessions espagnoles du Nouveau-Monde un navire japonais qui revint au bout d'un an. Le prince de Sendai-Date-Masamune envoya aussi alors un de ses sujets en Italie pour y prendre des renseignements sur la religion, les mœurs, etc. Yeyasŭ, voulant renouer des relations avec la Chine, envoya au souverain de ce pays une lettre qu'il lui fit remettre par l'intermédiaire du roi de Liukiu. Dans cette lettre, il lui faisait observer que tel pays riche en mines manque d'étoffes, tel autre riche en céréales manque d'instruments, et ainsi de suite; voulant dire par là que les pays, par l'échange de leurs produits, doivent suppléer à l'insuffisance de l'un par le superflu de l'autre, et que par suite il demandait que les navires chinois et japonais pussent aborder et faire du commerce dans les deux pays. L'empereur de Chine ne répondit pas à cette lettre, mais des négociants chinois vinrent en grand nombre au Japon. Yeyasŭ protégeait puissamment les lettres et les sciences et appelait fréquemment à la cour les savants Fujiwara-Susumu et Hayashi-Nobukatsu pour leur demander des conseils en matière d'administration.

Il fit aussi imprimer, avec des caractères mobiles en bois et en cuivre, plusieurs ouvrages chinois tels que *Kōshi Kegō, Joguwan sei yō,* etc. Il donna également ordre de rechercher les livres rares et de valeur, et ainsi sa bibliothèque se trouva enrichie de nombreux ouvrages qui facilitèrent l'essor que prit la littérature. Quelque temps après, Yeyasŭ mourut et son fils Hidetada fut nommé shōgun; aussitôt nommé, il se rendit à Kioto pour faire à l'empereur hommage de fidélité. L'ex-empereur, Go-Yozei-Tennō, profita de cette occasion pour lui adresser les paroles suivantes : « Votre père vient « malheureusement de mourir; vous voilà maintenant sans « conseiller désintéressé, c'est donc à vous qui avez le bon- « heur de devenir shōgun en temps de paix, de faire les étu- « des nécessaires pour apprendre tout ce que doit savoir un « bon administrateur. Votre père, moins heureux que vous, « vint au pouvoir pendant que la guerre civile ravageait no- « tre pays; il n'a, par conséquent, pu faire à cet égard tout « ce qu'il aurait voulu. Soyez donc zélé, laborieux et fidèle à « votre souverain, et surtout chassez de votre esprit les rêves « fallacieux de l'ambition! »

Hidetada, profondément touché de ces paroles simples mais sensées, se conforma pendant toute sa vie aux conseils qu'il venait de recevoir. Désirant avoir des renseignements précis sur le christianisme, Hidetada envoya un de ses sujets nommé Ibi-Masayoshi en Europe pour étudier attentivement les principes de cette religion. Masayoshi revint au Japon au bout de sept ans, et fut immédiatement appelé au palais pour y faire son rapport. Hidetada l'écouta attentivement jour et nuit sans interruption, jusqu'à ce qu'il eût fini de parler. Pendant la durée de cette lecture, quelques courtisans firent observer à Hidetada, qu'il se fatiguait ainsi au détriment de sa santé. Le shōgun leur répondit : « Vous parlez de ma « fatigue, Messieurs, mais qu'est-elle en comparaison des « fatigues, je dirai plus des souffrances, des privations et des « dangers que Ibi-Masayoshi n'a pas craint d'affronter pour « remplir fidèlement sa mission? » Après avoir tout entendu

et bien réfléchi, Hidetada conclut que la religion chrétienne serait nuisible au Japon, et il renouvela l'interdiction qui pesait déjà sur la pratique de ce culte. Au commencement de la période Genna, c'est-à-dire en 2770, le shōgun fit paraître un édit déterminant le contingent militaire que devait fournir chaque feudataire de l'Empire. Cet édit fut modifié en 2790. Sous ce shōgun, le Dai-Sōjō (haut grade ecclésiastique), Tenkai, demanda l'autorisation de construire un temple à Shinobu-Gaoka dans Yedo (cet emplacement se nomme actuellement Uyeno). En réponse à cette demande, le gouvernement se chargea de cette construction, dont il fit payer les frais par plusieurs Daimios. Ce temple fut nommé Kuwan-ei-ji, et Tenkai fut chargé d'y officier. Peu de temps auparavant, le gouvernement avait fait construire à Shiba (un des quartiers de Yedo), dans l'enceinte du temple Zōjōji, une chapelle mortuaire ainsi qu'un tombeau dédié à l'ex-shōgun Yeyasŭ. A partir de cette époque, les temples de Zōjōji et de Kuwan-ei-ji devinrent les lieux de sépulture des shōgun.

108. — Mioshō-Tennō, impératrice, cent huitième souverain du Japon. (Ère chrétienne : 1630 à 1643 ap. J.-C. Ère japonaise : 2290 à 2303.)

Mioshō-Tennō, qui succéda à Go-Mino-o-Tennō, régna de 2290 à 2303. Cette impératrice était fille de Go-Mino-o-Tennō et de l'impératrice Too-Fuku-no-in, qui était fille du shōgun Hidetada. Pendant les huit cent-soixante années qui s'écoulèrent entre le règne de l'impératrice Shōtoku-Tennō et le règne dont nous allons parler, le trône n'avait été occupé que par des empereurs. Le shōgun Yemitsŭ qui avait succédé à son père Hidetada, sous le règne précédent, était venu à Kioto lors de son avénement au trône, pour faire hommage de fidélité à son souverain; il revint également dans la capitale avec la même intention, quand l'impératrice Mioshō-Tennō monta sur le trône.

L'ex-shōgun Yeyasŭ, étant mort dans la province de Su-

ruga, fut d'abord enterré à Kunō; mais, quelque temps après, on transporta ses restes à Nikkō, dans la province de Shimodzuke, où on construisit un temple en son honneur. Il y était vénéré sous le titre posthume de Tōshō-Dai-Gon-gen. Lorsque Hidetada mourut à Yedo, on lui éleva à Shiba un temple dont la magnificence dépassait celle du tombeau de Yeyasŭ. Yemitsŭ fit décorer les temples de Nikkō aussi luxueusement que possible, et les frais de construction et autres furent en partie payés par les Daimios. Les habitants de Liukiu, les Coréens et les Hollandais eux-mêmes furent heureux de contribuer par des présents à l'ornementation de la chapelle mortuaire. Ces temples, qui existent encore de nos jours, surpassent de beaucoup en richesse et en beauté les autres temples du Japon. Yemitsŭ fit frapper une nouvelle monnaie, nommée *Kuwan-yei-Tsū-ho*, qui était en cuivre. Depuis longtemps déjà, il y avait au Japon trois sortes de monnaies de cuivre, frappées dans le pays. Ces monnaies, ayant été accaparées pour faire des cloches et des statues de Bouddha, leur quantité diminua beaucoup, et l'on fut obligé d'importer des monnaies chinoises que l'on paya avec de l'or japonais. A partir de Yemitsŭ, on cessa d'avoir recours à ce procédé coûteux. Ce shōgun, voyant que l'édit lancé contre le christianisme restait lettre morte, défendit sous peine de mort de construire des navires de grande dimension afin d'empêcher les voyages à l'étranger. Il fit également fermer les ports ouverts au commerce international et permit seulement aux Hollandais et aux Chinois de résider au Japon, et cela dans le seul port resté ouvert, c'est-à-dire Nagasaki. Sur ces entrefaites, les chrétiens japonais de Shimabara se révoltèrent et il fallut trois mois aux troupes du gouvernement pour les ramener à l'obéissance. Ce soulèvement eut pour résultat de rendre les mesures encore plus sévères. A cette époque, les Portugais et les Espagnols, ayant des colonies, telles que Macao, les Philippines, etc., passaient souvent au Japon. Mais, comme ils étaient les principaux promoteurs du christianisme dans ce pays, on fut plus sévère pour eux que pour les gens d'une

autre nationalité. On cite la phrase suivante extraite d'une dépêche officielle de Yemitsŭ au gouverneur de Nagasaki : « Si ma dynastie (celle des Tokugawa) vient à disparaître par « suite de guerres intestines, la honte n'en rejaillit que sur « moi; mais, si un pouce de notre terrain venait à passer dans « des mains étrangères, cela serait une honte nationale. » Cette phrase prouve bien que le but de ce shōgun, en interdisant la religion chrétienne au Japon, était d'éviter toute possibilité de complication politique qui aurait pu amener soit une guerre avec l'étranger, soit des insurrections dans le pays.

109. — Go-Kōmiō-Tennō, cent neuvième empereur. (Ère chrétienne: 1644 à 1654 ap. J.-C. Ère japonaise: 2304 à 2314.)

Go-Kōmiō-Tennō, qui succéda à l'impératrice Mioshō-Tennō, régna de 2304 à 2314. Du temps de Yeyasŭ, Tenkai, qu'il protégeait beaucoup, fut nommé par lui directeur du temple de Zazen-in à Nikkō. Ce prêtre conseilla à Hidetada et à Yemitsŭ, les deux successeurs de Yeyasŭ, de demander à la cour de Kioto de vouloir bien envoyer un prince du sang qui deviendrait bonze à Nikkō. Le but de cette démarche était d'avoir au besoin sous la main et à l'abri des tentatives de rebelles quelconques un prince qui, le cas échéant, pourrait monter sur le trône. Après la mort de Tenkai et du vivant de son successeur Kōkai, le shōgun fit cette demande à la cour, qui fit droit à sa requête. En conséquence, le prince Shuchō-Shinnō fut envoyé à Nikkō où il entra dans les ordres et prit le titre de Rin-nōji-no-Mia. Cette coutume s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Vers cette époque, la dynastie des Ming qui gouvernait la Chine fut renversée par la dynastie tartare des Shin ou Tsin, et les partisans des vaincus envoyèrent demander des secours au Japon. Mais le gouvernement du shōgun refusa d'acquiescer à leur demande, jugeant avec raison, que, le Japon se relevant à peine de ses guerres intestines, le moment serait mal choisi pour entreprendre une guerre à l'étranger. Jusqu'à cette époque, la

ville de Yedo avait été pauvre et l'eau potable y était peu abondante. Sous l'administration de Yemitsŭ, on creusa deux canaux, l'un allant prendre l'eau du Tamagawa à quelques lieues de la ville, l'autre s'approvisionnant au lac d'Inokashira. Les eaux ainsi amenées à Yedo furent distribuées dans la ville, au moyen de tuyaux en bois, aux endroits où le besoin s'en faisait le plus sentir. Ce fut à cette époque que Yui-Shōsetsu voulut se révolter contre le shōgun; mais, ayant échoué, il se donna lui-même la mort. L'empereur Go-Kōmiō-Tennō était très-instruit et énergique ; aussi se proposait-il de ressaisir le pouvoir, quand la mort vint le surprendre. Déjà, depuis plusieurs règnes, il était d'usage de brûler la dépouille mortelle des empereurs, mais on renonça à cette pratique sur la demande d'un habitant de Kioto.

110. — Go-sai-in-Tennō, cent dixième empereur. (Ère chrétienne : 1655 à 1662 ap. J.-C. Ère japonaise : 2315 à 2322.)

Le successeur de Go-Komiō-Tennō fut Go-sai-in-Tennō, qui régna de 2315 à 2322. Il était le sixième fils de Go-Mino-o-Tennō et le frère cadet de Go-Komiō-Tennō. Ce dernier étant mort sans postérité, son frère Go-sai-in-Tennō lui succéda. A cette époque, une grande partie de Yedo fut ravagée par le feu, et un grand nombre de personnes trouvèrent la mort dans les flammes. Un des ministres du shōgun, Madsudaira Nobutzuna, donna l'ordre à plusieurs daimios de rentrer provisoirement dans leurs provinces. Il empêcha ensuite de reconstruire trop rapidement la ville et lança des ordonnances interdisant le luxe. Ces sages mesures empêchèrent le prix des denrées et du bois de s'élever, ce qui diminua d'autant les souffrances de la population victime de l'incendie.

111. — Reigen-Tennō, cent onzième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1663 à 1686 ap. J.-C. Ère japonaise : 223 à 2346.)

Reigen-Tennō régna de 2323 à 2346. Il était le treizième

fils de Go-Mino-o-Tennō, qui abdiqua en sa faveur. Sous ce règne, le shōgun Yetsuna fit composer par Hayashi-Haru-hatsu un ouvrage historique de 310 volumes, intitulé *Hon-chō-Tsugan.* Tokugawa-Mitsu-kuni, prince de Mito, ouvrit à cette époque un établissement où il réunit plusieurs savants qui avaient pour mission de composer une histoire détaillée du Japon. Cet ouvrage fut, sur l'ordre de l'empereur, intitulé *Dai Nihon-Shi.* Sur ces entrefaites, un navire anglais vint à Nagasaki pour demander à faire du commerce ; mais, les Hollandais ayant dit aux fonctionnaires de la ville que le roi d'Angleterre avait pour femme une Portugaise, on refusa de permettre au capitaine de séjourner dans le port.

Depuis que les shōgun avaient établi leur résidence à Yedo, la ville et la population s'étaient considérablement augmentées, et, pour approvisionner ses marchés, il était nécessaire de faire des envois considérables de comestibles venant des autres provinces. Les vivres provenant des provinces de l'ouest arrivaient facilement, mais les envois des provinces du nord, telles que Dewa et Mutsu, qui justement produisaient le plus de céréales, étaient difficiles et peu réguliers. Il y avait, à cette époque, à Yedo, un riche négociant nommé Kawamura-Yasuharu qui, par sa position même, connaissait à fond les moyens à employer pour assurer la régularité des envois qu'on lui faisait. Le gouvernement lui fit donner l'ordre d'établir un service régulier de jonques qui seraient chargées d'approvisionnements nécessaires à la ville. Ce négociant fit construire un certain nombre de navires solides, qu'il fit monter par des équipages d'élite ; de plus, il détermina le tonnage exact de chacun de ces navires et la route qu'ils devraient suivre. Pour ceux qui venaient de la province de Mutsu, l'itinéraire était fort simple ; ils devaient, en effet, suivre la côte et se rendre directement à Yedo. La longueur du voyage était de 150 ri. Quant aux navires qui venaient de la province de Dewa, ils devaient partir de Sakada, redescendre jusqu'à Shimonoseki, et venir à Yedo par la mer Intérieure, ce qui faisait un voyage de 800 ri. L'établissement de ces deux lignes

simplifia considérablement la question de l'approvisionnement et fit beaucoup de bien aux habitants de la ville. Le gouvernement donna en récompense une somme de 3,000 rio à Kawamura-Yasuharu. Quelque temps après, ce négociant fut chargé de faire curer les rivières d'Osaka et d'ouvrir un nouveau canal qui fut nommé Ajikawa.

Sous ce règne, le gouvernement du shōgun créa un bureau chargé des observations astronomiques et en confia la direction à Yasui-Santetsu. Ce fut également vers cette époque que vécut Seki, célèbre mathématicien et fondateur de l'école Sekiriu.

112. — Higashiyama-Tennō, cent douzième empereur. (Ère chrétienne : 1687 à 1709 ap. J.-C. Ère japonaise : 2347 à 2369.)

Higashiyama-Tennō régna de 2347 à 2369. Le shōgun Tsunayoshi, qui vécut sous ce règne, fut un puissant protecteur pour les lettres et les sciences, dans lesquelles il était lui-même très-versé. Aussi faisait-il souvent venir les grands fonctionnaires et les princes auxquels il expliquait divers passages des classiques. Il fit construire, à Yushima (un des quartiers de Yedo), un temple dédié à Confucius et le dota d'une terre rapportant un revenu de 1000 koku de riz. Durant la période de Genroku, c'est-à-dire en 2550 (1690 ap. J.-C.), le médecin hollandais Kaempfer vint à Nagasaki. Le shōgun Tsunayoshi, ayant ouï dire qu'il était fort savant, lui donna fréquemment audience. Kaempfer a écrit un ouvrage très-connu sur le Japon. Vers ce temps-là, le gouvernement du shōgun ordonna à tous les daimios de dresser des plans détaillés de leurs territoires. Tsimayoshi était très-libéral et donnait sans compter. Aussi y eut-il bientôt dans le trésor un déficit considérable qu'il tâcha de combler en altérant les monnaies.

113. — Naka-Mikado-Tennō, cent treizième empereur. (Ère chrétienne : 1710 à 1735 ap. J.-C. Ère japonaise : 2370 à 2395.)

Naka-Mikado-Tennō régna de 2370 à 2395. Sous son règne,

le nouveau shōgun Yenobu voulut améliorer les monnaies altérées et revenir aux anciennes ; mais, voyant que ce procédé supprimerait la moitié du numéraire, il fit faire une nouvelle monnaie de bon aloi, mais plus petite. Cette mesure ne fut qu'en partie réalisée, et son fils Yetsugu, qui lui succéda, fit frapper des pièces qui étaient mêmes supérieures aux anciennes. Jusqu'en 2344, le gouvernement n'avait eu recours à aucune mesure restrictive ayant rapport au nombre de navires étrangers venant dans le pays et n'avait point empêché l'exportation du numéraire. Mais, voyant que l'argent s'en allait en grande partie à l'étranger, il fit paraître un décret limitant le nombre des navires autorisés à entrer dans les ports du Japon, ainsi que le chiffre du numéraire qu'ils pourraient exporter. Alors, comme les Japonais et les Chinois de Nagasaki se livrèrent à la contrebande sur mer, on rendit les mesures encore plus sévères, et les daimios de la côte ouest reçurent l'ordre de réprimer sévèrement la contrebande. Vers cette époque, des missionnaires catholiques portant le costume japonais et parlant la langue japonaise vinrent débarquer dans l'île de Yakushima. Le prince de Satsuma les fit aussitôt arrêter et les envoya à Yedo, à la disposition du shōgun. Un savant célèbre, nommé Arai-Kimumi, fut alors chargé par lui de les interroger et de savoir ce qu'ils étaient venus faire au Japon. Ils répondirent que leur seul but en venant avait été de répandre la religion chrétienne. Arai les questionna alors sur l'Europe et sur les diverses sciences qui leur étaient connues, puis il les fit enfermer. Ils moururent peu de temps après. Yoshimune, autre shōgun qui vécut sous ce règne, s'intéressait beaucoup à l'astronomie et fit construire un observatoire à Kanda. Il fit aussi acheter un calendrier européen, qu'il fit traduire par un savant, nommé Nakane-Genkei. Il reconnut alors la précision de ce calendrier; mais, craignant de froisser la population, il ne le fit pas adopter. Ce shōgun s'occupa également d'affaires criminelles et s'efforça de faire donner le minimum de la peine aux coupables. Il permit aussi aux parents ou aux amis de tout individu condamné

injustement de demander une révision du jugement. Il ordonna également de n'employer la torture que dans les cas où il y avait des preuves flagrantes de culpabilité et un refus opiniâtre de la part du coupable de faire des aveux. Yoshimune fit publier un recueil de toutes les lois promulguées depuis Yeyasŭ, et donna à cet ouvrage, composé de 15 volumes, le titre de *Hatto-Gaki*. Il fit reviser et compléter le code pénal et prit lui-même part aux discussions qui eurent lieu à ce sujet. Ce code, connu sous le nom de *Kuji-Kata-Sadame-Gaki*, fut appliqué jusqu'à ces derniers temps. Ce shōgun s'occupa également de questions industrielles et fit examiner les produits étrangers servant à la consommation du Japon. Il encouragea la fabrication de ceux de ces articles qui pouvaient être manufacturés au Japon. Il fit semer du ginseng venant de Corée, à Nikkō, et dans la province de Shinano ; il fut le premier à introduire la culture de la canne à sucre au Japon, et ordonna à quelques négociants chinois, résidant à Nagasaki, de lui faire connaître les procédés de fabrication du sucre. Plusieurs autres industries furent également encouragées par lui. Il fit importer des chevaux hollandais, coréens et chinois pour faire de l'élevage.

Yoshimune aimait beaucoup à lire les ouvrages de médecine ; aussi ordonna-t-il à ses médecins de publier un petit ouvrage intitulé *Fukiu-Riu-Hō*, qui n'était autre chose qu'une sorte de manuel d'hygiène pratique, à l'usage des populations de la campagne. Il fonda à Yedo un hôpital gratuit pour les indigents. Jusqu'à cette époque, la collection des impôts s'était faite d'après deux systèmes différents : d'après le premier, nommé Jōmen, le taux de l'impôt était fixé une fois pour toutes; d'après le second, nommé Mi-tori, le taux variait chaque année selon l'abondance de la récolte. Comme ce dernier système était très-défectueux et amenait de fréquentes complications, il ordonna aux fonctionnaires des différentes provinces d'engager la population à n'employer que le premier système ; toutefois, lorsque l'année était mauvaise, il envoyait des commissaires chargés de faire une remise d'impôt. Pendant

son administration, le pays fut gouverné d'une manière toute paternelle, ce qui du reste eut lieu sous tous les shōgun de la famille Tokugawa. Tant que Yoshimune fut au pouvoir, les arts et l'industrie prirent un grand développement et l'aisance devint pour ainsi dire générale. L'agriculture même était si florissante que, à cette époque-là, 100 koku de riz ne valaient que 45 rio. Ce fait extraordinaire valut à Yoshimune le surnom de Kome-Shōgun (littéralement : Shōgun au riz). D'après le recensement fait après sa mort, la population du Japon était de 26,080,000 âmes.

114. — Sakura-Machi-Tennō, cent quatorzième empereur. (Ère chrétienne : 1736 à 1746 ap. J.-C. Ère japonaise : 2396 à 2406.)

Sakura-Machi-Tennō, qui succéda à Naka-Mikado-Tennō, régna de 2396 à 2406. Sous ce règne, l'abondance du riz fit tellement baisser sa valeur, que les paysans, les bourgeois et même les fonctionnaires qui touchaient leur traitement en riz eurent à en souffrir. Le gouvernement essaya d'en forcer le cours en déclarant qu'on ne pourrait vendre les 100 koku de riz moins de 70 rio, mais il ne put atteindre ce résultat. Voyant que le numéraire était trop rare et la valeur des pièces de monnaie trop élevée, on changea le système monétaire et on fit faire de nouvelles pièces de valeur moindre. Ce fut même alors que, pour la première fois, on fit frapper des pièces de monnaie en fer.

115. — Momozono-Tennō, cent quinzième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1747 à 1762 ap. J.-C. Ère japonaise : 2407 à 2422.)

Momozono-Tennō, qui régna de 2407 à 2422, succéda à Sakura-Machi-Tennō. Ce règne qui, comme le précédent, fut marqué par une paix profonde, favorisa singulièrement le développement des arts et de l'industrie, et tous les clans du

Japon entrèrent à l'envi dans la voie du progrès. La production totale du riz fut d'environ 60,000,000 de koku.

116. — Go-Sakura-Machi-Tennō, impératrice, cent seizième souverain du Japon. (Ère chrétienne : 1763 à 1770 ap. J.-C. Ère japonaise : 2423 à 2430.)

L'impératrice Go-Sakura-Machi-Tennō régna de 2423 à 2430. Elle était fille de Sakura-Machi-Tennō et sœur aînée de Momozono-Tennō. Le fils de son frère étant trop jeune pour prendre en main les rênes du gouvernement, elle monta sur le trône. Sous ce règne, le shōgun Yeharu fonda une école de médecine à Kanda; cette école porta le nom de Seiju-Kuwan. Vers cette même époque, le prince de Higo, Hosokawa-Shigekata, se fit remarquer pour la bonne manière dont il administrait son territoire. En effet, il fit des économies; il encouragea la sériciculture, développa l'instruction publique et revisa le code pénal qui était en vigueur dans ses domaines. Il fut puissamment aidé dans tous ses actes par son ministre Hori-Katsuna.

117. — Go-Momozono-Tennō, cent dix-septième empereur. (Ère chrétienne : 1771 à 1779 ap. J.-C. Ère japonaise : 2431 à 2439.)

Go-Momozono-Tennō régna de 2431 à 2439. Il était fils aîné de Momozono-Tennō et succéda à Go-Sakura-Machi-Tennō, après l'abdication de ce dernier. Sous ce règne, un habitant de Mitō, nommé Nagakubo-Genshu, publia un plan détaillé du Japon auquel il donna le nom de *Nippon-Yochi-Rotei-Zenzu.* Ce travail, qui nécessita de nombreux voyages, ainsi qu'une compilation minutieuse des travaux de ce genre déjà publiés, lui prit plus de vingt ans. Le shōgun qui était au pouvoir à cette époque avait un ministre fort puissant nommé Tanuma-Okitsugu; comme ce ministre était facile à corrompre, on ne tarda pas à voir de nombreux désordres se produire dans l'administration.

118. — Kōkaku-Tennō, cent dix-huitième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1780 à 1816 ap. J.-C. Ère japonaise : 2440 à 2476.)

Kōkaku-Tennō régna de 2440 à 2476. Nesugni-Haru-Nori, prince de Yonesawa, se distingua sous ce règne par son économie, par les encouragements qu'il donna aux lettres et aux arts, à l'industrie séricicole, à la culture du thé, etc. Il fit construire dans chaque village un magasin destiné à contenir les réserves de riz; aussi, en 2440, lorsqu'une famine vint ravager le Japon, la population de Yonesawa n'eut pas à souffrir de la faim. Le ministre Tanuma fut alors destitué pour concussion par le shōgun et remplacé par Matsudaira-Sadanobu. Le nouveau ministre fit des économies, réprima les abus, et ne choisit ses fonctionnaires que parmi les gens capables; aussi l'administration fut-elle mieux dirigée. Un incendie ayant dévoré le palais impérial à Kiotō, le shōgun Yenori donna ordre à son ministre Matsudaira-Sadanobu de le faire reconstruire. Le nouveau palais fut beaucoup plus beau que l'ancien et de dimensions beaucoup plus grandes. Le shōgun fit aussi agrandir l'Université de Shōhei et y ouvrit des cours publics, auxquels tout le monde était admis. En ce temps-là, tous les clans avaient des écoles qui rivalisaient entre elles de zèle pour répandre l'enseignement. Les plus célèbres de ces établissements étaient : Le Ii-Shū-Kuwan de Higo, le Meirin-Kuwan de Nagato et le Zōshi-Kuwan de Kagoshima; le Kōjō-Kuwan de Yonesawa, le Sei-toku-Sho-in de Sakura, et le Yōkendo de Sendai.

Vers cette époque, un officier russe ramena dans l'île de Yeso des naufragés japonais et demanda à entamer des relations commerciales; mais le gouvernement japonais lui répondit que c'était contraire aux lois du pays. Matsudaira-Sadanobu se préoccupa alors d'une question pour ainsi dire négligée jusque-là; nous voulons parler de la défense des côtes, dans le cas d'une invasion étrangère. Cette question fut du reste fréquemment remise sur le tapis, à partir de ce

moment, et même plusieurs publications furent faites sur ce sujet. Vers cette même époque, Katsuragawa-Kokuzō, Maeno-Riotaka, etc., se firent remarquer par leurs études sur la langue hollandaise. Déjà, depuis quatre générations, les ascendants de Katsuragawa s'étaient fait remarquer par leurs études de hollandais. A partir de ce moment, les étudiants apprenant cette langue augmentèrent de jour en jour, et l'on vit paraître des traductions d'ouvrages traitant de diverses sciences. Le gouvernement du shōgun envoya à Yeso des commissaires chargés d'inspecter l'état du pays, et, peu de temps après, y envoya un gouverneur. Sur ces entrefaites, un navire russe vint à Nagasaki et demanda à entamer des relations de commerce; mais on répondit, comme précédemment, à cette demande, par un refus formel. Trois ans après (2467), des Russes débarquèrent à Etrof, dans l'île de Yeso, et attaquèrent les troupes de garnison. Le gouvernement envoya des secours et les envahisseurs furent repoussés.

119. — Niukō-Tennō, cent dix-neuvième empereur. (Ère chrétienne : 1817 à 1846 ap. J.-C. Ère japonaise : 2477 à 2506.)

Niukō-Tennō régna de 2477 à 2506. Sous ce règne, Yenori fut shōgun. La paix profonde dont jouissait le Japon depuis déjà longtemps engendra le goût du luxe : le trésor en ayant été appauvri, ce shōgun fut obligé, pour réparer les brèches qui avaient été faites, de faire frapper une nouvelle monnaie de mauvaise qualité et d'altérer les anciennes. Ce shōgun nomma ministre le daimio Midzuno-Tadakuni. C'était un homme très-distingué, qui réprima le luxe, remit en vigueur les anciennes institutions et s'occupa de la réorganisation de l'armée. Yenori, voyant que, malgré la défense qui en avait été faite, des navires étrangers venaient de temps en temps sur la côte, donna l'ordre de bombarder désormais ceux qui s'approcheraient du littoral. Plus tard, il

modifia cette ordonnance, en disant que les naufragés devraient être recueillis et nourris et que l'on devrait tirer seulement sur les navires s'approchant de la côte dans des intentions hostiles. Un navire de guerre hollandais vint alors à Nagasaki avec une lettre du roi de Hollande qui conseillait au shōgun de renouer des relations avec les peuples étrangers en ouvrant le pays. Le shōgun répondit à cette lettre en disant qu'il ne pouvait changer les lois traditionnelles du Japon. Vers ce temps-là, l'empereur, ayant remarqué que bien des fonctionnaires de la cour étaient très-ignorants, conçut le dessein de fonder à leur usage une école, dont l'étendue permettrait de recevoir une centaine d'élèves entre quinze et quarante ans. Les fonds nécessaires pour la création de cet établissement furent donnés par le shōgun, et le nouveau collége porta le nom de Gakushū-jo, puis de Gakushū-in.

120. — Kōmei-Tennō, cent vingtième empereur du Japon. (Ère chrétienne : 1847 à 1866 ap. J.-C. Ère japonaise : 2507 à 2526.)

Kōmei-Tennō régna de 2507 à 2526. Sous son règne, deux navires américains vinrent à Uraga, et leursc apitaines demandèrent à ce que leurs nationaux fussent autorisés à faire du commerce. Le shōgun ordonna à tous les daimios du littoral d'activer le travail de la défense des côtes et répondit aux Américains que les lois du Japon ne lui permettaient pas d'accéder à leur demande. Sur ces entrefaites, les Hollandais prévinrent le shōgun que différentes puissances comptaient envoyer des ambassadeurs au Japon, pour demander à faire un traité de commerce, et cet avis eut pour résultat de faire activer les travaux de défense des côtes. Le gouvernement japonais permit alors de construire des navires de grande dimension et le prince de Satsuma fit aussitôt mettre sur les chantiers deux navires de forme européenne qu'il donna au gouvernement. Le prince de Mito suivit son exemple et en fit construire un, dont il fit également présent à l'État. Le

shōgun ordonna à Takashima et à Egawa, qui tous deux étaient versés dans l'usage des armes à feu, de dresser les troupes au maniement des armes. Plusieurs classes suivirent cet exemple, et ce fut là le début de l'adoption du système militaire à l'européenne. Le shōgun ordonna aussi au gouverneur de Nagasaki de fonder un arsenal maritime et, quelques années après, un dock. Le clan de Satsuma fonda également un arsenal maritime et fit construire une filature à l'européenne; le clan de Hizen fit construire une fonderie de canons. La vaccination fut aussi introduite au Japon, vers cette époque, par les princes de Hizen et de Mito. Sur ces entrefaites, le roi de Hollande avertit de nouveau le shōgun que les États-Unis allaient envoyer une escadre dans les eaux du Japon pour demander à faire un traité d'amitié et de commerce. Le shōgun ne tint aucun compte de cette lettre, bien que le roi lui eût conseillé d'obtempérer à ce désir. L'année suivante, on vit arriver au Japon l'escadre du Commodore Perry, qui repartit en laissant une lettre du Président des États-Unis; il ajouta qu'il viendrait prendre la réponse dans un an. L'année suivante, il revint et le gouvernement japonais consentit à signer un traité par lequel il promettait de fournir des vivres aux navires qui viendraient dans les trois ports de Shimoda, Hakodate et Nagasaki. La Russie, l'Angleterre et la France, qui vinrent ensuite successivement, signèrent un semblable traité. Quelque temps après, le ministre américain S. Exc. M. Towusend Harris vint au Japon; et après deux ans de pourparlers, le gouvernement fit un nouveau traité par lequel il ouvrait cinq ports, à savoir : Kanagawa, Hiogo et Niigata, plus Nagasaki et Hakodate. Shimoda se trouvait rayé de ce nouveau programme. La Russie, l'Angleterre, la France et la Hollande signèrent le même traité. Ces traités ayant été faits en secret et sans l'autorisation de la cour de Kioto, il y eut de nombreuses réclamations de la part des daimios et des samurai. On arrêta une cinquantaine des plus turbulents, qui furent exécutés. En outre, plusieurs daimios et fonctionnaires de la cour furent destitués, mis en retraite ou enfermés. Toute-

fois ces mesures amoindrirent le prestige du shōgun et le premier ministre Ii Naosuke fut assassiné ; le ministre Ando Nabumasa n'échappa qu'avec peine aux assassins, et même après avoir été blessé. Les ministres du shōgun demandèrent alors, pour réconcilier les deux partis, de faire épouser une princesse de la famille impériale par le shōgun Yemochi. La cour consentit à cette demande et envoya à Yedo, où fut célébré le mariage, la princesse Chikako. Pour la première fois une ambassade japonaise partit pour l'Europe, sur l'ordre du shōgun ; elle avait pour mission d'obtenir la ratification des traités. Quelque temps après, il en envoya une seconde pour retarder l'ouverture des ports de Hiogo et de Niigata. Pendant le temps qui s'écoula entre la période de Man-Yen et celle de Kei-ō, le Portugal, la Prusse, la Suisse, la Belgique, l'Italie et le Danemarck demandèrent à faire des traités avec le Japon, qui se trouva bientôt lié avec onze puissances étrangères. Sur ces entrefaites, Hitotsŭ Bashi fut nommé régent du shōgun encore en bas âge et entreprit aussitôt des réformes gouvernementales. Les mécontents réclamèrent de nouveau et obtinrent un ordre de la cour de Kioto, enjoignant au shōgun de refermer le pays. Le shōgun se rendit à Kioto pour fixer l'époque à laquelle le pays serait refermé. Plusieurs Anglais ayant été assassinés par des mécontents, le ministre d'Angleterre demanda une forte indemnité. Ceci mit le gouvernement du shōgun dans une position fort difficile, car, d'un côté, la cour de Kioto lui défendait de payer cette somme, et d'un autre côté, le ministre anglais réclamait énergiquement. Le shōgun se décida enfin à payer et entama des négociations pour refermer le pays ; mais les ministres étrangers refusant d'y consentir, le gouvernement japonais envoya une ambassade en Europe, pour traiter cette question avec les puissances qui avaient des traités avec le Japon. Sur ces entrefaites, des gens du clan de Nagato ayant tiré sur des navires américains, français et hollandais qui passaient le détroit de Shimonosaki, ces trois pays, ainsi que l'Angleterre, envoyèrent des navires de guerre sur les lieux. L'expédition terminée,

ils demandèrent une forte indemnité de guerre avec la garantie du gouvernement. Quelque temps après, une escadre anglaise se rendit à Kagoshima pour réclamer au prince de Satsuma une indemnité pour les Anglais assassinés par des gens de son clan. Le prince ayant refusé de payer, ils bombardèrent la ville. Tous les mécontents se rendirent alors à Kioto, qui devint le foyer des intrigues politiques, et pour réprimer ces désordres le shōgun nomma le prince d'Aidzu shugo-shoku de Kioto (littéralement : gardien, sorte de commandant militaire, chargé de protéger la ville), et fit strictement surveiller les gens des différents clans, ainsi que les lonin qui s'y trouvaient (1). Plusieurs clans proposèrent alors d'envoyer leurs troupes à Kioto, sous prétexte de protéger le palais impérial. Les habitants de Nagato, de concert avec quelques dignitaires de la cour, intriguèrent pour faire contraindre le shōgun à refermer le pays et firent proposer à l'empereur de venir à Yamato sur la tombe de Jimmu-Tennō et de partir de là, à la tête des armées japonaises, pour chasser l'étranger. Ce conseil fut repoussé à l'instigation du prince Asahiko et les gens de Nagato furent destitués de leurs fonctions de gardes du palais et retournèrent dans leur pays, emmenant avec eux sept dignitaires de la cour qui étaient de leur parti. La cour destitua ces fonctionnaires et défendit aux gens de Nagato d'entrer dans Kioto. Masuda, Kunishi et Fukuhara, tous trois karo (ministres) de Nagato, vinrent en armes à Kioto demander que l'interdiction pesant contre les gens de leur pays fut levée, et, sur le refus qui leur fut fait, ils tentèrent de prendre la ville d'assaut. La garnison, composée principalement de gens de Satsuma et d'Aidzu, les repoussa. Le shōgun demanda alors l'autorisation de la cour pour envoyer une expédition contre le prince de Nagato. L'armée expéditionnaire, commandée par l'ex-prince d'Owari, Tokugawa Yoshikatsu, grossie par les secours fournis par les princes des provinces du sud et de l'ouest, envahit le territoire de Nagato,

(1) Un lonin était un samurai sans emploi et n'appartenant plus à aucun clan.

dont le prince, Mōri Yoshichika, demanda à faire la paix et fit exécuter ces trois karo. Pendant cette guerre, le shōgun, voyant que les négociations n'avaient pas abouti, demanda à la cour de ratifier les traités avec les puissances étrangères, ce qui fut fait. Comme le prince de Nagato était resté impuni (puisque l'armée expéditionnaire s'était retirée à la mort des trois karo), le shōgun proposa à la cour de le punir de la manière suivante : 1° supprimer 100,000 koku de son revenu ; 2° enfermer les deux princes, père et fils ; 3° nommer prince de Nigato Okimaru, petit-fils de l'ex-prince. Le clan de Nagato ayant refusé de se soumettre à ces conditions, une expédition fut de nouveau envoyée, mais la mort du shōgun vint suspendre les opérations. Hitotsŭ-Bashi Yoshinobu lui succéda alors comme shōgun.

121. — Mutsŭ-Hito, cent vingt et unième empereur du Japon, souverain actuellement régnant. (Ère chrétienne : 1867 à ..., ap. J.-C. Ère japonaise : 2527 à .....)

Le cent vingt et unième souverain du Japon est S. M. l'Empereur actuel, Mutsŭ-Hito, qui monta sur le trône en l'année 2527, à la mort de son père.

Ce souverain fit rappeler l'expédition de Nagato. Déjà, à cette époque, le pouvoir du shōgun était tellement amoindri que les chefs des grands clans du Japon savaient qu'il serait impossible à Hitotsŭ-Bashi de tenir dans sa main l'administration générale du pays. L'ex-prince de Tosa, Yama-no-uchi-Toyoshige, lui envoya alors un de ses serviteurs nommé Gotō-Shōjiro, pour lui proposer de remettre le pouvoir entre les mains du légitime souverain. Cet exemple fut suivi par le clan de Satsuma, représenté par ses deux principaux karo, Okubo-Thoshimichi et Komatsu-Kiotaka. Le shōgun, sur leurs représentations, adressa au trône un mémoire, par equel il demandait à remettre le pouvoir à l'empereur, ce qui lui fut immédiatement accordé en principe. L'empereur convoqua alors une assemblée des daimios, possédant un

revenu de plus de 100,000 koku. Le shōgun envoya une lettre aux représentants des puissances étrangères, leur donnant connaissance de ce qu'il venait de différer, par suite des circonstances difficiles, l'ouverture des ports de Niigata et de Yedo. Cette année-là, en revanche, Hioga et Osaka furent ouverts ; Niigata ne s'ouvrit que l'année suivante, Yedo également. Sur ces entrefaites, les princes de Nagato, père et fils, furent graciés et réintégrés dans leurs anciens titres; ils reçurent, en outre, l'autorisation de se rendre à Kioto. Les sept dignitaires qui avaient quitté Kioto pour s'enfuir à Nagato, reprirent leurs fonctions. Les princes de Satsuma et d'Aki, ainsi que ceux de Nagato, envoyèrent leurs troupes tenir garnison à Kioto, en prévision de troubles. Le clan de Tosa, celui d'Owari et celui d'Echizen suivirent cet exemple. Les troupes d'Aidzu et de Kuwana, qui jusque-là avaient tenu garnison à Kioto, furent invitées à se retirer. L'empereur accepta la demande du shōgun, reprit en mains le pouvoir et institua une nouvelle hiérarchie administrative. Depuis Yoritomo jusqu'à Yoshinobu, le pouvoir exécutif s'était trouvé entre les mains de la classe militaire pendant une période d'environ sept cents ans; mais, à partir de cette époque, le seul chef fut l'empereur actuel. Les gens de Kuwana et d'Aidzu furent irrités de l'amnistie accordée aux gens de Nagato, ce qui, plusieurs fois, faillit causer des rixes sanglantes. Désirant éviter ces conflits, l'ex-shōgun Yoshinobu se rendit à Osaka, emmenant avec lui tous ses partisans. De là, il adressa un mémoire à l'empereur, disant que les réformes que l'on faisait n'émanaient pas de l'empereur lui-même, mais seulement de quelques hauts personnages alors à la cour, et que ce n'était pas là le résultat qu'il s'était proposé d'atteindre en abdiquant. Les chefs des clans d'Owari, de Tosa et d'Echizen interceptèrent cette lettre. Sur ces entrefaites, arriva à Osaka l'importante nouvelle que les gens de Shōnai, chargés de la police de Yedo, avaient des patrouilles, parcourant la ville toutes les nuits. Un soir, une bande de lonin attaqua une patrouille et s'enfuit. On vit qu'ils

s'étaient réfugiés dans la résidence du prince de Satsuma. Les gens de Shōnai vinrent alors en nombre, cernèrent la maison, y mirent le feu et arrêtèrent tous ceux qui sortirent. Yoshinobu envoya à S. M. l'Empereur un mémoire, dans lequel il disait qu'en présence d'une telle conduite, il croyait devoir châtier par les armes le prince de Satsuma. Cette lettre fut remise aux généraux des troupes d'Aidzu et de Kuwana, pour la porter à Kioto. En route, à Fushimi, ils rencontrèrent les troupes de Satsuma et de Nagato qui leur barraient le passage. On en vint aussitôt aux mains, et telle fut l'origine de la guerre civile. Les troupes d'Aidzu et de Kuwana furent défaites et l'ex-shōgun s'enfuit de suite à Yedo. L'em pereur nomma alors Son Altesse Impériale le prince Taruhito commandant en chef des armées impériales et le fit partir pour l'est. Sur ces entrefaites, l'empereur célébra une grande fête en l'honneur des dieux et déclara publiquement sous serment qu'il abjurait les préjugés de l'ancienne cour, et se conformerait dans son administration à l'opinion publique. L'empereur voulut ensuite se mettre à la tête des armées et se rendit à Osaka, pour se préparer à partir pour Yedo. Yoshinobu, après son retour à Yedo, malgré les conseils belliqueux de ses sujets, s'était résigné à se soumettre à l'empereur; il s'enferma alors lui-même dans le temple de Uyeno, attendant l'arrivée de l'armée impériale. Lors de l'entrée de ces troupes dans Yedo, Yoshinobu, au lieu d'être exécuté, fut envoyé en exil à Mito. Le château fort de Yedo se rendit sans résistance et les armes et les navires appartenant au shōgun furent remis aux nouvelles autorités. Les principaux partisans du shōgun, tels que les ministres et les généraux, furent condamnés plus ou moins sévèrement, et le jeune prince Yesato, parent de Yoshinobu, fut nommé prince de Tokugawa. Cette famille prit alors le rang de famille de daimio et forma le clan de Shidzuoka. Ses domaines se composaient des provinces de Tōtōmi, de Suruga et d'une partie de celle de Mikawa. Le prince d'Aidzu leva alors l'étendard de la révolte dans ses domaines et fut imité par

plusieurs princes du nord. Au bout de quelques mois, ils furent tous réduits à l'obéissance. Enomoto, ancien amiral du shōgun, qui avait fui avec huit navires appartenant à l'ancien gouvernement, s'empara de Hakodate; mais, finalement, il fut obligé de se soumettre. L'empereur se rendit alors à Yedo dont il changea le nom en celui de Tokio, et y fixa sa résidence. Cette année-là reçut le nom de Meiji. Dans la deuxième année de Meiji (2529 : 1869 ap. J.-C.), les princes de Nagato, Satsuma, Hizen et Tosa, adressèrent un mémoire collectif à l'empereur pour lui demander l'autorisation de remettre leurs domaines et leurs sujets entre ses mains. Cet exemple ayant été suivi par beaucoup d'autres princes, l'empereur accepta, et abolit ainsi le système féodal. Mais, pensant qu'il serait difficile de rompre brusquement les liens attachant les sujets à leurs seigneurs, on conserva le nom des clans, et on donna aux princes le titre de Chi-Hanji ou gouverneur de clans. Un dixième de leurs anciens revenus leur fut attribué à titre de rente. Le gouvernement commença alors à avoir une action directe sur tout le pays; mais, comme ces mesures n'abolissaient pas entièrement la féodalité, on sentit la nécessité d'abolir complétement les clans. Enfin, après de nombreux pourparlers entre les fonctionnaires au gouvernement et les daimios les plus puissants, on supprima les clans pendant la quatrième année de Meiji (2531 : 1871 ap. J.-C.). On divisa alors le pays en fu et en ken. Après plusieurs changements, le nombre des fu fut fixé définitivement à trois et celui des ken à trente-cinq. Avant le renversement du shōgun, la question de la rupture des relations avec les pays étrangers était constamment sur le tapis; aussi s'attendait-on, après sa chute, à voir ce grand événement devenir un fait accompli. Pourtant, contre l'attente générale, à part plusieurs assassinats commis par quelques fanatiques, le pays continua à vivre en bonne harmonie avec ses nouveaux hôtes, si bien que, lors de la suppression des clans, tout sentiment hostile semblait avoir disparu. Peu après des traités d'amitié et de commerce furent signés avec la

Suède, l'Espagne, l'Autriche, Hawaï et le Pérou. A la fin de la cinquième année de Meiji (1872), on adopta le calendrier grégorien, tout en conservant le nom de Meiji aux années. L'ère japonaise fut fixée à partir de Jimmu-Tennō.

Après plusieurs modifications, le gouvernement adopta la forme suivante : — 1° Le Daijo-Kuwan, ou conseil suprême composé du Daijo-Daijin, du Sadaijin, de l'Udaijin ainsi que de tous les Sanghi; à ce conseil sont attachés plusieurs bureaux; — 2° le Gen-lo-in ou sénat; — 3° le Daishin-in, ou cour suprême; — 4° neuf ministères qui sont : le ministère des Affaires étrangères, de l'Intérieur, de la Guerre, de la Marine, de l'Instruction publique, de la Justice, des Finances, des Travaux publics et de la Maison de l'Empereur; — 5° le Kaitakushi, ou département des colonies.

La hiérarchie administrative comprend dix-sept rangs divisés en trois : les Choku-nin, du premier au troisième rang inclusivement; les So-nin, du quatrième rang au septième inclusivement; et les Han-nin, du huitième au dix-septième.

L'organisation militaire subit également des modifications. En effet, avant la suppression totale du système féodal, chaque daimio devait fournir un contingent d'hommes proportionné à son revenu. Après la réforme qui supprimait les daimios, le service obligatoire fut établi. La force armée se compose actuellement au Japon de : l'armée active, dont le service est de trois ans; de la réserve, dans laquelle les hommes servent pendant quatre ans ; et de la garde nationale, comprenant tous les hommes entre vingt et quarante ans qui ne sont pas sous les drapeaux. La marine comprend deux préfectures maritimes; celle de To-kai (littoral de l'est), et celle de Sai-kai (littoral de l'ouest).

Après la réforme, le gouvernement fit rédiger un code basé sur ceux des dynasties chinoises, de Ming et de Ching. Plus tard, on le modifia et on l'augmenta en se basant sur les différents codes appliqués en Europe. Jusqu'à cette époque, comme aucune condamnation ne pouvait être exécutée sans l'aveu de l'accusé, on avait recours à la torture pour

obtenir cet aveu ; ce moyen fut abandonné après la révision du code. Il fut, en effet, décidé que désormais les jugements seraient basés sur les preuves de culpabilité ou d'innocence.

L'ancien système monétaire fut aboli et on adopta le système décimal en prenant pour unité le yen, dont les sous-multiples sont le sen et le rin. L'étalon d'or fut adopté. Sous le gouvernement du shōgun, aucun papier-monnaie n'avait été mis en circulation, si ce n'est par quelques clans agissant avec son autorisation. Ce papier-monnaie n'avait, du reste, cours que dans les limites du clan. Après la réforme, on émit du papier-monnaie de plusieurs espèces qui est encore en circulation.

L'ancien système d'impôt fut aboli, et, pour en établir un nouveau, on distribua aux propriétaires des titres de propriété portant la valeur de l'immeuble. Ils devaient payer annuellement 3 pour 100 de cette valeur. Il y avait en outre une taxe ne dépassant jamais 1 pour 100 pour subvenir aux frais généraux des choses d'intérêt public. Tout récemment, l'empereur vient de réduire l'impôt foncier à 2 pour 100 et la taxe supplémentaire au cinquième de cette somme, c'est-à-dire à 1/2 pour 0/0. En outre, on a autorisé les contribuables à payer moitié en riz et moitié en argent.

La question des poids et mesures a été remise au ministère des Finances, qui a pris les mesures de surveillance nécessaire. Ce ministère a fait fabriquer, d'après de nouveaux étalons, des poids et mesures portant le timbre du gouvernement, qu'il a fait mettre en vente, et a fait vérifier et rectifier au besoin les anciens poids encore en usage.

Le nouveau gouvernement adopta d'abord le système de l'ancien sur l'autorisation préalable en matière de publication, mais une nouvelle loi vient d'abroger ce système et d'établir la propriété littéraire. Cette question, qui rentrait autrefois dans les attributions du ministère de l'Instruction publique, a été placée sous la direction du ministère de l'Intérieur. Les journaux, qui ne commencèrent à paraître au Japon que vers la fin de l'ancien régime, étaient déjà dans la sixième année

de Meiji au nombre de 123. La trop grande liberté dont ils avaient joui jusque-là leur fit abuser de l'indulgence du gouvernement; aussi fut-il obligé de promulguer des lois sur la presse.

Un musée national a été ouvert à Tokio, et on y a réuni des collections d'antiquités, ainsi que des spécimens des produits étrangers. Deux bibliothèques, celles d'Asakusa-Bunko et de Shojaku-Kuwan, ont aussi été livrées au public. Il existe en outre une bibliothèque qui n'est pas livrée au public, située à Momiji-yama, où sont conservés les ouvrages les plus précieux et qui appartenait au shōgun. Elle est placée sous la dépendance du Shushi-Kuwan (direction des travaux historiques dépendant du Conseil suprême).

La police de Tokio fut d'abord confiée aux troupes choisies dans certains clans; après l'abolition de la féodalité, elle forma un corps à part d'hommes choisis. Elle était autrefois placée sous la direction du ministère de la Justice et dépend actuellement du Keishi-Kioku (direction de police), qui relève du ministère de l'Intérieur.

L'industrie et l'agriculture ont été encouragées par le gouvernement, principalement la sériciculture et la fabrication du thé. Dans ce but, le gouvernement a fondé une filature modèle à Tomioka, analogue à celle de Lyon. On a ouvert tout récemment une filature de déchets à Shimma-Chi. Le ministère de l'Instruction publique possède un jardin botanique à Koïschikawa, qui fut fondé sous l'ancien régime. Le Kuwannō-kioku, ou direction de l'agriculture, possède la ferme modèle de Yotsuya et fait faire à Kogane, dans la province de Shimosa, l'élevage des moutons. Il vient également d'ouvrir une grande école agricole à Komaba-no. Il existe dans plusieurs parties de l'Empire des bureaux chargés du contrôle des médecines et des produits chimiques. Ces bureaux sont en outre chargés d'en encourager la fabrication. Voyant les facilités que le gouvernement donnait à l'industrie, beaucoup de particuliers se sont lancés dans cette voie; aussi voit-on actuellement de nombreuses papeteries, des fabriques d'indigo, des filatures,

des tanneries, etc., etc. Le gouvernement n'a jamais négligé de prendre part aux expositions qui ont eu lieu à l'étranger, et il a fini par ouvrir une exposition nationale, l'année dernière, à Tokio.

Le roi de Liukiu, qui, lors de l'avénement de l'empereur du Japon, lui avait envoyé des ambassadeurs pour le féliciter, fut assimilé aux kuwa-zoku (ancien daimios et grands dignitaires de la cour). Il y a quelques années, les indigènes de Formose ayant massacré un équipage naufragé composé de gens de Liukiu, le gouvernement japonais envoya S. E. M. Soyeshima comme ambassadeur en Chine, où il fit un traité d'amitié et demanda satisfaction. La Chine ayant répondu qu'elle n'avait aucune action sur les gens de Formose, le général Saigo-Tsuku-Michi fut envoyé dans cette île à la tête d'un corps expéditionnaire, et dix-huit tribus se rendirent. La Chine prétendit alors que cette intervention armée était illégale, puisque Formose lui appartenait, et S. E. M. Okubo-Toshimichi fut envoyé comme ambassadeur à la cour de Pékin, pour régler cette question. Après de nombreux pourparlers, la Chine finit par reconnaître la légitimité de l'expédition japonaise, paya 500,000 taels d'indemnité et promit de faire respecter à l'avenir les naufragés.

Lorsqu'en 1867, la France se décida à faire une expédition en Corée, le shōgun voulut y envoyer un ambassadeur pour tâcher d'éviter un conflit; mais, comme le changement de gouvernement eut lieu à cette époque l'ambassadeur ne partit pas. Après la réforme, le nouveau gouvernement donna ordre au prince de Tsushima d'annoncer à la Corée l'établissement du nouveau régime. La Corée, prétendant que la lettre lui annonçant cette nouvelle différait des anciennes dépêches du même genre reçues autrefois, refusa de l'accepter. De nouvelles tentatives faites dans le même but échouèrent. Cette conduite excita une grande indignation parmi les shizoku ou samurai, mécontents du nouvel ordre de choses, et ceux de Saga s'insurgèrent en prenant pour prétexte qu'il était nécessaire de venger l'honneur national, en déclarant la guerre à

la Corée. Ils furent bientôt réduits à l'obéissance. Peu après, une nouvelle complication surgit. L'*Unio-Kuwan*, navire de guerre japonais, envoyé pour faire de l'hydrographie dans les eaux coréennes, vint mouiller à l'abri de l'île de Kokuwa pour se ravitailler. Les indigènes ouvrirent aussitôt le feu sur ce navire, qui y répondit en s'emparant d'un fort sur la côte. Le gouvernement nomma S. E. M. Kuroda-Kiotaka, ministre des colonies, comme ambassadeur, et lui adjoignit M. le sénateur Inouye-Kawori. Ces Messieurs se rendirent en Corée pour demander des explications, et faire un traité d'amitié et de commerce. La Corée fit des excuses et signa le traité proposé. Peu de temps après, on signa une nouvelle convention commerciale, et une ambassade coréenne vint au Japon pour présenter les hommages du roi à l'empereur.

Déjà, depuis la période de Kuwansei (2450 : 1790 ap. J.-C). le nombre des Japonais qui allaient s'établir dans l'île de Saghalien augmentait journellement ; d'un autre côté, les Russes s'avançaient de plus en plus vers le sud ; ainsi surgit la question de frontière. Il avait d'abord été proposé par le gouvernement japonais de prendre le cinquantième degré de latitude Nord comme limite, mais la Russie préféra laisser subsister l'ordre des choses et la question resta pendante. Après la réforme, le gouvernement entama de nouvelles négociations qui n'aboutirent à rien. Le gouvernement envoya alors S. E. l'amiral Enomoto comme ministre plénipotentiaire à la cour de Saint-Pétersbourg, et la question fut tranchée par l'échange de Saghalien contre les îles Kouriles qui appartenaient à la Russie.

Les Ogasawara-jima ou îles Bonin se trouvent isolées dans la mer du Japon et sont, pour ainsi dire, sur le passage des paquebots. Elles sont habitées par des gens de différentes nationalités. Ces îles étaient restées sans administration depuis le départ des anciens fonctionnaires du shōgun. Le nouveau gouvernement y envoya des commissaires chargés de faire des rapports sur la situation du pays, puis des fonctionnaires du ministre de l'Intérieur, qui devaient y résider.

Dans le premier mois de la dixième année de Meiji, M. S. l'Empereur se rendait à Kioto pour y célébrer l'anniversaire de la mort de son père, lorsque la nouvelle de l'insurrection de Kagoshima lui parvint. — Pour faciliter l'intelligence des faits qui vont suivre, nous devons jeter ici un coup d'œil rétrospectif. Lors des difficultés avec la Corée, le maréchal Saïgo, qui était partisan de la guerre, ne put s'entendre avec les membres du cabinet qui opinaient pour la paix. Furieux, il se retira à Kagoshima, dans sa province natale, où il vécut en simple particulier, et y fut suivi par de nombreux partisans. Ce maréchal, devenu très-populaire par ses hauts faits lors de la guerre de la réforme, était le point de mire de tous les shizoku mécontents.

Dans la neuvième année de Meiji (1876), deux insurrections éclatèrent, fomentées par les shizoku de Kumamato et de Yamaguchi; mais elles furent réprimées l'une après l'autre.

Au commencement de la dixième année de Meiji (1877), les Shizoku de Kagoshima qui sympathisaient avec les autres insurgés se révoltèrent et prirent pour chef le maréchal Saigo. Les shizoku des provinces voisines suivant cet exemple, les révoltés se trouvèrent bientôt au nombre de 20,000. S. A. I. le prince Taruhito fut nommé commandant en chef du corps expéditionnaire envoyé contre les rebelles, et, après plusieurs mois d'une lutte acharnée, ces derniers furent complètement écrasés. Le gouvernement punit seulement les chefs des rebelles et gracia les autres. La fin de cette insurrection ramena la paix dans le pays.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE DU JAPON

HISTOIRE DU JAPON

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typ. Georges Chamerot, 19, rue des Saint-Pères. — 7167.

Avec les Compliments distingués de la part de, Michinori Nagasaki Légation du Japon à Londres

LE JAPON

A

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1878

DEUXIÈME PARTIE

ART. — ÉDUCATION ET ENSEIGNEMENT. — INDUSTRIE
PRODUCTIONS. — AGRICULTURE ET HORTICULTURE

1267-78. — PARIS, TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

LE JAPON

A

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1878

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE LA COMMISSION IMPÉRIALE JAPONAISE

DEUXIÈME PARTIE

ART. — ÉDUCATION ET ENSEIGNEMENT. — INDUSTRIE
PRODUCTIONS. — AGRICULTURE ET HORTICULTURE

PARIS

A LA COMMISSION IMPÉRIALE DU JAPON

15, AVENUE DE MATIGNON, 15

—

1878

PRÉFACE

Le Japon n'étant que très-peu connu en Europe, par suite du petit nombre de personnes qui sont venues le visiter dans un but scientifique, la Commission a cru devoir rédiger un travail pour renseigner le lecteur étranger sur le climat, la situation du pays, l'administration, les productions du sol, les différentes industries, les arts, le commerce, l'enseignement, etc, etc... La Commission espère que ce travail qui non-seulement traite des procédés de fabrication, mais encore donne l'historique de chaque industrie, pourra faciliter les études ou les recherches des personnes qui visiteront la Section japonaise à l'Exposition universelle de Paris. Le but des auteurs a été de faire connaître les principaux produits du Japon sous leurs différentes formes. Aussi espèrent-ils que le lecteur, en parcourant l'ouvrage, pourra se faire une idée assez exacte de ces divers produits, ainsi que des usages auxquels ils sont employés.

Si l'on est entré dans certains détails, c'est que, comme les procédés de fabrication ne sont pas toujours en parfaite concordance avec les idées européennes, par suite des moyens que les industriels ont à leur disposition, on a voulu mettre le lecteur à même

de juger et d'apprécier les résultats obtenus souvent avec des moyens mécaniques imparfaits, et qui font honneur à la persévérance, à l'intelligence, et surtout au travail assidu du producteur ou de l'artisan.

Le lecteur ainsi prévenu, nous croyons devoir ajouter (ce dont du reste il pourra s'apercevoir de suite), que ce travail n'a pas la prétention d'être un traité scientifique, puisqu'il n'est ni aussi complet ni aussi mathématiquement précis que doit l'être un ouvrage de ce genre. Il est bon de dire également que les imperfections qui pourraient se rencontrer dans ce travail ont pour origine des causes indépendantes de la volonté des auteurs. En premier lieu, faute de temps, il a été impossible d'obtenir des rapports scientifiques sur certains sujets ; en second lieu, certains mots techniques japonais sont, à peu près, sinon tout à fait, intraduisibles en français, et le cas s'est présenté justement pour les choses sur lesquelles on aurait tenu à donner le plus de détails, par exemple : les laques, le bronze, la porcelaine, la soie et le thé qui sont actuellement l'objet d'études constantes de la part des industriels, et qui constituent, du reste, une branche importante de l'exportation.

On peut aussi voir par la table des matières ci-jointe que les objets exposés ne correspondant pas à toutes les parties du classement officiel, il a été impossible d'adopter ici le même système, mais que l'on a essayé de s'en rapprocher le plus possible.

Comme conclusion, nous dirons que nous sollicitons l'indulgence du lecteur pour les lacunes ou les imperfections qu'il pourra rencontrer dans ce travail, mais que nous espérons néanmoins qu'il aura de l'attrait pour le simple visiteur et de l'utilité pour les personnes qui voudraient étudier les produits et le mode de fabrication des divers objets que nous exposons. Le lecteur est également prié de lire la note explicative sur la prononciation et l'orthographe adoptées pour les mots japonais qui se trouve ci-jointe :

NOTE EXPLICATIVE.

L'orthographe adoptée par les auteurs de cet ouvrage est celle du docteur Hepburn, auteur d'un Dictionnaire anglais-japonais et japonais-anglais qui jouit à juste titre d'une grande réputation. Comme les lettres employées ne se prononcent pas de la même manière en français, le lecteur devra se souvenir des indications suivantes :

A se prononce comme dans *papa*.

E se prononce toujours comme s'il était surmonté d'un accent aigu.

I a la même prononciation que dans *ami*.

O se prononce comme *o* en français ; surmonté d'un trait horizontal, ō ou ȫ il se prononce *ô*.

U se prononce comme *ou*; l'u surmonté du signe ˘ doit être à peine prononcé. Ainsi le mot ***mudzŭkashii*** (difficile), se prononce comme si l'on avait écrit ***moudzkashii***.

CH se prononce ***tch*** comme dans *Tchernaia*.

G est toujours dur; par exemple, le mot ***tsŭkegi*** (allumette) doit se prononcer comme s'il était écrit ***tskégui***.

Z se prononce ***dz***.

Les autres lettres se prononcent généralement comme en français.

M. MATSUGATA.

Vice-Ministre des finances,
Chef du département impérial de l'agriculture,
et Président de la Commission japonaise,
à l'Exposition universelle de 1878.

Tokio, 16 *décembre* 1877.

LE JAPON

A

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

1878

PEINTURE.

On ignore quels furent les débuts de la peinture au Japon, et on ne sait à quelle époque elle remonte. Dans le courant de la septième année du règne de l'empereur Yuriaku, c'est-à-dire en 463 après J.-C., ce prince envoya demander en Corée des artistes qui lui furent envoyés et au nombre desquels se trouvait un peintre nommé Inshiraga. Les œuvres de cette époque ne sont pas parvenues jusqu'à nous, et le plus ancien tableau que nous possédions représente le prince Shô-toku-taishi. Ce tableau, exécuté sous le règne de l'empereur Suiko, au commencement du VII[e] siècle, est précieusement conservé dans le temple de Hôriuji, situé dans la province de Yamato.

Quelque temps après, le gouvernement créa, pour s'occuper de la peinture, une administration qui prit d'abord le nom de Guwa-Kôshi, qui fut ensuite changé, pendant la troisième année de la période Daïdô, c'est-à-dire en 808, en celui de Edokoro. Le style de la peinture de cette époque était vigoureux et en même temps fin; mais peu à peu il se fonda une nouvelle école qui s'attacha principalement à peindre des seigneurs en costumes de cour surchargés

1

d'ornements, ce qui n'avait en rien le cachet de l'ancienne peinture. Le principal artiste de cette école, qui était le directeur de l'Edokoro, se nommait Tsunetaka, et son titre officiel était Tosagon-no-kami. Ses descendants prirent plus tard le nom de Tosa qu'ils adoptèrent comme nom de famille: de là le nom de Tosae donné à cette école.

Vers le commencement du XIVe siècle, on vit apparaître les célèbres peintres Kaô, Meichô, Josetsû, Shûbun, etc. Ces grands maîtres avaient étudié la peinture chinoise du temps des dynasties Son et Gen. Le prêtre Sesshu qui vint peu après fut également un peintre célèbre. Enfin Kano-masanobu, originaire de Sagami, et son fils Motonobu, furent également des peintres célèbres. Leurs descendants ont suivi leur exemple jusqu'à nos jours et exercent actuellement la même profession. Les familles de Kano et de Tosa existent encore aujourd'hui et comptent dans leurs rangs des peintres de mérite.

Durant la période de Tenshô, c'est-à-dire en 1570, un peintre nommé Iwasa Matabe, élève de l'école Tosae, s'attacha à représenter les mœurs de son époque. Hishigawa Moronobu, un de ses imitateurs, qui vivait à Yédo en 1690, pendant la période Genroku, ut le fondateur de l'école d'Utagawa.

Vers 1720, pendant la période Kiôhô, un célèbre peintre chinois nommé Chin-nam-ping vint à Nagasaki, où il ne tarda pas à acquérir une grande réputation et où il forma de nombreux élèves. Comme Chin-nam-ping fut suivi au Japon par des peintres non moins renommés, tels que Chinumei, Shabuson, etc., la peinture chinoise fut bientôt en vogue et se répandit rapidement dans le pays.

La peinture japonaise peut se diviser en deux genres principaux: 1° La peinture représentant l'historique des costumes, des meubles, etc. Le trait caractéristique de cette peinture est qu'elle représente fidèlement l'objet dans tous ses détails de forme, de trait et de couleur, sans pourtant y ajouter ni ombre ni perspective. 2° La peinture représentant les paysages, les portraits, les animaux et les végétaux. Le caractère distinctif de ce genre de peinture est que l'artiste a pour unique préoccupation de rester le

plus possible dans la réalité, tout en faisant ressortir les différentes nuances.

Il existe encore un genre de peinture tout particulier nommé *sumie;* les tableaux de ce genre sont exclusivement peints à l'encre de Chine. A l'origine, ce genre de tableau était en vogue seulement parmi les lettrés et les poëtes, grands admirateurs de la nature, et avait pour caractère distinctif le bon goût. Les peintres qui ont ensuite imité ce genre de peinture ont quelquefois voulu représenter sous une forme légère une idée sérieuse et ont suppléé parfois aux imperfections de l'esquisse par des strophes de poésie. Les règles relatives à ce genre sont peu nombreuses et vagues ; mais, bien que les traits en soient vigoureux et hardis, on y retrouve pourtant certains petits détails. Les sujets favoris des peintres de ce genre sont les sites pittoresques, les montagnes abruptes, les rochers escarpés, etc.; ils transportent, pour ainsi dire, par l'imagination, le spectateur sur les lieux mêmes.

Depuis quelque temps, on apprend au Japon le dessin et la peinture à l'européenne, et on possède déjà des tableaux qui montrent les progrès réalisés dans cette voie.

ÉDUCATION ET ENSEIGNEMENT.

Tous les objets relatifs à l'éducation et à l'enseignement sont exposés par le ministère de l'Instruction publique, qui centralise tout ce qui a rapport à l'éducation.

Les rapports annuels de ce ministère, ainsi qu'un livre intitulé *Nippon Kioiku Shiraku*, faisant partie des objets exposés, donnent tous les détails intéressants sur ce sujet : nous les laisserons donc parler eux-mêmes, et nous nous contenterons de faire l'historique abrégé de l'enseignement public au Japon et d'en faire connaître l'état actuel.

Dans l'antiquité, ou pour mieux dire à l'origine, on n'avait au Japon ni lettres ni caractères. Sous les règnes des empereurs Kuaika et Shujin (157 à 30 av. J.-C.), des Coréens introduisirent l'écriture au Japon.

Pendant la seizième année du règne de l'empereur Ojin

(285 ans après J.-C.), un savant coréen nommé Wani importa des livres chinois intitulés : Rongo et Senjimon. Le prince impérial le prit alors comme précepteur, et c'est à partir de ce moment que l'on s'occupa de littérature chinoise au Japon.

L'art médical, l'astronomie, la chronologie, la manière de compiler les almanachs, nous viennent de la Corée et ont été introduits au Japon du commencement du V[e] siècle au milieu du VI[e]. La religion bouddhique fut importée de Corée à peu près à la même époque.

En 606, c'est-à-dire pendant la quatorzième année de son règne, l'empereur Suiko fit partir pour la Chine, alors gouvernée par un membre de la dynastie des Zin, un fonctionnaire nommé Ono Imoko, qui fut le premier ambassadeur officiel envoyé dans ce pays. Plus tard, au milieu du VII[e] siècle, sous la dynastie des Tom, on envoya en Chine des étudiants qui devaient y faire leurs études. Pendant la deuxième année du règne de l'empereur Tenji, c'est-à-dire en 669, on créa une Université au Japon et on y nomma des professeurs de différents grades. Ce fut là le premier établissement d'enseignement public au Japon.

Pendant la quatrième année du règne de l'empereur Tommu, on fonda un observatoire pour l'étude de l'astronomie et la compilation des almanachs.

Pendant la première année de la période Taiho, l'empereur Mommu s'occupa de cette question et fut véritablement le fondateur de l'Instruction publique; il créa en effet un collége dans chaque province, en outre de l'Université sise dans la capitale. Ce prince y établit également un bureau central de divination et un bureau central de médecine. Ces deux bureaux devaient centraliser les rapports et les travaux faits dans toutes les parties du pays. Ce même empereur nomma aussi des professeurs aux Universités de musique, de médecine, parmi lesquels se trouvaient des femmes; de chronologie et d'astronomie, qui devaient enseigner chacun sa science. Il institua aussi un bureau où l'on s'occupait exclusivement de musique.

La durée des études était à cette époque fixée à neuf ans, et les étudiants étaient choisis parmi les jeunes gens de treize à seize

ans. La question des examens était déterminée par un règlement. Il y avait à cette époque six sortes d'examens : 1° de Shusai (sorte de baccalauréat) ; 2° de philosophie ; 3° de Shinshi (titre honorifique) ; 4° de droit ; 5° de calligraphie ; 6° de mathématiques.

(Le lecteur s'étonnera peut-être de voir la calligraphie faire partie d'un examen aussi sérieux ; mais il ne doit point oublier que le nombre des caractères chinois est presque illimité et qu'il faut par conséquent plusieurs années d'étude pour savoir lire et écrire convenablement le japonais.) — (Note du traducteur.)

Le programme d'études était divisé en quatre branches : 1° Kiden (Histoire et Géographie) ; 2° Philosophie ; 3° Droit ; 4° Mathématiques. Il y avait aussi deux divisions complémentaires ayant rapport à la musique et à la calligraphie. La médecine comprenait : 1° le traitement des abcès ; 2° le traitement des maladies des enfants ; 3° le traitement des maux d'oreilles, des maladies des yeux et des maux de dents ; 4° le traitement de toutes les autres maladies.

Dans le courant de la treizième année de la période *Enriaku*, sous le règne de l'empereur Kuwammu, c'est-à-dire 713 ans après J.-C., la capitale fut transférée de Nara à Kioto, province de Yamato. L'Université fut construite au sud de Nijô. Plus tard, les familles de Sugawara et d'Oye fondèrent une école nommée *Bunsho in* dans l'enceinte même de l'Université. Le Sadaijin Fuyutsugu en fonda également une au sud de l'Université. Cette école portait le nom de Kuwangaku-in. L'impératrice, femme de l'empereur Saga, fonda aussi une école nommée Gaku-kuwan-in ; Tsune sada Shinno, membre de la famille impériale, en fonda une autre nommée Junna-in ; Ariwara Yuké Hira, une autre nommée Sogaku-in. Ces cinq établissements privés furent mis plus tard sous la direction de l'Université. Au commencement du Xe siècle, pendant la période Engi, sous le règne de l'empereur Daigo, les lettres et les arts étant en honneur, les institutions du gouvernement se perfectionnèrent et fonctionnèrent parfaitement. Un ouvrage en cinquante volumes intitulé *Engishiki*, composé par le Saidijin Tadahira, publié dans la cinquième année de la période Enchô ou 927 ans après J.-C.,

décrit les cérémonies de l'Université, la fête de Confucius, l'étiquette observée aux conférences, aux examens, etc., et donne sur ces divers sujets des détails complets.

Vers l'année 1130, c'est-à-dire 200 ans plus tard, l'instruction et les écoles périclitèrent et tombèrent en décadence vers 1150, pendant la période Jumpei.

Les troubles politiques des périodes Hôgen et Heiji leur furent très-nuisibles, et un grand incendie qui ravagea Kioto en 1177 fit disparaître le palais impérial et l'Université. Depuis cette époque on ne la rebâtit plus, et plus tard, vers 1580, le pouvoir passant des mains des mikados en celles des shôgun, la cour perdit toute son influence et l'on finit même par oublier quel était l'emplacement occupé autrefois par l'Université.

Pendant la deuxième année de Bunji, 1186, le Shôgun Yoritomo établit le siége de son gouvernement à Kamakura, province de Sagami, et réunit entre ses mains tout le pouvoir politique. Après sa mort, ses deux fils, Yorye et Sanetomo, lui succédèrent. L'aîné, Yorye, ne régna que peu de temps, et fut remplacé par son frère cadet Sanetomo. Yorye ne pensant qu'à ses plaisirs et Sanetomo étant un homme faible et indécis, le premier ministre Hôjô-Tokimasa, leur grand-père maternel, devint pour ainsi dire omnipotent. Yoshitoki, fils de Takimasa, et Yasutoki, son petit-fils, furent tour à tour ministres. Ce dernier fut le compilateur du code des shôgun; c'était un homme fort intelligent, s'occupant surtout de politique et qui se plaisait dans la société des savants. Yasutoki avait un frère nommé Saneyasu, dont le fils, Sanetoki, était seigeur de Kanasawa, district de Kuraki, province de Musashi. Son fils, nommé Akitoki, y fonda, en 1316, une grande bibliothèque connue sous le nom de bibliothèque de Kanasawa, où il réunit tous les ouvrages chinois et japonais. Les livres qui traitaient de philosophie portaient un cachet noir; ceux qui avaient rapport au bouddhisme, un cachet rouge. On transforma plus tard cette bibliothèque en un collége où l'on éleva les enfants de la famille des Hôjô, ainsi que ceux des différents vassaux de cette famille.

Après la chute de la famille des Hôjô, cette bibliothèque fut complétement négligée, et elle allait disparaître, lorsque

le prince Ouesugni Norisane y établit une école vers 1430 et l'enrichit d'une nouvelle collection d'ouvrages. Cette bibliothèque continua pendant longtemps d'exister, et l'on prétend qu'en 1480 on y célébrait encore la fête annuelle de Confucius. Quelques années avant cette date, vers 1338, sous le règne du shôgun Taka-uji, fondateur de la dynastie des Ashikaga, l'instruction était complétement tombée en décadence, et les prêtres seuls s'occupaient de littérature : aussi la plupart des ouvrages et des documents de cette époque sont-ils dus aux bonzes ; parmi ces derniers on cite comme prosateurs célèbres Gidô, Zetsukai, etc. Un des fils du shôgun Taka-uji, appelé Moto-uji, fut nommé gouverneur des provinces de l'Est, s'établit à Kamakura et fut le restaurateur du collége d'Ashikaga.

Cet établissement dont on ignore l'origine devait certainement être un dernier reste des anciens colléges provinciaux. Il était presque en ruine lorsque Moto-uji le restaura en 1340. Ce collége qui était d'abord à Mandokoro fut transféré en 1394 à Ashikaga dans le district du même nom, province de Shimotsuke. En 1439, Ouesugni Norisane le restaura, l'enrichit d'une nouvelle collection de livres, le dota de terres dont les revenus devaient servir à son entretien et y nomma professeur un bonze célèbre, appelé Kingen. Noritada, fils d'Ouesugni Norisane, et Norifusa, son petit-fils, firent les plus louables efforts, à l'époque des troubles politiques et de la guerre civile, pour empêcher une nouvelle décadence littéraire. Ce collége était alors très-florissant et comptait de nombreux élèves. Par suite de la décadence des lettres dans le reste du pays, les élèves y arrivaient en foule de toutes les parties du Japon. A la fin du seizième siècle, cet établissement atteignit l'apogée de sa prospérité. Yeyasü, premier shôgun de la dynastie des Tokugawa, le dota de terres et de livres, ainsi que d'une imprimerie. Le huitième shôgun, Yoshimune, le fit réparer et défendit de montrer ses livres précieux à d'autres personnes que celles qui seraient munies d'une autorisation spéciale. Cet ordre avait pour but d'empêcher les livres de s'égarer ou de se perdre. Ce qui prouve la sagesse de cet édit, c'est que ces ouvrages sont parvenus jusqu'à nous dans un état parfait de conservation,

C'est avec raison que l'on considère Akitoki comme le protecteur des lettres. En effet, son énergie jointe à celle d'Ouesugni Norisane, qui s'occupa aussi de cette question à l'époque où la puissance des mikados était amoindrie, et où, sous l'administration des shôgun, la guerre civile faisait de sanglants ravages, maintint les lettres à la hauteur de leur ancien rang.

Au commencement du dix-septième siècle, Yeyasü, fondateur de la dynastie Tokugawa, protégea les savants et fit renaître les lettres. Sous ce bienveillant patronage, l'influence de la littérature ne tarda pas à se manifester, et l'on vit alors paraître les savants Fujiwara Shôka, Hayashi Doshin, etc., pour lesquels il témoigna le plus grand respect et qu'il chargea de faire des conférences et des cours classiques auxquels il assistait souvent lui-même en personne. En 1611 il fonda une école à Fushimi, province de Yamato, et en 1614, une autre à Kioto. En 1630 il donna un lot de terrain, situé à Uyeno, à Hayashi Doshin, qui y fonda lui-même une école nommée Kôbun Kuwan, et qui, en 1633, construisit à côté de cette école un temple consacré à Confucius, auquel il donna le nom de Senseiden. Grâce à tous ces témoignages d'estime de la part du shôgun, la littérature prit un nouvel essor et redevint très-florissante. En 1660, on répara le temple au moyen de subsides fournis par le gouvernement, et, en 1663, on construisit à côté un bâtiment, nommé Kobushi Kuwan, qui fut bientôt transformé en logements pour les étudiants. En 1672 on fut obligé, par suite du nombre toujours croissant des élèves, d'en construire un second à l'est du premier. Le cinquième shôgun, Tsunayoshi, transféra, en 1690, ce temple de Confucius à Yushina ; ce nouveau temple fut bâti avec beaucoup plus de luxe et d'une façon beaucoup plus grandiose que le premier. Tsunayoshi le nomma Taiseiden, et fonda dans la même enceinte une grande académie, qui fut l'Université de Shôhei. Tous les daimios s'efforcèrent alors de protéger les lettres, qui atteignirent à cette époque l'apogée de leur prospérité. Après la mort de Tsunayoshi, le shôgun Ienobu se montra également favorable aux lettres. Yetomo, onzième shôgun, qui fit également tous ses efforts pour encourager leur développement, nomma Shibano Hikosuke, Bito Riosa et Koga Yasuke, professeurs à l'Université. Son règne est con-

sidéré comme une des époques pendant lesquelles les lettres ont été le plus florissantes. La plupart des princes donnèrent leur concours à la vulgarisation de l'enseignement public, et quelques-uns des colléges les plus renommés étaient sous la direction de certains d'entre eux. Les établissements cités sont : le collége de Yonesawa, province de Dewa; les colléges appelés Meirindô, Keibu Kuwan et Shugidô, province de Kaga; le collége de Shisutani, province de Bizen; le Méirindô, province d'Owari ; le Kôdokuwan, province de Hitachi; l'établissement du même nom dans la province de Hizen ; le Jisku Kuwan, province de Higo ; le Yôkendô, à Sendai, province de Mutsu ; le Nisshin Kuwan, à Aidzu, province de Iwashiro ; le Meirin Kuwan, province de Nagato ; le Soshi Kuwan, province de Satsuma, et le Yuso Kuwan, province d'Ise. Le mode d'instruction et le programme des études n'étaient pas les mêmes partout et variaient selon les provinces ; mais partout les lettres étaient en honneur.

Les établissements publics étaient à cette époque on ne peut plus florissants, mais les colléges particuliers célèbres étaient fort rares ; on ne cite, en effet, que le Kuwaitoku shoin, à Osaka, le Horikawa Gakko, à Kioto, et quelques autres. Quant aux répétiteurs particuliers, dont les uns enseignaient la calligraphie, les autres les classiques, il y en avait dans les villes, les bourgs et même dans les plus petits villages : aussi les gens les plus pauvres eux-mêmes savaient-ils lire et écrire.

Les sciences et les arts reçurent beaucoup d'encouragement sous la dynastie des shôgun Tokugawa. Ainsi, un observatoire fut fondé à Kanda (Tokio), en 1673 ; on en construisit un nouveau, en 1718, à Soto Kanda. Un bureau de chronologie fut créé en 1765 à Ushigome, et transféré, dix-huit ans après, à Asakusa, où on lui adjoignit un observatoire. Le nouvel almanach de la neuvième année de Kuwan sei (1795), et celui de la quatorzième année de Tempô (1843), furent rédigés dans ce bureau. En 1765, un médecin du shôgun Takigenko demanda au gouvernement de lui concéder un terrain à Soto Kanda ; il y construisit une école de médecine, nommée Seiju Kuwan, pour permettre aux jeunes gens qui voulaient étudier la médecine d'y venir apprendre cette

science. Les malades y étaient également admis. Cette école fut transférée à Shitaya en 1806.

Une école pour l'étude de l'ancienne littérature japonaise fut fondée en 1793 par Bankoki-ichi. Ce savant, originaire du district de Kodama, province de Musashi, était devenu aveugle dans sa jeunesse; il vint à Yédo et prit Nanjô comme professeur, afin d'apprendre l'ancienne littérature. Doué d'une mémoire prodigieuse, le pauvre aveugle avait un goût tout particulier pour les anciens ouvrages japonais : aussi demanda-t-il au gouvernement de vouloir bien lui donner un terrain à Banchô, où il fonda une école de littérature, à laquelle il adjoignit une bibliothèque. Cette école prit le nom de Wagaku Kôdansho ; en 1795, il la dota de terres et la plaça sous la direction de l'Université de Shohei. Il réunit aussi divers ouvrages anciens, au nombre de douze cent soixante-trois, qu'il classa par ordre de sujets, et dont il fit une collection, qu'il fit publier sous le titre de Gunsho Riuju. Il publia aussi plus tard une collection de deux mille cent trois ouvrages réunis en onze cent quatre-vingt-cinq volumes intitulés Shoku Gunsho Riuju. Quelque temps après, il reçut à Shinagawa un terrain où il fit construire un magasin pour y conserver les planches qui avaient servi à l'impression de ses livres [1]. Le tout est encore actuellement dans un état parfait de conservation. En 1805, comme le terrain sur lequel se trouvait son école était trop petit, Bankokiichi la fit reconstruire en y ajoutant un lot de terrain situé à l'est; il changea aussi le nom de l'école, qui s'appela désormais Wagaku Sho.

Le collége des langues et des sciences étrangères, nommé successivement Bansho Shirabesho, Yosho Shirabesho, puis Kaiseidjo,

1 L'impression des livres, au Japon, se faisait autrefois, avant l'introduction des presses d'imprimerie européennes, au moyen de planches sur lesquelles on découpait en relief les caractères composant les mots et les phrases du texte; elles avaient la même dimension que les feuilles du livre que l'on voulait publier. La planche ainsi préparée, on passait une brosse chargée d'encre sur les caractères, et on appliquait dessus successivement le nombre de feuilles de papier sur lesquelles on voulait reproduire le texte. En frottant légèrement le verso de chaque feuille de papier, on obtenait le résultat voulu. Ce mode d'impression est encore actuellement en usage; il présente le grand avantage de permettre la publication de nouvelles éditions à peu de frais. (*Note du traducteur.*)

fut créé en 1855, au sud de Kudan; la seule langue qui y fût enseignée à cette époque était le hollandais. Cet établissement fut transféré en 1860 à Ogawa machi; à dater de cette année, on y enseigna aussi le français et l'anglais; puis, plus tard, l'allemand et le russe. On y ajouta également un cours de chimie pour compléter le programme. En 1862, on construisit pour les élèves en dehors de la porte de Hitotsu Bashi des logements très-vastes et très-beaux. L'année suivante, ce collége, placé sous la direction de l'Université de Shohei, prit le nom de Kaiseidjo; ce fut également pendant le cours de cette année que l'on envoya des étudiants en Angleterre, et que l'on ouvrit un cours de mathématiques. En 1865, on fit venir des professeurs hollandais qui enseignèrent la physique et la chimie; les programmes subirent certaines modifications, les classes furent agrandies et le collége prit de l'extension par suite du nombre croissant des élèves.

Le Igaku sho, nommé originairement Seiyo Igaku sho, fut fondé, en 1848, à Kanda, par une réunion de médecins qui voulaient répandre l'usage du vaccin. Quelque temps après, le gouvernement s'en chargea et nomma cet établissement Shûtojo (lieu de vaccination). On y fonda trois cours : un d'enseignement théorique, un d'anatomie et un de vaccination. L'année suivante, cet établissement ayant été détruit par un incendie, on le rebâtit à Sato Kanda, où l'on ouvrit, en 1862, un cours d'anatomie et de chimie. Antérieurement à cette époque, le gouvernement avait déjà envoyé M. Matsumoto Riojin à Nagasaki pour y apprendre la médecine sous la direction des docteurs hollandais. MM. Ito Gempaku et Hayashi Kenkai avaient également été envoyés en Hollande dans le même but.

Le Seitoku Kuwan est une école de médecine qui fut fondée en 1862, à Nagasaki, par le docteur Matsumoto, avec l'autorisation du gouvernement du shôgun. On donna d'abord le nom de Yôjôsho à cet établissement, qui était en même temps un hôpital. Le docteur Matsumoto l'avait organisé en se basant sur le système des hôpitaux civils et militaires hollandais. On y traitait les malades en même temps qu'on y faisait de la théorie. Quand, plus tard, cette école prit le nom de Seitoku Kuwan, on fit venir des professeurs

hollandais, et on ouvrit des cours de physique et de chimie dont ils furent chargés.

Le Seibi Kuwan, établissement également fondé à Nagasaki, en 1863, était une école spéciale pour l'enseignement des langues française, anglaise, hollandaise, chinoise et russe ; on y ouvrit plus tard un cours de mathématiques.

Toutes les écoles déjà mentionnées, ainsi que l'hôpital de Hokodate et l'école de médecine d'Osaka, furent fondées par le gouvernement des shôgun ; le gouvernement impérial a marché dans la même voie et a augmenté depuis le nombre de ces écoles.

En 1867, le quinzième shôgun, Keiki, remit le pouvoir entre les mains du mikado actuel. L'année suivante (1868), à laquelle on donna le nom de Meiji, commença la réforme. On créa cette même année le Gakushu-in, une direction de l'Instruction publique et un hôpital à Kioto. On changea aussi le nom du Seibi Kuwan de Nagasaki en celui de Koun Kuwan. A partir de ce moment, la direction de l'Instruction publique s'occupa du Shôhei gakko, du Igaku sho, du Kaisei djo, etc. On fonda un hôpital à Yokohama et on divisa en trois catégories les grades des professeurs japonais dans le Kaisei djo, le Shohei gakko et le Igaku sho. L'année suivante (1869), on transforma le Sohei gakko en Daigakko (Université), et on mit sous sa dépendance le Kaisei djo, le Igaku sho et l'hôpital de Kioto. On abolit les anciens grades des professeurs qui, à partir de ce moment, furent divisés en Hakushi et Jokio ; ces deux grades comprenaient chacun trois classes. Bientôt après, on donna le nom de Daigaku Nanko au Kaisei djo et celui de Daigaku tôkô à l'Igaku sho. On fonda aussi une école de médecine à Osaka.

Dans le courant de la troisième année de Meiji (1870), on fit sur l'instruction publique un règlement se composant de six articles, et on ordonna à tous les daimios d'envoyer des étudiants au Nankô.

Pendant la quatrième année de Meiji, on abolit le Daigakko et on créa le Ministère de l'Instruction publique. On créa en outre un nouveau grade universitaire intermédiaire prenant place entre celui de Hakushi et celui de Jokio. Ce grade, désigné sous le nom de Kiojin, comprenait trois classes. Le grade de Jokio fut alors divisé en six classes. Les deux colléges changèrent encore une fois de nom, et

s'appelèrent désormais Tokô et Nankô. Le Seigaku Kioku prit à la même époque le nom de Temmon Kioku ; c'est aussi dans le même temps qu'on fonda le Henshiurio et le Hakubutsu Kioku.

Dans le courant de la cinquième année de Meiji (1872), on fonda, dans le Nankô même, une école de filles ; on créa aussi une bibliothèque placée sous la dépendance du Hakubutsu Kioku et on créa des écoles normales destinées à former des instituteurs primaires. A la même époque parut une loi disposant que dorénavant il y aurait au Japon huit grandes divisions universitaires, possédant chacune une académie. Voici ces huit divisions : Tokio, Aichi, Ishikawa, Osaka, Hiroshima, Nagasaki, Niigata et Aomori. On institua dans chaque division un bureau, appelé Toku gaku Kioku, chargé des affaires relatives à l'instruction dans cette division. Chaque division comprenait trente-deux circonscriptions, ayant chacune un collége. Chaque circonscription comprenait deux cent dix subdivisions, ayant chacune une école primaire. Le nombre total des colléges s'élevait alors à deux cent cinquante-six et celui des écoles primaires à cinquante-trois mille six cent soixante. Dans chaque subdivision, il y avait un fonctionnaire dit Gakku Torishmari, chargé d'inspecter l'école et d'inviter les habitants à y envoyer leurs enfants. Dans chaque école primaire, il y avait deux divisions : l'une pour les enfants des deux sexes, de six à neuf ans ; l'autre aussi pour les enfants des deux sexes, mais de dix à treize ans. La durée des études était de huit ans, et le programme comprenait l'écriture, la lecture, le style épistolaire, l'arithmétique, la géographie, la physique, l'histoire, la géométrie, l'histoire naturelle, la chimie et le dessin. — Les colléges comprenaient une division supérieure et une division inférieure. Dans la première se trouvaient des jeunes gens de dix-sept à dix-neuf ans ; dans la seconde, des enfants de quatorze à seize ans. La durée des études était fixée à six ans. Le programme des études comprenait, outre les matières dont nous avons parlé ci-dessus, la littérature japonaise, l'étude des langues étrangères, la morale, l'économie politique, etc. A l'Académie on enseignait la physique, la chimie, le droit et les mathématiques supérieures. La même année, on abolit le Henshirio et on fonda le Hensho Kuwa.

A l'École normale, on fonda un bureau, nommé Hensei Kioku, chargé de la publication des livres classiques. On abolit aussi le grade de Hakushi, qui fut remplacé par celui de Gakushi, ce dernier divisé en cinq classes.

La sixième année de Meiji (1873), on changea le nom et le nombre des divisions académiques, qui furent réduites à sept. Le nombre des circonscriptions fut réduit à deux cent trente-neuf et celui des subdivisions à quarante-deux mille quatre cent cinquante et une. On supprima la division académique d'Ishikawa et on transféra celle d'Aomori à Miagi ken. Pendant le huitième mois de cette année, la construction du Kaisei gakkô fut terminée, et on dressa un programme d'études spéciales ; on y institua aussi des cours préparatoires. Le Kaisei gakko comprenait trois sections : la section française, la section anglaise et la section allemande. Les Français enseignaient les sciences mathématiques, physiques et naturelles ; les Anglais, la physique, le droit et la technologie ; les Allemands, la minéralogie.

Tous ces cours étaient faits par des professeurs étrangers. L'ancien Kaisei djo fut transformé en école des langues, et on y enseigna le français, l'anglais, l'allemand, le chinois et le russe. On supprima les grades de Kiojiu et de Jokio, et l'on nomma des Kiojiu dans les académies, des Kioyu dans les colléges et des Kundô dans les écoles primaires. Chacun de ces grades se subdivisait en cinq degrés. Cette même année, on fonda deux écoles normales : l'une à Osaka, l'autre à Miagi ken.

Dans le courant de la septième année de Meiji (1874), on fonda une école normale dans chacune des localités qui suivent : Aichi ken, Hiroshima, Nagasaki, Niigata. On créa aussi une école de langues dans chaque division académique. La bibliothèque fut transférée à Asakusa et nommée Asakusa Bunko.

En 1875, huitième année de Meiji, on modifia les limites de l'âge des élèves, qui furent fixées de six à quatorze ans. On fonda aussi une école normale de filles.

Au cours de la dixième année de Meiji (1877), on ouvrit dans le Jardin public de Uyeno (Tokio) un Musée contenant des objets relatifs à l'instruction publique.

Nous devons également mentionner ici un collége de création toute récente fondé par les anciens daimios. Ce collége, inauguré le 17 octobre 1877 par Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice, fut nommé Gaku-shû-in par Sa Majesté l'Empereur.

D'après ce qui précède, on voit que les lettres prirent naissance au Japon au IIIe siècle de l'ère chrétienne, et que l'époque à laquelle elles furent le plus florissantes fut le Xe siècle. Elles tombèrent un peu en décadence du XIe au XVIe siècle, époque à laquelle s'établit la dynastie des Tokugawa. La paix profonde qui régna au Japon pendant l'administration de ces shôgun contribua puissamment à leur faire recouvrer leur ancienne splendeur. Depuis l'établissement du nouveau gouvernement, on s'est appliqué à donner le plus d'extension possible aux arts et aux sciences. Les efforts que l'on ne cesse de faire dans ce but nous donnent lieu d'espérer que l'instruction publique marchera désormais à grands pas dans la voie du progrès.

FABRICATION DE L'ENCRE DE CHINE ET DES PINCEAUX.

Au Japon, on ne se sert pas de plumes pour écrire, comme en Europe, et l'encre que l'on emploie n'est pas la même que celle des Européens. En effet, on ne fait, pour ainsi dire, usage que d'encre de Chine et de pinceaux. On ignore à quelle époque remonte la première fabrication de ces objets, mais il est probable qu'elle a dû être importée de Chine.

Au moyen âge, l'encre employée par les différentes administrations de l'État était fabriquée par le Toshorio ou Section des Archives. Les procédés de fabrication sont décrits tout au long dans le Engishiki et n'ont, du reste, changé que fort peu depuis. Les encres de la province d'Omi, nommées Takesa, celles nommées Kaibara de la province de Tamba, et les Taiheibuku de la province de Yamashiro, étaient les meilleures. Ce fut à Nara que l'on employa d'abord le noir de lampe pour cette fabrication. L'encre que l'on fabrique encore actuellement d'après ce procédé est un des produits célèbres de Nara.

Que l'on emploie le noir de lampe ou le noir de fumée végétal obtenu par la combustion du pin, on mélange le noir employé avec un shô d'eau et un kin de colle bouillis ensemble. Il faut avoir soin de bien pétrir ce mélange, car la combinaison se fait difficilement. On dirait en effet que ce noir de fumée végétal repousse l'eau. En hiver, il faut avoir soin de maintenir du feu sous la planche sur laquelle on le pétrit, car sans cela il se durcirait. Une fois le mélange pétri d'une manière satisfaisante, on le met dans des moules où on le comprime soit en le recouvrant de poids, soit par d'autres moyens.

L'encre ainsi préparée est laissée pendant quatre heures dans de la cendre mouillée, puis mise de nouveau dans de la cendre moins humide pendant un jour, et enfin dans de la cendre complétement sèche pendant trois jours. L'encre est alors lavée dans de l'eau froide pure, puis polie, ce qui termine l'opération.

Plus l'encre vieillit, meilleure elle devient ; en effet, la colle se durcissant, l'encre devient moins gluante, quand on la délaye dans l'eau.

Pour recueillir le noir de fumée, on dispose sur une étagère de 50 à 100 soucoupes, contenant de l'huile et une mèche ; on recouvre alors ces soucoupes d'un vase de forme conique percé d'un trou au sommet. Il faut avoir soin de recueillir constamment et régulièrement le noir de fumée que l'on obtient ; car, si on laissait le couvercle trop longtemps au-dessus de la soucoupe, le noir de fumée s'épaissirait et ne vaudrait rien. La meilleure huile dont on puisse se servir est certainement celle de Gama ou *Sesamum orientale*, puis l'huile de colza. Le noir de fumée végétal, obtenu par la combustion du pin, se recueille de la manière suivante : on construit une sorte de petit bâtiment en maçonnerie de 3 ou 4 ken carrés à la base, divisé en plusieurs compartiments, puis on fait brûler sur le sol, qui est en pierre, du pin aussi résineux que possible. Le noir de fumée se dépose de lui-même sur les parois de la construction, qui ont été préalablement revêtues d'une couche de papier grossier. Ce noir est ensuite recueilli et transformé en encre de Chine, au moyen du mélange que nous avons indiqué plus haut.

Nous allons maintenant traiter de la fabrication des pinceaux que l'on emploie avec cette sorte d'encre. L'ouvrier commence par prendre une petite quantité de poils quelconques dans ses mains et à les frotter avec de la cendre de son de riz. Lorsque les poils se trouvent suffisamment dégraissés par cette opération, il les assortit et les lisse avec un peigne de laiton. L'ouvrier détermine alors l'épaisseur de la couche de poils selon les dimensions qu'il veut donner à ses pinceaux, puis il colle les poils ensemble avec une solution d'algues marines. Lorsque le tout est sec, on examine les poils pour voir s'ils sont bien régulièrement disposés, sinon on enlève au moyen d'un couteau ceux dont la disposition est défectueuse. On réunit alors en forme de cône les poils qui doivent composer le centre du pinceau. On les entoure ensuite de poils un peu moins longs que les premiers. Pour les pinceaux de mauvaise qualité, on se contente d'une seule couche de poils. Il est aussi d'usage, dans certains cas, de recouvrir presque la moitié du pinceau avec du papier. On doit alors lécher le pinceau à plusieurs reprises, puis le lisser soigneusement avec un couteau. Quand on a obtenu un résultat satisfaisant, on lie ensemble tous ces poils avec un fil de lin et on les colle dans un petit tube en bambou au moyen de la solution d'algues marines dont nous avons déjà parlé. On peigne alors le pinceau et on le lisse avec les doigts, ce qui termine l'opération.

POIDS ET MESURES.

On ignore quels étaient les poids et les mesures en usage dans l'antiquité. L'histoire nous apprend pourtant qu'en l'année 713, correspondant à la sixième année de la période Wadô, sous le règne de l'empereur Gemmio, le gouvernement fit distribuer des poids et des mesures fixés par lui.

Les relations avec la Chine étant déjà assez suivies à cette époque, il est probable que le gouvernement japonais établit son système de poids et de mesures d'après celui des Chinois. Les mesures en ivoire, conservées dans le temple de Tôdaiji à Nara, sont un peu plus courtes que celles dont on se sert actuellement.

MESURES.

Les mesures dont on fait usage de nos jours sont en laiton, en baleine, en acier ou en bambou. Elles sont divisées d'après le système décimal. Le shaku ou pied japonais sert d'unité; il se divise en sun, bu, rin et mô. Un sun vaut 1/10 de shaku; 1 bu, 1/10 de sun; 1 rin, 1/10 de bu et 1 mô 1/10 de rin. Le seul multiple du shaku est le jo qui égale 10 shaku. Le shaku vaut $0^m,30303$. Il y a deux sortes de shaku : l'une que nous venons de décrire, dite kané shaku, et l'autre dite kujita shaku, qui a une longueur supérieure de 25 pour 100, et qui est uniquement employée pour mesurer les étoffes.

Bien que l'on ne se servît autrefois que de ces deux mesures, il arrivait pourtant qu'elles variaient en longueur selon les localités. Cet état de choses a cessé d'exister; car le gouvernement a fait distribuer de nouvelles mesures dans toutes les parties du Japon, mesures basées sur les anciens étalons. En effet, au mois d'août 1875 (huitième mois de la huitième année de Meiji) parut un décret défendant l'emploi de mesures autres que celles que le gouvernement venait d'adopter.

Le masu ou mesure de capacité japonaise est employé pour mesurer les liquides, les grains, etc. Parmi les mesures qui portent ce nom, celles qui sont employées pour les grains se nomment koku masu, les autres midzu masu. Les koku masu sont bordés de fer et divisés diagonalement par une tringle de fer. Ces mesures sont généralement faites avec le *Hinoki* (*Chamae Cyparis obtusa*); toutefois, nous ferons remarquer que les midzu masu n'ont ni bordure en fer ni tringle intérieurement.

Le koku masu d'un shô a 4 sun 9 bu de côté et une profondeur de 2 sun 7 bu 1 rin intérieurement. La tringle en fer a 1 bu 8 rin de largeur et 1 bu 9 rin 5 mô d'épaisseur.

Les midzu masu sont identiques, moins la tringle en fer. Ces deux sortes de mesures contiennent 64 sun 8 bu 2 rin 7 mô cubes, ce qui correspond à $1^{lit},803906$.

Ces mesures de capacité sont aussi basées sur le système déci-

mal et se divisent en shô, shaku, sai, satsu. Les multiples sont le to qui vaut 10 shô, et le so su qui vaut 10 to.

POIDS.

Il existe plusieurs espèces de balances. La plus répandue est la romaine; les balances ordinaires à deux plateaux sont rares. Le fléau de la romaine est en bois ou en ivoire. Un des bras porte un plateau en cuivre jaune ou un crochet. Le poids, qui est invariable, est ou en cuivre jaune ou en fonte quand il est d'une certaine grosseur. L'unité de mesure est le momme, qui égale 3 gr, 7565217. Les sous-multiples sont le fun, le rin et le mô. Son seul multiple est le ruwan qui vaut 1000 momme.

On se sert aussi, dans certains cas, d'un poids nommé kin, qui égale 160 momme ou 601 gr, 04. Il y a également des kino valant 120 momme, 100 momme seulement.

MONNAIES.

Les avis sont partagés sur l'origine des monnaies au Japon; toutefois le Ministère des Finances, se fondant sur l'opinion qui lui a paru la plus logique, a publié un ouvrage en plusieurs volumes, intitulé : *Dai Nippon Kuwa heishi*, qui nous dit que dès le Ve siècle il existait au Japon des pièces de monnaie en argent sur lesquelles étaient gravées des fleurs. Cependant, comme nous savons que la première mine d'argent n'a été découverte au Japon qu'en l'année 675, c'est-à-dire pendant la troisième année du règne de l'empereur Temmu, nous sommes forcés de croire que l'argent qui avait servi à la fabrication de ces pièces devait avoir été importé de Corée ou de Chine. L'histoire nous dit qu'à cette époque on frappa de la monnaie d'argent, mais elle ne nous donne à ce sujet aucun détail. En 699, pendant la troisième année du règne de l'empereur Mommu, on fonda un Hôtel des Monnaies, chargé de fabriquer les pièces de monnaie qui devaient être mises en circulation. Ceci prouve que, par suite du besoin qui s'en était fait sentir, la monnaie était déjà assez répandue au Japon. En 708,

pendant la première année de la période de Wadô, sous le règne de l'empereur Gemmio, on découvrit à Chichibu, dans la province de Musashi, une mine de cuivre dont les minerais furent employés pour frapper des monnaies. Ces pièces portaient les caractères chinois : *Wadô Kaichin*, ce qui signifie : Monnaie de cuivre faite pour la première fois avec du cuivre japonais. L'année suivante, le gouvernement fit paraître un décret défendant aux particuliers de frapper des monnaies d'argent et interdisant la circulation de celles qui pourraient être ainsi frappées.

En 760, pendant la quatrième année de la période Tempei hôji, l'empereur Junjin établit un nouveau système monétaire (or, argent et cuivre) et fit frapper des pièces avec ces trois métaux. La pièce d'or, qui pesait un peu plus de 8 momme 1 fun, portait les caractères chinois : *Kaiki Shônô*, ce qui veut dire : chose précieuse nouvellement faite. Quelques spécimens de ces pièces sont conservés dans le temple de Horiuji, à Nara, province de Yamato. Les pièces d'argent, qui valaient la dixième partie des précédentes, portaient les caractères : *Taihei Genhô*, littéralement : chose précieuse, base de paix. Les pièces de cuivre valaient 1/10 des pièces d'argent; elles portaient les caractères : *Man nen tsû hô*, c'est-à-dire : chose précieuse en circulation perpétuelle. Pendant le cours de la première année de la période Tempei Jingo, sous le règne de l'impératrice Shotoku, on émit une nouvelle monnaie de cuivre portant les caractères *Jingo Kai hô*, ce qui signifie : chose précieuse d'une auguste impératrice. Ces pièces furent mises en circulation concurremment avec les anciennes monnaies.

Après plusieurs modifications dans le système monétaire, l'empereur Daigo frappa en 907, époque correspondant à la septième année de la période Engi, une nouvelle monnaie appelée *Engi Tsuhô*. Ces pièces furent remplacées par d'autres nommées *Ken gen Taihô* pendant la deuxième période Tentoku, sous le règne de l'empereur Murakami, c'est-à-dire en 958.

Du milieu du Xe siècle au commencement du XIe, on se servit beaucoup de sable d'or en guise de monnaie.

A partir du XIVe siècle, la puissance des mikados diminua et on vit apparaître de plus en plus les pièces de monnaie mises en cir

culation par des particuliers. Sous le règne des shôgun de la dynastie d'Ashikaga, les pièces de cuivre étaient presque toutes chinoises ; les plus répandues étaient nommées *Eiraku Tsûhô,* frappées en Chine pendant la période de Eiraku, sous la dynastie des Mings, c'est-à-dire au commencement du XIVe siècle. A cette époque le Japon était bouleversé par des guerres civiles incessantes, entretenues par les grands seigneurs féodaux, qui étaient indépendants et battaient monnaie selon leur fantaisie, lorsque Faikô Hideyoshi les réduisit au vasselage et fit frapper des monnaies d'or et d'argent dont la circulation ne put cependant se généraliser.

Le système monétaire ne fut centralisé qu'à partir de l'établissement des shôgun de la dynastie des Tokugawa, c'est-à-dire en 1615, pendant la première période de Genna. A partir de ce moment, le droit de battre monnaie appartint exclusivement aux shôguns, qui modifièrent plusieurs fois la valeur des monnaies. Pendant la première année de Meiji, après l'établissement du gouvernement actuel, on fit construire un nouvel Hôtel des Monnaies, où l'on frappa les pièces qui sont actuellemennt en usage et en circulation.

Ces pièces nouvelles comprennent dès étalons en or, des pièces d'argent et de cuivre. En outre, pour faciliter les échanges, on a fait depuis des pièces en argent nommées Bockigin ou pièces commerciales, *Trade dollar.* (Note du Traducteur.)

Nous donnons ci-dessous, sous forme de tableau de conversion: la valeur, le diamètre, le poids et le titre de ces différentes pièces.

TABLEAU DE CONVERSION.

DESCRIPTION.	VALEUR.	DIAMÈTRES. Sun.	Bu.	Rin.	Mô.	Mètre à 1 dix-millionième près.								POIDS. Monme.	Fin.	Rin.	Mô.	»	»	»	Gram. à 1 dix-millionième près.								TITRE.
Pièces d'or............	20 »	1	1	5	7	0	0	3	5	0	6	0	4	8	8	7	3	5	7	0	33	3	3	3	7	5	1	2	900/1000
Vieille id............	10 »	0	9	7	1	0	0	2	9	4	2	4	0	4	4	3	6	7	0	0	16	6	6	6	8	7	5	6	»
Nouvelle id..........	10 »	0	9	7	0	0	0	2	9	3	9	3	7	4	4	3	6	7	0	0	16	6	6	6	8	7	5	6	»
Vieille id............	5 »	0	7	8	7	0	0	2	3	8	4	8	2	2	2	1	8	3	5	0	8	3	3	3	4	3	7	8	»
Nouvelle id...........	5 »	0	7	2	0	0	0	2	1	8	1	8	1	2	2	1	8	3	5	0	8	3	3	3	4	3	7	8	»
Vieille id............	2 »	0	5	7	7	0	0	1	7	4	8	4	6	0	8	8	7	3	4	0	3	3	3	3	3	4	8	7	»
Nouvelle id...........	2 »	0	5	6	0	0	0	1	6	9	6	9	5	0	8	8	7	3	4	0	3	3	3	3	3	4	8	7	»
Vieille id............	1 »	0	4	4	6	0	0	1	3	5	1	5	0	0	4	4	3	6	7	0	1	6	6	6	6	7	9	3	»
Nouvelle id...........	1 »	0	4	0	0	0	0	1	2	1	2	1	2	0	4	4	3	6	7	0	1	6	6	6	6	7	9	3	»
Pièces d'argent, vieille..	50 sen	1	0	4	0	0	0	3	1	5	1	5	1	3	3	2	9	2	5	0	12	4	7	1	5	4	9	7	»
Nouvelle id...........	50 »	1	0	2	0	0	0	3	0	9	0	9	0	3	5	8	8	0	0	0	13	2	4	8	5	9	7	2	»
Vieille id............	20 »	0	7	7	0	0	0	2	3	3	3	3	3	1	3	3	1	7	0	0	4	6	2	6	9	0	6	5	»
Nouvelle id...........	20 »	0	7	4	0	0	0	2	2	4	3	4	1	1	4	3	5	2	0	0	5	3	9	0	6	0	7	5	»
Vieille id............	10 »	0	5	8	0	0	0	1	7	5	7	5	5	0	6	6	5	8	5	0	2	5	0	1	2	7	8	9	»
Nouvelle id...........	10 »	0	5	8	0	0	0	1	7	5	7	5	5	0	7	1	7	6	0	0	2	6	7	1	0	1	3	0	»
Vieille id............	5 »	0	5	0	0	0	0	1	5	1	5	1	5	0	3	3	2	9	2	5	1	2	4	7	1	5	4	9	»
Nouvelle..............	5 »	0	5	0	0	0	0	1	5	1	5	1	5	0	3	5	8	8	0	0	1	3	2	4	8	5	9	9	»
Pièces de cuivre.........	2 »	1	0	5	0	0	0	3	1	8	1	8	0	3	7	9	5	0	0	0	14	2	4	0	9	9	6	0	C. pur
id............	1 »	0	9	2	0	0	0	2	7	8	7	8	7	1	8	9	7	5	0	0	7	1	2	6	1	2	0	1	»
id............	1/2 »	0	7	2	0	0	0	2	1	8	1	8	1	0	9	4	8	7	5	0	3	5	6	2	8	5	9	7	»
id............	1 rin	0	5	2	0	0	0	1	5	7	5	7	5	0	2	4	1	5	0	0	0	9	0	7	1	9	9	5	»
Trade dollar argent vieux	1 yen	1	2	4	0	0	0	3	7	5	7	5	6	7	1	7	6	0	0	0	26	7	1	0	1	3	0	0	900/1000
id. nouvelle.......	1 »	1	2	4	0	0	0	3	7	5	7	5	6	7	2	4	5	0	0	0	27	2	1	5	9	9	4	5	»

L'unité de ce système est le yen; ses sous-multiples sont le sen, qui est la centième partie, et le rin, qui vaut 1/10 de sen.

POTERIES, FAÏENCES, PORCELAINES, ETC.

L'origine de la céramique remonte à la plus haute antiquité. Elle est en effet mentionnée dans les livres historiques publiés environ 660 ans avant J.-C. Tout nous porte à croire que, même avant cette époque, on s'était occupé de cet art, bien que l'on ignore les procédés employés, ainsi que les noms des lieux de fabrication. Dans le courant de l'année 660 avant J.-C, on fabriqua des poteries diverses dans la province de Yamato ; les matières servant à cette fabrication étaient des argiles provenant de la montagne d'*Amanokakuyama*, district de *Tô ichi.* C'est là le premier centre de fabrication connu.

Les rares spécimens des poteries de cette époque parvenus jusqu'à nous sont faits à la main et de deux couleurs, rouge et noir. En l'an 27 avant J.-C., des Coréens venus dans la province d'*Omi* fabriquèrent des poteries plus dures que celles existant jusqu'alors.

Deux cents ans après J.-C., la céramique avait déjà fait des progrès ; l'histoire nous dit qu'en l'an 400 on établit des fabriques de poteries dans les cinq provinces qui suivent : *Setsu, Yamashiro, Ise, Tamba, Tajima.* En 720, un prêtre nommé *Giyôgi*, natif du district d'*Otori*, province d'*Idzumi*, inventa le tour ; à partir de ce moment, l'art de la céramique semble prendre son essor et se perfectionner rapidement. On se mit, en effet, à employer les moyens connus des Chinois et des Coréens, et de grandes manufactures furent établies dans les provinces de *Bizen, Hizen, Owari.* — En 1510, on voit apparaître, pour la première fois au Japon, la porcelaine proprement dite. Grâce aux manufactures établies dans les provinces de *Hizen* et d'*Owari*, ainsi que dans la ville de *Kioto*, l'art de la céramique fait de rapides progrès et tend à prendre l'importance qu'il a de nos jours.

Il y a au Japon trois genres bien distincts de produits céramiques : 1° la faïence représentée par l'*awata yaki*, le *satsuma*, l'*awaji yaki.* — Ces faïences se composent de kaolin ; leur glaçure comprend des matières de la nature du feldspath, de la lessive et divers métaux. Les grès cérames fabriqués avec une argile dure,

qui sont quelquefois recouverts d'une glaçure, portent le nom de *Banko yaki.*

2° La porcelaine, composée de silice plus ou moins pure, de quartz, de filsite, de feldspath, de granite pulvérisé : la glaçure comprend de la silice, de la lessive et divers métaux.—Ces porcelaines portent les noms d'*arita, seto, kiyomidzu yaki*, etc. On colorie et décore ces porcelaines et ces faïences avec de l'or, de l'argent, du plomb, de l'étain, du cuivre, du chlorure d'or, de l'oxyde de fer, de cuivre, de fer noir, du protoxyde de manganèse, de cuivre, de l'oxyde de cobalt, de l'oxyde d'antimoine, de l'acétate de plomb, de l'acide nitrique, du chlore, de la potasse, de l'acide nitreux, du carbonate de potasse, du borax, de la lessive.

Les centres de fabrication les plus célèbres sont : *Arita, Karatsû, Okawachi, Mikawachi, Shiraïshi, Shida, Odashi, Yoshida, Matsugaya, Kaméyama* et *Omura*, dans la province de *Hizen ;* dans la province de *Satsuma : Naeshirogawa;* dans la province de *Yamashiro : Fukakûsa, Uji, Fushimi, Awata guchi, Mimuro, Mibosatsû, Kinkozan, Swakura yama, Seikanji, Eiraku, Baku;* dans la province d'*Owari : Seto, Tokoname, Inuyama, Oribe;* dans la province d'*Omi : Shigaraki, Zeze;* dans la province de *Mino : Tajimi;* dans la province de *Yamato : Koriyama;* dans la province d'*Ise : Banko.* — Dans la province de *Bizen : Imbe.* — Dans la province de *Higo : Yatsushiro.* — Dans la province de *Kaga : Kutani, Ohi.* — Dans la province de *Setsu : Mito.* — Dans la province d'*Awadji : Iganomura.* — Dans la province de *Iwaki : Soma.* — Dans la province de *Musashi : Imado, Sumida gawa, Ota.* — Dans la province de *Chikugo : Yanagawa.* — Dans la province de *Idzumi : Sakai.* — Dans la province de *Nagato : Tayo ura, Matsumoto, Hagi.* — Dans la province d'*Idzumo : Matsuye, Fuijina.* — Dans la province de *Chikuzen : Takatori.* — Dans la province de *Tôtômi : Shidoro.* — Dans la province de *Iga : Uyeno.*

On trouve également des fabriques de porcelaine dans la province de Tamba.

PORCELAINE D'IMARI.

Dans la province de Hizen, Arita est le centre de la fabrication de la porcelaine qui, du reste, y prit naissance en 1510. L'histoire nous dit, en effet, que vers la même époque *Gorodayu Shonsui*, originaire de la province d'Ise, se rendit en Chine, où il apprit à faire la porcelaine et à construire les fours nécessaires pour cette fabrication. A son retour, il s'établit dans la province d'Hizen et fut le premier fabricant de porcelaine qu'il y ait eu au Japon. Il construisit dans différentes parties de la province des fours à porcelaine et découvrit les matières nécessaires à la fabrication du produit nommé Somet Suke, dont il fut du reste l'inventeur (le Somet Suke est une porcelaine à fond blanc ornée de dessins bleus peints sous la glaçure). On ignore actuellement où se trouvait sa résidence.

Vers la fin de l'année 1590, Taikô Hideyoshi fit une expédition en Corée, et un de ses généraux, nommé Taku, ramena de ce pays un Coréen du nom de Risampei, qu'il établit dans son territoire pour lui faire fabriquer de la porcelaine. Ce Coréen se rendit plus tard au village de Tanaka (actuellement Arita), où il se mit à rechercher les matières nécessaires pour la fabrication de ses porcelaines; ses recherches n'aboutirent à rien au début; pourtant il finit par trouver de la silice dans la montagne d'Idzumiyama, district de Matsura, et put, à partir de ce moment, fabriquer des porcelaines fines et sans défaut.

Les résultats obtenus par Risampei engagèrent un grand nombre d'ouvriers à venir s'établir dans ce village dont l'importance augmente de jour en jour.

Beaucoup plus tard, un Japonais, nommé Higashi Jima Tokuyemon, natif d'Imari (province de Hizen), apprit sous l'intuition d'un Chinois résidant à Nagasaki l'art de décorer et de colorier les porcelaines. Pendant les quelques années qui suivirent, Higashi Jima, aidé par un de ses compatriotes nommé Gesu Gombe, se livra à une série d'expériences et parvint finalement à décorer des porcelaines d'Arita avec de la poudre d'or et d'argent. Ce résultat

obtenu, il se rendit avec ses produits à Nagasaki, et les vendit à des négociants chinois qui les exportèrent. Cette première exportation eut lieu en 1646.

A partir de cette époque, il entretint des relations commerciales suivies avec les négociants chinois, et de nombreux ouvriers japonais se mirent à apprendre le métier de décorateur.

Cette industrie commençait à devenir florissante, lorsque, par suite de la négligence des ouvriers, la valeur des produits commença à décroître : ceci eut une influence immédiate sur l'exportation, qui se ralentit.

Vers 1750, le gouverneur de Nagasaki fonda une manufacture de porcelaine à Amaküsa, dans le but d'exporter ses produits. Pour réunir les meilleures conditions de succès possibles, il crut devoir engager des décorateurs et choisir les seize meilleurs ouvriers d'Arita. Voulant aussi éviter que ces ouvriers pussent aller s'établir ailleurs, il fit paraître un décret qui leur interdisait de quitter l'endroit. Ceci nous explique pourquoi encore de nos jours la profession de décorateur ne se retrouve que dans les familles des descendants de ces ouvriers (familles encore aujourd'hui au nombre de seize). Vers 1820, un grand négociant d'Arita, nommé Hisatomi Nozibo, vint à Nagasaki solliciter des Hollandais des commandes pour des assiettes et des tasses fines.

Il se proposait, en agissant ainsi, de faire revivre l'exportation dont l'importance avait grandement diminué, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Hisatomi, ayant remarqué que la glaçure composée de matières provenant de la montagne d'Idzumi yama séchait très-lentement, eut l'idée d'employer des matières provenant de Hirato qui, séchant beaucoup plus vite, lui feraient réaliser une grande économie de temps. Le même motif fait employer actuellement des matières venant des îles Goto. La fabrication des vases à fleurs commença à cette époque. On a donné le nom de Gokushin à la meilleure qualité de porcelaine d'Arita.

En 1770, un célèbre fabricant nommé Tsuji Kiheiji s'aperçut un jour, en retirant des porcelaines du four, que plusieurs pièces en tombant les unes sur les autres s'étaient collées ensemble ;

désirant se rendre compte de l'état de celle qui se trouvait au milieu, il cassa les autres et trouva une pièce admirablement cuite, fort belle, ce qui lui donna l'idée de cuire désormais ses porcelaines dans des espèces de cazettes. A partir de cette époque, se basant sur le résultat obtenu par Tsuji, on se servit, pour cuire les pièces fines et de valeur, de cazettes munies d'un couvercle. Pour rendre la fermeture hermétique, on entoure le point de jonction du couvercle et de la cazette d'une couche de glaçure annulaire qui, en se vitrifiant sous l'action du feu, remplit le but que l'on se proposait. Ce procédé est encore actuellement employé au Japon. Cette découverte, bien que due au hasard, prouve que Tsuji apportait le plus grand soin à son travail et prenait note de tout ce qui pouvait améliorer ses produits. M. Tsuji Katsuzô, membre de la Koransha (compagnie pour la fabrication des porcelaines), est un des descendants de ce célèbre industriel. Le gouverneur japonais a fait fabriquer par les meilleurs ouvriers d'Arita des objets en porcelaine de forme et de dimension différentes qui, par la délicatesse de leurs contours et leur beauté, ont excité l'admiration du public à l'Exposition de Vienne en 1873. A la nouvelle d'une Exposition devant avoir lieu à Philadelphie en 1876, MM. Fukagawa Eizaemon, Tsuji Katsuzo et Fukami, Suminosuke, fabricants célèbres, ainsi que M. Tedzuka Kamenosuke, marchand de porcelaine, désirant mettre à profit le peu de temps qui leur restait pour se préparer à cette Exposition et faire voir les progrès réalisés depuis 1873, formèrent une compagnie à laquelle ils donnèrent le nom de Koransha. Les membres de cette compagnie se mirent à l'œuvre avec ardeur et firent fabriquer des objets qui obtinrent un grand succès à l'Exposition de Philadelphie. Le but de cette compagnie était de se servir de beaux modèles antiques, tout en tenant compte des exigences modernes, et de produire ainsi des objets de valeur qui montreraient au public les progrès réalisés à Arita, dont les porcelaines étaient déjà si avantageusement connues. En présence d'efforts aussi soutenus, on peut prévoir, sans être accusé d'optimisme, des améliorations continuelles.

Les matières premières nécessaires pour la fabrication des pro-

duits céramiques, ainsi que les localités d'où on les extrait, sont: les matières premières employées pour la pâte provenant d'Idzumi yama d'Arita ;

Le Ji hiki tsuchi (terre servant au rachevage), de même provenance;

Les matières premières employées pour la glaçure, provenant d'Idzumi yama d'Arita et de Shira Kawa yama, également d'Arita ;

Les matières employées pour fabriquer les pièces craquelées provenant de Shira Kawa yama d'Arita ;

La terre servant à la fabrication des supports, employée pour l'encastage.

PRÉPARATION DES MATIÈRES PREMIÈRES.

Toutes les matières premières sans exception sont pulvérisées au moyen de pilons à bascule d'un genre tout particulier. Ces pilons se composent de longues poutres horizontales dont une des extrémités est recouverte d'une armure de fer destinée à broyer ces matières contenues dans un mortier en pierre, et dont l'autre supporte une auge destinée à contenir de l'eau. On emploie ce genre de pilon partout où l'on peut profiter d'un petit cours d'eau. Le poids de l'eau introduite dans l'auge soulève le pilon, et lorsqu'elle s'écoule par suite de la pente donnée à l'auge, le pilon retombe dans le mortier et réduit en poudre son contenu.

Ces matières pulvérisées sont alors tamisées, puis soumises de nouveau à l'action du pilon jusqu'à ce qu'elles obtiennent un degré de finesse suffisant ; elles sont ensuite introduites dans un récipient spécial : on verse alors de l'eau dessus, on agite le mélange, on laisse le tout reposer pendant un certain temps, et finalement on décante. On place alors la pâte résultant de l'opération que nous venons de décrire sur des fours qui, en la séchant, lui donnent la consistance voulue. Ce résultat obtenu, on coupe cette pâte en carrés ayant un shaku de côté et deux sun d'épaisseur.

FAÇONNAGE.

Pour cette opération, l'ouvrier prend un morceau de pâte et le

pose sur une table où il le pétrit des deux mains pour le rendre plus dense et plus homogène. Il lui donne en le frappant avec les mains la forme d'une boule, et finalement le place sur le tour qu'il met en mouvement au moyen d'une pédale. Il façonne ensuite ce bloc de pâte avec les deux mains, et, une fois l'opération terminée, il pose l'objet obtenu sur une planchette qu'il expose au soleil afin de le faire sécher ; lorsque la dessiccation est suffisante, il replace l'objet sur le tour, et, au moyen d'un petit couteau, lui donne l'épaisseur voulue. Ayant terminé cette opération, il prend un linge mouillé et essuie la pièce avec soin pour effacer les traces que le couteau ou ses mains auraient pu y laisser. En dernier lieu, on recouvre la pièce, avec un pinceau, d'une mince couche de barbotine, et on l'introduit dans un four à biscuit. On se servait autrefois de moules qui étaient fabriqués avec de l'argile ordinaire. Depuis l'Exposition de Vienne, on emploie quelquefois des moules en gypse, semblables à ceux dont on se sert en Europe.

CUISSON.

Pour cuire dans un four à biscuit, on le chauffe à petit feu, c'est-à-dire à une température équivalant au tiers de celle des fours à grand feu. Après cette première cuisson, on décore l'objet au moyen d'oxyde de cobalt recouvert d'une glaçure. On met alors les pièces ainsi préparées dans un four ordinaire où elles sont superposées. On ferme ensuite le four en ayant soin pourtant de laisser un petit trou pour l'introduction du bois de chauffage qui doit entretenir la température. Ce bois de chauffage consiste en morceaux de bois ayant un shaku quatre sun de longueur sur un sun de largeur. On en brûle dix-huit mille toutes les douze heures. Pendant les cinq premières heures, on alimente le feu petit à petit; pendant les sept suivantes, on l'active énergiquement. La cuisson terminée, on ouvre le four, d'où l'on retire une pièce que l'on plonge dans l'eau froide pour juger du degré de vitrification. Si le degré de cuisson est considéré comme suffisant, on referme le four, qu'on laisse refroidir pendant trois jours complets s'il contient

de petites pièces, et six ou sept, si les objets contenus sont de grande dimension ; on procède ensuite au défournement.

PRÉPARATION DE LA GLAÇURE.

La glaçure se compose d'argile blanche étendue d'eau et de la cendre du *Distylium racemosum*. La meilleure cendre est celle que l'on obtient en faisant brûler cette plante prise dans les montagnes de Mite (province de Satsuma). On en trouve pourtant aussi de la bonne provenant d'Obi (province de Hiuga), et de Kuma (province de Higo). Les procédés employés sont les suivants : on répand cette cendre par terre, on pose du charbon de bois dans le milieu, on l'allume et on le recouvre ensuite avec cette cendre jusqu'à combustion complète, ce qui prend environ deux jours. Après refroidissement complet, on recueille le résidu que l'on jette dans l'eau et que l'on tamise ensuite.

Pour mélanger la cendre ainsi obtenue avec l'argile blanche, on opère de la manière suivante : on prend deux vases ; dans l'un, on met de l'argile blanche pulvérisée que l'on dissout dans l'eau ; dans l'autre, on met la cendre que l'on fait dissoudre de la même façon. On prend alors un morceau de biscuit que l'on trempe dans l'une de ces deux dissolutions. En retirant le morceau de biscuit, on trouve un certain dépôt qui s'est formé à la surface et qui a plus ou moins d'épaisseur. On répète ensuite l'opération dans l'autre dissolution pour obtenir un résultat analogue. Ceci fait, on s'assure, au moyen d'un couteau, de l'épaisseur respective de ces deux dépôts. Si la couche déposée est la même dans les deux cas, l'on procède au mélange ; si l'opérateur désire obtenir du vert comme couleur, il devra ajouter au mélange quarante pour cent d'oxyde de cobalt.

PROPORTIONS A OBSERVER POUR BIEN MÉLANGER CES DEUX DISSOLUTIONS.

Premier mélange. — Dissolution d'argile, dix parties ; dissolution de cendre, quatre parties.

Deuxième mélange. — Dissolution d'argile, dix parties; dissolution de cendre, cinq parties.

Troisième mélange. — Dissolution d'argile, dix parties; dissolution de cendre, six parties. — Dans le cas du premier mélange, si les pièces qu'il doit recouvrir sont destinées à occuper la partie la plus chaude du four à grand feu, on y ajoute une ou deux ou même trois parties de craie.

PRÉPARATION DE L'OXYDE DE COBALT.

1re *Opération.* — On met de l'oxyde de cobalt (venant de Chine) dans un pot en biscuit, puis on le soumet à l'action du feu d'un four à biscuit. Cette opération donne deux résultats différents: la meilleure qualité d'oxyde de cobalt devient verte; les autres qualités brunes. On procède ensuite à la classification qui détermine trois qualités différentes.

2e *Opération.* — Ces différentes qualités d'oxyde de cobalt obtenues, on les broie séparément entre deux pierres meulières de manière à les réduire en poudre, après quoi on verse sur cette poudre une infusion de thé, afin d'en faire une sorte de pâte. Ce résultat obtenu, on verse une quantité considérable d'eau sur la pâte, afin de la délayer complétement, et on laisse reposer le tout pendant trois heures. Toutes les parties impures se déposent au fond, tandis que le reste surnage. On enlève alors cette couche supérieure et on la mélange avec du sulfate de magnésie, ce qui la fait se précipiter. On décante ensuite l'eau qui recouvre ce dépôt et on le lave à plusieurs reprises avec de l'eau bien pure. Ces différentes opérations terminées, on conserve le produit jusqu'à ce que le moment de s'en servir soit venu. Ce moment arrivé, on ajoute au mélange un peu d'eau, variant selon le degré de consistance que l'on désir lui donner.

PROPORTIONS A OBSERVER POUR LA COMPOSITION DES MATIÈRES COLORANTES.

Rouge. — Oxyde rouge de fer, une partie ; verre pulvérisé, huit parties et demie.

Jaune. — Sulfate d'antimoine, huit parties; poudre de plomb, quarante parties ; verre pulvérisé, deux cents parties.

Vert. — Vert-de-gris, six parties et demie; poudre de plomb, six parties; verre pulvérisé, cinquante parties.

Vert (jaunâtre). Vert, sept parties; jaune, trois parties.

Vert (clair). Vert, trois parties; poudre de plomb, dix parties; verre pulvérisé, cinquante parties.

Blanc laiteux. Poudre de plomb, soixante-quatre parties; biscuit pulvérisé, trente-deux parties ; verre pulvérisé, soixante-quatre parties.

Violet. Oxyde de cobalt, trois parties; poudre de plomb, six parties; verre pulvérisé, trente parties.

Carmin. Feuilles d'or, deux parties; poudre de plomb, cinquante parties.

PRÉPARATION DES POUDRES D'OR ET D'ARGENT.

On réduit en feuilles excessivement minces l'or ou l'argent en le frappant, et on le transforme en poudre en le mêlant pendant sept jours avec de la poudre de plomb. Quand on veut s'en servir, on mêle le tout avec la colle forte liquide et on broie de nouveau le mélange. On emploie aussi quelquefois un autre procédé que voici : on dissout dans seize parties d'acide nitro-muriatique une partie d'or pur et on y ajoute cent parties d'eau distillée. Si l'on verse ensuite dans cette dissolution du sulfate de fer liquéfié, l'or se réduit en poudre et se précipite. On laisse reposer; on soulève l'eau et on lave le dépôt à plusieurs reprises avec de l'eau tiède, puis deux ou trois fois avec de l'eau froide; enfin on fait sécher la poudre pour la conserver. Au moment de s'en servir, on la mêle avec de la colle forte liquide. Les procédés employés pour la poudre d'argent sont semblables; toutefois, dans ce dernier cas, au lieu d'employer de l'acide nitro-muriatique, on se sert d'acide nitrique pur.

FAIENCE DE SATSUMA.

Le prince de Satsuma, nommé Shimadzu Yoshihisa, fut un des généraux envoyés en 1592 en Corée par Taiks Hideyoshi.

A son retour de l'expédition, en 1598, il ramena dix-sept potiers célèbres qu'il établit dans les deux provinces de Satsuma et d'Osumi; plus tard il rassembla tous ces ouvriers dans un endroit nommé Naeshiro Gawa, pour leur faire pratiquer leur industrie. Ne se mariant jamais qu'avec des Coréennes, ces ouvriers conservèrent pendant longtemps leurs mœurs, leur langue et leur type distinctif. On trouve actuellement à Naeshiro-Gawa cinq cents familles formant un total de mille quatre cent trente individus qui exercent tous le métier de leurs ancêtres.

En 1630, un célèbre potier nommé Boku teigo découvrit du Shirotsuchi (litt. blanche terre) dans les environs de Naeshiro-Gawa; cette importante découverte amena une amélioration sensible dans la fabrication des produits. C'est à partir de cette époque que l'on se mit à employer l'or, l'argent et les matières colorantes, pour la décoration des faïences.

MATIÈRES PREMIÈRES ENTRANT DANS LA COMPOSITION DE LA PATE ET DE LA GLAÇURE.

Provenances :

1° Shirotsuchi (employé dans la composition de la pâte). — Provenance: Sakae Noo, près de la montagne de Kirishima, province de Hiuga.

2° Idem. — Provenance : Kata, village de Higashi, à Ibusku, province de Satsuma.

3° Bara tsuchi, idem. — Provenance : idem.

4° Shiro ishi (litt. blanche pierre), employé également pour la pâte et la glaçure. — Provenance : montagne de Nomanotake, à Kasoda, province de Satsuma.

5° Shiro Süna (litt. blanc sable), employé pour la pâte seulement. — Provenance : village de Kominato, à Kaseda, province de Satsuma.

6° Shirotsuchi, employé seulement pour la pâte. — Provenance : village de Hajima, à Kushikino, province de Satsuma.

7° Idem, employé seulement pour la pâte. — Provenance : Yamagano, province d'Osumi.

8° Hando, employé seulement pour la glaçure noire. Provenance : Naga Sarto Mura, à Ichiku, province de Satsuma.

9° Terre noire, servant à composer la pâte des objets en faïence de cette couleur. Provenance : village d'Isada, à Ichiku, province de Satsuma.

10° Idem, idem. Provenance : Kamogawa, à Ichiku, province de Satsuma.

11° Chikada tsuchi (terre de Chikada), d'un emploi analogue. Provenance : village d'Isada, idem, idem.

12° Terre noire d'un emploi analogue. Provenance : village de Tera Waki à Ijuin, province de Satsuma.

13° Idem, idem. Provenance : village de Kuginono, idem, idem.

14° Idem, idem. Provenance : village de Noda, idem, idem.

15° Kira ra tsuchi (litt. terre jaune brillante). Provenance : village d'Isada, à Ichiku, province de Satsuma.

16° Terre d'un rouge tirant sur le violet. Employée pour la glaçure seulement. Provenance : village de Yuda, à Ichiku, province de Satsuma.

17° Terre employée pour la glaçure. Provenance : village de Konaga yoshi, à Nuga yoshi, même province.

18° Terre noire employée dans la composition de la pâte. Provenance : Shimomura à Hioski, même province.

19° Terre servant à la composition de la pâte. Provenance : Kûsawara mura, même province.

20° Idem, idem. Provenance : Hiraye mura, à Kushigino, même province.

21° Pierre employée pour la glaçure rouge. Provenance : Kamuridaké, à Kushigino, même province.

22° Pierre employée pour la glaçure du céladon. Provenance : Sasanodan, à Kori yama, même province.

23° Terre employée pour la glaçure des vases destinés à contenir des liquides. Provenance : Ishiki mura, même province.

24° Haguchi tsuchi (terre de Haguchi). Provenance : Saï bara, même province.

25° Shirosuna (blanc sable), employé pour la glaçure. Provenance : Yoshida, même province.

26° Terre employée pour la pâte. Provenance : Odami, à Kirishima, province de Hiuga.

27° Idem, idem. Provenance : Yumori à Kajito, province de Satsuma.

28° Sable d'un emploi analogue. Provenance : Mika-erino Suka, même province.

29° Shirotsuchi, d'un emploi analogue. Provenance : Yumori, même province.

30° Shirosuna, employé pour la glaçure. Provenance : Kubono, même province.

31°.Akahanseki, d'un emploi analogue. Provenance : Oyamada mura, même province[1].

PRÉPARATION DES MATIÈRES PREMIÈRES ENTRANT DANS LA COMPOSITION DE LA PATE.

Les matières premières servant à la composition de la pâte sont divisées en trois catégories, selon leur qualité. Les matières premières de la meilleure qualité exclusivement réservées pour la fabrication des Nishikidé (faïences coloriées et décorées, d'une grande valeur) sont d'abord broyées, tamisées, versées dans l'eau, puis passées à travers un nouveau tamis très-fin en soie. Cette opération est répétée un grand nombre de fois, jusqu'à ce que l'on obtienne une poudre presque impalpable que l'on fait alors sécher sur des planchettes en bois. Les procédés employés pour la seconde et pour la troisième qualités sont analogues, mais moins minutieux.

1. Le lecteur se dira peut-être, en parcourant la liste des matières premières employées pour la céramique, qu'elles sont très-nombreuses et que, par suite, il doit y avoir au Japon une variété immense de porcelaines. A cela nous croyons devoir répondre que dans cette liste il se trouve des matières qui portent plusieurs noms différents, ce qu'il a été impossible d'éviter pour les deux raisons suivantes : d'abord que, l'analyse chimique de toutes ces matières n'ayant pas encore été faite, il est impossible d'affirmer si les mêmes corps de provenances différentes ne contiennent pas des substances étrangères qui leur communiquent certaines propriétés ; secondement que les dialectes des différentes provinces peuvent occasionner des différences de noms. (*Note du traducteur.*)

PRÉPARATION DE LA GLAÇURE.

Pour ce genre de glaçure on emploie de la pierre blanche de Kaséda broyée et de la cendre d'*ilex crenata*, de *quercus crispula* et d'autres bois durs.

COMPOSITION DE LA PATE DES PIÈCES BLANCHES.

Les proportions que l'on garde généralement en opérant le mélange sont les suivantes : terre blanche de Kirishima, un to, cinq shô; terre blanche d'Ibusŭku, trois to; terre blanche de Hajima, un to; Bara tsuchi d'Ibusŭku, un to; sable blanc de Kaseda, cinq to. Quand ces différentes matières ont atteint le degré de pureté voulu, on les mélange et on les réduit en pâte au moyen d'eau. Cette pâte obtenue, on la met sur une sorte de table où on la bat environ trois mille fois avec des maillets en bois : on l'enferme ensuite dans un vase ou dans une caisse fermant d'une manière hermétique et on la laisse séjourner ainsi pendant cinquante jours, au bout desquels on la frappe de nouveau. Au moment de procéder au façonnage et avant de passer la pâte au four, on lui donne encore quelques coups de maillet. Règle générale : cette pâte s'améliore avec le temps. Il est bon de remarquer que les proportions varient quelquefois, selon la nature et l'état des matières premières.

CONSTRUCTION DES FOURS.

Le système dont nous allons parler ici est d'origine coréenne; il est, du reste, fort défectueux.

Les fours sont construits de la façon suivante : les fondations sont en briques et le reste en argile. La partie antérieure est moins élevée que la partie postérieure; la première est en outre munie d'un orifice d'une certaine grandeur servant de foyer. La longueur totale du four est de cent cinquante à deux cents shaku, sur une hauteur de cinq shaku environ. Sur les côtés, à droite

et à gauche, se trouvent de petits trous destinés à l'alimentation du feu. On commence par allumer le foyer principal situé à la partie antérieure, et on entretient la combustion en jetant des morceaux de bois par les trous latéraux. Ce mode d'alimentation présente plusieurs inconvénients : d'abord on risque de renverser les objets contenus dans le four, ou de les couvrir de cendres qui adhèrent à la pâte ; enfin on ne peut avec ce système obtenir une température égale. Ce four consomme deux cent cinquante fagots en soixante heures. Pour les grands fours à moufle, on brûle quarante-cinq fagots en trente-six heures. Du reste, la quantité de bois consommé varie suivant la saison.

PRÉPARATION DE L'OR ET DE L'ARGENT EMPLOYÉS POUR LA DÉCORATION.

Les moyens employés pour cette préparation ne diffèrent pas des procédés ordinaires. Toutefois, lorsqu'il s'agit de faïence, on ajoute à la poudre dont on se sert une petite quantité de baruse. Il faut avoir soin de n'employer que les meilleures qualités de poudre d'or ou d'argent ; car autrement, si la cuisson était longue et le feu vif, l'effet de la décoration serait considérablement amoindri.

PROPORTIONS A OBSERVER DANS LE MÉLANGE DES MATIÈRES COLORANTES.

Rouge : verre pulvérisé, dix momme ; poudre de Tô no tsuchi, trois momme ; vermillon dit Benigara, deux momme et demi ; poudre de silice, deux momme.

Bleu : verre pulvérisé, dix momme ; poudre de Tô no tsuchi, trois momme ; vert-de-gris, un demi momme ; poudre de silice, deux momme.

Jaune : verre pulvérisé, dix momme ; vermillon, dit Kômio, trois momme ; poudre de silice, trois momme.

Blanc : verre pulvérisé, dix momme ; poudre de Tô no tsuchi, quatre momme ; poudre de silice, cinq momme.

Bleu foncé : verre pulvérisé, dix momme; verre bleu foncé, huit momme; poudre de Tô no tsuchi, quatre momme.

Violet: verre pulvérisé, dix momme; poudre de Tô no tsuchi, un momme; magnésie, trois momme.

Noir : verre pulvérisé, dix momme.

PORCELAINES ET FAIENCES DE KIOTO.

Les produits céramiques de Kioto comprennent quatre variétés différentes : le Kiyomidzu yaki, l'Awata Yaki, l'Eiraku Yaki, et le Raku Yaki. Cette industrie apparut à Kioto vers 1640. Le premier fabricant qui s'établit à Kioto demeurait à Mimuro et se nommait Nonomura Junsei. Cet industriel construisit des fours sur divers points et se servit de matières premières extraites d'endroits différents, à savoir : Shigaraki, province d'Omi, et d'autres localités aux environs de Kioto. Au bout d'un certain temps on vit apparaître deux genres de produits différents. D'un côté, la fabrication des faïences dites Awata Yaki ; de l'autre, celle de la porcelaine, ainsi que d'une espèce particulière de faïences, dites Kiyomidzu et Gojo.

AWATA YAKI.

La fabrication de la faïence nommée Awata Yaki est restée exclusivement entre les mains des dix familles qui emploient toujours pour la décoration, ainsi que pour la composition de la glaçure, les procédés de leurs aïeux. Un seul de ces industriels, nommé Tanzan Rokuro, s'est écarté de cette règle de conduite et a fabriqué de la porcelaine.

MATIÈRES PREMIÈRES ET LEUR PROVENANCE.

1° *Ohimaze* (composé de silice et d'alumine). Provenance : montagne d'Anshôji, district d'Uji, province de Yamashiro.

2° *Okazaki tsuchi* (même composition). Provenance : Okazaki mura, district d'Otaki, même province.

3° *Midzu tare tsuchi* (composé de neuf parties de silice, une partie d'alumine et d'une petite quantité d'oxyde de fer). Provenance : Fuka Küsa yama, district de Kii, province de Yamashiro.

4° *Sigaraki tsuchi* (composé de silice et d'alumine). Provenance : Shigaraki, district de Kôga, province d'Omi.

5° *Alumine.* Provenance : plusieurs localités dans les districts de Kôga et Gamo, province d'Omi.

6° *Silice.* Provenance : Hinooka mura, district d'Uji, province de Yamashiro ; Kisemura et quelques autres localités dans le district de Kôga, province d'Omi ; Namasémura, district d'Arima, province de Setsu ; diverses localités du district de Kasüga ii, province d'Owari ; idem, idem, de Kamo, province de Mikawa ; idem, idem, de Toki, province de Mino.

7° *Amaküsa ishi* (composé de silice, soixante-deux parties, et d'alumine, trente-huit parties). Provenance : île d'Amakusa, Imari, province de Hizen ; diverses localités des provinces de Higo, Chikuzen, Buzen, Bungo.

8° *Hinooka ishi* (composé de silice, de chaux, et d'une petite quantité d'oxyde de fer). Provenance : Hinooka mura, district d'Uji, province de Yamashiro.

9° *Kamogawa ishi* (composé de silice et d'alumine et d'une petite quantité d'oxyde de fer). Provenance : Kioto, province de Yamashiro.

10° *Seiji seki* (composé de silice et d'une petite quantité d'oxyde de cuivre). Provenance : Mita, district d'Arima, province de Setsu.

11° *Quartz,* composé de silice et d'une petite quantité d'oxyde de fer.

MATIÈRES PREMIÈRES ENTRANT DANS LA COMPOSITION DE LA GLAÇURE.

1° Ohimaze. Provenance indiquée plus haut.
2° Midzu taré tsuchi, idem.
3° Kamogawa tsuchi, idem.
4° Shigaraki ishi. Provenance : Shigaraki, province d'Omi.
5° Odo (litt. jaune terre). Provenance : idem.

6° Silice. Provenance indiquée plus haut.

7° Amakusa ishi, idem.

8° Chikura ishi. Provenance : Oyama Mura, district d'Uji, province de Yamashiro.

9° Alumine. Provenance déjà indiquée.

10° Seiji seki, idem.

11° Quartz, idem.

MATIÈRES COLORANTES SERVANT A LA DÉCORATION :

1° Cendres du *distylium racemosum*.
2° Id. de Bambou.
3° Id. de Pin.
4° Id. de Tabac.
5° Poudre de cuivre.
6° Or.
7° Argent.
8° Acide nitro-muriatique.
9° Acide nitrique.
10° Chlore.
11° Potasse.
12° Acide nitreux.
13° Borate de soude.
14° Acétate de plomb.
15° Oxyde noir de fer.
16° Oxyde de cuivre.
17° Verre plombeux.
18° Cuivre calciné.
19° Carbonate de potasse.
20° Oxyde de fer.
21° Protoxyde de cuivre.
22° Bleu à reflets verdâtres.
23° Oxyde d'antimoine.
24° Plomb.
25° Étain.
26° Salpêtre.

27° Chlorure d'or.
28° Oxyde de cobalt.
29° Feuilles d'or.
30° Poudre d'or.
31° Borax.
32° Protoxyde de manganèse.
33° Oxyde de cobalt (Gosu).
34° Colle d'algues marines.
35° Vernis.
36° Colle forte.

PROPORTIONS A OBSERVER DANS LA COMPOSITION DE LA PATE.

Il existe trois sortes de mélanges : premier mélange : Amakusa ishi, six mille cinq cents momme, et Shigaraki tsuchi, trois mille cinq cents momme; second mélange: Amakusa ishi, quatre mille momme; Kaïrô me ishi, deux mille momme; Shigaraki tsuchi, deux mille momme. Troisième mélange: Amakusa ishi, six mille momme; Shigaraki tsuchi, quatre mille momme; cendre de *distylium racemosum*, un shô.

GLAÇURE. — PROPORTIONS A GARDER DANS LA COMPOSITION DE LA GLAÇURE.

La glaçure composée d'un shô de silice et de six go de cendre se nomme glaçure forte; celle composée d'un shô de silice et de huit go ou même d'un shô de cendre porte le nom de glaçure faible. Pour les porcelaines dites Sometsuke, on a également deux sortes de glaçures : la forte, composée d'un shô d'Amakusa ishi et de cinq go de la cendre du *dystilium racemosum;* la faible, composée d'un shô d'Amakusa ishi et de sept shô d'argile calcinée. La glaçure noire se compose de six shô de Midzu taré tsuchi, de trois shô de cendre de bambou et de huit shô de cendre de pin.

La glaçure rouge sang se compose de mille momme de silice, de six cents momme de poudre de cuivre, et de six cent cinquante momme de *distylium racemosum.*

MATIÈRE COLORANTE. — PROPORTIONS A GARDER DANS LES MÉLANGES.

1. *Noir :* Oxyde noir de fer.

2. *Blanc :* Alumine, cinq shô ; ohimaze, trois shô, cinq go.

3. *Jaune* (paille) : un shô de cendre de pin ; un shô de midzu taré tsuchi et deux shô des matières employées pour la glaçure forte ; oxyde de cuivre, cent momme.

4. *Vert :* trois shô des matières employées pour la glaçure ; oxyde de cuivre, cent momme. Observation : Les quatre couleurs ci-dessus supportent très-bien l'action d'un grand feu.

5. *Rouge :* Verre plombeux, cent momme ; acétate de plomb, quinze momme ; oxyde de fer, vingt-cinq momme.

6. *Vert :* Silice, cent momme, oxyde de plomb, cent momme ; cuivre calciné, soixante momme ; carbonate de potasse, quarante momme.

7. *Vert :* Borate de soude, cent momme ; protoxyde de cuivre, cent trente momme ; salpêtre, cent cinquante momme.

8. *Violet :* Comp. du n° 12.

9. *Jaune* (orangé) : Silice, cent momme ; acétate de plomb, cent quarante-cinq momme ; oxyde d'antimoine, trente momme ; argent, trois momme.

10. *Blanc* (laiteux) : Silice, cent momme ; plomb, quatre-vingts ; étain, vingt ; salpêtre, cinquante ; chlorate de soude, dix.

11. *Rose :* Verre plombeux, cent momme ; acétate de plomb, un momme ; chlorure d'or, deux momme.

12. *Bleu verdâtre :* Silice, cent momme ; Amakusa ishi, quatre-vingts momme ; salpêtre, quatre cents momme ; borate de soude, quatre cents momme ; oxyde de cobalt, cent momme.

13. *Noir :* Silice, cent momme ; borax, cent momme ; acétate de plomb, cinquante momme ; protoxyde de manganèse, cinquante momme ; salpêtre, cent momme ; midzutare tsuchi, vingt-cinq momme.

14. *Brun rougeâtre :* s'obtient en ajoutant cent momme de

verre plombeux à cinquante momme du n° 5 et à cinq momme du n° 13.

15. *Gris cendré :* Verre plombeux, cent momme, et quinze momme du n° 13 : — Protoxyde de manganèse, cinq momme.

16. *Vert jaunâtre :* obtenu en prenant deux momme de la composition du n° 6 et cinquante momme de la composition du n° 9.

17. *Bleu* (clair) : Verre plombeux, cent momme ; oxyde de cuivre, huit momme.

18. *Mauve :* Verre plombeux, cent momme : oxyde de cobalt, deux momme et demi.

19. *Glaçure pour le céladon*, composée de glaçure Sometsuke, dix shô, plus oxyde de fer, trois shô.

20. *Idem* : Seiji seki, dix shô ; cendre de *distylium racemosum*, cinq shô.

21. *Bleu violacé :* Glaçure de Sometsuke, dix shô ; oxyde de cobalt, quatre shô.

22. *Idem :* Glaçure de Sometsuke, cent momme ; composition du n° 12, cent momme.

23. *Vert blanc :* Composition : quartz de Hinooka, cent momme ; potasse, cinquante momme ; cendre de tabac, cent cinquante momme.

24. *Vert* dit Bôsanhari : Silice, cent momme ; salpêtre, quinze momme ; borate de soude, cent momme.

25. *Verre plombeux :* Silice, cent momme ; acétate de plomb, cent momme ; carbonate de potasse, quatre-vingts momme.

PRÉPARATION DES MATIÈRES SERVANT A LA COMPOSITION DE LA PATE.

Terres. On broie des mottes de terre, puis on les fait passer à travers une série de tamis de plus en plus fins faits avec du fil de cuivre, et enfin à travers un dernier tamis qui est en soie. Lorsque cette terre a passé à travers tous ces tamis (plus de dix), on verse la poudre obtenue dans un vase plein d'eau où on la laisse séjourner environ deux heures. On l'agite ensuite et on fait dé-

border le premier vase dans une série de cinq autres vases, communiquant entre eux au moyen de tubes, en versant de l'eau doucement dans le premier vase. Cette opération dure douze heures et donne comme résultat trois différentes qualités de terre, la meilleure contenue dans le quatrième vase et la moins bonne dans le deuxième, le premier vase ne comptant pas.

Observation.— L'alumine traitée de cette façon se dépose très-rapidement, mais ne donne pour résultat total que 30 pour 100. Chaque qualité est versée alors dans un grand vase, où on la laisse reposer dans l'eau, de cinq à dix jours. Ensuite on la fait sécher pendant une durée de deux à cinq jours; on en fait finalement des tas que l'on dépose sur des tables où, tandis que cette pâte est encore humide, on la soumet à l'opération du battage, au moyen de maillets en bois.

La pâte une fois aplatie par ce procédé, on la roule, puis on la rebat de nouveau ; ceci, jusqu'à trois fois. On en fait ensuite des mottes que l'on dépose dans un endroit humide, en ayant soin que l'air n'y arrive pas. Le moment de s'en servir venu, on pétrit de nouveau cette terre entre ses mains avant de la façonner. Si les objets fabriqués sont défectueux, on peut attribuer cela à un pétrissage incomplet. Pour arriver à un résultat parfait, il faut non-seulement des soins, mais encore une grande habileté.

Pierres.— Les pierres sont broyées dans un mortier au moyen d'un pilon et sont tamisées comme les terres dont nous venons de parler. Elles sont en outre moulues à plusieurs reprises entre des pierres meulières. On les passe alors à l'eau et on les tamise.

FAÇONNAGE.

Pour cette opération, on prend les mottes de terre ci-dessus mentionnées; on les place sur le tour que l'on met en mouvement avec la main droite; de la main gauche on détermine la grandeur et l'épaisseur de la pièce. On coupe ensuite la base de la pièce, au moyen d'un fil; l'ouvrier la pose sur une étagère à sa droite et ainsi de suite. Un seul homme peut fabriquer de cette façon de cinquante à cent pièces par jour, selon leur grandeur. Ces pièces

sont d'abord séchées en plein air, puis dans une chambre. Certains objets demandent à être ensuite soumis au couteau de l'ouvrier qui leur donne de la régularité. Nous citerons, comme exemple, une tasse à thé; on la renverse sur le tour, et pendant qu'elle est soutenue par un support on découpe le pied en relief.

Quant aux pièces dont la forme n'est pas circulaire, on les façonne au moyen de moules en bois, le gypse n'étant pas encore employé. Pour façonner les pièces dépassant une certaine grandeur, on met le tour en mouvement avec le pied, et on se sert des deux mains.

CUISSON.

Les fours à biscuit sont en général isolés; ceux qui sont contigus sont installés de façon que la flamme de l'un ne puisse pénétrer dans l'autre. Bien que l'on puisse trouver des fours de genres différents, la forme circulaire est néanmoins la plus répandue. Ce four est dépourvu de voûte et muni d'un seul foyer. La partie inférieure du fond est en pente, afin que la flamme puisse en parcourir toute la longueur. Il faut aussi songer au retrait des pièces pour ne pas s'exposer à les voir se casser, puisque l'on sait que le retrait égale un vingtième pendant la dessiccation et autant pendant la cuisson. La cuisson exige une grande attention, des soins habiles et minutieux. On bouche d'abord l'espace vide à la partie supérieure, au moyen de tuiles et de fragments de biscuit, puis on allume le feu. Les meilleurs bois de chauffage sont les pins âgés de soixante-quinze à cent cinquante ans, gardés pendant au moins deux ans dans un chantier, avant d'être employés. Il faut avoir soin de débuter par un feu doux, que l'on active peu à peu, et procéder avec la même précaution pour faire refroidir le four, sous peine de voir des fêlures se produire. Il faut, règle générale, attribuer les défauts dans les pièces à une fausse application de la température intérieure; il est en effet certain qu'un défaut, si petit qu'il soit, avant l'application de la glaçure, devient très-perceptible après que la pièce a été passée au four.

La durée de la cuisson varie en général selon la dimension des

fours; pourtant elle est en moyenne de douze à quatorze heures. Une fois revêtues de leurs décorations et de leurs glaçures, les pièces sont soumises à l'action d'un grand feu. Il est avantageux de choisir une pente pour la construction des fours, car sans cela on serait obligé de les disposer en amphithéâtre. Règle générale, dans une série de fours, longue de cinquante shaku, le dernier doit avoir une hauteur de quinze shaku. Les fours sont disposés de la manière suivante : le four inférieur nommé Dôgi gama a son foyer sur le côté, et est allumé le premier; le second, qui communique avec le premier par des orifices rectangulaires ménagés dans la cloison inférieure (orifices variant en grandeur et en nombre suivant les dimensions des fours), a aussi un foyer sur un côté; cette disposition se continue jusqu'au four supérieur. Le four inférieur nommé Dôgi gama ne comptant pas, le suivant est appelé four numéro un et les autres deux, trois, quatre, cinq, etc. Du premier au cinquième, les fours varient en dimension ; du cinquième au dernier, ils restent les mêmes. Toutefois il y a quelques petites différences de forme. Le dernier four est percé sur l'un de ses côtés d'une série d'ouvertures destinées à laisser échapper la fumée. La dimension de ces ouvertures varie en raison de la grandeur des fours. Au moment de commencer la cuisson, les pièces à cuire étant déjà enfournées, l'on bouche avec des fragments de tuiles et de la boue formant une sorte de mastic les ouvertures des fours, en ayant soin toutefois de laisser un petit trou circulaire, servant d'issue à la flamme, dont la couleur indique le degré de température.

On emploie également cet orifice pour entretenir la combustion et pour introduire et retirer les montres. Du côté opposé aux ouvertures des fours, se trouvent deux petits trous dont l'un sert à activer la combustion et l'autre à regarder la couleur de la flamme, afin de connaître le degré de température. La température à l'intérieur du four n'étant pas égale dans toutes ses parties, il faut tenir compte de cet état de choses, lorsque l'on procède à l'enfournement des pièces, que, conséquemment, l'on dispose selon le degré de chaleur qu'elles doivent supporter.

La disposition des pièces dans ces fours se fait de la manière

suivante : l'on met dans des cazettes superposées les pièces ayant une certaine valeur, et, au-dessus de leur couvercle en tuile, on place les objets de qualité inférieure. La forme des cazettes varie, bien entendu, selon celle des objets qu'elles sont destinées à contenir. L'on a soin, au début de la cuisson, de chauffer graduellement; car, si l'on procédait autrement, la cuisson serait manquée par suite des variations considérables de la température dans le four. Les variations barométriques et thermométriques de l'atmosphère ont une influence directe sur la température du four. Si, par exemple, l'atmosphère se refroidit, la combustion devient plus rapide ; si le thermomètre monte, la température intérieure du four s'abaisse et la combustion se ralentit ; il y a donc une différence entre le jour et la nuit, le beau temps et les jours de pluie, etc. La qualité des bois de chauffage exerce également son influence sur la température des fours. On voit donc que pour arriver à des résultats satisfaisants il faut tenir compte de toutes les causes pouvant influer sur le degré de cuisson. La quantité de bois de chauffage nécessaire et la durée de la cuisson varient, bien entendu, selon la grandeur des fours, selon les saisons, la qualité et le genre des pièces, etc. Nous allons pourtant, en nous basant sur la pratique, donner une moyenne : le Dôgi gama emploie en moyenne six cent mille momme de bois de pin par douze heures. Le four n° 1 destiné à cuire les pièces de qualité inférieure, étant chauffé par le Dôgi gama, n'emploie pas de bois de chauffage. Le four n° 2, jouant le même rôle, brûle cent mille momme de bois de pin fendu en morceaux longs et minces, toutes les deux heures. Le four n° 3, contenant les pièces de valeur, consume la même quantité de bois. Le four n° 4 et les suivants, contenant des objets dont la valeur augmente par rang de four, brûlent la même quantité de bois. Le dernier et généralement l'avant-dernier four, étant chauffés par les fours inférieurs les précédant, ne nécessitent pas l'emploi du bois. Ils ne servent, du reste, que pour la cuisson des objets de peu de valeur et des biscuits. Règle générale, le Dôgi gama et le four supérieur ne donnent que des résultats médiocres, tandis que les fours du milieu remplissent toutes les conditions nécessaires à une bonne cuisson. Les porcelaines coloriées et décorées avec de l'or et

de l'argent sont cuites dans des fours particuliers nommés Kin gama. La disposition de ces fours nécessite une description que nous allons donner ici : en premier lieu, un four voûté dont la paroi extérieure est percée de dix, quinze ou seize trous servant à activer la combustion. A l'intérieur de ce four, on place sur le sol des carreaux en tuiles, servant à empêcher l'humidité. On en détermine le nombre de couches suivant les circonstances. L'on introduit ensuite dans ce four un moufle en biscuit d'un shaku de diamètre sur sept de hauteur; ce moufle est muni d'un trépied qui le sépare du sol et permet d'égaliser la température sur toutes les faces. Sur le couvert de ce moufle se trouve une poignée servant à l'ouvrir et à le fermer. A côté se trouve un trou dont on se sert pour se rendre compte de la température intérieure. L'espace séparant la voûte du moufle est de trois sun et une fraction; il sert à contenir le charbon de bois employé pour le chauffage; dans ce cas, la construction du four subit quelques modifications.

Les pièces décorées sont mises dans le moufle que l'on ferme au moyen de son couvercle; puis, on l'entoure de charbon de bois, en prenant les mesures nécessaires pour que le feu ne soit pas trop vif au début. Pour connaître la température, l'on se sert d'une *montre* recouverte de blanc laiteux et de violet. Cette montre est introduite dans le moufle par le trou du couvercle; on la tient au moyen d'un fil de cuivre. Au bout d'un certain temps, on retire la montre, et l'on examine l'effet produit après l'avoir plongée dans l'eau. Si la température est trop élevée, le violet disparaît et le blanc devient translucide. Si, au contraire, la température est convenable, les couleurs prennent un éclat vif et sont comme vitrifiées. Si l'on est satisfait de la vitrification des couleurs, on relève le couvert du moufle et, au moyen de pinces, on retire les pièces qu'il contient, puis on les remplace par d'autres que l'on a soin de chauffer préalablement pour éviter qu'elles éclatent. Si cette précaution n'a pas été prise, il faut laisser refroidir le four et recommencer l'opération. Une fois refroidies, les pièces subissent le polissage destiné à faire ressortir les couleurs, ce qui leur donne cet éclat et ce lustre que nous admirons tant. Les pièces d'une certaine longueur nécessitent l'emploi du bois de chauffage.

La cuisson des petites pièces se faisant au moyen de charbon de bois est beaucoup plus rapide.

POSAGE DE LA GLAÇURE.

Pour recouvrir de glaçure les pièces de biscuit, on commence par les essuyer parfaitement, puis l'ouvrier prend l'objet de la main gauche et au moyen d'une sorte de cuiller il verse la glaçure à l'intérieur jusqu'à complète absorption. Pour l'extérieur, il trempe l'objet dans la glaçure et le pose ensuite sur une planchette, où il le laisse sécher. Pour les pièces munies d'un bec, comme, par exemple, les théières, on bouche le trou de ce bec avec de l'argile. Il faut toujours verser la glaçure d'abord dans l'intérieur des objets; car, si on les glaçait simultanément à l'extérieur, la pièce casserait sous l'action du feu.

PORCELAINES ET FAIENCES DE KIYOMIDZU ET DE GOYO.

L'origine de ces produits céramiques remonte à l'année 1670, époque à laquelle un nommé Otowaya Kurobe se livra à cette industrie à Chawangaha de Higashi yama, province de Yamashiro. Vers 1750, plusieurs potiers allèrent s'établir sur les lieux occupés par les manufactures actuelles, c'est-à-dire à Kiyomidzu et à Goyozaka. Les objets fabriqués à cette époque étaient des poteries de qualité très-commune; mais vers 1800, les nommés Taka hashi Dohachi, Waka Kitéi, Midzu Koshi Yosobe, et d'autres encore, commencèrent à fabriquer une sorte de porcelaine. Ces ouvriers se servaient, selon toute probabilité, des procédés employés à Seto, province d'Owari.

A partir de ce moment, cette industrie se développa rapidement et se perfectionna tellement que la porcelaine nommée Kiyomidzu acquit bientôt une grande réputation.

Les principaux produits de ces manufactures sont les théières, tasses, bols, soucoupes, nommés somet suke. Ces objets furent du reste admirés et médaillés à l'exposition de Vienne en 1873. Il y a actuellement quinze fours à Gojozaka et six à Kiyomidzu.

MATIÈRES PREMIÈRES ENTRANT DANS LA COMPOSITION DE LA PATE.

Shigaraki tsuchi, Silice, Ohimaze, Okasaki tsuchi, Midzutaré tsuchi, Amakusa ishi, Sara yama ishi, Higo ishi, Ichi no muriashi, Kairo me ishi, Hinooka ishi, Kame tsubo ishi et Mikawa ishi. (Voir Faïence d'Awata.)

MATIÈRES PREMIÈRES POUR LA GLAÇURE.

Amakusa ishi, Kamogawa ishi, Shigaraki ishi, Shirotsuchi de Shigaraki, Silice, Odo, Ohimaze, Midzu tare tsuchi, Chikura ishi, Alumine, Seijiseki, Quartz, Akatsuchi, Daïbutsù yama. (Voir Awata yaki.)

MATIÈRE SERVANT A FAIRE DES CAZETTES.

Dôgu tsuchi (Sorte d'argile réfractaire).

MATIÈRES COLORANTES.

1° Cendre du *distylium racemosum.*
2° Cendre d'*æstamus turbinata.*
3° Chaux.
4° Cendre de la fleur du *carthamus tinctorius.*
5° Or.
6° Argent.
7° Acétate de plomb.
8° Oxyde noir de fer.
9° Oxyde de cuivre.
10° Verre pulvérisé.
11° Verre plombeux.
12° Oxyde de fer.
13° Alumine.
14° Sulfate d'antimoine (venant de Chine).
15° Fer pulvérisé.

16° Verre bleu pulvérisé.
17° Tô no tsuchi.
18° Borax.
19° Gôsu (oxyde de cobalt).
20° Algues marines.
21° Vernis.
22° Colle forte.

PRÉPARATION DES MATIÈRES EMPLOYÉES POUR LA PATE.

On commence par broyer avec des maillets en fer les blocs de pierre dont on a soin d'extraire les corps étrangers, puis on les remet dans un mortier où on les pile de nouveau, après quoi on les fait passer à travers un crible. On verse le tout dans l'eau et on le fait séjourner environ trois jours ; enfin on soumet ces matières à la meule à dix reprises différentes, pour obtenir une poudre aussi fine que possible. Cette poudre obtenue, on la verse de nouveau dans l'eau, où on l'agite. On la fait ensuite sécher et passer à travers un tamis en soie. On conserve également les résidus qui peuvent servir à d'autres usages. Après ces différentes opérations, on mélange la poudre obtenue avec du shigaraki tsuchi dans les proportions suivantes : poudre, neuf parties; shigaraki tsuchi, une partie. Les porcelaines faites avec ce mélange sont les plus belles, mais ne peuvent supporter une forte chaleur. Deuxième mélange : poudre, sept parties ; shigaraki tsuchi, trois parties. Ce mélange donne une qualité supérieure de porcelaine. Troisième mélange : poudre, cinq parties; shigaraki tsuchi, cinq parties. Résultat: porcelaine commune. — Dans le cas où la vitrification de la poudre s'opérerait difficilement, on peut employer le mélange suivant : cendre du *distylium racemosum*, huit cents momme; poudre, dix mille momme. Ce mélange doit être fait avec beaucoup de soins, passé une quinzaine de fois entre des meules, versé dans l'eau, puis passé à travers un tamis en soie et finalement pétri et mis en mottes. (Pour la préparation des terres, voyez Faïence d'Awata.)

FAÇONNAGE.

Les porcelaines et faïences de Kiyomidzu sont traitées comme celles d'Awata (voyez description). Toutefois nous donnerons ici quelques détails supplémentaires, s'appliquant spécialement à la fabrication des Kiyomidzu yaki. Outre le tour, on emploie des moules en biscuit ou en bois et quelques procédés que nous allons décrire.

Les moules en biscuit sont de deux sortes : moules en ronde bosse et moules en creux. Les moules destinés à imprimer un dessin quelconque sur la partie interne de la pièce de porcelaine portent l'empreinte de ce dessin sur leur face extérieure. Les moules devant donner le même résultat sur la face extérieure de la porcelaine sont disposés en sens inverse. Les pièces moulées sont faites en deux morceaux que l'on soude ensuite soit horizontalement, soit verticalement. Les becs de théières et les boutons que l'on voit sur leurs couvertures sont faits au moule, lorsqu'ils sont ornés de dessins. La soudure employée pour ce genre de porcelaine est de même nature que la pâte de cette porcelaine; seulement elle est ramollie avec de l'eau.

Les pièces perdent quinze pour cent de leur volume pendant la cuisson ; il faut, si l'on veut obtenir des dimensions exactes, tenir compte de ce retrait, lors de la fabrication des moules.

Les moules en bois sont généralement faits avec des planchettes mobiles s'emboîtant les unes dans les autres, que la forme soit carrée, rectangulaire ou hexagonale.

Avant d'y introduire la pâte, on a soin de recouvrir les côtés et le fond du moule avec un linge; on introduit ensuite la pâte en plaques, en ayant soin de lui faire prendre exactement la forme du moule; au bout d'un certain temps on peut enlever le moule sans difficulté.

On néglige quelquefois l'emploi du linge ; mais dans ce cas on le remplace par de la poudre de *Pueraria Thumbergiana*. On réduit la pâte en plaques identiques et d'une dimension donnée au moyen de cadres formés de planchettes et d'un fil de cuivre servant à couper horizontalement l'excédant de pâte. Il y a deux procédés

qui sont également employés et dispensent de se servir de moules. Le premier consiste à poser la plaque de pâte sur un linge et à en relever les bords à la main, selon la forme voulue; l'autre consiste à découper dans la plaque les morceaux nécessaires et à les joindre ensuite ensemble, comme les différents côtés des moules.

Les pièces ainsi faites sont jointes en humectant les extrémités des différentes parties. Elles ont toutefois l'inconvénient de se briser facilement à la cuisson. Les petites pièces représentant des animaux et autres petits objets sont faites à la main sur un linge destiné à les empêcher de se coller. Elles sont, en outre, faites d'un seul morceau. — Les grandes, au contraire, sont faites par moitiés que l'on soude ensuite ensemble.

CUISSON.

Les fours à biscuits, les grands fours et les fours nommés Kin gama sont les mêmes que ceux que l'on emploie pour l'Awata yaki ; toutefois le degré de chauffage est différent.

Les porcelaines ordinaires et communes sont coloriées avec de l'oxyde de cobalt et cuites dans les grands fours. Celles de première qualité sont d'abord recouvertes de glaçure, puis cuites dans les fours ordinaires, décorées avec des couleurs, de l'or et de l'argent, et finalement soumises à une dernière cuisson dans le Kingama.

Les fours n° 1 sont seulement destinés à cuire les sometsuke et les pièces blanches devant être décorées après coup. Les fours n° 2 servent à cuire les poteries grossières et les imitations de poterie annamite. Les n°s 3 et suivants servent à la cuisson des pièces fines. Les deux derniers fours servent à cuire le biscuit.

MATIÈRES COLORANTES.

1° *Rouge :* Oxyde de fer.

2° *Blanc :* Alumine.

3° *Jaune :* Sulfate d'antimoine (venant de Chine).

4° *Vert :* Oxyde de cuivre.

5° *Noir :* Poudre de fer.

6° *Bleu foncé :* Verre bleu pulvérisé.

7° *Violet :* Dissolution très-faible d'oxyde de cobalt.

Remarque. — Pour obtenir toutes les couleurs précédentes, il faut ajouter à chacune une certaine quantité de cristal pulvérisé et d'acétate de plomb.

8° *Violet :* Manganèse, un momme ; or, un momme ; cristal, cinq momme ; acétate de plomb, trois momme.

9° *Seiji* (vert céladon) : Amakusa ichi rouge, cinqgo ; akatsuchi de Daibutsü yama, deux go ; cendre de *distylium racemosum*, cinq go ; oxyde de fer, un demi-go.

FAIENCES DITES RAKU YAKI.

Vers 1550, un Coréen du nom d'Amaya vint au Japon où il se fit naturaliser. Il s'établit à Kioto en qualité de potier et fut le premier à fabriquer la faïence dite Raku yaki.

Plus tard, changeant de nom, il se fit appeler Sasaki Sokei ; son fils, nommé Tanaka Chojiro, continua à exercer le métier de son père.

Les poteries fabriquées par le père et le fils portaient les noms de Kiyô yaki d'Imaraku.

Le petit fils de Sasaki, nommé Kichizaièmon, reçut, comme cadeau, en 1580, de Taikô Hideyoshi, un cachet en or portant le caractère Raku, qui signifie jouissance, plaisir, et qu'il lui ordonna d'apposer sur chaque objet qu'il fabriquerait.

Cet ordre fut cause que l'on donna à partir de ce moment le nom de Raku yaki aux produits de Kichizaiémon. Ces faïences, fabriquées sans aucune modification de père en fils jusqu'à nos jours, par onze générations successives, existent encore aujourd'hui à Kioto. Les Chajin préfèrent encore actuellement ces faïences à cause de leur beauté et de leur élégance ; comme elles sont fort tendres, elles produisent, en outre, lorsqu'on les porte à la bouche, une sensation agréable. Elles ont de plus la propriété de conserver longtemps la chaleur.

Par suite de ces différentes raisons, les principaux objets fabriqués avec cette faïence sont des théières et des tasses ; on fabrique pourtant aussi d'autres objets en Raku yaki.

Note. On nomme en japonais Chajin des individus connaissant à fond l'art de faire infuser le thé.

MATIÈRES PREMIÈRES ENTRANT DANS LA COMPOSITION DE LA PATE.

Akatsuchi (litt. rouge terre), composée d'oxyde de fer et d'oxyde de cuivre. — Provenance : Shuraka, Midô Higashi yama, Okagaki, Daibutsû, Maru yama, etc., province de Yamashiro.

Shirotsuchi (litt. blanche terre); même provenance.

MATIÈRES PREMIÈRES ENTRANT DANS LA COMPOSITION DE LA GLAÇURE.

Sekishiseki (litt. rouge-violet-pierre), composée de silice et d'oxyde de fer. — Provenance : Kamagawa, province de Yamashiro.

Silice. — Provenance : Hinooka mura, district d'Uji, même province.

MATIÈRES PREMIÈRES EMPLOYÉES POUR LA DÉCORATION.

Verre plombeux. — Oxyde de cuivre. — Oxyde de plomb. — Graphite.

Oxyde noir de fer. — Oxyde de cuivre. — Poudre d'or. — Shirotsuchi. — Akatsuchi. — Odo.

PRÉPARATION DES MATIÈRES EMPLOYÉES POUR LES PATES.

Le traitement de l'Akatsuchi et du Shirotsuchi diffère des précédents en ce sens que l'on n'a pas recours à l'eau et qu'on ne réduit ni l'un ni l'autre en poudre impalpable. On se contente en effet de les broyer dans un mortier en pierre avec des pilons

en bois, puis on les passe à travers des tamis en fil de cuivre et en crin.

Le Kitsuchi (litt. jaune terre)] n'étant appliqué sur les pièces qu'à l'état liquide et après le façonnage, il n'entre pas dans la composition de la pâte. On le soumet pourtant, avant de l'employer, au même traitement que l'Akatsuchi et le Shirotsuchi.

PRÉPARATION DES MATIÈRES PREMIÈRES EMPLOYÉES POUR LA GLAÇURE.

On choisit d'abord du Sekishi seki et de la silice de belle apparence; on les pose sur une pierre plate, et on les broie au moyen de marteaux en fer. On pulvérise ensuite la poudre ainsi obtenue entre des meules, et on la fait passer à travers un tamis en soie. Le verre plombeux est broyé au moyen d'un pilon, puis soumis au même traitement.

FAÇONNAGE

Cette opération se fait à la main et au couteau. On emploie aussi quelquefois des moules en terre ou en bois, mais on n'emploie le tour en aucun cas.

CUISSON.

Les fours employés sont analogues, mais plus petits que ceux dont on se sert pour l'Awata et le Kiyomidzu yaki. Le bois de chauffage employé est le pin. Les fours employés pour cuire les pièces coloriées, décorées et recouvertes de leur glaçure, sont en tous points semblables au Kin gama. Toutefois la cuisson des pièces noires se fait à part et on n'en fait qu'une seule dans chaque four. Il n'en est pas de même des autres pièces qui sont enfournées plusieurs à la fois. Pour ces diverses cuissons, on n'emploie que le charbon de bois. La combustion est activée au moyen d'un soufflet ressemblant en quelque sorte aux soufflets de forge. Pour les pièces noires la température doit être très-élevée et la cuisson ne

doit durer qu'une demi-heure. Si le degré de chaleur se trouvait être insuffisant, l'éclat de la couleur diminuerait et l'effet serait manqué. Quant aux pièces de couleurs différentes, elles ne nécessitent pas un feu aussi ardent, mais la cuisson doit durer deux heures.

Pendant la durée de ces deux genres de cuisson, il faut avoir soin de rendre compte du degré exact de chaleur, ce qui se fait au moyen du petit trou ménagé dans le couvercle du moufle.

PROPORTIONS A OBSERVER DANS LE MÉLANGE DES MATIÈRES COLORANTES EMPLOYÉES POUR LA DÉCORATION ET LA GLAÇURE.

1° *Noir:* Sekishiseki, cent momme; verre plombeux, quatre-vingts mommes. — *Nota bene:* — Cette composition varie suivant les cas; on l'applique au moyen d'une brosse, après l'avoir bien mélangée dans une dissolution d'algues marines. Le noir est généralement la couleur du Raku Yaki.

2° *Rouge:* Pour obtenir cette couleur, on enduit les objets déjà façonnés d'une dissolution de terre jaune (Kitsuchi).

3° *Blanc:* Pour obtenir cette couleur on peut procéder de deux manières différentes, c'est-à-dire, soit recouvrir d'une dissolution de terre blanche les objets déjà façonnés, soit les fabriquer exclusivement avec cette terre.

4° *Jaune:* Cette couleur s'obtient en recouvrant les pièces déjà façonnées d'une couche très-mince de graphite.

5° *Bleu:* Obtenu par un mélange d'oxyde deplomb, cent momme, silice de Hinooka, vingt momme, et oxyde de cuivre, quarante momme.

6° *Glaçure:* Obtenue par le mélange d'oxyde de plomb, cent momme, silice de Hinooka, vingt à vingt-cinq momme.

EIRAKU YAKI.

Parmi les plus belles porcelaines de Kioto, nous citerons l'Eiraku yaki, dont Zingoro fut l'inventeur. Ses descendants continuèrent à

exercer sa profession pendant dix générations. Vers l'année 1800, le chef de cette famille, nommé Zingoro Riozen, trouva le moyen d'imiter les anciens produits céramiques chinois et japonais. Les objets coloriés avec l'oxyde rouge de fer et ornés de dessins à l'antique en or acquirent une réputation sans rivale.

Les modèles dont Riozen se servit remontent, dit-on, au commencement de la dynastie des Ming, c'est-à-dire vers 1400, pendant la période dite Eiraku.

Vers l'époque à laquelle Riozen fit sa découverte, un des membres de la famille de Tokugawa, le prince de Kishu, admirant la beauté de ces nouveaux produits, leur donna le nom d'Eiraku. A partir de ce moment, Riozen prit comme nom de famille le mot : Eiraku. Les objets qu'il fabriqua ensuite furent nommés par lui Eiraku Kinrandé. Ce nom tenait à leur ressemblance, au point de vue du brillant et de l'éclat, avec le brocart d'or nommé en japonais Kinran.

Tokusen, chef actuel de la treizième génération de cette famille, a obtenu des récompenses aux Expositions de Vienne et de Philadelphie. Les matières premières employées dans la composition de la pâte et de la glaçure sont les mêmes que celles dont on se sert pour fabriquer le Kiyomidzu yaki ; le façonnage et la cuisson sont analogues.

PORCELAINES DE SETO (province d'Owari).

On parle de la poterie d'Owari dans les livres publiés en 920 ; ce fait prouve que cette industrie devait exister depuis longtemps. La fabrication de la poterie de Seto ne commença que plus tard. Dans le courant de l'année 1220, un nommé Kato Shirozaiemon se rendit en Chine pour étudier cette industrie. Il y resta cinq ans ; de retour au Japon, il se rendit d'abord dans la province de Bizen, puis dans les environs de Kioto, dans les provinces de Mino et d'Owari, où il fit des essais, du reste infructueux. Il finit par s'établir à Soboga Fūtokoro dans le village de Seto, district de Kasague, province d'Owari, où il avait trouvé les matières qu'il lui fallait, et finit par réussir. Selon l'usage, cette

profession fut suivie de père en fils. Vers l'année 1800, un des descendants de cette famille, nommé Kato Kichigaemon, éprouva le désir d'apprendre les procédés employés à Arita. Mais les ouvriers de ce pays ayant refusé d'obtempérer à sa requête, il envoya son frère, nommé Tamikichi, à Arita. Pour en arriver à ses fins, ce Tamikichi épousa la veuve d'un de ces ouvriers; au bout de quatre ans, ayant appris tout ce qu'il désirait savoir, il s'enfuit et revint à Owari, où il fit des recherches et finit par trouver les matières premières dont il avait besoin. Il se mit alors à fabriquer les porcelaines dites Somet Suke, exemple qui fut suivi par tous ses voisins, qui firent de rapides progrès.

De nos jours, il y a d'habiles ouvriers qui excellent à faire des plaques de porcelaine bleue, des tables de cinq shaku de diamètre et des tableaux dont la longueur est quelquefois de neuf shaku. Seto est le seul endroit au Japon où l'on puisse fabriquer des objets de cette dimension. Les objets exposés à Vienne et à Philadelphie ont obtenu un grand et légitime succès.

MATIÈRES PREMIÈRES EMPLOYÉES A SETO. LEURS PROVENANCES.

Kairo me tsuchi. — Provenance : Seto, district de Kasugue, province d'Owari.

Hiromi ishi. — Provenance : Hiromi mura et huit autres villages, province de Mikawa.

Gia man ishi. — Provenance : Shirakawa mura, même province.

Shiraka tsuchi. — Provenance : Shinotsuji mura, province de Mino.

Yama bashi dzuka. — Provenance, Handa gawa mura, province d'Owari.

Shiroye tsuchi (alumine). — Provenance : Nazugawa, province de Mino.

Seto Konjo. — Provenance : Jinya à Seto, province d'Owari.

Cendre de *distylium racemosum*, provenant des provinces de Satsuma, d'Iyo et de Tosa.

Le mode de préparation des matières, ainsi que le façonnage, ressemble beaucoup à ceux d'Arita décrits plus haut.

FAIENCES ET PORCELAINES DE MINO.

Les différentes manufactures où l'on fabrique ces produits se trouvent situées dans divers villages du district de Toki ; la plus célèbre est à Tajima. Vers l'an 1600, on introduisit les procédés employés à Seto et à Akatsumura (province d'Owari), et l'on commença à fabriquer des vases à fleurs, des bouteilles et diverses sortes de poteries. C'est vers 1810 que l'on commença la fabrication de la porcelaine proprement dite, d'après les procédés de même origine. Les produits ressemblent, par conséquent, beaucoup à ceux de Seto, et sont simplement des porcelaines bleues, analogues au Sometsuke. On trouve actuellement à Tajima plusieurs centaines de fours. Les matières premières employées sont les mêmes que celles en usage à Seto, si ce n'est que l'on remplace la cendre du *distylium racemosum* par celle de l'écorce du châtaignier.

PORCELAINE DE KUTANI.

Cette porcelaine date de 1650. On raconte qu'un samuraï du clan de Daishoji, de la province de Kaga, nommé Tamura Gonzaiemon, importa de Hizen les procédés que l'on y employait, et commença à fabriquer des porcelaines. En voyant les produits céramiques de Kutani, on acquiert la certitude qu'ils doivent être fabriqués d'après les procédés importés de Chine par Garodayu Sonshui; en effet, ces produits bleus, verts et rouges, imitent très-bien la porcelaine chinoise. Plus tard, cette industrie se perfectionnant, on commença à décorer les pièces en se servant des couleurs vert foncé, mauve et jaune pur. Vers 1650, un nommé Goto Saijiro fonda une fabrique de porcelaine où l'on fit usage de rouge, d'or, etc., dans la décoration. A partir de ce moment, l'emploi de ce genre de décoration se répandit rapidement. De 1780

à 1790, cet art tomba en décadence; mais en 1800, un nommé Yoshidoya entreprit de relever cette industrie. A cet effet, il fonda une nouvelle fabrique située à Yamashiromura, où il employa les meilleurs procédés dont on se servait à l'origine. Depuis cette époque le nombre des fabriques ne fit que s'accroître, et l'on en compte actuellement quelques dizaines dans les deux districts de Yenuma et Nomi. Les matières premières sont toutes tirées de Kutani.

L'endroit ainsi nommé se trouvant sur une montagne élevée, où la neige séjourne pendant la majeure partie de l'année, les communications et les transports sont fort difficiles. On a donc établi toutes les nouvelles fabriques dans la plaine. Il y a dix-sept ou dix-huit ans, un ouvrier de la famille d'Eiraku vint à Kutani, où il introduisit son mode de décoration. Depuis lors on a constaté une amélioration considérable dans les dessins, dans l'ornement et dans l'éclat du coloris. Bien que les ouvriers soient fort habiles, le nombre des produits fabriqués est inférieur à celui des manufactures des provinces d'Owari et de Mino, ce qui s'explique par la petitesse des fabriques de Kutani.

MATIÈRES PREMIÈRES EMPLOYÉES POUR LA PATE.

Kutani ishi. — Provenance: Kutani, district d'Encama, province de Kaga.

Gokoji ishi. — Provenance: Gokoji mura, district de Nomi, même province.

Susutani ishi. — Provenance: village du même nom, même district, même province.

PRÉPARATION DES MATIÈRES PREMIÈRES EMPLOYÉES POUR LA PATE.

Les matières premières sont d'abord broyées par un pilon mû au moyen de l'eau, ou dans un mortier en bois doublé en fer, et avec un pilon semblablement disposé. La poudre ainsi obtenue est

mise dans l'eau où on la laisse séjourner; ensuite on la broie de nouveau entre les meules, puis on la reverse dans l'eau. On la passe après cela dans l'eau, après avoir eu soin de lui faire traverser préalablement un tamis de soie, et on la laisse séjourner dans ce liquide pendant deux ou trois jours. Enfin on vide l'eau et on fait sécher le dépôt au soleil. Lorque ce dépôt est suffisamment sec, on le porte au façonnage.

PRÉPARATION DE LA GLAÇURE.

Cendre du *distylium racemosum*, quatre ou cinq parties; Kutani ishi, dix parties.

PRÉPARATION DES MATIÈRES COLORANTES.

1. *Rouge:* Benigara, douze momme; terre pulvérisée, dix momme; tô no tsuchi, dix-sept momme; silice de Hinooka, cinq momme.

2. *Violet:* Verre pulvérisé, cinquante momme; tô no tsuchi, cent cinquante momme; silice de Hinooka, trente momme; gosu (oxyde cobalt), sept momme.

3. *Bleu de Prusse:* Konjo, quarante momme; verre pulvérisé, vingt-cinq momme;

4. *Jaune* (*verdâtre*): Vert-de-gris, cent dix momme; tô no tsuchi, deux cent cinquante momme; terre pulvérisée, deux cent momme; silice de Hinooka, quatre-vingts momme.

5. *Jaune:* Verre pulvérisé, trois cents momme; tô no tsuchi, cinquante momme; sulfate d'antimoine (venant de Chine).

6. *Blanc;* Verre pulvérisé, vingt momme; tô no tsuchi, vingt momme; silice de Hinooka, dix momme.

7. *Noir:* Tô no tsuchi, cinq momme; verre pulvérisé, dix momme; silice de Hinooka, deux momme; gosu, cinq momme; shiroe tsuchi, cinq momme.

8. *Rose;* Verre pulvérisé, dix momme; tô no tsuchi, dix momme; silice de Hinooka, cinq momme; or, cinq momme.

CUISSON.

Les procédés employés pour la glaçure et la cuisson sont les mêmes que ceux de Hizen. Les procédés de décoration consistent à mettre les différentes couleurs, telles que le rouge, le violet, le vert, etc., sur les pièces blanches que l'on soumet à l'action d'un feu de bois de pin pendant neuf heures. On les retire ensuite du feu, on les laisse refroidir, puis on les décore avec de l'or que l'on soumet à une nouvelle cuisson ; en dernier lieu on polit cet or, avec du son d'abord, puis avec de l'acier. Le nombre des ouvriers actuellement employés s'élève à quatre mille cinquante-quatre.

BANKOYAKI (GRIS CÉRAME A PATE FERRUGINEUSE).

Vers 1680, un certain Banko Kichibe établit à Komüme (Tokio) une succursale de sa fabrique de porcelaine à Kutani. Les objets qui y furent fabriqués, imitaient fort bien la faïence de Satsuma, comme pâte et comme décoration. Cette fabrique a cessé d'exister. Plus tard, en 1840, un potier nommé Yûsetsü, de Komaki, près de Kuwana, province d'Ise, se mit à faire un genre particulier de gris cérame mat à pâte ferrugineuse en lui donnant l'ancien nom de Banko Yaki. Ces produits, les uns recouverts de glaçure, les autres sans glaçure, sont fabriqués avec des matières tirées de Komuki, Shideno, etc. dans la même province, et sont généralement des théières, des tasses et autres objets de ce genre. Leur élégance et leur délicatesse les font apprécier, et ils jouissent d'une grande réputation. Ceci explique le grand nombre d'ouvriers employés, la grande quantité d'objets fabriqués, ainsi que leur perfectionnement. Ces produits, exposés à Philadelphie, ont été l'objet d'une grande admiration.

Les articles les plus curieux sont les pièces marbrées que l'on fabrique au moyen d'un mélange d'argiles brunes et blanches qui ont été découvertes récemment.

On fabrique aussi des objets d'un brun violacé, contenant des caractères et des dessins blancs, incrustés dans le corps de l'objet.

Ce genre d'article est tout nouveau. Ces décorations se font en employant une grande variété d'émaux.

LAQUES.

LAQUES ORDINAIRES.

Ce genre d'industrie, considérable au Japon, consiste à extraire la séve du *rhus vernicifera*, et à en composer une sorte de vernis dont on recouvre divers objets en bois et métal pour leur donner de la solidité et surtout une belle apparence. On emploie, pour décorer les objets, de la poudre d'or, de la poudre d'argent et de la nacre.

L'origine de cette industrie se perd dans la nuit des temps. On croit généralement qu'aucune théorie ne lui a servi de point de départ, et qu'elle est due plutôt à des expériences faites çà et là, au hasard et par pure fantaisie. Cette croyance vient de ce que l'on trouve dans quelques vieux auteurs des passages ayant rapport à la fabrication, et aussi de l'examen de vieux spécimens qui nous sont parvenus. Comme preuve de cette assertion, nous ferons remarquer que si cette industrie est parvenue jusqu'à nous, c'est tout simplement parce que la pratique de cette fabrication s'est transmise de patron à ouvrier et de père en fils; de plus, il n'existe aucun traité théorique et raisonné de la fabrication du laque. Depuis l'ouverture du Japon au commerce étranger, l'exportation du laque n'a fait qu'augmenter. Ce produit, fort admiré de tous les Européens, jouit à bon droit d'une grande réputation, et, par suite, la quantité de laque fabriqué augmente journellement pour suffire aux besoins de l'exportation. A l'exposition de Paris, en 1867, les laques japonais exposés furent l'objet de l'admiration de tout le monde, et les exposants obtinrent des récompenses. Le gouvernement japonais fit alors recommander aux fabricants de soigner leurs produits destinés à figurer à l'Exposition de Vienne, en 1873. Ainsi encouragés, ces industriels se mirent à l'œuvre avec ardeur, et eurent la satisfaction d'obtenir de nombreuses récompenses à cette exposition. Ce nouvel encourage-

ment les détermina à fabriquer des objets de forme nouvelle qui obtinrent un immense succès à l'Exposition de Philadelphie en 1876.

Nous allons maintenant tâcher d'esquisser en quelques lignes l'historique de la fabrication du laque. Un nouveau livre historique japonais, publié environ 180 ans avant l'ère chrétienne, parle de meubles en laque employés à la cour, ce qui nous porte à croire que la fabrication du laque était déjà connue depuis un certain temps. On conserve précieusement dans le temple de Todaiji, à Nara, province de Yamato, des boites en laque destinées à contenir des livres de prières, qui sont fort belles et très-appréciées des amateurs. Ces boîtes furent, dit-on, fabriqués au troisième siècle. A la fin de l'année 380, le sadaijin Shihei publia un livre intitulé *Engishiki*, dans lequel il mentionne incidemment les laques rouges et les laques d'or; ceci nous prouve qu'un progrès notable s'est déjà manifesté dans cette industrie. Vers l'an 410, c'est-à-dire 80 ans plus tard, un officier du nom de Minamoto no Juin publia également un livre intitulé *Utsubo Monogatari*, dans lequel il nous parle des laques d'or et des laques connus sons le nom de Nashijï. Ces derniers sont d'un jaune orangé et parsemé de paillettes d'or. Il ajoute que ces laques étaient fabriqués par des ouvriers très-renommés, sans toutefois nous donner leurs noms, ni nous faire connaître le centre de fabrication ; ceci indique un nouveau progrès. En 480, une femme, célèbre par ses travaux littéraires, nommée Murasaki Shikibu, nous parle, dans son *Genji Monogatari*, d'un nouveau genre de laque incrusté de nacre, ce qui fait croire que ce produit remonte à cette époque, et de plus, que les procédés allaient toujours en se perfectionnant. Jusqu'en 664, on ne nous signale aucun progrès ; de 664 à 910, le Japon fut en proie à des guerres continuelles et à des troubles politiques incessants ; l'industrie s'en ressentit, comme de juste, et c'est ce qui explique la petite quantité de laque fabriqué pendant cette période. A partir de cette époque, le goût artistique se réveilla, et les fabricants produisirent à l'envi des objets qu'ils s'attachèrent à rendre aussi solides et aussi beaux que possible, pour faire concurrence à leurs voisins. Les objets

fabriqués à cette époque réunissent donc deux qualités : la solidité et la beauté au plus haut degré, ce dont on se rend facilement compte en se rappelant que le but principal des ouvriers de ce temps-là était de laisser un nom célèbre qui passerait à la postérité, et à cette fin ils n'épargnaient ni le temps ni la peine.

La série de troubles périodiques dont nous avons parlé plus haut fut essentiellement nuisible à cette industrie ; car la fréquence des incendies et d'autres causes encore, toutes ayant rapport à la guerre, fit disparaître une grande quantité de laques. Les objets en laque fabriqués de 910 à 1650 portent le nom de Jidai mono et sont fort appréciés par les amateurs. La période qui suivit fut pacifique et eut, pour résultat le développement des arts et des différentes industries. La paix engendrant le goût du luxe, les familles nobles et riches commencèrent à considérer les meubles en laque ordinaire et en laque d'or comme étant indispensables. En présence de ces demandes toujours croissantes, la fabrication des laques se modifia en s'améliorant et devint considérable. Jusqu'à cette époque la réputation des objets laqués était pour ainsi dire toute locale, l'exportation étantencore insignifiante ; car le commerce étranger était exclusivement entre les mains des Hollandais établis à Nagasaki. C'est seulement de nos jours depuis l'ouverture du port de Yokohama, en 1859, que le commerce des laques a pris une importance considérable. Ce commerce augmente de jour en jour, et le laque est actuellement le principal article de l'exportation du Japon. Les seuls laques de valeur exportés actuellement sont les laques antiques. En effet, les objets fabriqués de nos jours au point de vue de l'exportation et du bon marché, bien qu'ils soient agréables à l'œil à première vue, sont pourtant de qualité inférieure et défectueuse comme fabrication. En présence des demandes toujours croissantes, les meilleurs ouvriers eux-mêmes cessèrent de fabriquer de beaux laques avec soin et patience, car, le prix de revient en étant trop élevé, ils ne parvenaient que difficilement à les vendre. Les objets exposés en 1867, à Paris, qui furent tant admirés, étaient tous très-anciens et de premier choix ; ceci fit que les fabricants modernes ne purent lutter contre eux.

Au point de vue artistique, la fabrication du laque perdit peu à peu tout son prestige et allait complétement tomber en discrédit, quand l'Exposition de Vienne eut lieu. Le gouvernement s'occupa alors de cette industrie, fit tous ses efforts pour encourager les ouvriers à fabriquer de beaux laques et réussit complétement, comme le prouvent les médailles obtenues à cette exposition. Ce succès arrêta la décadence de cette industrie, et actuellement on fabrique au moyen de procédés perfectionnés des objets de formes et de couleurs nouvelles qui sont supérieurs aux plus beaux laques antiques.

Les laques se fabriquent dans plusieurs localités, entre autres à Aidzu, province d'Iwashiro, dans la province de Suruga, dans la province de Nakasa, à Tsuragu, à Wajima, à Noshiro, dans la province de Kii, à Nikko, à Odawara, etc. Toutes ces localités ne produisent pas de laques de qualité supérieure, et l'on trouve en général les meilleurs ouvriers et les plus beaux laques dans les trois villes de Tokio, Kioto et Osoka. Il en est de même pour les laques d'or ; les procédés employés variant selon les localités, nous nous contenterons, pour ne point fatiguer le lecteur, d'indiquer les principaux.

PRÉPARATION DU VERNIS.

1. *Kuro me urushi.*— Ce vernis est composé avec la séve du *rhus vernicifera*, mise à l'état naturel dans une grande cuvette en bois, puis remuée au soleil, au moyen d'une grande spatule, afin de la débarrasser par l'évaporation de son excédant d'eau.

2. *Seshi me urushi.*— Ce vernis est tout simplement le précédent que l'on a eu soin de tamiser.

3. *Kuro urushi.* — Ce vernis s'obtient en mélangeant du kuromeurushi, du sulfate de fer et du toshiru. (On nomme tushiru l'eau plus ou moins trouble que l'on obtient en aiguisant, sur une pierre à repasser, les couteaux servant à couper le tabac.)

Selon la nature du Kurome urushi employé, les qualités du mélange portent les différents noms qui suivent :

Roïro : qualité supérieure employée sans être délayée avec de l'huile ;

Hakushita : idem, idem.

Hon huro : qualité moyenne délayée avec de l'huile.

Iô hana : idem, idem.

Chin hana : idem, idem.

Ge hana, qualité inférieure, idem.

4. *Su urushi.* — Ce vernis se compose de Kurome urushi et du meilleur vermillon que l'on puisse obtenir ou de ceux nommés San yoshu et Komioshu. La première qualité de ce vernis s'emploie sans huile. La qualité moyenne et les suivantes nécessitent l'emploi de l'huile. Pour la dernière qualité, on se sert de Beni gara (composé d'oxyde rouge de fer), au lieu de vermillon.

5. *Awo urushi.* — Ce vernis s'obtient en mélangeant du Kurome urushi avec du Shiwo (orpiment) et de l'Aïro (indigo). Ces deux matières sont délayées dans l'huile ou sèches et en poudre.

6. *Ki urushi.* — Obtenu par un mélange de Kurome urushi et de Shiwo.

7. *Nashiji urushi.* — Le même que le précédent.

8. *Sunkei urushi.* — On emploie pour ce vernis le Kurome urushi pur.

9. *Akahaya urushi.* — Idem, sans huile. Ce vernis sert pour les couches intermédiaires.

10. *Tamo nuri urushi.* — Pour la qualité supérieure, on emploie le Nashiji urushi, et pour les qualités moyennes, le Kurome urushi.

11. *Nashiji Keshi urushi.* — Le même que le Nasgiji urushi.

MATIÈRES ENTRANT DANS LA COMPOSITION DU LAQUE.

1. *Ji no ko sabi :* Composé d'Awasedo (pierre à aiguiser) pulvérisé et d'une petite quantité de Seshime urushi.

2. *Kiriko sabi :* Le même que les précédents, mais plus fin.

3. *Tanoko sabi :* Pierre à aiguiser très-fine mêlée avec du Seshime urushi.

4. *Nikawa sabi :* La même poudre mélangée avec de la colle forte.

5. *Nori sabi :* La même poudre mélangée avec de la colle de riz.

Observation. — Ce mélange, inconnu autrefois, se compose de vernis et de colle de riz en proportions égales, auxquels on ajoute de la poudre de pierre à aiguiser ; il offre peu de résistance à la spatule, étant moins épais, et donne une belle couleur à la couche de vernis supérieure.

Ce laque se décolle pourtant facilement ; il est aussi de qualité très-inférieure.

PROCÉDÉS EMPLOYÉS POUR VERNIR LES OBJETS.

1. *Kataji roïro nuri.* — Cette manière de vernir, connue également sous le nom de Kunokise, est la suivante : On prend un morceau de toile de bœhmeria que l'on coupe selon les dimensions de l'objet que l'on doit recouvrir, en ayant soin de l'appliquer de telle façon qu'il n'y ait aucun pli ; puis, pour la coller et la maintenir en cet état, on la recouvre d'une couche de Seshime urishi. On passe ensuite une couche de Siriko sabi par-dessus, afin d'oblitérer toute trace de tissu. Cette couche une fois séchée, on la polit avec une pierre portant le nom de Tsushimada[1]. Ceci fait, on passe une couche de Tonoko sabi, que l'on polit à son tour de la même manière. On passe ensuite une couche d'encre de Chine et, avec une spatule, on applique une couche de Yoshino urushi que l'on essuie au moyen d'une brosse. Après avoir fait sécher, on polit à plusieurs reprises cette nouvelle couche avec de l'eau et du charbon de bois nommé Kashiwo shinu. (Le Kashiwo shinu est connu en botanique sous le nom de *Andromeda ovalifolia.*) Cette opération se fait en prenant un peu de poudre de ce charbon avec les doigts et en polissant à la main. On recouvre ensuite le tout d'une couche de vernis ordi-

1. Le Japon possède une grande variété de pierres à repasser qui n'ont pas toutes des noms scientifiques. Nous avons donc préféré leur conserver leurs noms japonais, noms qui ont pour origine leur lieu de provenance ou l'emploi de la pierre.

Il est bon d'ajouter, du reste, que ces pierres sont à peu de chose près de même nature. (*Note du traducteur.*)

naire que l'on a soin d'essuyer sur-le-champ. Ceci une fois sec, on applique une couche de Roïro urushi que l'on fait également sécher ; on la polit ensuite à la main à plusieurs reprises avec du charbon de bois, puis avec de la corne de cerf pulvérisée.

Le laque obtenu par les différents procédés énumérés ci-dessus porte le nom de Hon Katoji Nuri, et, comme le nom l'indique, est de première qualité.

2. *Hana nuri.* — Ce genre de laque, connu aussi vulgairement sous le nom de laque noir ordinaire, se fait de la manière suivante : On a soin d'abord de coller ensemble les différents morceaux de bois composant l'objet que l'on va vernir et de boucher ensuite avec du papier et une sorte de colle très-claire les inégalités du bois provenant des nœuds ou d'autres causes, puis on applique une couche de Nikawa sabi que l'on fait sécher et que l'on polit ensuite avec de l'eau et du Kashiwo shinû, qui doit être essuyé de suite avec du coton, afin de ne pas laisser cette eau trop longtemps en contact avec le Nikawa sabi. On passe ensuite une couche de Nori sabi que l'on sèche également et que l'on polit avec de l'equisetum. On passe enfin une dernière couche de vernis qui termine l'opération.

3. *Handa nuri.* — Ce genre de laque s'obtient de la manière suivante : On applique d'abord une couche de Nikawa sabi que l'on égalise avec une spatule et que l'on polit avec de la pierre à aiguiser. Cette opération doit être faite très-rapidement pour empêcher le ramollissement du Nikawa sabi. On fait ensuite sécher au soleil; après quoi, selon la couleur noire ou rouge que l'on veut obtenir, on emploie l'encre de Chine ou le Benigara dont on applique une couche. Finalement, on fait sécher, et, après avoir passé une couche de shibu, on en pose une dernière de vernis ordinaire. Ces laques, d'un prix peu élevé, sont de qualité inférieure.

4. *Shu nuri.*— Pour la première qualité de ce genre de laque, on emploie les mêmes procédés que pour le Roïro nuri, sans pourtant se servir d'encre de Chine. La dernière couche de vernis appliquée à ce genre de laque se compose de Shu urushi dont on se contente de vernir l'objet sans le polir. Ceci rend l'opération très-difficile ; car il faut avoir soin de donner partout à cette couche la même

épaisseur. Pour les qualités moyennes, on se contente d'une couche de Nori sabi polie avec soin avec de l'equisetum que l'on recouvre avec une couche de Shuurushi. Cette opération est beaucoup plus simple que celle du Kataji nuri ; car le vernis, se collant très-facilement, efface par cela même les traces laissées par la brosse. Il est bon de savoir pourtant que ce genre de laque est très-fragile. Pour les qualités inférieures, au lieu de se servir de vermillon pur, on y ajoute du benigara, ce qui diminue l'effet de la couleur. Quand il s'agit des dernières qualités, on n'emploie que le benigara, dont la couleur est peu appréciée.

5. *Shunkei nuri.* — Pour ce genre de laque, on commence par colorier l'objet, s'il est de qualité supérieure, avec de la gomme gutte ou la couleur jaune extraite du *Gardenia florida*, puis on le polit ensuite avec de l'equisetum ; on recouvre cette couche de couleur d'une autre assez mince de Shibu étendu d'eau. Ceci séché, on applique une autre couche composée du mélange suivant : Yoshimo urushi, un momme ; huile de colza, huit fun (un fun égale un dixième de momme). On a soin de poser avec la spatule une couche très-épaisse de ce mélange, que l'on essuie tout de suite avec du coton ou du papier. On enferme ensuite l'objet dans une armoire où on le laisse dans l'obscurité la plus complète. Si l'on emploie la couleur jaune tirée de l'Obaku (*Evodia glauca*), l'objet devient noir et terne. Pour obtenir les qualités moyennes, on se sert de Shiwo (orpiment) comme matière colorante, puis de shibu, comme vernis, que l'on polit avec de l'equisetum. On recouvre finalement le tout d'une couche de Yoshino urushi que l'on fait sécher en l'essuyant. Pour les qualités inférieures, on colore l'objet avec du Shiwo que l'on recouvre d'une couche de colle délayée ; le tout se termine par l'application d'une couche très-mince de Yoshino urushi. Ce genre de laque est très-brillant et paraît très-beau à première vue ; toutefois il est très-fragile et ne peut supporter ni la chaleur ni l'humidité.

6. *Kaki awase nuri.* — L'objet en laque ainsi nommé reçoit d'abord une couche de noir fait avec de la poussière de charbon de bois. Il est séché au soleil et poli avec de l'équisetum, puis ecouvert d'une ou de deux couches de shibu. L'opération se ter-

mine par l'application d'une couche de Yoshino urushi que l'on sèche en essuyant. Pour les deux laques précédents, on ne doit employer le Shibu qu'étendu d'eau et ne l'appliquer qu'une ou deux fois. Si, en effet, ce vernis était trop épais et trop employé, la couleur perdrait son effet. Dans le cas du Kaki awase, le fond noir disparaîtrait.

7. *Tame nuri.* — Pour obtenir ce genre de laque, on se sert des procédés suivants : l'objet est d'abord recouvert d'une couche composée de colle, de vermillon ou de benigara mélangés, séchés au soleil, puis polis avec de l'équisetum ; on le recouvre finalement avec du Tame nuri urushi.

8. *Seishitsu nuri.* — Pour la qualité supérieure de ce genre de laque, on met d'abord du Ji noko sabi ; pour les qualités inférieures, du Nori sabi. On recouvre ceci d'une couche d'Awato urushi. Dans le cas où l'on veut obtenir une nuance plus claire, on ajoute une petite quantité de Shiwo.

9. *Ki uro nuri.* — Dans ce cas, les procédés employés diffèrent seulement des précédents en ce que l'on remplace l'Awato urushi par du Ki urushi.

10. *Uru mi iro muri.* — Pour ce genre de laque, on procède de la manière suivante : On colore d'abord l'objet avec un mélange de poussière de charbon de bois et de benigara, puis on le polit avec de l'equisetum et on le recouvre de vernis ordinaire.

Tous les laques qui précèdent sont mis dans une armoire obscure; toutefois, comme le vernis a une tendance à descendre vers le bas de l'objet, il faut avoir soin de le retourner de temps en temps pour éviter un dépôt ou des taches. Ces armoires, connues sous le nom de *Furo*, sont en bois et ont une hauteur de six shaku ; elles sont divisées au moyen de planches. La partie antérieure se compose de quatre portes qui peuvent s'ouvrir indépendamment les unes des autres. D'autres armoires portant le nom de *Wari Furo* sont disposées d'une manière semblable, mais plus petites. Leur hauteur, leur profondeur, en effet, égalent trois saku, leur largeur est de six saku; deux de ces armoires équivalent donc à une grande. Pour se rendre compte de la dessiccation des laques,

on doit souffler dessus; si l'humidité de l'haleine laisse une sorte de buée sur l'objet, c'est qu'il est sec; sinon, c'est le contraire.

11. *Tsugaru nuri.* — Le genre de laque exigeant sans contredit le plus de soins est le Tsugaru nuri. Pour l'obtenir, on commence par découper soigneusement les emboîtements du bois au moyen d'un ciseau, puis l'on bouche les interstices au moyen de Kokudzu. (Le Kokudzu se compose de farine de froment, de sciure de bois et de vernis brut.) Pour les pièces carrées, on consolide les joints au moyen d'une cheville. Ces emboîtements sont ensuite recouverts d'une couche d'un enduit se composant d'argile calciné et de vernis brut étendu d'eau. On applique ensuite le linge, comme d'habitude, sur le bois, avec un mélange de vernis brut et de farine de froment; cette opération se nomme Nunokise. On applique ensuite un mélange de vernis brut et d'argile calcinée à la jonction des différents morceaux de toile, puis l'on applique une première couche de vernis sur le tout et l'on polit avec une pierre à repasser grossière. Cette première opération finie, on applique un nouveau mélange se composant d'argile calcinée et de pierre à aiguiser pulvérisée en proportions égales, ainsi que du vernis brut. Ceci a pour but de rendre la couche inférieure bien unie; le tout est à son tour poli avec une pierre à aiguiser plus fine, et, pour effacer les traces laissées par cette polissure, on applique une couche de Sabi urushi, c'est-à-dire du vernis brut, mêlé à de la pierre à aiguiser pulvérisée étendue d'eau. Cette nouvelle couche est également polie avec une pierre à repasser encore plus fine et qui porte le nom d'Awoto. On met alors l'objet dans l'armoire, après l'avoir recouvert d'une couche de Kurume urushi. Enfin, la polissure au charbon de bois vient terminer la liste de ces opérations minutieuses, et l'on obtient un objet uni comme une glace, brillant et sans défaut.

Pour obtenir les marbrures, on procède de la manière suivante: On mêle le vernis dit Yoshino urushi avec diverses matières colorantes et un blanc d'œuf destiné à donner plus de consistance au mélange, que l'on frappe avec une spatule très-mince; le vernis s'attachant en partie à la spatule produit des dépressions qui sont

la base des marbrures. On applique ensuite une couche de vernis préparé comme on l'a dit plus haut, puis on ajoute une couche de Roïro urushi, destinée à séparer la précédente d'une nouvelle semblable, que l'on applique ensuite avec une brosse. On pose après cela une couche de vernis d'une autre couleur, puis une de Roïro urushi, et enfin deux couches de vernis de cou leurs différentes. On termine l'opération en faisant bien sécher le tout. Les objets ainsi séchés sont polis avec trois sortes de pierres à aiguiser de plus en plus fines, et finalement exposés au soleil pendant deux ou trois jours, ce qui rend la couleur plus vive et plus brillante. On continue en effaçant les traces de la précédente polissure, au moyen d'une couche de vernis colorié, puis vient une nouvelle polissure avec de l'Awoto; une nouvelle couche de vernis est alors appliquée et on la polit avec une pierre nommée Nagura to. L'effet du soleil sur ces couleurs est de rehausser leur éclat; on applique alors une dernière couche de vernis brut très-mince et on polit avec du charbon de bois de tsubaki ou *Camellia japonica*. On met enfin la dernière main à l'objet en le rendant aussi uni que possible par les moyens suivants : On frotte l'objet avec un mélange d'huile et de pierre à aiguiser pulvérisée dont on imbibe un tampon en coton, un nombre illimité de fois, jusqu'à ce que l'objet commence à reluire. On prend alors de l'ouate imprégnée de vernis brut pour frictionner l'objet, puis on verse de l'huile dessus, on y jette de la corne de cerf pulvérisée, et on essuie le tout avec du papier soyeux qui donne un brillant parfait. Ceci termine la série des opérations.

12. *Tsui Koku nuri.* — Les opérations préliminaires sont à peu près les mêmes que les précédentes pour les qualités supérieures. On se sert de poudre de plomb et de Seshime urushi, mélangés pour former plusieurs couches que l'on polit ensuite avec du charbon de bois. On applique après cela de cinq ou six à quatorze ou quinze couches de Roïro urushi, on grave ensuite grosso modo dans ce vernis les dessins que l'on désire représenter; on polit alors avec du charbon de bois et l'on met la dernière main aux dessins. L'objet est enfin poli avec du charbon de bois pulvérisé, recouvert de cinq ou six couches d'Isé urushi, et frotté avec une étoffe nommée

Tsuya bu kin, pour lui donner le lustre et l'éclat voulus. Ces laques sont fort solides.

Pour les qualités inférieures, on se contente d'une couche de pierre à aiguiser pulvérisée et de poudre de plomb mélangées avec de la colle. Les procédés suivants sont les mêmes que ceux employés pour les qualités supérieures. On voit donc que la différence provient seulement des premières opérations. Ces laques se décollent, du reste, au contact de l'eau et du sel.

Il y deux variétés de laque d'or : ceux à dessins unis et ceux à dessins en relief. On se sert aussi de l'argent et de la nacre pour ajouter à la beauté de l'ornementation[1].

LAQUES D'OR.

Dessins unis. — Les procédés employés pour produire ces dessins sont les suivants : On fait d'abord chauffer sur un feu doux un mélange de vermillon et du vernis nommé Isé urushi, afin de le ramollir. On prend ensuite une feuille de papier dit Kin yoshi sur le recto de laquelle on trace les dessins que l'on veut reproduire sur le laque. On retourne alors la feuille de papier, et l'on suit au verso, avec un pinceau chargé du mélange décrit plus haut, les contours et les traits du dessin représenté au recto. Ceci fait, on applique le côté enduit du mélange sur le laque et l'on frotte la feuille de papier avec une spatule de bambou. On prend après cela un petit sac en soie contenant de la pierre à aiguiser réduite en poudre presque impalpable, avec lequel on frappe légèrement la partie de l'objet laqué sur laquelle on vient de calquer le dessin, afin de le faire ressortir. On aplanit ensuite le relief ainsi

1. Le lecteur doit avoir remarqué que les mots Nuri, Urushi, Sabi, se représentent assez fréquemment dans le texte ci-dessus : aussi allons-nous lui en donner l'explication : Le mot Nuri signifie recouvrir de laque ; il entre en composition avec d'autres mots et a alors le sens de genre de laques, par exemple : Roïro nuri, Roïro, noir verdâtre ; nuri, laqué : genre de laque d'un noir verdâtre. Sei shitsu nuri, laque vert, Shu nuri, laque noir, etc. Le mot Urushi signifie vernis. Bien qu'on puisse l'employer en parlant de toutes les espèces de vernis, il signifie plus spécialement ici le vernis ou plutôt la laque extraite du *rhus vernicifera* dont on se sert pour la fabrication des différents laques japonais. Quant au mot Sibi, qui signifie littéralement rouille, il n'a ici que le sens de procédé. — Pour l'explication des mots Shaku, momme, etc., le lecteur devra connaître l'article *Poids et Mesures.* (*Note du Traducteur.*)

obtenu en le polissant avec du charbon de bois de Hônoki. On recouvre alors le dessin seulement d'une petite couche de vernis dit Enrushi, afin de faciliter l'adhésion de la poudre d'or. Lorsque la poudre d'or est fine, on l'applique sur le dessin au moyen d'un pinceau fait de poils de cheval ou de cerf; si, au contraire, la poudre est trop grossière et lourde, on se sert d'un petit tube avec lequel on la sème sur le dessin. Comme l'Enrushi a la propriété de sécher très-vite, on applique la poudre d'or au fur et à mesure, lorsqu'il s'agit d'un dessin compliqué et demandant du temps. On enferme alors le laque dans l'armoire décrite plus haut, et on laisse sécher pendant toute une journée. On le sort ensuite et on le polit légèrement avec du charbon de bois. On essuie alors le dessin avec du papier dit Yoshino Gami, et on le recouvre d'une couche très-mince de vernis, au moyen d'une feuille de papier imbibée de ce vernis, avec laquelle on frotte l'objet très-délicatement. On le remet de nouveau dans l'armoire pour le faire sécher. Une fois sec, il est retiré et poli à la main avec de la pierre à aiguiser pulvérisée, puis on lui applique une nouvelle couche très-mince de vernis que l'on essuie immédiatement avec du papier et l'on recommence la polissure. On répète cette opération quatre ou cinq fois jusqu'à ce que les dessins aient obtenu le fini voulu. On ajoute après coup aux dessins les derniers détails avec du Shu urushi que l'on a soin de laisser sécher comme d'habitude, puis on passe sur l'objet une couche de Yoshino urushi que l'on essuie aussitôt ; on polit enfin le laque avec de la poudre de corne de cerf, qu'on enlève avec un morcean d'étoffe de coton.

Dessins en relief. — On emploie pour exécuter ces dessins deux procédés différents, connus sous les noms de Urushi age et de Sabi age. Dans le premier cas, l'empreinte du dessin est obtenue par le moyen décrit ci-dessus. On le recouvre alors de Shi urushi sur lequel on sème de la poudre de charbon de bois mélangée avec du Shiwo dans la proportion suivante : charbon de bois, deux tiers, shiwo, un tiers. On fait sécher comme d'habitude dans l'armoire, puis on frotte l'objet avec un tampon de ouate trempé dans le vernis dit Yoshino urushi. L'objet est alors séché de nouveau et frotté avec du Hônoki pour aplanir le relief; puis, au moyen d'un mor-

ceau de charbon de bois très-fin et que l'on tient verticalement, on polit soigneusement les contours du dessin. On emploie ensuite une estompe en papier recouverte de poudre de Roïro zumi, avec laquelle on polit le dessin lui-même. On frotte alors l'objet avec du vernis et on le fait sécher, puis on dessine les contours du dessin avec un vernis spécial dit Shita maki urushi, on recouvre ensuite les parties du dessin qui doivent être en relief avec ce même vernis. Ce Shita maki urushi est préparé de la manière suivante : On prend une certaine quantité de vernis dit Nuri tate urushi. Une moitié de ce vernis est cuite dans un vase quelconque, l'autre ne l'est pas. Le vernis cuit ne sèche plus que très-lentement, contrairement à l'autre. On mêle ces deux moitiés auxquelles on ajoute du noir de fumée et du camphre ; on fait recuire le tout, puis on passe le mélange à trois reprises différentes à travers un filtre composé de trois feuilles de Yoshi no gami. Le vernis ainsi préparé ne se fendille pas, même quand on en pose plusieurs couches. Le laque préparé ainsi que nous l'avons dit est mis alors dans l'armoire où on le laisse sécher pendant deux jours et une nuit ; on lui donne alors du luisant au moyen du vernis dit Nuri tate urushi ; on le soumet à une nouvelle polissure à la main avec de la corne de cerf pulvérisée. Il faut ensuite appliquer une couche de Shu urushi très-vieux, faire sécher et, avant que la dessiccation soit complète, en semer avec de la ouate ou poser avec un pinceau de la poudre d'argent. On fait sécher, puis polir l'objet avec du charbon ordinaire.

Il faut ensuite recouvrir les dessins d'une couche de vernis très-vieux, puis laisser sécher pendant trois jours. On polit ensuite le laque avec du charbon de bois de Tsubaki (*Camellia japonica*) que l'on tient verticalement, afin que l'extrémité seule soit en contact avec le laque. Vient ensuite une polissure avec la pierre à aiguiser dite Washiki to réduite en poudre très-fine. Il faut alors poser une couche du vernis dit Ji Kaki urushi, semer de la poudre d'or et laisser ensuite l'objet pendant trois jours dans l'armoire. Vient alors une nouvelle polissure au charbon de Tsubaki très-fin, et l'on rend l'objet brillant au moyen de la poudre de corne de cerf. Enfin, on passe une couche de Yoshino urushi sur les dessins. Le

vernis employé pour ceci doit avoir au moins trois ans. Les procédés qui viennent ensuite sont les mêmes que l'on emploie pour les dessins unis.

Le procédé dit Sabi age, employé pour les dessins de grande dimension, est le suivant : On frotte d'abord avec du vernis, puis on suit les contours du dessin avec un pinceau chargé d'un mélange d'argile calcinée avec du vernis ordinaire en proportions égales, le tout étendu d'eau. Les dessins sont alors recouverts avec du Shita maki urushi; on laisse sécher pendant une journée entière, puis on polit avec la pierre à aiguiser dite Uyeno do. On pose alors trois couches de Roïro urushi. Ceci une fois séché, on applique une couche de Taka maki eurushi que l'on fait sécher et que l'on polit. On sème alors la poudre d'argent et l'on procède de la même manière que pour l'urushi age.

Les Kingai ou feuilles d'or et d'argent très-épaisses sont posées de la manière suivante :

L'objet préparé d'après le procédé dit Sabi age et déjà orné de ses dessins est recouvert (les dessins seulement) d'un vernis dit Mochi urushi, puis, avec un petit couteau, on coupe les feuilles à la longueur voulue. Les Kirigai (feuilles plus petites) sont employées pour les étamines des fleurs, les dessins représentant des montagnes ou des rochers, en un mot, pour les détails des dessins.

Nashiji. — On emploie pour ce genre de laque les poudres grossières d'or et d'argent qu'on sème sur l'objet très-également au moyen d'un tube en bambou. Le laque doit être préalablement recouvert d'Enrushi avec une brosse à poils durs. L'objet séché est recouvert d'une couche de Nashiji urushi qui, une fois sec, est soumis à quatre différentes polissures, la première avec du charbon de bois de Tsubaki, la seconde avec de la soie trempée dans la poudre de charbon de bois, la troisième avec du papier soyeux trempé dans la même matière; la quatrième avec la poudre du Roïro rumi qui lui donne le lustre et l'éclat voulus.

Incrustations de Nacre. — La nacre, quand elle est épaisse, s'applique avant la couche de vernis dit Sabi urushi, et après, si elle est mince. On recouvre alors le tout d'une couche de Sabi urushi que

l'on polit avec de la pierre à aiguiser jusqu'à ce que la nacre reparaisse.

Avant de terminer, nous dirons quelques mots sur le *rhus vernicifera* et sur les procédés que l'on emploie pour en extraire le vernis.

Le Rhus vernicifera appartient à la famille des Anacardiacées. Sa hauteur varie généralement entre quinze et vingt shaku ; ses feuilles sont pennatifides et non dentelées. Au printemps, les boutons paraissent en même temps que les bourgeons des feuilles. Au mois de mai, le pédoncule s'allonge et la fleur s'épanouit. Le pédoncule ressemble à un épi autour duquel se grouperaient des fleurs. Les fleurs, qui sont très-petites, ont un diamètre de sept ou huit rin, n'ont pas de calice, et seulement cinq pétales d'un bleu jaunâtre. L'extrémité des pétales se recourbe intérieurement. Cinq étamines sortent d'entre ses pétales. L'anthère, qui est jaune, est plus grande que les pétales. Les pistils sont très-petits et l'extrémité du stigmate se divise en trois. Le fruit, qui est rond, devient jaune en mûrissant et contient un noyau fort dur ; on se sert de la chair du fruit pour faire de la cire. Pour extraire le vernis, on fait des incisions dans l'écorce de l'arbre.

On cultive la plante de la manière suivante : Au mois d'octobre, on prend des fruits mûrs dont on met le noyau à nu en le frappant dans le mortier. On le lave ensuite dans la lessive et on le met dans un petit sac en paille que l'on plonge dans de l'urine de cheval ou de l'eau jusqu'au printemps suivant. Avant l'équinoxe du printemps, on a soin de préparer le terrain destiné à cette culture, de la manière suivante : On bêche d'abord la terre, afin de la retourner ; puis on la fume, on trace ensuite les sillons, ce qui la retourne de nouveau ; à la fin d'avril, on retire les noyaux du liquide dans lequel on les avait plongés, et on les fait sécher pendant cinq ou six jours au soleil ; on les sème ensuite et on les recouvre d'une légère couche de terre. La germination de cette plante est très-lente ; ordinairement la pousse n'atteint qu'une hauteur maximum de onze sun à la fin de juillet ; dans d'autres cas, elle n'apparaît que la seconde ou même la troisième année. Il faut donc pour cette culture sacrifier le terrain pendant trois ans. Au mois d'avril, on

prend toutes les jeunes pousses âgées d'un an et on les transplante, en ayant soin de les remettre en terre à trois ou six sun les unes des autres. L'année suivante, on les transplante de nouveau, en laissant entre elles cette fois un intervalle de six ou sept shaku. On augmente ainsi la production, en coupant des racines et en les plantant à part de la façon suivante : On coupe ces racines en longueur de six à sept sun, dont on entoure une partie en laissant toutefois environ un sun au-dessus du sol, on les sépare en les plantant à six ou sept bu les unes des autres. Dans le courant de cette année-là, la plante atteint une hauteur d'un shaku cinq ou six sun. Au printemps suivant, on coupe les racines que l'on traite de la même façon. Il faut remarquer que les Rhus ainsi obtenus poussent très-rapidement, mais leur vitalité diminue. On conserve donc généralement les Rhus de semis, pour la production de la cire. On fume les terrains destinés à cette culture, avec de l'engrais humain, étendu d'eau. Lorsque les plantes sont âgées de cinq à huit ans, c'est la meilleure période pour en extraire le vernis. Cette opération commence en juin et finit en novembre. A cette époque, on rase l'arbre, on plonge ses branches dans l'eau et l'on en extrait encore du vernis. L'extraction du vernis se fait de la façon suivante : On fait des incisions horizontales à un shaku les unes des autres, chacune de ces incisions est percée au milieu d'un trou destiné à provoquer l'issue de la séve que l'on recueille avec une spatule en fer. La qualité moyenne du vernis s'obtient du commencement de juin à la fin de juillet ; la qualité supérieure, de la fin de juillet au milieu de septembre, et la dernière qualité du milieu de septembre à la fin de novembre. Quant au vernis extrait des branches, voici comment on l'obtient : On coupe les branches de deux shaku cinq ou six sun de longueur ; on les plonge dans l'eau pendant une quinzaine de jours, puis on leur fait des incisions dont on extrait le vernis.

Les principaux centres de culture sont : la province d'Echizen, Yoshino, dans la province de Yamato, Aidzu, dans la province de Iwashiro, Yonesawa, Mogami et Yamazata, dans la province d'Uzen, Nambou, dans la province de Rikuchiû, et Fukushima, dans la province de Iwashiro.

Cet arbre si utile produit, outre le vernis et la cire, un bois jaune fort apprécié dans l'industrie. Mais nous ne nous étendrons point sur cette question, qui est étrangère à notre sujet.

ÉMAUX CLOISONNÉS.

Les procédés employés pour la fabrication des émaux cloisonnés, qui jouissent actuellement d'une grande réputation, furent importés de Chine vers la fin du XVIe siècle. Le principal centre de fabrication est Nagoya, province d'Owari.

Cet art consiste à former des cases au moyen de petites lames de laiton posées de champ sur la surface d'un objet en cuivre, et à les remplir d'émaux de couleurs différentes. Pour obtenir les dessins, on procède de la manière suivante : On prend une feuille de papier sur laquelle on a eu soin de dessiner les figures que l'on veut représenter; on la recouvre alors d'une plaque de verre qui permet de copier le dessin avec les lames de laiton que l'on contourne à cet effet. Une fois que le dessin, fait avec les lames de laiton, est achevé, on le fixe sur l'objet en cuivre, au moyen d'une décoction gommeuse d'une espèce d'orchis, puis définitivement à l'aide de soudure mélangée avec du borax. Cette opération terminée, on remplit toutes ces cases, en y versant des émaux de couleurs différentes composés de diverses matières colorantes employées pour la décoration des porcelaines, du verre pulvérisé, de la poudre de plomb, de la silice, et différents oxydes métalliques. On cuit alors cette première couche en se servant de charbon de bois, et l'on répète l'opération jusqu'à ce que, au moyen de couches successives, on obtienne l'épaisseur voulue. On polit alors les cloisonnés d'abord avec du sable, puis avec une série de pierres à repasser, enfin avec du charbon de bois de *Hônoki* (*Magnolia hipoleuca*). Dans ces derniers temps, on s'est servi d'émaux cloisonnés pour la porcelaine. Pour appliquer ces émaux, on soumet l'objet en porcelaine à la meule pour enlever la glaçure partout où l'on doit appliquer les substances vitrifiables ; si l'on n'avait cette précaution, l'émail n'adhérerait pas à la porcelaine. Les procédés

sont les mêmes que pour les émaux sur métal, avec cette différence que, au lieu de fixer les lames de laiton sur la porcelaine avec de la soudure, on emploie un verre très-fusible; elles acquièrent encore plus d'adhérence par suite de la fusion des émaux.

On fabrique actuellement ce genre de cloisonnés non-seulement à Nagoya, mais encore à Osaka, Kioto, Tokio et Yokohama. De grands progrès ont été déjà réalisés, et à l'Exposition de Philadelphie, la compagnie Shippô kuaiska, de Nagoya, a remporté des prix pour des porcelaines émaillées qui étaient fort belles.

LE PAPIER.

SA FABRICATION. — SES USAGES.

On ignore à quelle époque cette industrie prit naissance; la première mention historique qui en soit faite remonte à l'année 590, sous le règne de l'empereur Suiko, époque à laquelle un prêtre coréen nommé Doncho importa des procédés de fabrication. Toutefois, comme on avait déjà depuis longtemps des livres au Japon, il est probable que les procédés importés par Doncho n'avaient rapport qu'à la fabrication du papier coréen. Les rares spécimens de papier fabriqué au commencement du VIIIe siècle qui sont parvenus jusqu'à nous sont très-fins et prouvent que, déjà à cette époque, cette industrie était assez perfectionnée.

De nos jours, il y a plusieurs centaines d'espèces de papier portant des noms différents tirés du lieu de provenance, de la couleur, de l'usage qu'on en fait, etc... Les matières premières qui entrent dans la composition de tous ces papiers sont pourtant en petit nombre. En voici la liste : Écorce du *Broussonetia papyrifera*, *Edgeworthia papyrifera*, Mûrier, *Wickstraemia canescens*. Nous ne parlerons pas ici du *Broussonetia papyrifera* et de l'*Edgeworthia papyrifera*, dont nous donnerons la description à l'article des plantes fibreuses, mais nous allons traiter la question de leur emploi dans la fabrication du papier. L'écorce du *Broussonetia papyrifera*, lavée et séchée, est de nouveau trempée dans l'eau et grattée

avec un couteau, pour enlever l'épiderme foncé que l'on emploie pour les qualités inférieures de papier. Le *liber* nettoyé est lavé soigneusement dans un cours d'eau, pétri et rincé à plusieurs reprises, puis exposé au soleil jusqu'à ce qu'il devienne suffisamment blanc, après quoi on le fait bouillir dans une lessive faite avec des cendres de sarrasin, afin d'enlever les substances gommeuses et résineuses. On peut alors séparer facilement les fibres. Les fabricants de papier, après avoir coupé les nœuds trop durs, transforment les fibres en pâte à papier, en les frappant avec des maillets en bois. Cette pâte est mêlée dans des cuves avec la quantité d'eau nécessaire, à laquelle on ajoute une substance laiteuse préparée avec de la fleur de riz et une décoction gommeuse de l'écorce du *Nori nokĭ* (*Hydrangea paniculata*) ou de la racine du *Fororo* (*Hibiscus Manichot*). Les formes ou châssis sur lesquels on fabrique les feuilles de papier se composent de bambou fendu en lattes très-minces et réunies en lignes parallèles par des fils de soie ou de chanvre, ce qui leur donne la forme d'une sorte de claie. La forme est ensuite posée sur un cadre en bois lui donnant l'air d'une boîte plate dont le fond serait un tamis. L'appareil est alors trempé dans la cuve, soulevé et agité pour répandre la pâte d'une manière uniforme. Ensuite le puiseur enlève, d'abord le couvercle, puis la forme de bambou contenant la feuille de papier qu'il retourne et place sur les autres faites précédemment. Il la sépare alors des autres, au moyen de deux brins de paille posés sur les feuilles déjà faites. Il arrive pourtant quelquefois que l'on néglige d'établir cette séparation. Quand on a ainsi préparé un nombre suffisant de feuilles et que l'eau s'est écoulée en partie, on place toute la porse sous une presse pendant quelques heures afin d'en extraire ce qui reste d'eau. Comme dernière opération, on étend les feuilles humides sur des planches unies au moyen d'une brosse et on les laisse sécher.

Le papier fait avec du Gampi ou *Wickstraemta canescens* est très-fin, très-souple et très-commode pour la copie ; il a en outre la propriété de ne pas être mangé par les vers. Les usages du papier sont innombrables au Japon. Nous ne citerons par conséquent que les principaux. Outre les livres, cahiers, registres, etc., etc.,

on l'emploie pour remplacer les vitres dans les fenêtres, pour les *karakamie* (espèce de fermetures faites avec plusieurs épaisseurs de papiers de qualités différentes, le tout monté sur un cadre de bois), et pour tapisser les murs. Une fois verni, il imite le cuir ; huilé ou enduit de *shibu,* il devient imperméable et sert à faire des manteaux pour la pluie. *L'ikkanbari,* qui est une sorte de carton ressemblant au papier mâché européen, sert à faire de nombreux ustensiles légers et solides. On fait aussi au Japon des fleurs artificielles en papier, une sorte de ficelle servant à attacher des paquets, des étoffes, etc... Ces nombreux usages du papier japonais tiennent à ce que les fibres naturellement fortes ne sont pas complétement désagrégées au moment où l'on prépare la pâte.

Pour préparer les papiers de tapisserie, on répand sur la feuille de papier une poudre faite avec un mélange de colle forte et de coquillages pulvérisés. On imprime ensuite dessus différents dessins tels que fleurs, oiseaux, etc... Dans d'autres cas, on se contente de saupoudrer la feuille avec du mica pulvérisé, pour lui donner une apparence argentée. Quand on veut faire de l'imitation de cuir avec du papier, on le froisse d'abord, puis on l'étend avec des brosses très-dures sur une planche portant des dessins en creux qui doivent se reproduire sur le papier. On l'enduit alors d'huile, de vernis ou de shibu, et on le colorie diversement. On recouvre aussi quelquefois ce papier d'or ou d'argent. Ce genre de papier a toute l'apparence du cuir et en a également la solidité.

On peut aussi faire du papier avec l'Edgeworthia papyrifera, le Hagi (*Lespedezza hyrtobotria*), le Nigaki (*Pierasma culanthoides*), le Yanagi (*Salix japonica*), le Sugi (sorte de *Cryptomeria*), le Ilinoki (*Chamæ cyparis obtusa*) et le bambou. Le meilleur est celui que l'on fabrique avec l'écorce de l'Edgeworthia papyrifera.

Depuis quelques années, le besoin du papier européen se faisant de plus en plus sentir, on a fondé des papeteries dans le genre de celles d'Europe, qui produisent actuellement du papier de très-bonne qualité. A Tokio, ces papeteries sont au nombre de cinq.

BRONZE.

ALLIAGES DIVERS.

L'origine de la fabrication d'objets en bronze, au Japon, est inconnue. On pense pourtant que cet art a dû être importé de Corée ou de Chine. Les objets antiques parvenus jusqu'à nous sont des statues de divinités, des cloches, des sonnettes et d'autres objets appartenant à la religion bouddhique.

Le cuivre ne fut découvert au Japon que vers le VIII[e] siècle : aussi croyons-nous que les objets en bronze, tels que miroirs, armes, etc., fabriqués avant cette époque, furent faits avec des matières importées de Corée ou de Chine. Les objets servant à des usages domestiques sont : des vases à fleurs, des brasiers, des brûle-parfums, des bouilloires et divers articles de bureau ; ils sont fondus ou plutôt coulés dans des moules en argile. On commence par modeler avec de la cire, que l'on recouvre d'argile, l'objet que l'on désire produire, puis on soumet le tout à l'action du feu qui, en fondant la cire, laisse vide l'intérieur de la couche d'argile, et l'on y verse le métal ou l'alliage à l'état liquide.

Quant aux différents alliages employés, nous les avons déjà décrits à l'article Métallurgie.

Les objets sont quelquefois simplement roulés ; dans d'autres cas, ils sont ornés de ciselures faites à la main. Ce genre d'objets vient principalement de Koga et d'Echiu.

Ces bronzes sont de couleurs diverses, les fabricants se basant dans leurs opérations sur la nature de l'alliage et sur la couleur qu'ils veulent obtenir.

Les produits chimiques employés pour la coloration sont peu nombreux ; ce sont : le vinaigre, le sulfate de cuivre et le vert-de-gris. On emploie aussi quelquefois le sulfate de fer, l'oxyde rouge de fer et le vernis.

Outre les ornements en relief obtenus par le coulage ou la ciselure, ces bronzes sont quelquefois incrustés d'or, d'argent ou d'autres alliages. Les procédés employés, qui varient suivant la

nature de l'objet et du dessin, consistent en général à graver en creux des dessins sur l'objet que l'on veut incruster et à remplir ces creux avec des lames d'or ou d'argent que l'on martèle pour qu'elles adhèrent bien.

Les incrustations d'or ou d'argent sur le fer se font en gravant des lignes verticales et horizontales au burin et en y faisant entrer des lames d'or ou d'argent que l'on martèle.

Depuis ces derniers temps, on incruste le bronze de nacre, de corail et même de pierres précieuses. Le mode d'incrustation est le même. La nacre, le corail et les pierres précieuses sont taillées selon la forme voulue, et l'on grave alors un creux de leur dimension destiné à les contenir, on les martèle ensuite pour les faire adhérer.

Outre le coulage, on emploie aussi le bosselage ou repoussé pour les ornements des fumoirs, des blagues à tabac et pour d'autres menus objets. Le bosselage ou repoussé se fait de la manière suivante: On introduit dans un moule en acier gravé en creux un bloc du métal que l'on veut repousser et on le frappe jusqu'à ce qu'il porte en relief les dessins gravés dans le moule. Pour les théières, bouilloires, brûle-parfums, etc., on donne la forme voulue à l'objet au moyen du martelage, après y avoir introduit une sorte de mandrin en feu. Pour donner à l'objet la forme qu'il doit avoir, on le fait tourner au tour du mandrin. On n'ajoute quelquefois aucun ornement, afin de laisser visibles les traces du martelage.

Les centres les plus renommés pour ce genre de fabrication sont : Kanasawa, dans la province de Kaga, et Takaoka, dans la province d'Echiu. Tokio, Kioto et Osaka produisent d'assez beaux spécimens de ce travail.

FABRICATION DES TISSUS.

L'origine de cette industrie se perd dans la nuit des temps. Dès l'année 660 avant Jésus-Christ, on fait mention de l'éducation des vers à soie et de la fabrication des tissus. Ceci nous donne lieu de croire que cette industrie existait déjà, bien qu'il nous soit

impossible de faire connaître les procédés employés. L'histoire nous dit que, dans le courant de l'année 283 après Jésus-Christ, la Corée nous offrit deux femmes connaissant cette fabrication. C'est donc selon toute probabilité à cette époque que remonte la fabrication des tissus ouvragés. La cour s'occupa aussitôt de cette nouvelle industrie et créa un bureau chargé de diriger la fabrication des étoffes dont elle faisait usage. Cette administration, connue d'abord sous le nom de Hatoribe, prit plus tard celui d'Oribe. Cette création eut une grande influence sur la fabrication, car on avait déjà de fort belles étoffes en l'année 500. On trouve encore actuellement à Nara, dans le temple de Todoiji, des brocards faits il y a 750 ans, qui sont fort beaux, ce qui prouve clairement que cette industrie était déjà ancienne. Vers la fin du xe siècle, toutes les industries firent de grands progrès ; aussi nous croyons pouvoir affirmer qu'elle ne resta pas étrangère au mouvement progressiste. A partir de cette époque jusqu'au xviie siècle, elle subit l'influence de la situation politique. Toutefois, ce siècle inaugurant une ère pacifique, cette industrie n'a fait que progresser depuis.

A une époque très-reculée, on importa des Indes de la graine de coton, mais, comme cette plante fut mal cultivée, elle disparut peu à peu. En 1550, les Portugais en importèrent de nouveau, et depuis cette époque la culture de cette plante s'est répandue plus ou moins dans tout le pays et occupe actuellement une place importante au point de vue de la production. On sait maintenant que le Nishijin à Kioto est le centre principal de la fabrication des tissus et que les étoffes de valeur, telles que le *Karaori*, le *Yamato nishiki*, le *Tsuzureori*, le *Donsu*, le velours, etc., viennent toutes de là.

La quantité d'étoffes fabriquées, y compris le *Chirimen* et le *Habutae*, s'élève à un million six cent trente-six mille tan, représentant une valeur totale de trois millions cent quatre-vingt-dix mille yen. Kirin, dans la province de Kozuke, est aussi un des plus anciens centres de cette industrie. Tombée en décadence, elle reconquit son ancien prestige vers l'an 1500, et depuis la fabrication augmente chaque année. Kirin produit annuellement mille cinq cent trente-six mille tan, dont la valeur est un million huit cent

vingt-neuf mille yen. Les étoffes connues sous le nom de Séikoori, Haki ta ori, de Miadju, province de Rikuzen; les Hakata-ori de Fukuoka, province de Chikuzen ; le Chirimen de Nagahama, province d'Omi; de Gifa, province de Mino; de Mineyoma et Miadju, province de Tango; de Himeji, province de Harimo; de Matsumoto, province de Shinano; les Kano Kosi bori, de Kito et de Hagi, province de Yamato; les Gumai et Kayikiori, province de Kai; les Yukitsu mugi, de la province de Shimosa; diverses étoffes de Hachidji, de Chichibu, province de Musashi; les Hosha Humagi, province d'Echigen; les Uedaoro, province de Shinano, sont les plus renommées.

Une usine à vapeur a été fondée tout récemment à Sakai, province d'Idzumi, pour y fabriquer des étoffes de coton.

On fabrique ce genre d'étoffes façonnées ou unies dans les localités qui suivent :

Yuki, province de Shimosa; Osaka, province de Setsu; Hiroshima, province d'Aki; Shimodaté, province de Hitachi; Yoshida et Nishiwo, province de Mikawa; Kakegawa, province de Tetomi; Matsumoto et Takato, province de Shinano; Nishida, Ohno et Maruoka, province d'Echizen; Kashiwa bara, province de Tamba; Totori, province d'Inaba; Himéji, province de Harima; Koga ichi, province de Suwo; Matsugaka, province d'Ise; Rodota et Kokura, province de Bungo.

Les deux étoffes nommées *Mompa* et *Unsei* se fabriquent dans les provinces de Kii et d'Idzumi.

Comme nous ne voudrions pas fatiguer le lecteur en énumérant tous les centres de fabrication, nous n'avons donné ici que les principaux.

Les deux sortes de toiles fabriquées avec le *Boehmeria* ou le chanvre ordinaire viennent en général de Shiwooawa, Tokaïchi, Kosendani, etc., dans la province d'Echigo.

On a fabriqué également à Nara, province de Yamato, à Shikumi mura, province de Shinano, et dans les provinces de Kaï, Omi, Kaga, Echizen, Inaba, Suwo, Tosa, Bungo, Tajima, etc.

Il y a un genre spécial d'étoffes que l'on désigne sous le nom de Mòji, qui se divise en toiles et en cotons

Ces moji jouissent d'une grande réputation et viennent de Tsu, province d'Ise.

L'étoffe nommée *Shifu* est fabriquée avec des chaînes de coton et des trames de papier; c'est un produit renommé venant de Shiraïshi, province d'Iwaki.

L'étoffe dite *Kudju*, de Kakegawa, province de Totomi, est fabriquée avec le *Pueraria Tumbergiana*, et du coton ; le premier sert à former les trames; le second, les chaînes.

On fabrique aussi une étoffe avec le *Tilica cortata* et le *Wisteria chinensis*, ainsi que le *Hibiscus syrianus*, etc., mais elle est fort répandue.

Nous allons maintenant tâcher de faire connaître en quelques lignes les procédés employés pour la fabrication des étoffes à Nishijin.

CHOIX DES FILS DE SOIE GRÉGE.

La qualité des soies gréges dépend en grande partie de leur provenance. Il faut avoir soin de choisir, pour les étoffes précieuses, des soies remplissant les conditions suivantes: brin ni trop dur ni trop mou, fin, net et brillant. Il est bien entendu que les soies employées varient selon le genre d'étoffe.

PRÉPARATION DES FILS.

Cette préparation n'a rapport qu'au traitement des fils avant le montage du métier. Dans le cas où le brin destiné à composer la chaîne doit être simple, on le teint d'abord, puis on le dévide. Si le brin doit être tordu, on le dévide d'abord, on le teint, puis on le redévide. Si les brins doivent être doubles, on les teint d'abord, on les dévide et on les double. Si les brins doivent être cuits, on les dévide à l'état de soie grége, on les tord, on les cuit, on les teint et on les redévide. Pour les trames, les fils employés en brins simples sont traités de la même manière que les fils de chaîne, puis passés à la canette, et mis dans la navette. Si le brin doit être tordu, on le dévide, on le tord, on le teint, puis on le redévide pour monter ensuite la navette. Si les brins doivent être doublés,

ils sont d'abord dévidés, doublés, teints, puis redévidés. Pour les fils qui doivent être cuits, on les dévide à l'état de soie grége, on les tord, on les cuit, on les teint et on les dévide. Pour les fils qui doivent être cuits et doublés, on les dévide d'abord à l'état de soie grége, on les double, on les cuit, puis on les redévide pour monter la navette.

Les fils, tant pour la chaîne que pour la trame, doivent être imprégnés de colle de riz ou de colle d'algues marines, quand le genre d'étoffe que l'on veut fabriquer l'exige.

Le dévidage consiste à enrouler sur de petites bobines la soie en écheveaux, mouillée, puis séchée au préalable.

La torsion consiste à tordre au moyen d'un dévidoir la soie grége dévidée. Cette torsion simple se nomme Katayori; la torsion de gauche à droite de la soie à plusieurs brins s'appelle Awosèyori. La torsion en sens inverse se nomme Moro-yori. La soie à plusieurs brins, tordue très-fortement avec des dévidoirs de dimensions variées, porte le nom de Honyori. Le fil qui a déjà subi le traitement ci-dessus (Honyori) et qui a été tordu de gauche à droite est joint à un nouveau fil que l'on tord de droite à gauche; ce procédé porte le nom de Habeyori. Le doublage consiste à dévider en doublant plusieurs brins sur une autre bobine.

L'opération dite Nayasu consiste à mettre environ cent momme de soie grége dans un sac en cuir souple et à le frapper pendant environ une heure avec des maillets en bois.

Pour cuire la soie, on l'enferme dans un sac en toile et on la fait bouillir dans de la lessive. Cette soie est ensuite lavée à plusieurs reprises dans de l'eau. Pour cuire les étoffes, on les laisse pendant douze heures dans l'eau, puis on les fait bouillir dans la lessive, on les lave, on les fait bouillir de nouveau et on les lave encore.

TEINTURE DES SOIES.

1. Noir : — Pour obtenir cette couleur, on se sert de l'écorce du *myrica nageya*, d'eau ferrugineuse, de la noix de galle, de la peau de grenade et de sulfate de fer; le tout doit être mélangé et former un liquide.

2. Rouge : — Pour cette couleur, on emploie le safran des Indes, le bois rouge du Brésil et l'alun.

3. Chairo [1] : Écorce de *myrica nageya*, safran, alun, eau ferrugineuse et bois rouge du Brésil.

4. Kobicha : — Idem, moins le bois rouge du Brésil.

5. Kabacha : — Safran et bois rouge du Brésil.

6. Shiracha : — *Myrica nageya*, bois rouge du Brésil et alun.

7. Kurikawacha : — *Myrica nageya*, eau ferrugineuse faible, bois rouge du Brésil et alun.

8. Tobi iro : — Eau ferrugineuse faible, bois rouge du Brésil et alun.

9. Hitobi : — Bois rouge du Brésil, alun, eau de chaux.

10. Tetsuonando : — *Myrica nageya* et eau ferrugineuse faible.

11. Gris souris : — Noix de galle, eau ferrugineuse, *myrica nageya* et dissolution d'indigo.

12. Budo nedjumi : — Noix de galle et eau ferrugineuse.

13. Hi : — Carthame, safran, vinaigre extrait des prunes et du riz et *evodia glauca*.

14. Kobaï : — Carthame, vinaigre idem... — idem. — Pour obtenir les couleurs momo iro et toki iro, on se sert de la même composition en variant les proportions.

15. Violet : — *Lithospermum erythorizon* et de la lessive.

16. Bleu (indigo). — Dissolution d'indigo. Selon les nuances que l'on désire obtenir, on emploie des dissolutions plus ou moins fortes; par exemple, le bleu de Prusse répond à la dissolution N° 1 et le bleu de ciel à la dissolution N° 6.

17. Moegi : — Safran et dissolution d'indigo.

TISSAGE.

Il y a deux sortes de métiers connus sous les noms de Taka bata et Hirabata. La construction de ces métiers étant très-compliquée,

1. Traduction des mots japonais indiquant les couleurs mentionnées à l'article teinture des soies. Chairo : brun verdâtre, kobicha : jaune paille, kurikawa cha : châtain, Tobiiro : brun rougeâtre, gris de fer, Budonedjumi : gris ardoise, Hi : vermillon; Kobair rose : Moegi : jaune verdâtre; Momoiro : rose pâle; Tokiiro : rose foncé.

nous n'essaierons pas ici de les décrire, car, alors même que nous le ferions, le public ne pourrait s'en rendre un compte exact sans voir l'appareil.

Pour tisser, on commence par faire passer dans le peigne les fils de chaîne préparés, puis on le met en place, le semple se composant d'un certain nombre de ficelles, nombre proportionné à celui des fils de chaîne et de trame; ce semple est disposé selon les dessins tracés sur la carte quadrillée et il est tenu par un homme assis sur le haut du métier, qui fait descendre et monter les fils de chaîne , ce qui fait bientôt apercevoir le dessin. Dans le cas du métier dit Taka bata, on emploie une grande navette chargée de fils de trame ; s'il s'agit, au contraire, du Hirabata, on emploie une petite navette dite Katsuwo (thon) par suite de sa ressemblance avec ce poisson.

Le crêpe se fabrique avec deux fils tordus en sens inverse ; c'est ce qui produit l'ondulation.

Nous terminerons en disant quelques mots de la fabrication des fils d'or et d'argent employés dans le tissage des Kinran; ces fils sont employés pour la trame, mais jamais pour les chaînes. Pour les préparer, on prend d'abord une feuille de papier d'Echizen, dit Torina Ko; on l'enduit d'une couche de colle faite avec des algues marines, puis on frotte cette couche avec des fibres de courge, obtenues de la manière suivante : on laisse pourrir une gourde dans l'eau jusqu'à ce que les fibres seules restent, puis on vernit de nouveau et l'on essaie aussitôt. On prend alors les feuilles d'or que l'on applique tout de suite sur ce vernis, et on les frotte avec de la ouate pour les coller uniformément; on laisse sécher, puis on frotte la feuille avec un tampon de coton imbibé d'huile de colza, et quand on veut s'en servir on découpe de la grandeur voulue.

ÉVENTAILS.

Il y a au Japon deux espèces d'éventails : l'une, dite Sensu, qui se plie, est très-facile à porter ; l'autre, de forme ronde, ne se plie pas.

On ne connaît pas exactement l'origine des éventails au Japon ; toutefois les traditions nous apprennent que vers l'année 670, sous le règne de l'empereur Tenji, un habitant de Tamba, voyant des chauves-souris ployer et déployer leurs ailes, eut l'idée de faire des éventails à feuilles, qui, par suite, portaient, à cette époque, le nom de Kuwahori, ce qui signifie chauve-souris.

L'éventail dit Hiogi était fait avec du Hinoki (*Chamæ cyparis obtusa*) ; ses feuilles étaient reliées entre elles par des fils. Un autre genre d'éventail ordinaire, nommé Chukei, est fait avec du bambou ; il paraît à moitié ouvert, même quand il est plié. Ces deux sortes d'éventails ne se portent que dans les grandes cérémonies.

Les éventails ordinaires se font à Kioto, Osaka et Owari ; mais les meilleurs se fabriquent à Tokio.

On se sert du bambou pour fabriquer les feuilles des éventails ; on emploie aussi l'ivoire, l'écaille et le bois de Shitan, importé de Chine. On les décore avec de la nacre, du corail et de la laque. Le papier qui recouvre les feuilles de l'éventail est fréquemment orné de feuilles d'or, de dessins, de fleurs, d'oiseaux, etc... On se borne quelquefois à enduire le papier de shibu, ce qui lui donne de la solidité.

Il y a aussi une autre espèce d'éventail fort riche et plus grand qui sert aux danseurs pour battre la mesure ou pour faire des gestes gracieux. Les Uchiwa ou éventails qui ne se plient pas viennent principalement de Nara ; ils sont ordinairement en papier, quelquefois en soie.

Vers 1660, pendant la période de Kuwambun, un prêtre nommé Gensei, bien connu pour son goût artistique, et qui de plus était poëte, se mit à fabriquer lui-même à Fukakusa, dans la province de Yamashiro, des éventails qui étaient fort beaux et d'un goût parfait. Ces éventails, qui acquirent une grande réputation, étaient connus sous le nom de Fukakusa Uchiwa ; ils sont un des principaux produits de cette province.

Les meilleurs Uchiwa se font à Tokio ; mais, comme les variétés de ce genre d'éventails sont trop nombreuses, nous ne fatiguerons pas le lecteur en les énumérant ici en détail.

EXPLOITATION DES MINES — MÉTALLURGIE

L'exploitation des mines au Japon remonte à une haute antiquité; il en est, en effet, question dans les livres anciens, mais on ignore quels étaient les centres d'exploitation et les moyens employés.

Plus tard, au VIIe siècle, nous trouvons des livres parlant des mines exploitées : l'or dans la province de Mutsu, le fer dans la province de Bichin, et le cuivre dans la province de Musashi. Ce qui prouve que cette industrie était déjà florissante dans l'antiquité, c'est que l'on trouve actuellement de nombreuses traces d'exploitations anciennes abandonnées. Les procédés employés à ces époques reculées sont inconnus. Les premiers procédés connus par nous n'ont pas subi de grandes modifications depuis le moyen âge. Il y a, en effet, une amélioration peu sensible dans la fabrication des outils, dans le système de ventilation et d'écoulement des eaux. Au Japon, qnand on reconnaît la présence de filons et que l'on sait par l'analyse ce que contient ce minerai, on exploite la mine au moyen de galeries, si l'on croit que cette mine doit rapporter. Toutefois, comme les moyens hydrauliques sont fort primitifs, la mine est souvent envahie par l'eau et subséquemment abandonnée. Actuellement à Ikuno, dans la province de Tajima, on exploite des mines d'argent, et à Takashima, province de Hizen, une mine de charbon. Les procédés perfectionnés employés dans ces deux mines nous mettront à même de vaincre tous les obstacles physiques et de tirer tout le parti possible de ces mines. Le nombre des mines actuellement en exploitation s'élève à cinq cent quatorze, dont vingt-neuf d'or, quarante-six d'argent, quatre-vingt-onze de cuivre, cinquante-trois de fer, huit de plomb, trois d'étain, deux d'antimoine, cent quatre-vingt-six de charbon, soixante-sept de pétrole, treize de soufre, huit de sulfate de fer, neuf d'alun.

On trouve également dans presque toutes les provinces des carrières de silex, de pierres calcaires, etc..., en cours d'exploitation.

Nous allons donner ici un tableau approximatif en yen du rendement de ces différents genres de mines :

	QUANTITÉ.	VALEUR EN YEN.
	kilogrammes.	
Or	673	250 000
Argent	9740	390 000
	tonnes anglaises.	
Cuivre.	3000	900 000
Fer.	5000	150 000
Plomb	185	21 275
Étain.	75	3 000
Charbon.	390 000	1 950 000
	litres.	
Pétrole	1 035 000	23 000
		Total. 3 687 275

MINES D'OR ET D'ARGENT.

La mine d'or la plus célèbre depuis l'antiquité est celle qui se trouve dans l'île de Sado. Cette mine, découverte depuis plus de 1000 ans, n'a été exploitée sur une grande échelle que depuis 250 ans. Elle renferme deux filons principaux, allant du sud au nord, et divergeant dans différents sens. Il y a un nombre assez considérable de galeries abandonnées ; celles qui sont exploitées actuellement sont au nombre de six. Les filons larges de trois à vingt shakus donnent de l'or, de l'argent, du cuivre et quelquefois de l'antimoine. La totalité du minerai extrait de 1873 à 1876 s'élevait à six mille tonnes ; depuis on a encore extrait mille huit cent soixante-sept tonnes, ce qui donne un total de sept mille huit cent soixante-sept tonnes. Les ateliers d'affinage n'étant pas encore

achevés, ce minerai n'a pu être traité en totalité, et l'on n'a opéré que sur mille deux cent dix-sept tonnes.

On s'est décidé, il y a quelques années, à creuser trois nouveaux puits devant servir à l'exploitation ainsi qu'à l'écoulement des eaux; on a ouvert, en outre, quatre nouvelles galeries. On a calculé que, grâce à ces nouveaux puits et à ces galeries, on pourrait extraire en douze ans trois mille tonnes de différents minerais et que, pendant les trois années qui suivraient, on en pourrait extraire annuellement six mille tonnes.

La mine d'Ikuno, province de Tajima, exploitée depuis environ 300 ans, employait, il y a 80 ou 90 ans, jusqu'à quatre mille mineurs; cependant, comme plus on allait, plus le quartz devenait dur et le minerai rare, le nombre des ouvriers se trouva réduit à cinq cents, en 1869. Depuis cette époque, on a importé des machines perfectionnées et l'on s'est servi de procédés nouveaux qui ont changé la face des choses. En 1874, le chiffre du minerai atteignait trois mille deux cent trente-six tonneaux anglais. Ici, comme à Sada, les ateliers d'affinage n'étant pas encore installés, on n'a pu traiter que soixante-trois tonnes et demie. L'or pur entre dans ce chiffre pour un million mille six cent quatre-vingts mome, et l'argent pour cent cinq mille trois cents momme. La mine d'Innai, province d'Ugo, exploitée depuis près de 250 ans, emploie environ mille sept cents ouvriers. Les rochers qui contiennent les filons sont feldspathiques et recouverts de couches de lave solidifiée. La largeur des filons varie de quatre à cinq shaku; pourtant elle atteint quelquefois trente shaku. Ces filons, qui divergent en plusieurs directions, sont renfermés dans des matières très-dures et se composent de minerai d'argent sulfuré, d'antimoine, de pyrites de cuivre, de blende, de quartz et de pierres calcaires. Le puits le plus profond, servant à l'écoulement des eaux, est d'une profondeur de sept cent cinquante pieds. On a déjà traité cent cinq mille kilogrammes de minerai, ce qui représente une valeur de six millions cinq mille yen.

La mine de Kosaka, province de Rikuchiu, produit trois mille quatre cent quatre-vingt-dix tonneaux environ de minerai. La quantité d'or pur s'élève à quatorze mille quatre cent trente

momme, et la quantité d'argent pur à cent dix-sept mille trois cent trente momme.

La mine Ginzan machi, province d'Iwami, qui produisait une quantité considérable d'argent depuis 200 ans, s'est effondrée pendant un tremblement de terre, en 1872. Aussi les galeries actuellement en cours d'exploitation sont-elles en très-petit nombre.

Dans le district de Koma, province de Kaï, on trouve des sables aurifères sur les bords de certaines rivières; les procédés de lavage employés sont fort simples. On régularise le lit de la rivière aux endroits où l'on trouve de l'or sur les bords; puis, on fait entraîner les sables aurifères par le courant qui les lave. Le gravier concentré est reçu sur de petites nattes que les ouvriers placent dans le courant et qu'ils agitent de manière qu'il enlève les parcelles légères, tandis que l'or et une partie du gravier se déposent sur la natte. Le lavage final se fait sur de petits plateaux en bois.

MINES DE FER.

Les minerais de fer travaillés autrefois au Japon se composaient principalement de fer magnétique trouvé en poudre ou en blocs. On trouve ce minerai dans plusieurs provinces, surtout dans celle de Rikuchiu : il est généralement entouré de roches granitiques ou feldspathiques.

Nous citerons, en premier lieu, une mine du district de Hei, dans la même province, qui a plusieurs lieues d'étendue et qui est si riche que l'on ne connaît ni sa profondeur ni sa largeur.

De semblables gisements se trouvent dans la province d'Iwaki, sur différentes collines et dans des granits décomposés et recouverts d'une mince couche d'ardoises.

La mine de fer de Kami Kosaka mura, dans la province de Kodzuke, a également une étendue de plusieurs lieues; on fonde de grandes espérances sur cette mine, dont on a commencé l'exploitation récemment. En général, le fer magnétique contient de soixante-deux à soixante-cinq pour cent de fer pur.

On trouve de la poudre de fer sur le littoral de certaines provinces, surtout Idzumo, Rikuzen, Rikuchiu, Mutsu, Mimasaku, etc. Cette poudre, rejetée par la mer sur le rivage, contient de cinquante-quatre à soixante pour cent de fer pur. Il y a aussi au Japon, outre le fer magnétique, du fer oligiste et de l'hématite brune.

MINES DE CUIVRE.

Les minerais de cuivre et surtout la pyrite abondent au Japon; ils contiennent quelquefois des pyrites de fer. En général, le minerai contient dix ou quinze pour cent de cuivre pur.

Les minerais extraits de la mine de Osaruzawa, province de Rikuchiu, sont plus riches et dépassent cette moyenne; en effet, en 1875, deux mille sept cent seize tonneaux de minerai ont donné, une fois traités, trois cent quarante-six tonneaux de cuivre, ce qui fait une moyenne de treize pour cent. Le minerai le plus riche est le bornine qui donne cinquante-cinq ou cinquante-six pour cent de cuivre pur. Les pyrites de cuivre donnent quelquefois trente-quatre ou trente-cinq pour cent de cuivre pur.

Les mines de cuivre d'Ani, province d'Ugo, donnent des minerais contenant assez de cuivre pour rendre le traitement par liquation ordinaire rémunératif. Ces mines sont remarquables en ce sens que la veine n'est pas la couche primitive du minerai, mais qu'il a été déplacé, et que les fractions de minerai sont maintenant enfoncées dans l'argile tendre, ce qui permet de les extraire très-facilement.

MINES DE PLOMB.

Ces mines abondent en général dans le Nord. Celles qui se trouvent dans le district de Kuribara, à Uguisu sawa, province de Rikuzen, sont les plus célèbres. Les minerais de plomb trouvés au Japon sont principalement des galènes contenant de quarante à quatre-vingts pour cent de ce métal, et quelquefois une petite quantité d'argent. Ils sont fréquemment mêlés à la blende et à des pyrites de cuivre ou de fer.

MINES D'ÉTAIN.

Il y a très-peu de mines d'étain au Japon : on en trouve pourtant à Tassiyamago, province de Satzuma à Kino ura mura, province de Bungo, et à Futakamura, province de Suwo, etc. Quelques autres mines qui se trouvent dans d'autres provinces ne sont pas exploitées par suite de la petite quantité de minerai qu'elles contiennent.

MINES D'ANTIMOINE.

On trouve à Daijoin mura, dans la province d'Ise, des mines d'antimoine dont les produits sont des sulfures d'antimoine. On trouve également des mines de ce genre dans la province de Hiuga.

Parmi les minéraux qui ne sont pas énumérés ci-dessus, il faut citer l'oxyde de manganèse, que l'on trouve dans la province de Noto, et le cobalt, que l'on trouve à Seto, province d'Owari. Cette dernière matière, employée pour décorer les porcelaines d'Owari, est réduite en poudre, puis grillée et lavée.

MINES DE CHARBON DE TERRE. — HOUILLE.

On rencontre des mines de houille dans plusieurs provinces; les plus renommées sont Karatzu et Taka sima, province de Hizen.

Le charbon de Karatzu se trouve dans des roches sablonneuses, interrompues fréquemment par des failles de granite. Les veines qui effleurent sur le côté des montagnes ont au plus cinq shaku d'épaisseur et sont superposées. La mine de Karatzu donne quatre-vingt-dix tonneaux de charbon par jour. Ces charbons transportés aux ports voisins se vendent quatre ou cinq yen le tonneau. Les mines de Takashima contiennent treize veines allant du sud au nord avec une inclinaison de vingt degrés environ. Ces veines varient en épaisseur de trois à dix shaku. Elles furent exploitées pour la première fois en 1868 et en 1874; on en a extrait sept millions huit mille tonnes de charbon. En 1875, la deuxième

veine commençant à s'épuiser, on descendit plus bas et l'on commença l'exploitation de deux veines, dont l'une a dix shaku d'épaisseur et l'autre huit. Ces deux veines sont très-rapprochées l'une de l'autre. On a commencé aussi à exploiter une veine au-dessous, qui a cinq shaku d'épaisseur, et qui donne aussi du charbon de bonne qualité.

Maintenant que cette veine est pourvue de toutes les machines et de tous les appareils nécessaires, on en extrait jusqu'à sept cents tonneaux par jour. On emploie mille cinq cents mineurs, trois cent cinquante ouvriers, et deux cents charpentiers, forgerons, mécaniciens, etc..., dans la mine. On a construit deux chemins de fer à Takashima, dont l'un, qui est souterrain, amène la houille à l'orifice du puits; l'autre est à la surface du sol et va jusqu'à la mer. Là, on embarque les charbons qui sont transportés à Nagasaki, où on les vend. Les petits morceaux de charbon représentent soixante pour cent du produit de la mine; ils sont bons pour le chauffage des steamers et se vendent quatre yen cinquante centièmes de yen par tonneau. Les gros blocs représentant les autres quarante pour cent se vendent de six yen cinquante à sept yen cinquante centièmes de yen. Le charbon de Takashina, qui est très-bon, ne contient que cinq à sept pour cent de cendre; il sert à faire du coke, ainsi qu'aux différents usages de l'industrie.

Les charbons venant de l'île d'Amakusa sont une variété d'anthracite. L'anthracite proprement dite vient de la province de Kii. Les charbons du Nord sont principalement des charbons bruns et des lignites.

Dans la province de Rikuchiu, les charbons se trouvent dans la mollasse.

L'île de Yéso est également très-riche en charbon, et l'on peut dire sans crainte d'être démenti que Yéso renferme d'immenses richesses dans son sein.

PÉTROLE.

Cette huile se trouve dans les provinces d'Echigo, Shinano, Uyo, Totomi. Un ouvrage historique très-ancien prétend que l'on offrit

de cette huile, venant d'Echigo, à la cour, il y a plus de mille ans. A la fin du XVI[e] siècle, on découvrit par hasard une nappe d'huile dans cette province. Les habitants mettent des tubes de bambou aux endroits d'où le gaz s'échappe naturellement et s'en servent chez eux pour l'éclairage. Ils emploient également ces gaz pour chauffer les alambics servant à distiller l'huile brute. La découverte de cette huile est très-ancienne, mais les Japonais n'ont commencé à s'en servir qu'il y a environ quarante-six ans. Le nombre des puits creusés pour en extraire de l'huile dépasse cinq cents. La profondeur de ces puits est de trois mille quatre cent vingt litres, de deux sortes d'huile. L'une, qui est claire, contient huit pour cent d'huile légère, cinquante-trois pour cent d'huile de lampe, quarante-huit pour cent d'huile lourde, et douze pour cent de résidu. L'autre, qui est foncée, ne contient que neuf pour cent d'huile de lampe, cinquante-huit et demi pour cent d'huile lourde et trente-deux et demi pour cent de résidu. A Shinano, la production quotidienne de trente-neuf puits s'élève à mille six cents litres, dont la plus grande partie est de couleur foncée et ne contient que treize pour cent d'huile de lampe. On dit qu'après le tremblement de terre qui eut lieu, il y a vingt-neuf ans, les nappes d'huile subirent de grands changements de place et que la quantité s'en ressentit également.

MÉTAUX PRÉCIEUX.

Le traitement des minerais aurifères se faisait autrefois à la main; le minerai était d'abord concassé, trié et classé par des femmes, puis porté aux ateliers d'affinage. Là, il était broyé avec des marteaux en fer sur des plaques de pierre inclinées; il était ensuite tamisé, décanté en partie, moulu au moyen de moulins à la main, lavé sur des tables dormantes et vanné sur des plateaux en bois. Les parcelles d'or étaient fondues dans de petits creusets avec un feu de charbon de bois sec dont on activait la combustion au moyen de petits soufflets à main.

Quant à l'argent, on procédait par liquation. La séparation de

l'or et de l'argent se faisait d'après la méthode qui consiste à fondre l'alliage avec du soufre.

A Ikuno, à Sado, à Kosaka, on construit des ateliers d'affinage qui, par suite de la perfection de leur installation, permettent de réaliser des économies notables. Ainsi, le bénéfice réalisé sur cent mille momme de minerai, qui s'élevait autrefois à un yen deux sen, atteint aujourd'hui six yen sept sen pour la même quantité de minerai traité.

FER ET ACIER.

Pour fondre le fer, on emploie des hauts fourneaux en argile réfractaire ; le foyer se compose d'argile et de charbon pulvérisé. Pour activer la combustion et obtenir la fusion du métal, on se sert de soufflets à bascule qui, selon leur grandeur, sont mis en mouvement par deux ou trois ouvriers.

Dans la province de Rikuchiu, on a construit un certain nombre de hauts fourneaux ayant vingt et un shaku de hauteur.

Ces fourneaux sont doublés avec des briques réfractaires, et la combustion est activée par des soufflets carrés, mis en mouvement par des moyens hydrauliques. Chaque haut fourneau peut fondre de trois mille sept cent cinquante à quatre mille cinq cents kilogrammes de minerai par jour, donnant cinquante pour cent de fonte et brûlant six mille kilogrammes de charbon de bois ; on ne se sert pas de flux. La transformation de la fonte en fer forgé se fait dans de petites fineries. Cinq livres de fonte donnent deux livres de fer forgé.

On a établi aussi, dans la province de Rikuchiu, de grandes fonderies composées de quatre hauts fourneaux, de douze fours à puddler, de trains, de laminoirs, de marteaux pilons, de fours à coke, etc. Le tout a coûté huit cent vingt mille yen.

Le minerai magnétique est d'abord grillé en gros blocs, puis concassé à la main avec un marteau, enfin fondu avec ou sans flux. Quand il s'agit de fer en poudre, on chauffe les hauts fourneaux avec du charbon de bois. La poudre de fer et le charbon de bois sont introduits ensemble et l'opération dure douze heures.

CUIVRE.

Lorsque cela est nécessaire, on trie le minerai; puis on le pulvérise, on le lave à la main et on le calcine dans des fours chauffés au bois. On le fond ensuite dans une sorte de foyer se composant d'un simple trou fait dans le sol et doublé d'un mélange d'argile et de charbon de bois. Une cheminée en argile entraîne fumée et exhalaisons, et deux tuyères doublées d'argile et légèrement inclinées sortent par la partie postérieure. Chaque fourneau, comme, par exemple, ceux d'Ozari Sawa, fond en quatorze heures deux mille deux cent cinquante kilogrammes de minerai et consomme six cent cinquante-six kilogrammes de charbon de bois. Ceci donne comme résultat trois cents kilogrammes de régule avec soixante-quinze pour cent de cuivre et de quatre-vingt-quinze à cent douze kilogrammes de cuivre commun. Le régule est converti en cuivre commun au moyen de fourneaux analogues, mais plus petits. La fusion se fait avec une grande habileté, de sorte que les cories contiennent toujours moins de un pour cent de cuivre.

Le cuivre qui contient des métaux précieux est fondu avec du plomb et traité par liquation, le plomb argentifère qui en résulte est soumis à la coupellation.

Les fourneaux à raffiner sont semblables aux hauts fourneaux mentionnés plus hauts, mais ils sont un peu plus petits. Quelquefois, on fond le cuivre dans de petits creusets. Le cuivre fondu est versé dans un moule pour le convertir en barres.

PLOMB.

Le minerai de plomb est d'abord concassé à la main ou par des moyens hydrauliques, tamisé, puis lavé à la main, afin de produire un schlich de soixante-quinze à quatre-vingts pour cent de plomb que l'on fond alors dans un petit fourneau semblable à celui que l'on emploie pour raffiner le cuivre. On y ajoute de la fonte pour faire précipiter.

ALLIAGES.

Les alliages japonais sont pour la plupart employés pour des moulages d'ornements, des statues, des instruments de musique et des cloches. Ils portent des noms différents qui sont : Seido (cuivre vert), udo (cuivre noir), shido (cuivre violet), etc... Les matières premières employées varient quelquefois, mais très-rarement.

Le seido est un alliage de cuivre et de plomb. On y ajoute quelquefois de l'étain.

L'udo est un alliage de cuivre, d'étain et de plomb. On obtient le sentokudo par le même alliage. Le shakudo est un alliage de cuivre et d'un peu d'or. Le shinchiu (cuivre jaune) est fait avec du cuivre et du zinc et quelquefois une petite quantité de plomb. Le shido se fait avec du cuivre et du plomb. Le shi bu ichi se compose de six parties de cuivre et de quatre parties d'argent. Pour polir ces différents alliages, on les cuit avec du soufre ou bien l'on emploie du sulfate de fer, du vinaigre de prune, etc.

PIERRES ET BOIS DE CONSTRUCTION.

PIERRES.

Personne n'ignore que le Japon est riche en pierres de construction, et que sa situation géographique en facilite le transport. Tout ce qui se rattache à cette question rentre dans les attributions du Chirikioku, qui est un des bureaux du ministère de l'intérieur, s'occupant actuellement de faire des recherches à ce sujet dans le Japon. Les matériaux employés jusqu'ici ne représentent que sept ou huit espèces. Pourtant comme chaque espèce de pierre peut se subdiviser en plusieurs, les unes étant tendres, les autres dures et les dessins variés, la collection exposée à Paris contient environ cent spécimens différents. Nous allons énumérer ici les principales espèces :

1° Le granit est une des pierres qui abondent le plus au Japon ;

il comprend un grand nombre de variétés, telles que la granulite, la diorite, le granite micacé, le granite feldspathique, le granite quartzeux, le granite graphique. Si l'on voulait aller plus loin, au point de vue de la cristallisation et de la variété de grain, ainsi que du dessus, on en trouverait encore beaucoup d'autres variétés. Le granite blanc rosé, connu sous le nom japonais de homba et qui vient de Mikage yama, dans la province de Setsu, a donné naissance au nom de Mikage ichi, qui est généralement employé pour signifier granit. On en fait des colonnes, des portiques de temple, des ponts ; on l'emploie aussi pour la sculpture et le dallage, etc.

2° Chlorites schisteuses. — Les chlorites schisteuses comprennent encore plusieurs variétés, entre autres le talc schistoïde, les roches chloritiques qui sont abondantes dans certaines provinces. Elles ont en général une couleur bleue, verte ou gris-cendré. Celles qui sont susceptibles d'être converties en dalles servent à la construction des ponts et au pavage. Celles qui se trouvent en blocs de formes et de couleurs différentes servent d'ornement dans les jardins.

3° Pierre calcaire. — Ces pierres abondent au Japon. Les marbres sont compris dans cette catégorie et se composent de plusieurs espèces. Il y en a de blancs et de veinés de couleurs différentes. On les emploie pour la construction des ponts, pour faire des tables, des tombeaux et d'autres monuments. On en fait aussi de grandes lanternes pour les temples et les jardins, des manteaux de cheminée, etc. Les morceaux qui sont beaux, mais de petite dimension, servent à faire des cachets. Les pierres calcaires communes sont concassées et calcinées pour faire de la chaux.

4° L'argilite abonde également au Japon et forme ordinairement plusieurs couches de couleurs variées. Ces pierres, d'une exploitation et d'un travail faciles, sont très-employées dans les villes et même à la campagne. La meilleure qualité sert pour la construction des routes; d'autres variétés sont employées pour faire des manteaux de cheminée, des auges, etc. Elles sont toutes réfractaires et résistent aussi à l'humidité. Parmi les qualités su-

périeures et moyennes, il y en a qui sont blanches ou jaunâtres et qui servent à faire des pierres meulières. Celles de ces pierres qui sont propres à la fabrication des meules peuvent être employées aussi pour la porcelaine.

5° Ardoise. — L'ardoise est également très-abondante au Japon; elle a généralement une couleur noire ou noire brunâtre. Les ardoises sont quelquefois tachetées de rouge et de bleu. Les meilleures qualités servent à faire des ardoises d'écolier, des tables, et à couvrir le toit des maisons. La dernière qualité s'emploie dans quelques cas très-rares pour la construction des routes. Elles fournissent également des pierres à repasser. Les ardoises ne sont généralement pas réfractaires.

6° Grès. — Les grès, qui sont aussi fort abondants, présentent également plusieurs variétés, selon l'ancienneté de leur formation, au point de vue de la dureté et de la finesse. Leur couleur est en général bleuâtre, brunâtre et jaunâtre; ils sont très-faciles à exploiter et à travailler et peuvent être employés à de nombreux usages. Les meilleures qualités, qui sont très-compactes et serrées, ne craignent ni le feu, ni l'eau; elles sont employées pour la sculpture et la construction. Au-dessous de la qualité moyenne, les uns sont réfractaires, les autres altérés par l'eau. Les pierres de cette qualité sont très-économiques pour la construction des routes. Les grès fournissent également de nombreuses variétés de pierre à affûter.

7° Trachyte. — Cette pierre se trouve en général près des volcans éteints ou en activité; les trachytes sont presque aussi dures que le granit et leurs couleurs sont très-variées. Les qualités moyennes et inférieures servent à faire des fondations ou des murailles. On emploie la meilleure qualité de trachyte pour construire des monuments, faire des lanternes de temple et des auges.

8° Tuf. — Les dépôts, qui se trouvent aussi dans les terrains volcaniques, sont tendres et ne peuvent servir pour les constructions sérieuses. Toutefois, comme le tuf est facile à exploiter et bon marché, il est employé pour les constructions de dernier ordre.

9° Conglomérats. — Ces dépôts se trouvent en abondance au Japon et sont d'origine ignée ou aqueuse; leur couleur varie. Ils

ne peuvent servir pour les belles constructions, mais ils peuvent être employés pour les constructions de moyen et de dernier ordre. On s'en sert également pour la confection des routes, des murailles et des fours.

Les pierres que nous venons d'énumérer servent à la construction et à la fabrication des vases en pierre et d'autres objets analogues. Le Japon possède une quantité considérable d'autres matières utiles, telles que la serpentine, la stéatite, les trapps, les basaltes, les laves, l'obsidienne, la pierre ponce, les rocs quartzeux, etc. La collection des spécimens exposés ne comprend que les principales.

BOIS.

Le Japon est bien connu comme étant riche en bois de toute espèce, et surtout en bois de construction, dont il produit plus de cent variétés.

Les plus belles forêts se trouvent dans les provinces de Shinano, Hida, etc..., où elles occupent souvent une étendue de plusieurs dizaines de ri. La reproduction se fait de deux manières : ou l'on sème les arbres dans la forêt même, ou l'on fait des élèves dans des pépinières. Les forêts de l'État, qui sont divisées en trois classes, sont soumises à la surveillance du Chiri hioku (branche du ministère de l'Intérieur).

L'administration des forêts, qui est de création récente, n'a pas encore terminé le recensement des arbres, ni calculé l'étendue totale de toutes les forêts ; pourtant les deux tiers de ce travail étant terminés, on connaît déjà à peu près leur superficie, que l'on estime à deux millions cinq cent mille sho, contenant huit cent soixante-treize millions huit cent quatre-vingt-douze mille quatre cent vingt-six arbres ; ce qui fait que, en moyenne, un sho contient trois cent cinquante et un arbres quatre-vingt-quinze centièmes, soit un arbre par soixante shaku. Reste un tiers des forêts qui, selon toute probabilité, couvre plus d'un million de cho et contient deux cent millions d'arbres. Les arbres grands et en âge d'être coupés sont au nombre de quatre millions. Ils appartiennent

pour la plupart à la famille des conifères. Nous ferons ici observer que les forêts appartenant à des particuliers ne sont point comptées dans les chiffres ci-dessus. Nous allons maintenant donner la liste des principaux bois employés au Japon.

1° Le Sugi, ou Criptomeria japonica, est un arbre vert qui atteint une hauteur variant entre soixante et soixante-dix shaku ; il atteint même quelquefois cent shaku de hauteur. Le cœur, qui est rougeâtre, est appelé akami ; le reste du bois, qui est blanchâtre, se nomme shirata. Ce bois est employé en architecture pour les constructions navales, on en fait des meubles, des boîtes, etc. Une des variétés de cet arbre, nommée yakusugi, vient de l'île de Yaku, dans la province de Satsuma, ainsi que de l'île de Sado. Son bois est très-résineux et d'un grain très-serré. Le Kurobe-Sugi qui pousse dans les provinces de Hida et de Shinano, ainsi que dans l'île de Sado, est un bois très-beau à grain sinueux. Le Jiudai-Sugi, qui n'est autre chose que le Sugi qui a séjourné longtemps sous terre, se trouve dans le lac de Hakone et ses environs, dans la province de Sagami.

2° L'Ichii ou *Tascus cuspidata* est également un arbre vert qui atteint une hauteur variant entre quarante et quatre-vingts shaku. Le grain de ce bois est très-serré et droit. On s'en sert pour la construction des maisons, ainsi que pour la fabrication des meubles. Le plus estimé vient de la montagne de Kuraiyama, province de Hida. L'île de Yéso en fournit également beaucoup.

3° Le Hinoki (*Chamae cyparis obtusa*) est aussi un arbre vert, ayant à peu près la même taille que le précédent ; son bois blanchâtre, dont le grain est très-serré, dégage une odeur agréable. Il occupe la première place parmi les bois de construction et sert à la fabrication de différents meubles. Il peut être employé pour les constructions navales. Le meilleur vient de Kiso dans la province de Shinano.

4° Le Sawara (*Chamae cyparis pisifera*) ressemble beaucoup au précédent ; son bois, qui est blanchâtre, occupe le second rang, car il est presque aussi bon que le Hinoki. On l'emploie pour la construction des maisons et la fabrication des meubles.

5° Le Hiba (*Thiyopsis dolabrata*) est un arbre vert dont les

feuilles ressemblent à celles du Hinoki, mais sont plus grandes. La couleur blanche de son bois lui fait quelquefois donner le nom de Shirobi ; il sert aux mêmes usages que le précédent. On le trouve dans les provinces de Hitachi, de Shinano, et à Nikko, province de Shimotsuke.

6° Le Nedzuko (*Thiyopsis latevirens*) est un arbre vert appelé également Kurobi, par suite de la couleur foncée de son bois ; il sert aux mêmes usages que le précédent. Il pousse principalement à Kiso, province de Shinano, et à Nikko, province de Shimotsuke.

7° Le Tsubiakudan (*Thuya*) est un arbre vert dont le bois est blanc ; il sert seulement à la fabrication des meubles. Il vient des provinces d'Idzu et de Iwaki.

8° Le Benibiakutan (*Juniperius japonica*) comprend deux variétés, dont l'une est nommée Hai biakushi et l'autre Tachi biaku shin. Ce bois est rouge et son grain est très-serré ; il est presque exclusivement employé par les fabricants de meubles. Provenance : Provinces de Sagami, Hida, etc.

9° L'Akamatsû (*Pinus densiflora*) est un arbre vert de trente à cinquante shaku ; il est généralement tordu. Son nom (litt. rouge pin) lui vient de la couleur rouge de son écorce ; son bois est blanc et le grain en est grossier. On l'emploie pour construire des maisons ; on l'emploie aussi en architecture navale. On le trouve dans les provinces de Hitachi, Sagami, dans l'île de Kiushiu et dans différentes provinces de l'est et du sud.

10° Le Kuromatsu (*Pinus massoniana*) est plus grand que le précédent ; son grain est analogue. Il tire son nom de la couleur de son écorce. On l'emploie comme le précédent ; sa provenance est la même. Le grain du bois de pin est en général grossier, mais comme il est bon marché et peut s'employer de bien des manières, c'est celui dont on fait le plus grand usage au Japon.

11° Le Hime Komatsu (*Pinus parviflora*) a des feuilles qui se groupent par cinq ; le grain de son bois est plus serré que celui des précédents ; aussi l'emploie-t-on à la fabrication des meubles ; son lieu de provenance est Shinano.

12° Le Kara matsu (*Pseudolaris Kaempferi*) est un arbre à

feuilles caduques. Son bois, qui est rougeâtre, lui a également fait donner le nom d'Akamatzu ; il sert en architecture, ainsi que pour les constructions navales. On le trouve dans les provinces de Kii, Shinano, Shimotsuke, Musashi, Suruga.

13° Le Kaya (*Torreia nucifera*) est un arbre vert qui devient très-gros, mais qui est peu élevé. Son bois blanc est très-recherché par les fabricants de meubles; il vient des provinces de Mutsu, Kii, Mikawa, Yamato, etc.

14° L'Inugaya (*Cephalotascus drupacea*) ressemble au précédent ; il a cependant des feuilles plus grandes. Son bois, qui sert aux mêmes usages, est aussi plus grossier; il se trouve dans les provinces de Kii et de Shinano.

15° Le Maki (*Podocarpus macrophylla*) est un arbre vert dont le bois, qui est blanc, s'emploie en menuiserie. Il vient des provinces de Kii et de Tosa.

16° Le Nagi (*Podocarpus nayega*) est un arbre vert qui pousse dans les pays chauds. Son bois d'un grain serré est employé par les fabricants de meubles. Provenance : Provinces d'Idzu, d'Ise et de Yamato.

17° Le Tsuga (*Abies tsuga*) est de tous les sapins celui qui fournit le plus beau bois d'un grain très-serré et très-dur. Il convient très-bien à l'architecture navale. Le meilleur vient de Tagano, province de Yamashiro.

18° Le Taga Momi (*Abies polita*) produit un bois à peu près analogue à celui du Momi ordinaire; il vient des provinces de Shimotsuka, Shinano, Suruga, etc.

19° Le Momi (*Abies firma*) atteint ordinairement une hauteur variant entre cinquante et quatre-vingts shaku; on le trouve dans presque toutes les provinces du Japon. La rapidité de sa croissance le rend très-utile ; on s'en sert pour la construction des maisons, pour la fabrication des meubles et pour l'architecture navale. Il croît principalement à Kiso, province de Shinano, et dans les provinces de Mutsu Iwashiro, etc.

20° Le Tohi (*Abies alucakiana*), dont le bois est d'un grain plus serré que le précédent, s'emploie pour l'architecture et la fabrication des meubles. Une fois fendu en petites lattes, il sert à

couvrir les toitures. — Provenance : Provinces de Hida, Shinano, Shimotsuke, etc.

21° Le Sirabe (*Abies Veitchii*) donne un bois qui ressemble beaucoup au précédent; il est employé aux mêmes usages. Il vient principalement des provinces de Shinano, Shimotsuke, Suruga, etc.

22° Icho (*Salisburia adantifolia*). Cet arbre est à feuilles caduques, tantôt mâle et tantôt femelle; il atteint une hauteur variant entre quarante et soixante-dix shaku. Son bois, qui est tendre, a pourtant un grain fort serré; il sert à la construction des maisons et à la fabrication des meubles. On le trouve dans les provinces de Musashi et de Rikuzen.

23° Le Kurumi (*Juglans mandshurica*) est un arbre à feuilles caduques, haut de vingt à trente shaku; il produit un bois fort beau qui sert à l'ornementation des maisons ou à faire des meubles de valeur. Il se trouve dans les provinces de Kodzuke, Mutsu, Tamba, Shinano, Kai, etc.

24° Le Sawa Gurumi (*Pterocarya sorbifolia*) fournit un bois blanc dont le grain est plus grossier que le précédent; il est employé en menuiserie. L'écorce de cet arbre, connue sous le nom de Jukohi, est aussi employée pour faire de petits objets qui sont un des produits renommés de Nikko.

25° L'Akagashi (*Quercus acuta*) atteint en moyenne une hauteur de trente ou quarante shaku. Le grain de son bois est très-serré et rougeâtre. On l'emploie en architecture navale; on en fait aussi des rames et différents meubles. Le meilleur vient de l'île d'Amakusa, dans la province de Hizen, ainsi que de la province Satsuma.

26° Le Shira Kashi (*Quercus glauca*) a la même hauteur que le précédent. Son bois, dont le grain est aussi très-serré, mais qui est blanc, s'emploie pour les constructions navales; il sert aussi à faire des manches d'outils et comme charbon de bois, etc... Les meilleurs chênes de cette espèce viennent de Kiushiu et surtout d'Amakusa.

27° Le Shii (*Quercus cuspidata*) est à peu près aussi haut que le précédent; son bois est un peu plus tendre. On s'en sert pour les constructions navales, pour faire des rames et de petits objets.

Son écorce sert pour la teinture ; il vient de Kadzusa, de Kodzuke et de l'île Achijo, dans la province d'Idzu.

28° L'Ubame gashi (*Quercus phyllyroïdes*) a un grain plus serré que le précédent ; il est aussi plus dur. On l'emploie pour la fabrication d'objets de petites dimensions, des accessoires pour navires. Il vient des provinces d'Idzu, de Satsuma, etc.

29° Le Kunugi (*Quercus serrata*) a une hauteur moyenne de vingt ou trente pieds. Le grain de son bois est analogue à celui du chêne ordinaire. On se sert du Kunigi pour faire du charbon de bois, des accessoires de navires, ou comme bois de chauffage. Ses feuilles servent à la nourriture du bombyx yama mayû. Cet arbre croît principalement dans les provinces du Kodzuke, Idzu, Shimodzuke, Setsu.

30° Kashiwa (*Quercus dentata*). Cet arbre ressemble au précédent, mais ses feuilles sont plus grandes ; on emploie son bois pour la construction des navires, et son écorce pour la teinture. Il vient de Musashi et Kodzuke.

31° Le Nara (*Quercus crispula*) abonde dans plusieurs provinces ; son bois, qui ressemble à celui du Kunigi (*quercus serrata*), sert à faire des accessoires pour navires, du charbon de bois, et s'emploie aussi pour le chauffage.

32° Le Kuri (*Castanea vulgaris*) est un arbre à feuilles caduques, qui atteint une hauteur moyenne de vingt shaku. Son bois, bien que le grain en soit très-grossier, est très-dur ; il sert pour les constructions navales, l'architecture et la fabrication des meubles ; on le rencontre dans presque toutes les provinces.

33° Le Minebari (*Alunus firma*) est un arbre à feuilles caduques ; son bois est rougeâtre et dur ; le grain en est serré. On en fait différents meubles, et principalement des navettes de tisserand. Le cœur de cet arbre nommé *onoore*, soit qu'on l'ait dépouillé de son enveloppe, soit qu'elle se soit décomposée d'elle-même, sert à faire d'excellentes cannes. On le trouve dans les provinces de Shimodzuke et de Shinano.

34° Le Hannoki (*Alunus maritina*) ne pousse que dans les provinces de l'Est. On s'en sert pour faire du charbon de bois ; son écorce sert pour la teinture.

35° Le Midzume (*Betula almiboima*) est un arbre à feuilles caduques qui donne un bois à grain serré et rougeâtre. On en fait différents meubles; on le rencontre dans les provinces de Hitachi et de Shinano et à Nikko, dans la province de Shimodzuke.

36° Le Shirakaba (*Betula alba*) est un bois veiné de noir; on le travaille au tour pour en faire de petits meubles; son écorce sert à envelopper. Cet arbre se trouve principalement dans le Nord.

37° Le Kawa yanagi (*Salix japonica*) fournit un bois blanc tendre. On le rencontre dans les provinces de Musashi, Iwashiro, etc.

38° Le Yama narashi (*Populus Sieboldii*) donne un bois semblable au précédent, mais plus blanc. On l'emploie pour faire des baguettes dont on se sert pour manger, des brosses à dents, des cachets. Il croît dans la province de Shimodzuke, etc.

39° Le Buna (*Fagus sylvalica*) est un arbre à feuilles caduques; le grain de son bois ressemble à celui du kuri, mais est plus serré. On l'emploie pour les constructions navales et pour faire des meubles. On le trouve dans les provinces de Shimodzuke, Mutsu, Shinano, Musashi, Buzen, etc.

40° Le Soro (*Carpinus species*) vient à l'état sauvage dans plusieurs provinces; le grain de son bois est serré et blanc; il sert pour la construction des maisons; on en fait différents objets en les travaillant au tour; on l'emploie aussi comme combustible.

41° Le Keyaki (*Planera japonica*) est un arbre à feuilles caduques, qui atteint une hauteur moyenne de cinquante shaku; il fournit un bois très-beau et très-dur fort recherché. On l'emploie dans la construction des maisons, pour l'architecture navale et pour la confection des meubles de valeur. On trouve certains de ces bois qui ont un grain annulaire et que l'on nomme alors *jorin*. On s'en sert pour la sculpture et pour faire les panneaux d'ornement. Cet arbre vient dans les provinces de Kai, Shinano, Hiuga, Nagato, Mutsu, etc.

42° Le Kuwa (*Morus Alba*) atteint dans les pays chauds une hauteur de vingt ou trente shaku. Son bois, qui est très-beau, dur et brillant, est recherché par les menuisiers. Celui qui vient des îles de la province d'Idzu s'appelle pour cela même Shima guwa (île mûrier). Les provinces de Hiuga et de Tanga en produisent égale-

ment; l'usage de ses feuilles a été expliqué à l'article Sériciculture.

43° Le Mukunoki (*Homoioceltis aspera*) est un arbre à feuilles caduques dont le bois est dur et le grain serré. On l'emploie dans les constructions, l'architecture navale et la menuiserie. Ses feuilles servent à polir certains objets. Il croît principalement et abondamment dans les provinces de Tamba et de Musashi.

44° Le Enoki (*Celtis sinensis*) est un arbre à feuilles caduques d'une hauteur de cinquante à soixante shaku; le grain de son bois est grossier, mais il peut servir à la menuiserie. Il est de même provenance que le précédent.

45° L'Akinishi (*Microptiba parvifolia*) est un arbre à feuilles caduques, qui fournit un bois employé par les menuisiers.

46° Le Yamagiri (*Eleococca cordata*) est un arbre à feuilles caduques. Son nom lui vient de ce que le grain de son bois est grossier et tendre et ressemble au giri ; il peut servir aux mêmes usages. On extrait de l'huile de ses fruits. — Provenance : Suruga, Idzu, Sagami, Musashi et autres provinces.

47° Le Tsuge (*Buscus sempervirens*) est un arbrisseau toujours vert; il n'atteint jamais une grande hauteur; son bois est excessivement dur et jaune; le grain en est très-serré. Il sert à faire des peignes et des planches d'impression. On en fait également des dents artificielles. Il vient des îles de la province d'Idzu.

48° L'Inu tsuge (*Ilex crenata*) ressemble au tsuge, mais son bois est plus grossier et plus blanc. On s'en sert pour faire des meubles. Il vient de la province de Shinano.

49° Le Mochi noki (*Ilex integra*) a généralement une hauteur de vingt shaku; son bois n'est pas employé, mais son écorce fournit de la glue. Provenance: Provinces de Sagami, Awa et Kii.

50° Le Honoki (*Magnolia Hipoleuca*) est un arbre à feuilles caduques qui fournit un bois dont le grain est serré et tendre ; il est employé par les menuisiers ; on en fait également du charbon de bois avec lequel on polit les laques et les métaux. On le trouve dans les provinces de Shinano, Hitachi, Rikuzen, Rikuchiu, Mutsu, Iwaki, etc.

51° Le Katsura (*Cercidiphyllum japonicum*) est un arbre à feuil-

les caduques qui atteint quelquefois une hauteur de cinquante shaku. Son bois, à grain rectiligne, est employé en menuiserie; il se trouve dans les provinces de Suruga, Iwashiro, Shinano, Rikuzen, Rikuchu, Mutsu, etc.

52° L'Awogiri (*Firmiana platanifolia*) atteint ordinairement une hauteur de 20 shaku. Son bois, qui est blanc, a un grain grossier; on l'emploie en menuiserie. Il vient principalement de l'île de Kiushiu.

53° Le Kiri (*Paullownia imperialis*) croît très-rapidement et atteint une hauteur de 30 shaku en dix ans. Son bois est très-léger et tendre; le grain en est grossier; il est très-recherché par les menuisiers. Une variété de ce bois porte le nom de Shimagiri; elle est ainsi nommée parce qu'elle vient des îles de la province d'Idzu. Le grain du bois est plus serré et meilleur que celui du Kiri qui croît sur la terre ferme.

54° L'Obaku (*Ewodia glança*) est un arbre à feuilles caduques; il atteint ordinairement une hauteur de vingt à trente shaku; son bois est employé par les menuisiers et son écorce par les teinturiers. On le rencontre dans les provinces d'Omi, Mino, Shinano-Iwaki, Rikuzen, Rikuchiu, Mutsu.

55° Le Sansho (*Xantoxylum piperitum*) est un arbre à feuilles caduques, haut de dix shaku. Son bois sert aux petits objets de menuiserie; ses fruits servent d'épices, et son aubier peut se manger une fois cuit. Il vient de Nikko, dans la province de Shimodzuke.

56° L'Urushi (*Rhus vernicifera*) donne un bois jaune très-beau; son grain est serré. On l'emploie pour la marqueterie et les travaux analogues; on en fait aussi des navettes de tisserand et des flotteurs pour les filets de pêche. Cet arbre pousse principalement dans le Nord. Ayant déjà décrit précédemment les procédés employés pour retirer du vernis de son écorce et pour extraire de la cire de ses fruits, nous n'en parlerons pas ici.

57° Le Hagi (*Rhus succedanea*) ressemble beaucoup au précédent; son bois, également jaune, sert à faire des objets de petite dimension, et ses fruits produisent de la cire. Il pousse dans les provinces du Sud.

58° Le Nurude (*Rhus semialata*) ressemble aussi aux précédents ; son bois, qui est blanc, sert aux mêmes usages. Certains insectes viennent faire leurs nids, nommés Kifushi, c'est-à-dire noix de galle, sur cet arbre, et l'on s'en sert comme substance médicinale et tinctoriale.

59° L'Utsugi (*Deutzia scabra*) est un arbrisseau à feuilles caduques, ayant seulement cinq à six shaku de hauteur. Le grain de son bois est très-serré ; on l'emploie pour faire de petits tuyaux, des chevilles ou de la marqueterie. On le trouve à Idzu et dans d'autres provinces.

60° Le Kaki (*Diospyros Kaki*) atteint une hauteur moyenne de vingt shaku. Son bois est dur ; le grain en est serré. Le cœur de cet arbre est de couleur foncée et porte le nom de Kurogaki ; il sert à faire des objets de valeur. On peut obtenir artificiellement cette couleur en laissant l'arbre enfoui dans une terre ferrugineuse. Ses fruits sont très-estimés ; avec leur jus, on fabrique le Shibu. Le kaki se trouve dans les provinces de Kai, Shinano, Satsuma, Musashi.

61° Le Sakura (*Prunus puddum*), est ordinairement haut de vingt à trente shaku ; son bois est dur et d'un grain serré. On s'en sert pour faire des planches d'impression et des meubles. Cet arbre est célèbre au Japon par la beauté remarquable de ses fleurs. On le trouve à Shimodzuke et dans plusieurs autres provinces.

62° Le Mume (*Prunus mûme*) atteint ordinairement une hauteur de quinze à vingt shaku. Son bois est dur et d'un grain grossier ; il sert à faire des peignes. Les fruits sont employés de plusieurs manières. Le mume se trouve à Tokio et dans d'autres provinces.

63° Le Nashi (*Pyrus communis*) fournit un bois qui ressemble un peu à celui du Sakura. Il sert à faire des planches d'impression, des peignes et des meubles de petite taille. Ses fruits ont très-bon goût ; il croît abondamment dans les provinces de Kodzuke, Iwaki, Idzu, etc.

64° Le Kuwarin (*Pyrus chinensis*) a ordinairement vingt shaku de hauteur ; il produit un bois précieux ; ses fruits se mangent en compote. Provenance : Kai et plusieurs autres provinces.

65° Le Zumi (*Pyrus species*) comprend deux variétés, la grande et la petite. Son bois est tendre, le grain en est serré; les menuisiers l'emploient et les teinturiers en extraient une teinture jaune. Il croît dans les provinces de Shimodzuke, Shinano et Kai.

66° Le Biwa (*Eriobotria japonica*) est un arbre vert, haut de trente shaku. Son bois, qui est très-solide, a un grain serré. On en fait des meubles et des instruments de musique; ses fruits sont excellents. On le rencontre dans les provinces de Musashi, Hida, Suruga, etc.

67° Le Tochi noki (*Aesculus turbinata*) est un arbre à feuilles caduques; il dépasse quelquefois quarante shaku et fournit un bois dur. Il en existe une fort belle variété, qui porte le nom de Chiire dochi, dont le grian est ondulé. Il sert à faire de beaux meubles. Provenance : Les provinces de Kaï, Shimodzuke et Shinano.

68° Le Mukurodji (*Sapindus mukurodji*). Cet arbre est à feuilles caduques; il a une hauteur d'environ trente shaku. Son bois, qui est tantôt jaune, tantôt blanc, a un grain grossier; il est employé pour la menuiserie; on le trouve dans la province de Musashi et dans plusieurs autres.

69° Le Momidji (*Acer polymorphum*) est un arbre à feuilles caduques qui atteint une hauteur de vingt shaku. Son bois, dont le grain est serré, sert aux mêmes usages que le précédent. Il se trouve dans la province d'Idzu, etc.

70° Le Kusu no ki (*Cinamonum camphora*) est un arbre vert, qui atteint quelquefois une hauteur supérieure à cinquante shaku. Son bois est très-compacte et très-dur; il ne s'altère pas au contact de l'eau. Il est très-recherché pour l'architecture navale. Ce bois présente quelquefois des ondulations annulaires qui ressemblent aux écailles des poissons et qui portent le nom de *jorin*. On l'emploie pour la construction des maisons et pour la menuiserie. La racine présente aussi des dessins annulaires très-beaux qui sont connus sous le nom de mai budo, dont on fait grand cas et qui servent à l'ornementation des appartements. Cet arbre, qui produit aussi du camphre, ne vient que dans les pays chauds.

71° Le Kuromodji (*Sindera cerica*) est un arbrisseau toujours vert.

On en coupe l'écorce, pour en faire des cure-dents. Il a une odeur très-agréable dans la bouche. Cette plante pousse également dans les pays chauds.

72° L'Enjiu (*Saphora japonica*) est un arbrisseau toujours vert. Le grain de son bois est grossier. On en fait des meubles et des manches d'outils. Il croît dans les provinces de Hiuga, Rikuzen, Mutsu, etc.

73° Le Mokukoku (*Terastroemia japonica*) est un arbrisseau vert. Son bois est dur et rouge; le grain en est serré; il sert à faire des peignes et des meubles de petite dimension. Il vient dans les provinces de Musashi et Shimodzuke.

74° Le Tsubaki (*Camellia japonica*) est un arbrisseau et quelquefois un arbre vert qui atteint une hauteur de vingt shaku. Son bois est dur; le grain est serré; il est employé en menuiserie. Ses fleurs, de couleurs très-variées, sont très-estimées, et ses graines donnent de l'huile. On le trouve à Suruga et dans les autres provinces du Sud.

75° Le Hari-giri (*Kuloponax recinifolia*) est un arbrisseau à feuilles caduques, dont le bois dur à grain grossier s'emploie pour les constructions navales et la menuiserie. On le rencontre dans les provinces de Rikuzen, Rikuchiu, Mutsu, Shinano, Iwaki, Shi modzuke, etc.

76° Le Shira Kuchi (*Actinidia arguta*) est une plante sarmenteuse toujours verte; elle fournit un bois grossier, qui sert à faire des tubes et certains petits objets. Provenance: Nikko, dans la province de Shimodzuke.

77° Le Kemponashi (*Hovenia dulcis*) est un arbre à feuilles caduques qui atteint une hauteur de trente shaku. Les menuisiers font grand cas de son bois, qui est rouge et fort beau et dont le grain est serré. Ses fruits sont bons à manger. On le trouve dans la province de Kodzuke.

78° Le Kamboku (*Vibernium opulus*) est un arbrisseau vert dont le bois est un peu rougeâtre et d'un grain serré. Il sert à faire des cure-dents et vient de Musashi et de quelques autres provinces.

79° Le Toneriko (*Fraxinus longiuspis*) est un arbre à feuilles

caduques dont le bois sert à faire des manches d'outils et est employé comme bois de chauffage.

80° Le Hiragi (*Olea apicifolium*) est un arbre vert; il fournit un bois d'un grain serré, servant à faire de petits meubles. Il vient de la province d'Aki et de quelques autres provinces.

81° Le Chanchin, arbre à feuilles caduques, appartient à la famille des cédulacées; il atteint une hauteur de vingt-quatre ou vingt-cinq shaku. Son bois rouge est très-beau et employé par les ébénistes. Il vient de la province de Santan.

82° Le Sendan (*Melia japonica*) donne un bois tendre à grain grossier; il est employé par les menuisiers. Il vient de la province de Tango et d'autres provinces centrales.

83° L'Ega (*Styrax japonicum*) est un petit arbrisseau vert qui fournit un bois dur blanc à grain serré. On le travaille au tour. Provenance: Musashi, Idzu, etc.

84° L'Awo Kiba (*Aucuba japonica*) est un arbuste vert dont le bois est dur; il sert à faire divers petits objets. Provenance: Idzu.

85° Le Sarusuberi (*Lagerstroemia indica*) atteint une hauteur de quinze shaku. Les nœuds de ce bois, qui est dur et a un grain serré, sont fort beaux. On l'emploie pour la construction des maisons et pour faire des manches d'outils de tailleurs de pierre. Provenance: Shinano et autres provinces.

86° L'Isu (*Distylium arcemosum*) est un arbre vert dont le bois dur, rouge, brun, à grain serré, est employé pour faire des peignes et divers meubles. La cendre de cet arbre est indispensable à la composition des glaçures de porcelaine. On le trouve dans la province de Satsuma, dans les îles de Shikoku et de Hachijo, et à Miake, dans la province d'Idzu.

87° Le Mayumi (*Ewonigenus Sieboldianis*) est un arbuste à feuilles caduques, dont le bois blanc, à grain serré, sert à faire de petits meubles. Provenance : Musashi et autres provinces.

88° Le Nanten (*Nandina domestica*) est un arbrisseau toujours vert qui atteint quelquefois une hauteur de dix shaku. Son bois, qui est jaune, est employé en menuiserie. Il croît dans les pays chauds.

89° Le Shuro (*Chamaerops excelsa*) est un arbre vert dont le

bois s'emploie dans la construction des maisons, ainsi qu'en menuiserie. Son écorce est employée à divers usages. Cet arbre ne vient que dans les provinces du sud-est.

90° Le Take (*Bambusa*) présente plusieurs variétés de différentes tailles. Celle dont on fait le plus grand usage est le madake (*Bambusa puberula*), qui s'emploie en architecture et en menuiserie. Les autres variétés, qui sont également exposées, ont aussi leur utilité.

CUIRS.

Le Himeji Kawa ou cuir de Himeji tire son nom de ce qu'on le prépare dans la ville de ce nom, située dans la province de Harima.

Il est généralement orné, une fois livré au commerce, de dessins en relief représentant des fleurs, des oiseaux, etc.

Pour la préparation de ce cuir, on se sert de plaques en cuivre, portant en creux les dessins que l'on veut reproduire en relief sur le cuir. Il est alors étendu sur ces plaques et battu pour lui faire prendre l'empreinte voulue. Ces dessins sont ensuite coloriés, soit avec des feuilles d'or ou d'argent, soit avec des couleurs ordinaires ou du vernis. Ce cuir est également employé à faire des boîtes servant à contenir des papiers, des blagues à tabac, etc.

Le Some Kawa ou cuir teint se fabrique principalement à Tokio. Les dessins qu'il porte ne sont pas obtenus par l'impression, mais par la teinture ou au moyen de noir de fumée. Ce dernier procédé fait quelquefois donner le nom de Kusube Kawa à ce genre de cuir. Cette industrie est déjà fort ancienne, et il y a des dessins qui portent la date des époques Tempei, Shohei, etc. Les imitations de ces anciens cuirs, que l'on fait actuellement, portent les noms de Tempei gawa, Shohei gawa, etc. On s'en sert généralement pour les ornements sur les armures.

Pour teindre ces cuirs en bleu, on les enroule sur un cylindre et on leur applique des réserves qui impriment en même temps les dessins que l'on voulait obtenir. On plonge alors le cylindre et les cuirs qui l'entourent dans une dissolution d'indigo.

Quand on veut teindre en rouge foncé des dessins d'une cer-

taine dimension, on procède de la manière suivante : On prend des feuilles de Minogami, on les enduit de shibu, on les colle ensemble, puis on découpe les dessins que l'on veut reproduire. Ceci fait, on applique ces feuilles de papier sur le cuir, et on les teint avec du carthame; on soumet ensuite le tout à l'action de la fumée. S'il s'agit de petits dessins, on se sert de feuilles de papier plus minces.

La teinture verte se compose d'indigo et du jus extrait des fleurs du carthame.

On obtient la couleur jaune en employant une décoction de l'écorce du Jumi.

La couleur rouge s'obtient par une décoction de carthame et de bois rouge du Brésil.

Le noir se fait avec de l'eau ferrugineuse et de la noix de galle.

La couleur connue sous le nom de Kobicha s'obtient en exposant le cuir à la fumée du bois de sapin et de la paille.

La couleur dite Kuri-iro s'obtient par une teinture composée d'oxyde rouge de fer. Le cuir ainsi teint doit être ensuite exposé à la fumée de la paille.

La couleur nommée Tobi-iro s'obtient avec la teinture du bois rouge du Brésil exposé à la fumée de la paille.

Il existe aussi une espèce particulière de cuir ondulé que l'on nomme Uzura Kawa.

Pour obtenir ces ondulations, on enroule le cuir sur un cylindre et on l'entoure de fils ; puis on le teint et on le soumet à l'action de la fumée.

BOISSONS FERMENTÉES.
CONDIMENTS. — SAKE.

La fabrication du sake remonte à la plus haute antiquité. Cette industrie, après de nombreuses vicissitudes, a fini par atteindre son état actuel.

Le sake japonais, fait exclusivement avec du riz, se fabrique dans presque toutes les parties du Japon. On cite toutefois en pre-

mier lieu celui d'Ikéda et celui d'Itami, qui jouissent tous deux d'une grande réputation.

La chose capitale pour fabriquer de bon sake est de se procurer du riz de première qualité. Ce riz, parfaitement décortiqué, est lavé à quatre reprises à grande eau dans un tonneau, puis placé dans un panier où on l'arrose encore avec de l'eau bien pure. On le met alors dans un autre tonneau où on le laisse séjourner dans l'eau pendant six heures. Il faut ensuite changer l'eau et le replacer de nouveau dans le tonneau et dans l'eau pendant six nouvelles heures, au bout desquelles on le retire et on le soumet à l'action de la vapeur dans un vase. Le riz ainsi traité est répandu très-également sur des nattes à raison de un to par natte. Quand il s'est refroidi et qu'il indique une température de quatre-vingt-dix degrés Fahrenheit, on l'enveloppe dans des nattes et on le porte dans une cave dont la température doit atteindre au moins quatre-vingts degrés Fahrenheit. Là, on le mélange avec du riz moisi et, au bout d'un jour, il est totalement couvert de moisissure. On le retire alors et on l'expose à l'air pour le refroidir.

Le sake subit deux fermentations : la première, nommée en japonais moto, la seconde, nommée sake. Pour produire la première fermentation, on se sert d'un mélange de sept sho d'eau, de deux sho de levure et de cinq sho de riz préparé à la vapeur. Ce mélange est mis dans une cuvette plate, où il est agité avec une grande cuiller en bois. Au bout de quatre ou cinq jours, quand ce mélange a acquis un goût un peu sucré, on le verse dans un tonneau recouvert de nattes pour le faire fermenter. Quand il fait très-froid, on se sert d'un vase nommé Tampo, qui contient de l'eau bouillante que l'on plonge dans le mélange ; il faut avoir soin de le retirer aussitôt que la fermentation commence. Pendant la durée de cette fermentation, le liquide acquiert des goûts différents ; d'abord il est sucré, puis amer, puis âcre, puis acide. Le goût qu'il acquiert finalement est agréable au palais. L'opération dure dix jours, quand il fait chaud, et vingt jours, quand il fait froid.

Pour produire la seconde fermentation, on prend trois to, cinq sho de moût, un koku de riz préparé à la vapeur, deux sho de levure et un koku quatre to d'eau. On agite ce mélange cinq ou

six fois par jour avec la grande cuiller déjà mentionnée. La fermentation commence aussitôt, et, au bout de cinq à six jours, le liquide a déjà l'odeur de sake. On le verse ensuite dans une nouvelle cuve et l'on arrête la fermentation au moyen d'une longue cuiller. Le liquide acquiert alors un goût sucré, et on le laisse reposer pendant dix ou douze jours, au bout desquels le véritable sake est produit. On fait refroidir complétement ce liquide et on le filtre à travers des sacs de coton. Cette opération terminée, on donne à la lie le temps de se déposer, puis on décante le liquide que l'on fait bouillir dans une grande chaudière, et que l'on conserve ensuite dans des tonneaux hermétiquement fermés.

MIRIN.

Le Mirin est un sake sucré ; il est indispensable à l'assaisonnement des plats japonais. On en fait dans presque toutes les parties du Japon, mais le plus célèbre vient de Nagaré-yama, dans la province de Shimosa. On le fabrique de la manière suivante : On prend treize koku de Mochigome (Riz glutineux) bien décortiqué et bien lavé ; on le laisse dans l'eau pendant toute une nuit ; on le soumet à l'action de la vapeur, et, pour le laisser se refroidir, on le répand sur des nattes. On y ajoute alors trois koku neuf to de levure avec du riz et dix koku d'esprit de vin. Le mélange est ensuite bien agité dans un tonneau parfaitement bouché pour éviter l'évaporation de l'alcool, et autour de la bonde duquel, par surcroît de précaution, on a collé du papier. Cette opération se répète tous les sept ou huit jours pendant soixante jours, au bout desquels le liquide acquiert son goût sucré. On le transvase alors et on le presse.

Le liquide ainsi obtenu est versé dans un autre tonneau où on le laisse reposer pendant quatorze ou quinze jours. La liqueur claire, qui a la couleur du sake, porte le nom de Shiro Mirin.

On donne une belle couleur jaune rougeâtre au Mirin ordinaire en ajoutant au Shiro Mirin une certaine quantité de Kumenshu qu'il faut avoir soin de bien agiter. Les différentes nuances

dans la couleur du Mirin dépendent de la quantité de Kumenshu employée.

Le Kumenshu n'est autre chose que du Mirin condensé. Il s'obtient en faisant réduire par ébullition un koku de Mirin ordinaire jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que trois to cinq sho. Cette réduction lui donne une couleur très-foncée.

Le Yoro shu fabriqué à Takata machi, du district de Taki, province de Mino, le Homeishu, fait à Tomoedzu, province de Bungo, et quelques autres liqueurs analogues ne sont en général que du Mirin mêlé à d'autres substances aromatiques.

Tout dernièrement, on s'est mis à fabriquer au Japon de la bière et des vins rouges et blancs. Cette industrie n'a pourtant pas encore pris beaucoup d'extension.

SHOYU.

Le shoyu, qui est un des condiments indispensables à la nourriture japonaise, se prépare de la manière suivante : On commence par séparer le froment décortiqué des grains qui sont ou mal mûris ou avariés et l'on enlève les petits cailloux ou les autres corps étrangers qui peuvent s'y trouver mêlés. Ce grain est ensuite grillé, puis moulu grossièrement, et l'on y ajoute alors une certaine quantité de pois bouillis et refroidis. Le tout, laissé dans une chambre chaude, se transforme en levure au bout de trois ou quatre jours, et l'on y ajoute du sel.

Ces trois matières entrent dans le mélange en proportions égales. D'après les anciens procédés, on mélangeait un to d'orge, trois sho de froment, et un to de pois, ou bien encore un to de pois, trois sho d'orge et sept sho de froment. Dans l'un ou l'autre cas, le mélange était grillé et délayé avec deux to d'eau et un to de sel.

Le meilleur sel est celui d'Ako, dans la province de Harima. Le sel pour être propre à la fabrication du Shoyu, est traité de la manière suivante : On prend le meilleur sel possible et on le met dans une boîte où on le laisse séjourner pendant cinq à sept mois. Il se forme alors au fond de la boîte une sorte de saumure qu'on

laisse de côté ; on enlève ensuite la couche supérieure du sel que l'on fait bouillir dans une chaudière, puis on transvase le liquide, et on le laisse reposer. Quand toutes les impuretés se sont déposées au fond, on décante le liquide et l'on y ajoute la levure décrite plus haut. Le tout est agité deux ou trois fois par jour, depuis juin jusqu'à septembre.

Après un certain laps de temps, le mélange devient pâteux ; on continue pourtant à l'agiter et, au bout de quinze, vingt, et quelquefois même trente mois, on obtient le shoyu.

Le mélange est alors versé dans des sacs en coton, puis pressé, ce qui termine l'opération.

Le shoyu, une fois filtré, est bouilli, puis refroidi ; on enlève alors ce qui peut y rester de lie, puis on le conserve dans de petits barils.

Le résidu du pressurage du shoyu de première qualité est employé ainsi qu'il suit : on prend cinq to de ce résidu, on y ajoute un to d'eau, puis on l'agite ; on le presse, on le fait bouillir, on y ajoute deux to de sel, on le fait reposer et on le décante. Ce nouveau mélange est alors ajouté en plus ou moins grande quantité aux différentes qualités du shoyu.

POISSONS.

Le Japon étant entouré de tous côtés par la mer est riche en poissons. On les mange préparés de différentes manières : bouillis, cuits, salés, fumés, séchés. Nous ne parlerons ici que de ceux qui font partie de la collection exposée.

Le Suzuki (*Perca labrax japonicus*) est bon à manger. Les meilleurs poissons de ce genre sont ceux que l'on prend à la réunion des eaux douces et salées.

Le Taï (*Pagellus*) est un des meilleurs poissons de mer ; il peut se saler.

Le Katsuwo (*Thynnus pelamys*) est un poisson dont la chair, soumise à la vapeur, puis séchée, se conserve très-bien et prend le nom de Katsuwobushi.

Le Sake (*Salmo salax*), une fois salé, est connu sous le nom de

Shiwo biki; fumé, on le nomme Fusube sake. Tous deux se conservent très-bien et peuvent s'exporter au loin.

L'Ayu (*Salmo plicoglossus altiochis*) se conserve bien, une fois grillé et séché.

Le Shira uwo est un petit poisson de la famille des Salmonides; il se pêche à la fin de l'hiver; au printemps, il a un goût très-délicat.

Le Nishin (*Clupea harengus*) est un poisson qui se conserve très-bien séché, et peut être exporté au loin; il sert également d'engrais. Les œufs de hareng séchés se mangent sous le nom de Kazu noko.

Le Koi (*Cyprimus Haematopterus*) est le plus grand des poissons d'eau douce; il a un goût succulent.

Le Kingyo (*Cyprimes auratus*) ne se mange pas; mais il sert d'ornement dans les bassins et les étangs. Une variété de ce poisson porte le nom de Maruko.

Le Fuma (*Carassinus longodorii*) ressemble aux carpes, mais il est moins gros; il peut se conserver grillé et séché.

Le Tara (*Gadus morrhua*) se mange salé ou séché; on extrait de ce poisson une huile médicinale.

Les Karasumi sont les œufs du Sawara (*Cybium niphonium*), ainsi que d'autres poissons. Salés et séchés, ils se conservent très-bien et peuvent s'exporter au loin.

Le Suppon (*Trionyx stellatus var japonica*) est la meilleure des tortues.

Le Sanshô uwo (*Sieboldia maxima*) est un poisson d'eau douce que les paysans des provinces centrales et de l'Ouest mangent grillé.

L'Ise Yebi (*Polynulus Buergery*) est la plus grande et la meilleure des écrevisses d'eau douce, que l'on fait sécher.

Le Tako (*Octupus vulgaris*) peut, une fois séché, s'exporter au loin.

Le Sidako (*Etedonneoctopodia*) ressemble au précédent, mais il est plus petit. Son ventre contient des corps durs ressemblant à des grains de riz.

L'Ika (*Sepia officinalis*) comprend de nombreuses variétés comestibles.

Le Surume est le nom que l'on donne au Surume sha ou *Loligo sagittata*. On en exporte une grande quantité pour la Chine.

L'Awabi (*Haliotis tuberculata*) sert à de nombreux usages; découpé en tranches minces et séché, il prend le nom de Noshi awabi; séché entier, il s'appelle Hoshi awabi et s'exporte en grande quantité pour la Chine. La coquille polie sert à faire divers ornements.

Le Sazae ou *Trochus*, découpé en tranches minces et séché, s'appelle Zaenoshi; sa coquille sert aux mêmes usages que la précédente.

Le Hamaguri (*Cytherea morphina*) est un petit coquillage dont la chair peut se conserver séchée et dont la coquille s'emploie pour différentes choses.

Le Namako (*Holothuria tuberculata*) se mange cru; soumis à la vapeur, puis séché, il s'exporte en grande quantité pour la Chine, où l'on en fait une grande consommation.

L'Uni (*Echinus esculentus*) se mange salé et peut s'exporter au loin sans subir d'avarie.

PLANTES MARINES.

Les plantes marines que l'on emploie comme aliments et qui servent aux différentes industries japonaises sont les suivantes:

L'Ama nori (*Porphila vulgaris*), qui se trouve sur les côtes de différentes provinces. Le meilleur est celui que l'on récolte à Sinagowa dans le golfe de Yédo, province de Musashi. Pour le recueillir, on plante verticalement dans la mer des branches qui ont pour objet d'arrêter les algues entraînées par les flots. Ces algues grandissent sur ces branches et sont recueillies quand elles sont arrivées à maturité.

Le Wakame (*Alaria primiatifida*) qui se trouve sur presque toutes les côtes du Japon. On le sèche pour le livrer au commerce.

Le Kombou (*Laminaria saccharina*), qui est un des principaux produits du Hokkaido. Il se mange de diverses manières : bouilli, grillé ou séché et réduit en feuilles ou bien en lames étroites et quadrangulaires. On en exporte une grande quantité pour la Chine.

L'Arame (*Capea elongata*) se trouve principalement dans les mers au sud du Japon ; séché, il se conserve très-longtemps. Cette plante rendit autrefois de grands services pendant une famine qui désolait le pays.

Le Hijiki (*Cystosura*) se trouve également dans les mêmes mers et comprend deux variétés, la longue et la courte. On le fait également sécher pour le conserver. Celui qui vient de la province d'Ise est le plus estimé.

L'Awo nori (*Emteromorpha comprena*), qui est de même provenance ; celui de la province d'Awa est considéré comme le meilleur.

Le Tenkusa ou Tokoro tenkusa (*Gelidium corneum*), qui se trouve dans les mers de différentes provinces du Japon. On le conserve séché, après l'avoir bien lavé dans l'eau douce. Quand on veut en manger, on plonge la plante dans l'eau bouillante, où elle ne tarde pas à se dissoudre ; on filtre alors le liquide pour en séparer les corps étrangers et on le laisse refroidir. Le liquide une fois froid se solidifie, et on le découpe alors à volonté. Ce mets se mange généralement pendant les fortes chaleurs et porte le nom de Tokoroten.

Il existe encore un autre mode de préparation, qui consiste à exposer le liquide solidifié au froid intense d'une nuit d'hiver. Il se congèle alors, se durcit, prend le nom de Kanten et peut se manger l'été suivant. On s'en sert en outre pour la pâtisserie, et les cuisiniers l'emploient pour préparer certains plats. Cette plante, outre son utilité comme comestible, sert à faire du papier et plusieurs autres choses.

Le Hondawara (*Halochloa macrantha*), qui se trouve sur les côtes de plusieurs provinces. On le sale et on le mange avec du vinaigre.

Le Tosaka nori (*Kallimenia dentata*), qui se trouve principale-

ment daus les mers de l'est et du sud du Japon. Son nom vient de ce qu'il ressemble à la crête d'un coq (Tosaka).

Le Funori (*Glacopeltix intricta*), qui croît sur les côtes de plusieurs provinces. On le trouve dans le commerce à l'état sec. Quand il est bouilli et réduit en colle, les tisserands s'en servent pour gommer leurs fils. En céramique, on l'emploie aussi pour la peinture sur porcelaine ; il sert à de nombreux usages. Celui qui vient de l'île de Hachijo et de la province de Satsuma est considéré comme le meilleur. Une autre plante plus grande que le Funori, nommée Tsunomata (*Gimnogongrus pinnutatus*), sert aux mêmes usages.

Le Kuro nori, qui provient de la province d'Echizen et peut se manger cuit.

Le Somen nori (*Nemalion vermiculara*), qui se trouve dans la mer intérieure ou mer de Shikoku ; on le mange salé ou on le fait sécher avec de la cendre pour le conserver.

Le Matsuba nori, qui est ainsi nommé à cause de sa ressemblance avec les feuilles du pin (Matsuba) ; il est bon à manger.

L'Okitsu nori qui comprend deux variétés : une grande et une petite. On le conserve séché, après l'avoir bien lavé à l'eau douce.

Le Miru (*Codium tomentosum*). qui comprend plusieurs variétés, telles que le Nagamiru, le Hiramiru, etc. On le mange cru ou salé ; on peut aussi le conserver en le faisant sécher avec de la cendre. Le Hiramiru vient de la province d'Awa, et le Nagamiru de Satsuma.

Le Suizen nori (*Phillederum sacrum*), qui est un des produits renommés de la province de Higa ; on le livre au commerce séché en feuilles épaisses.

Le Mozuku (*Mesoglara discipiens*), qui se trouve dans les mers du sud et de l'est du Japon ; il se mange cru, assaisonné avec du vinaigre ou salé en conserve. Celui qui jouit de la plus grande réputation vient de la province d'Awa.

AGRICULTURE.

Il n'existait dans l'antiquité qu'une seule classe sociale, celle des agriculteurs. Plus tard, lorsque la société commença à se constituer, on vit apparaître la classe militaire qui fit aussitôt bande à part. Plus tard encore, de nouvelles divisions se formèrent et la société fut partagée en quatre classes. Les Shi (Samuraï) ou militaires qui ne s'occupaient que de ce qui avait rapport à l'art de la guerre; les Nô ou cultivateurs qui ne s'occupaient que d'agriculture; les Kô ou industriels qui exploitaient les diverses industries connues, et enfin les Shô ou marchands qui faisaient du commerce.

Malgré ces quatre divisions sociales, les agriculteurs formaient la majorité, et le riz se trouvait être au premier rang parmi les productions agricoles. Les produits importants qui venaient après étaient le froment, l'orge, les haricots, le millet et les légumes. Les agriculteurs s'occupaient en outre de l'élevage des vers à soie, de la culture du chanvre, du coton, de thé, du *Broussonetia papyrifera*, etc.; ils élevaient aussi des bestiaux et des chevaux. Depuis quelque temps, tout en s'occupant de l'agriculture proprement dite, les paysans se livrent à des essais d'acclimatation, et on peut dire que l'agriculture est entrée dans la voie du progrès.

Nous allons reproduire ici quelques données statistiques sur les principaux produits agricoles du Japon, et traiter des différents usages que l'on en fait.

Les terrains de production du Japon se divisent en deux classes : les terrains secs, analogues à ceux des champs en Europe, et les terrains humides, servant presque exclusivement à la culture du riz. D'après une statistique récente, la superficie des rizières est de un million six cent onze mille cent trente cho et celle des champs proprement dits de un million quatre cent trente-trois mille cho. Total: trois millions quarante-quatre mille quatre cent quatre-vingts cho. De plus on vient récemment de défricher trois millions quatre cent cinquante mille cinq cent quarante-sept cho de terrain où l'on cultive le thé et le mûrier. La production moyenne du riz est de-

vingt-huit millions de koku, et le froment, l'orge, le seigle, les haricots, les pois, le millet, etc. forment un total de trente et un millions cinq cent mille koku.

CÉRÉALES.

Le Japon produit deux sortes de riz : le riz ordinaire ou Uruchi et le riz glutineux ou Mochigome. Ces deux genres de riz comprennent chacun trois espèces : le riz hâtif, le riz moyen et le riz tardif. Ces divisions sont simplement les principales, car si l'on voulait pousser les choses à fond, on trouverait plus de deux cent soixante-dix variétés de riz. Le riz se cultive ordinairement dans les rizières; mais on le plante aussi quelquefois dans les champs; il prend alors le nom de Obake (littéralement : riz de champ).

Le riz ordinaire est employé comme aliment; il sert aussi à faire de la levûre pour le sake et le vinaigre. Réduit en farine, il sert à faire différentes pâtes alimentaires. Le Hoshi ou riz bouilli, puis séché, a la propriété de se conserver très-longtemps et de ne pas être attaqué par les vers. L'Okabo est le meilleur riz que l'on puisse employer pour la fabrication du sake, qui se trouve alors contenir moins de lie que dans les autres cas.

Le riz glutineux est employé pour faire les gâteaux nommés Mochi; on emploie également le Hoshi. La farine du Mochigome sert à faire du Kanzarashi, différents gâteaux et une sorte de liqueur sucrée. On fait aussi avec ce riz l'empois employé par les teinturiers et une imitation de verre.

La paille de riz est employée pour faire des cordes, des nattes, des sandales (Naraji), des balais, de la litière pour les bestiaux, et les chevaux qui en mangent également, et pour recouvrir les toitures. Une fois pourrie, elle sert d'engrais; on en fait une sorte de papier.

L'orge, le froment et le seigle sont aussi hâtifs, moyens ou tardifs, et présentent de nombreuses variétés.

L'orge, outre son emploi comme nourriture ordinaire, sert à faire des sucreries connues sous le nom d'Ame et de Midzuamé; grillée et mélangée avec du sucre, l'orge se transforme en gâteau.

Le froment à l'état de farine sert à faire du pain, du macaroni du vermicelle et du Fu (sorte de pâte). On l'emploie aussi pour faire de la colle. Mélangé avec des haricots, il sert de ferment à la fabrication du shoyu et du miso; on en fait également des gâteaux.

Le seigle sert à peu près aux mêmes usages que le froment; il convient très-bien à la nourriture des animaux domestiques.

La paille de ces différentes céréales est employée dans plusieurs industries. Celle du froment, qui est d'un usage très-répandu, sert à faire des chapeaux; une fois teinte, on l'emploie pour recouvrir des boîtes et faire différents jouets. On s'en sert également pour recouvrir les toitures.

L'Awa ou *Panicum italicum*, sorte de millet, ainsi que les deux variétés connues sons le nom d'Owa et Kuro owa, servent à la nourriture des paysans. Le Mochi-awa, ou awa glutineux, mélangé avec le Mochigome, sert à faire des Mochi.

Le Kibi (*Panicum miliaceum*) ou millet proprement dit, sert aussi à la nourriture des gens de la campagne. Le Machi Kibi ou millet glutineux est employé de la même manière que le Mochi-awa

Le Hiye ou *Oplysmenus frumentaceus* comprend deux variétés: l'une que l'on cultive dans les champs, l'autre que l'on fait pousser dans les rizières. Le Hyie, qui est au dernier rang parmi les céréales, a la propriété de se conserver très-bien; aussi en fait-on des provisions pour les années de disette ou pour le cas d'une famine. Une de ses variétés porte le nom de Sukubie.

Le Morokoshi Kibi ou *Sorghum saccharatum* et le Hahak morokoshi qui en est une variété, servent, réduits à l'état de farine, à préparer divers aliments. Leurs épis et leurs tiges servent à faire des balais.

Le Tomorokoshi ou Zea mays se mange de deux manières: s'il s'agit de l'épi, on le fait bouillir au naturel; s'il s'agit de farine, on en fait une sorte de soupe ou plutôt de bouillie. Quand le maïs est frais, on peut aussi le manger grillé. Cette plante comprend plusieurs variétés: une rouge, une violacée, et enfin une autre que l'on nomme Suisno.

Le Chosen Mugi (*Coix lacrima*) a des fruits dont les noyaux, réduits en farine, servent à l'alimentation.

Le Mame ou *Soja Hispida* comprend plusieurs variétés : l'Awo mame, le Shiro mame, le Kuro mame, le Ki mame, le Konrinza, l'Ichia mame, le Kurakake mame, etc.... Ces différents genres de mame sont tantôt hâtifs tantôt tardifs.

Le Mame sert à de nombreux usages, car on peut non-seulement le manger cuit ou réduit en farine, mais encore l'employer pour la fabrication du Shoyu, du Miso et du Tofu. Le Mame, sa peau, son enveloppe, ses feuilles et sa tige servent à nourrir les chevaux ; on s'en est également servi tout dernièrement à titre d'essai, pour nourrir les moutons, et les résultats obtenus ont prouvé que c'était la meilleure nourriture qu'on pût leur donner.

Le Tofu se fait avec deux espèces de mame bouillis, savoir : le Shiro mame et le Ki mame ; il peut, une fois pressé et durci, se conserver pendant longtemps. Le Yuba est une pâte analogue, faite avec les mêmes ingrédients.

Le Gan Kui mame, qui est une des variétés du haricot, est bon à manger.

L'Azuki ou *Phaseolus radiatus*, qui comprend les Azuki hâtifs et tardifs, présente plusieurs variétés telles que le Hine no Azuki, le Dai Nagon Azuki. Shiro Azuki, etc. L'An, matière sucrée, très-employée en pâtisserie, se fait avec l'Azuki et du sucre. Le gâteau nommé Yokan, ainsi que plusieurs autres, se font aussi avec l'A-zuki. On se sert aussi de farine de l'Azuki pour dégraisser les étoffes.

Le Yaye Nari, haricot vert, sert aux mêmes usages que le précédent.

Le Sora mame ou *Vicia faba* comprend deux espèces: la petite et la grande; il se mange cuit ; on le conserve séché.

Le Sasage ou *Dolichios umbellatus* comprend deux espèces : le Sasage hâtif et le tardif. On le mange cuit ; on en fait des gâteaux. Le Jin Roku Sasage, une de ses variétés, se mange cuit avec son enveloppe, quand il n'est pas encore parvenu à maturité.

L'Ingen mame ou *Phaseolus vulgaris* comprend deux espèces : l'une qui pousse par groupes, l'autre qui vient isolément. Toutes deux comprennent plusieurs variétés de couleurs différentes. On conserve ce genre de mame séché pour les manger plus tard.

Quand on veut manger de l'Ingen mame frais avec sa gousse, on prend de préférence celui qui pousse par groupes. Cette variété de haricot peut se semer en toutes saisons. On en peut manger de frais même pendant l'hiver.

Le Yendo mame ou *Piscum sativum* comprend deux variétés : le Midori Yendo et le Saya Yendo. Ce dernier peut se manger vert avec sa cosse. La tige et les feuilles de ce pois, une fois décomposées, servent d'engrais.

Le Nata mame (*Canavulia incurva*) comprend deux variétés : une rouge et une blanche ; il se mange ordinairement cuit, mais quand il est jeune, on le conserve avec son enveloppe dans du sel.

Le Saba ou *Tagopyrum esculentum* se sème ordinairement de trois manières différentes, selon la variété dont il s'agit. La première se sème au printemps ; la seconde, en été ; la troisième, en automne. Toutefois, il n'est pas rigoureusement nécessaire de suivre cette règle. Le Soba sert à fabriquer le Soba Kiri, (sorte de macaroni) et le Korisoba ; on le mange sous cette forme, bien qu'il puisse servir encore à d'autres usages. La grande vitalité du sarrazin (on voit en effet qu'on peut le semer dans n'importe quel terrain et en toute saison) le rend très-précieux, car il faut suppléer aux autres céréales, en cas de famine.

LÉGUMES.

Le lotus est en général cultivé dans des étangs ou des terrains inondés ; sa racine, connue sous le nom de Hasu-none, est fort bonne à manger et fournit de l'amidon ; ses fleurs sont fort admirées, par suite de leur beauté et de leur parfum.

Le Daïkon (*Raphanus innocum*), sorte de navet, comprend de nombreuses variétés, telles que le San guwatsù daikon, le Natsu daikon, le Ku nichi daikon, le Hosone daikon, etc. Une autre variété nommée Mia shige daikon est un produit renommé de la province d'Owari. Toutes ces variétés se mangent cuites ou salées. On se sert aussi de ce daikon comme condiment en le râpant,

lorsqu'il est frais, ou en le faisant sécher. Les feuilles préparées comme la racine peuvent aussi se manger.

Le Kabura (*Brassica*) comprend deux espèces : le long et le rond. Le Omikabura a une très-grande racine qui pèse quelquefois plus de mille nomme. On connaît encore d'autres variétés, telles que le Kokabura, le Tonnoji kabura, le Hino kabura, etc. Il se mange cuit ou salé. Le Minjin (*Panax ginseng*) ou carotte comprend quelques variétés: le Kin toki ningin, le Murasaki ningin, etc. Ce légume se mange cuit. Les jeunes feuilles de la carotte sont bonnes à manger et portent le nom de Haningin.

Le Gobo (*Lappa major*) ou patience comprend les variétés nommées Echizen Gobo, Mumedo Gobo, etc. Cette plante se mange cuite ou confite dans le Thiso.

Les Satsuma imo (*Batatas idulis*) ou patates, qui comprennent des variétés de couleurs différentes, servent à de nombreux usages. Le Satsuma imo se mange bouilli ou grillé et fournit l'amidon. On en extrait une sorte d'eau-de-vie dite Shochiû. On conserve aussi ces patates en les réduisant en farine. Les nombreux usages auxquels il peut servir rendent ce légume très-utile en cas de famine.

Le Tsuku imo (*Dioscaræa japonica*) se mange cuit ; une de ses variétés, nommée Iecheimo, a des tubercules aplatis ; ses graines, que l'on désigne sous le nom de Nukago, peuvent se manger.

Le Jinen jo (*Dioscaræa japonica var.*) est une plante sauvage, dont l'usage est à peu près le même que le précédent ; il fournit un amidon très-estimé.

Le Naga imo ou *Dioscaræa japonica* sert aux mêmes usages que le précédent ; il comprend une variété nommée Shisen imo. On peut aussi en faire une espèce de gruau que l'on mange avec une sauce spéciale, si l'on a soin de le râper et de le piler préalablement ; ceci s'applique également aux deux précédents.

L'Imo (*Colocasia antiquarum*) comprend de nombreuses variétés, telles que, le Sato Imo, le Tono imo, le Yatsuga shira, le Egu imo, etc. Toutes ces variétés se mangent cuites. Les tiges du Toma imo et du Yatsugashira peuvent aussi se manger séchées et servir de provisions pour les temps de disette. Au prin-

temps, on recouvre de terre les tubercules de l'Egu imo pour les faire germer; lorsque les petites pousses, qui portent le nom de No imo, apparaissent, on les mange. Il y a une autre variété, dite Hasu imo, dont la tige seule peut être mangée.

Le Koniaku (*Conophallus konjak*) est une sorte d'Imo dont la fécule sert à faire un aliment qui porte le même nom.

Les tubercules du Kashu ou *Polygonum multiflorum* se mangent bouillis.

Le Kuwai (*Sagittaria sagittitolia var. edulis*) se cultive dans les terrains inondés et se mange cuit; il comprend une variété, dite Suita kuwai. Le Kuro guwai (*Eleoharus sp.*) diffère entièrement du Kuwai, bien que les noms aient quelque analogie. Son nom lui vient de la ressemblance qui existe entre les racines de ces deux plantes; il est bon à manger.

Le Sasa yri (*Lillium tigrinum*) ou lis pousse à l'état sauvage. L'Oni Yri ou lis cultivé réclame les soins du cultivateur. Tous les deux peuvent se manger; la racine du Oni yri est pourtant la meilleure et peut se conserver à l'état de fécule.

Le Choro-gi (*Strachys Sieboldii*) a des racines tuberculeuses qui ressemblent à des chenilles; on les conserve pour manger dans du vinaigre de prunes.

Les bulbes du Rakkio ou *Allium* conservées dans le vinaigre sont bonnes à manger. L'oignon du Minniku ou *Allium sativum* ou ail peut aussi se manger, mais il répugne à bien des personnes d'en faire usage, par suite de la mauvaise odeur que ses gousses dégagent.

Le Tsùke na, le Karashi na, le Shirakuki na, le Midzu na, le Mibu na, l'Abura na, etc., se mangent salés ou cuits. Les graines de l'Abura na ou Colza donnent de l'huile. Celles du Karashi na, réduites en poudre, servent de condiment.

Le Horenso (*Spinacia mermis*) se mange cuit.

Le Fudenso (*Beta Benghalensis*) s'emploie de la même manière. Son nom (litt. herbe non interrompue) vient de ce que ses feuilles repoussent à mesure qu'on les cueille.

Le Tissa (*Lactuca sativa*) se mange cru ou cuit indifféremment.

Le Tsuru na (*Tetragonia expansa*) vient à l'état sauvage sur le

littoral des provinces dont le climat est chaud. On augmente pourtant sa production par la culture; il se mange cuit.

Le Shungiku (*Chrysantemum coronarium*) est une plante dont on mange la racine et la tige.

Le Seri ou *Oenante solonifera* vient à l'état sauvage dans les terrains humides et les marais. Toutefois celui qui est livré au commerce est le résultat de la culture et se mange cuit.

Le Mitsu ba ou Mitsuba seri (*Cyptotænia canadensis*) est une plante comestible qui s'obtient de la manière suivante : l'hiver venu, on recouvre ses racines avec de la terre et des détritus de végétaux; on cueille ensuite les pommes qui apparaissent; on les fait cuire et on les mange.

Le Negi (*Allium fistulosum*) ou oignon présente plusieurs variétés, telles que : l'Iwatsuki negi, le Senjin negi, etc. Il se mange cuit, mais on en fait aussi un condiment en le hachant quand il est encore vert. Le Wakegi est aussi une de ses variétés.

Le Nira (*Allium senescens*) se mange cuit; il a une odeur très-forte et peu agréable.

Le Junsaï ou *Bressenia pertata* vient à l'état sauvage dans les marais ou les étangs; ses jeunes feuilles se mangent crues ou cuites.

Le Siso ou *Peria arguta* comprend deux variétés, dont l'une est verte et l'autre violette; il en comprend aussi une troisième que l'on nomme Chiiimen. Le Siso salé est employé de plusieurs manières; ses graines servent aux mêmes usages que les précédentes.

Le Haha hige ou *Kochia scoparia* est une plante dont on mange les jeunes feuilles; ses tiges et ses branches séchées servent à faire des balais.

L'Akaza ou *Chenopodium rubrum* comprend deux variétés. On peut en manger les jeunes feuilles. La tige sert à faire des cannes.

Le Tonasu, le Kabocha, le Shiro uri, le Ki uri, le Marudzuke uri, le Maguwa uri, le Kintoguwa, le Toguwa, le Sui kuwa, le Yu gao, le Hechima, le Tsuru reïshi, sont tous des plantes appartenant à la famille des Cucurbitacées, et dont on mange les fruits. Le Makuwa uri, le Sui kuwa et le Tsuru reïshi se mangent crus. Le

Shiro uri, le Kiuri et le Marudzuke uri se mangent salés. Tous les autres se mangent cuits. Le Yugayo est fendu dans sa longueur, puis séché, et prend alors le nom de Kampio. Le Hechima est laissé dans l'eau jusqu'à ce que sa chair décomposée se détache et laisse à nu les fibres, qui ont l'apparence d'un filet. On s'en sert en guise d'éponge.

Le Nasu (*Olanum melongenna*), qui est ordinairement d'un noir violacé, présente pourtant des variétés blanches, jaunes ou vertes. Le Naga nasu, qui est une de ses variétés, a des fruits allongés qui ont quelquefois plus d'un shaku de longueur. Le Nasu se mange indifféremment cuit ou salé ; c'est un des légumes indispensables à la cuisine japonaise en été.

Le Narabi (*Pteris aquilena*) vient à l'état sauvage dans les plaines et les montagnes. Les jeunes tiges se mangent cuites ou salées. Les racines fournissent de l'amidon. Les vieilles tiges peuvent servir à faire des cordes.

Le Zemmoï (id. var.) sert aux mêmes usages que le précédent.

Le Fuki (*Petasites japonicus*), qui est cultivé, mais vient aussi à l'état sauvage, se mange cuit. Les fleurs servent d'épices sous le nom de Fuki nota. Le Fuki d'Akita, dans la province d'Ugo, vient très-haut et dépasse quelquefois six shaku.

Le Tsuwabuki (*Senocis kaempferi*) vient à l'état sauvage sur le littoral des provinces dont le climat est chaud ; il est bon à manger, une fois cuit.

Le Mioga (*Amomum mioga*) est une plante dont on mange les jeunes tiges et les fleurs. Les fibres de ses tiges peuvent aussi servir à faire des cordes.

Le Takenoko ou jeune pousse du Bambou se mange cuit. Les graines servent à plusieurs usages dont nous ne reparlerons pas ici.

L'Udo (*Atralia cordata*) est une plante dont on recouvre les racines en hiver d'une couche de détritus de végétaux et dont on mange les pousses à mesure qu'elles apparaissent. Les bourgeons de ces pousses sont employés comme épices.

Le Rioki kiku (*Pyrethrum chinensis*) est une plante dont on

mange les fleurs avec du vinaigre et du sucre. On peut aussi les conserver séchés.

Le Kudzu (*Pueraria thumbergiana*) est une plante sauvage dont les racines donnent de l'amidon. Ses feuilles servent à nourrir les bestiaux et ses fibres à faire des étoffes.

Le Kata kuri ou *Erithronium grandiflorum*, est une plante bulbeuse sauvage, dont les racines donnent de l'amidon.

ÉPICES. — CONDIMENTS, ETC.

Les graines de l'Asa (*Cannabis sativa*) ou chanvre servent d'épices, lorsqu'elles sont grillées. Nous ne parlerons pas ici de l'utilité des fibres de cette plante, car nous avons déjà traité cette question.

Les graines du Keshi (*Papaver somniferum*) ou pavot servent au même usage. On les mange grillées et mélangées avec des légumes. On extrait également de l'opium de cette plante.

Le Tade, qui est une des variétés de polygonum, comprend de nombreuses variétés ; mais celles que l'on emploie comme condiment à l'état naturel ou salées sont vertes ou violettes. Le Tade vert, râpé et mélangé avec du vinaigre, sert de sauce pour le poisson.

Le Shoga (*Zingiber* ou gingembre) se mange cru ou conservé séché et en poudre. On peut aussi le faire saler ou confire. Moyashi Shoga est le nom que l'on donne aux jeunes pousses que l'on a fait croître dans des caves en recouvrant les racines avec de la terre et des détritus de végétaux.

Le Wasabi ou Raifort est une plante dont les feuilles et les racines servent d'épices.

Le Togarashi (*Capsicum longum*) ou piment comprend plusieurs variétés. On le mange cru, grillé ou salé.

Le Sansho (*Xanthoxylon piperitum*) est une plante dont les feuilles et les graines servent de condiment et d'épices. L'aubier de cette plante, bouilli, sert aux mêmes usages. L'Asakura Sansho est une variété dont les graines sont beaucoup plus grosses.

FRUITS.

Le Mume ou *Prunus mume* ne comprend pas moins de variétés; toutefois celui qui produit les meilleurs fruits est celui dont les fleurs n'ont que des pétales simples. Le Bungo mume est une variété du précédent dont les fruits sont très-gros, tandis que le Shinano mume n'en produit que de très-petits. Les prunes servent à de nombreux usages; on en fait des conserves salées nommées Mume boshi et Mume bishiwo, ainsi que des confitures. On en met aussi dans le Sochiu (sorte d'eau-de-vie) auquel elles communiquent leur goût. Ce liquide, une fois l'opération terminée, prend le nom de Mume sake. Les fleurs du mume salées servent à faire des infusions analogues à celles du thé.

L'eau salée qui a servi à faire les conserves de prunes (Mume boshi) et qui en a pris le goût aigre porte le nom de Mume su ou vinaigre de prunes. On s'en sert pour faire des conserves de légumes et pour colorer les alliages des métaux.

Le Momo (*Amygdalus persica*) ou Pêcher comprend deux espèces: le Natsu momo et l'Aki momo. Le Kan momo donne des fruits qui ont pour propriété de rester sur l'arbre jusqu'à l'hiver. Le Dzubai momo est aussi une des variétés du pêcher. Les fruits du pêcher se mangent ordinairement crus; toutefois, on peut les conserver en les faisant bouillir dans du sucre. Les noyaux, qui contiennent de l'acide prussique, sont employés en médecine.

L'Anzu (*Prunus armeniaca*) se mange à l'état naturel, et peut se conserver séché. Les noyaux contiennent également de l'acide prussique.

Le Su momo (*Prunus japonica*) comprend deux variétés : l'une rouge et l'autre blanchâtre; ses fruits se mangent crus ou salés comme les prunes.

Le Botankio ou Togari su momo (*Prunus sp.*) est de la même famille que le précédent; ses fruits crus sont bons à manger.

Le Ringo (*Pyrus præcox*) ou Pommier occupe un des premiers rangs parmi les arbres fruitiers; ses fruits sont excellents.

Le Nashi (*Pyrus communis*) ou Poirier comprend de nombreu-

ses variétés de qualités diverses. Les fruits se mangent crus ou en compote.

Le Kuwarin (*Pyrus chinensis*) ou cognassier donne des fruits dont le goût est très-âcre, ce qui ne permet pas de les manger crus. On les fait bouillir avec du miel et du gingembre.

Le Biwa (*Eryobotria japonica*) donne de petits fruits jaunes qui se mangent crus; le Nagabiwa, une de ses variétés, donne d'excellents fruits de forme ovale.

Le Mikan (*Citrus margarita*) ou Oranger vient dans les provinces dont le climat est chaud, telles que Higo, Kii, Suruga, etc. Une de ses variétés, nommée Unshu Mikan, donne de gros fruits sans pépins. La peau d'orange est séchée et employée comme épices sous le nom de Chimpi.

Le Koji (*Citrus nobilis var.*) et le Tachibana (*Citrus trifoliata*) sont des orangers de mauvaise qualité. Leurs fruits sont amers et désagréables au goût.

Le Kunemba (*Citrus sp.*) donne les meilleures oranges.

Le Daïdaï (*idem*) donne des fruits amers qu'il est impossible de manger crus. Leur jus sert aux mêmes usages que celui du citron. Sa peau et ses feuilles s'emploient en médecine.

Le Zabon (*Citrus decumana*) et le Buntan (*Citrus sp.*) sont des arbres qui ne viennent que dans les climats chauds. On les rencontre principalement dans la province de Satsuma. Leurs fruits sont bons à manger.

Le Bushiu Kan (*Citrus sp.*) et le Marubushiu Kan (*idem*) produisent des fruits que l'on mange en compote.

Le Kinkan (*Citrus japonica*) comprend deux variétés : l'une qui donne des fruifs ronds et l'autre des fruits ovales.

Le Yudzu (*Citrus sp.*) ou Citronnier supporte mieux le froid que les autres arbres de la même famille ; ses fruits, qui servent à plusieurs usages, sont principalement employés comme épices ; ses fleurs peuvent jouer le même rôle.

Le Kaki (*Diospyros Kaki*) comprend deux espèces principales : l'une qui produit des fruits âcres, et l'autre dont les fruits sont doux et bons à manger. Si toutefois on examinait la chose de près au point de vue de la Botanique, on trouverait qu'il en existe plu-

sieurs centaines de variétés. Les fruits doux se mangent crus, quand ils sont bien mûrs. Les fruits âcres subissent différentes préparations et portent les noms de Tsutsumi kaki, Fusube kaki, et Tsurushi kaki. Il y a deux genres de préparations, qui ont pour résultat de singulièrement améliorer le goût des kaki âcres. La première consiste à les laisser pendant un certain temps dans un tonneau ayant contenu du sake ; la seconde, à les mettre dans un tonneau neuf et à verser dessus de l'eau chaude aromatisée avec des feuilles de Tade.

Le Shinano kaki sert à produire le shibu (sorte de vernis astringent). Tous ces usages font du Kaki un des arbres le plus utile.

Le Budo (*Vitis* ou vigne). La vigne et ses usages étant parfaitement connus, nous nous contenterons de parler du Yama budos qui pousse à l'état sauvage dans les montagnes et sous les climats froids. Les fruits de cette plante varient comme grosseur et servent aux mêmes usages que le raisin ordinaire, quoique leur goût soit inférieur.

Le Natsume (*Ziziphus vulgaris*) comprend deux variétés : le Taïso et le Sanebuto natsume. Leurs fruits se mangent crus.

Le Kemponashi (*Hovehia dulcis*) donne des fruits très-doux que les enfants de la campagne aiment beaucoup.

Le Tochi (*Aesculus turbinata*) donne des fruits âcres qui ne peuvent se manger crus. On les fait bouillir et laver et leur goût s'améliore.

L'Icho (*Salisburia adantifolia*) donne des fruits dont on peut manger les noyaux nommés Ginan.

Le Kaya (*Torreya nucifera*) comprend plusieurs variétés, telle que : le Hidari maki, le Shilunashi, etc. Ses fruits servent à faire des gâteaux et donnent de l'huile. Une variété nommée Inugaya (*Cephalotascus drupacea*) produit également des fruits dont on extrait de l'huile ; toutefois ces fruits sont toxiques.

Le Kurumi (*Juglans manshurica*) ou Noyer produit des fruits dont on mange la chair qui peut également fournir de l'huile. Le Hime kurumi produit des fruits dont la coquille est mince et fragile. Les fruits du Gon Kurumi sont très-petits.

Le Kuri (*Castanea vulgaris*) ou Châtaignier produit des fruits que l'on mange bouillis ou grillés. Ces fruits soumis à la vapeur puis séchés prennent le nom de Kachiguri et se conservent très-bien. Le Sando guri porte des fruits trois fois par an. Le Shiba guri donne de très-petits fruits.

Le Hashibami (*Cornidus heterophylla*) donne des fruits que l'on sèche et que l'on conserve avec leurs coquilles.

Le Shii (*Quercus cuspidata*) produit des fruits que l'on mange grillés. Le Mateba shü, une de ses variétés, a de très-grandes feuilles.

Le Hishi (*Trapa bispinopsa*) ou nacre flottante est une plante qui pousse dans les étangs ou les marais. Ses fruits se mangent bouillis.

CHAMPIGNONS.

Les Champignons comestibles que nous allons citer ici viennent tous à l'état sauvage, à l'exception du Shiitake.

Le Matsutake (*Agaricus*) vient ordinairement, comme son nom l'indique, dans les forêts de pins ; il se mange boulli ou grillé. Il se conserve longtemps salé ou même simplement séché. Ce champignon se rencontre dans presque toutes les parties du Japon; mais celui de Saikio (Kioto) est le plus estimé.

Le Shii Take (*Agaricus campestris*) s'obtient de la manière suivante : On prend un morceau du tronc d'un Shii (*Quercus cupidata*) ou d'un autre arbre de la même famille ; on y pratique des incisions ; on mouille le bois, et on le laisse dans un endroit privé de lumière. Au bout d'un certain temps, on voit apparaître le champignon que l'on nomme, selon la saison, Haruko (champignon du printemps), Natsuko (champignon d'été) et Akiko (champignon d'automne). Une fois séché, on peut le conserver longtemps.

Le Shimeji Fungi vient dans les forêts ou dans les plaines, et comprend deux variétés : celle qui pousse par groupes et celle qui pousse isolément.

Le Hatsudake (*Agaricus sp.*) se rencontre dans les forêts ; il

comprend deux espèces : l'une qui est brunâtre et l'autre verdâtre.

Le Kawatake ou *Hydnum* pousse dans les endroits des bois où la lumière ne peut pénétrer. On le conserve séché; son odeur est très-agréable et il a un goût exquis.

Le Kikurage ou *Tremella auricula* est un champignon qui pousse sur différents arbres. Les meilleurs sont ceux que l'on trouve sur le Mûrier (*Morus alba*) sur le Nire (*Ulmus campestris*) le Niwa toka (*Sambucus racemosa*), etc. On le conserve également séché.

Le Shoro se rencontre dans des terrains sablonneux où poussent des pins ; il est estimé pour son goût délicat.

L'Iwatake (*Lichen*) se trouve sur les rochers escarpés et dans les montagnes abruptes; il est par suite difficile de se le procurer; on le conserve séché.

Outre ces divers champignons, il y en a beaucoup d'autres qui sont comestibles, tels que : le Hiratake, le Satsuma Take, le Sasago Take, etc.

HUILES ET CIRES.

Le Goma ou *Sesamum orientale* comprend de nombreuses variétés, telles que le Shisogoma, le Kurogoma et le Chagoma. On extrait de ses graines une huile qui est comestible et qui s'emploie aussi pour l'éclairage. Ses graines se mangent aussi grillées.

Le Tsubaki (*Camellia japonica*) vient à l'état sauvage dans plusieurs provinces. La variété qui donne la meilleure huile est celle qui est connue sous le nom de Shima tsubaki; ses fleurs sont très-petites et ses graines très-nombreuses. L'huile extraite du Camellia, dans l'intérieur du Japon, ne vaut rien pour la table, bien qu'elle serve à de nombreux usages. Celle au contraire que l'on fabrique dans les îles de la province d'Idzu a meilleur goût et peut être considérée comme comestible.

Le Sazanka (*Camellia Sazanka*) donne une huile supérieure à la précédente ; elle vient principalement de la province d'Hizen.

L'Abura giri ou *Eleococca cordata* vient à l'état sauvage dans les provinces dont le climat est chaud; il est toutefois nécessaire de cultiver cette plante si l'on veut en extraire de l'huile. Cette huile est du reste de qualité inférieure et toxique.

Le Kusu (*Cimamomum camphora*) fournit également une huile peu employée.

Le Tojin mame (*Arachis sypogaca*) fournit une huile que l'on emploie pour la table et l'éclairage.

L'Urushi (*Rhus vernicifera*) et le Yama Urushi (*Rhus sylvestris*) produisent des baies dont on extrait la cire.

Le Hagi (*Rhus succedanea*) abonde dans les provinces de l'ouest et donne également de la cire.

Le Yabu nikkei (*Cinnamonum pedunculatum*) sert au même usage.

L'Ibota (*Ligustrum ibota*) fournit une cire que l'on extrait des nids des insectes déposés sur cet arbre. Cette cire est blanche et de qualité supérieure; on n'en peut malheureusement recueillir qu'une petite quantité.

On sait que l'on peut également extraire de la cire des ruches d'abeilles. Cette cire porte le nom de Mitsuro (litt. miel-cire).

Nous parlerons en dernier lieu des huiles animales fournies par les poissons.

L'huile de foie de morue est extraite de ce poisson, qui abonde dans les mers du nord du Japon; depuis quelque temps on fabrique à Awomori des quantités considérables de cette huile. Elle est de bonne qualité et s'emploie en médecine.

Les huiles de la baleine, des sardines, etc., ont une odeur forte et sont de qualité inférieure; elles s'emploient seulement pour l'éclairage.

MATIÈRES TINCTORIALES.

Il existe une grande variété de plantes tinctoriales; les unes poussent à l'état sauvage, les autres demandent à être cultivées. Parmi ces plantes, les unes s'emploient seules en décoction, tandis

que les autres ont besoin d'être mélangées avec des métaux ou des oxydes métalliques.

Le Shibuki est l'écorce du Yamamomo (*Mireica nage*), qui pousse à l'état sauvage dans les pays chauds. La décoction faite avec cette écorce a une couleur rougeâtre et des propriétés astringentes qui empêchent la pourriture. Cette substance tinctoriale qui sert à teindre les filets de pêche est indispensable ; on l'emploie également pour teindre les étoffes.

Le Kifushi ou noix de galle est extrait des nids déposés sur le Nurude (*Rhus semialata*), que l'on trouve à l'état sauvage dans plusieurs provinces. Le Kifushi, mêlé avec de l'eau ferrugineuse, donne une couleur noire. Il a des propriétés astringentes et s'emploie en médecine.

Le Yasha est une décoction faite avec les fruits du Hannoki (*Alunus maritima*) ; cette décoction mêlée à de l'eau ferrugineuse, devient noire.

Le Kariyasu (*Elianthus tinctorius*) est une plante dont la tige et les feuilles coupées ensemble et séchées à l'ombre servent à faire une décoction qui donne une couleur jaune verdâtre.

L'Ukon (*Curcuma longa*) est une plante que l'on cultive : ses racines donnent une couleur jaune.

Le Murasaki küsa (*Lithospermum officinalis*) vient à l'état sauvage ; ses racines, nommées shikon, servent à faire une décoction violette.

L'Akane (*Rhubia cordifolia*) comprend deux variétés : l'une, qui pousse à l'état sauvage ; l'autre, qui est cultivée. La première de ces deux variétés est la meilleure; ses racines donnent une belle couleur rouge.

Le Kiwada (*Evodia glauca*) vient à l'état sauvage ; son écorce fournit une couleur jaune.

Le Kuchi nashi (*Gardenia florida*) produit des fruits dont on extrait un beau jaune.

Le Zumi (*Pyrus sp.*) comprend deux variétés : les feuilles de l'une sont grandes, celles de l'autre, petites. Dans plusieurs provinces on trouve cet arbre à l'état sauvage. La décoction faite avec son écorce est d'un beau jaune.

Le Kashiwa (*Quercus dentata*) est un arbre dont l'écorce est employée pour la teinture ; elle possède les mêmes propriétés astringentes que le Mireica nage.

INDIGO.

L'Indigo ou *Polygonum tinctorium* est une plante vivace de la famille des polygonées, dont les feuilles servent à faire une substance tinctoriale que l'on emploie aussi pour la peinture.

L'Indigo se sème à l'époque de l'année dite Sitsubun, c'est-à-dire à la fin des grands froids. Six ou sept jours avant le semis, la graine est plongée dans l'eau et dans une infusion de thé ; la veille du semis, on la retire du liquide où elle était plongée et on la fait sécher à l'ombre, recouverte d'une natte. On la met ensuite en terre dans un endroit spécialement préparé.

Le terrain, après avoir été hersé et nivelé, est divisé en sillons. La graine une fois semée, on herse de nouveau pour bien la distribuer. On la recouvre alors de terreau ou de sable ; au bout de vingt-quatre ou vingt-cinq jours, la plante apparaît et on la fume légèrement avec un mélange de terre, de sardines desséchées, de résidu d'huile de coton, de colza, de harengs desséchés, etc. ; le tout broyé ensemble. On fume une seconde fois le terrain douze ou treize jours plus tard et une troisième fois dix jours après. Si les plantes sont trop nombreuses on en arrache une partie. Environ soixante-quinze jours après le semis, la plante atteint une hauteur de six à huit sun ; il faut alors la transplanter. Après la transplantation, il faut avoir soin de sarcler et de fumer à cinq reprises différentes. La récolte a lieu soixante-quinze jours plus tard. Elle se fait de la manière suivante : on coupe la plante par la base avec une faucille ; quant à ce qui est du traitement des feuilles, on peut leur faire subir deux préparations différentes, mais qui donnent les mêmes résultats. Dans l'un de ces deux cas, on coupe la plante à deux heures de l'après-midi, on la transporte à domicile et on la divise de la manière suivante : les trois dixièmes supérieurs se nomment Jorin, les trois dixièmes suivants Chin-rin et

le lendemain matin on les répand dans la cour jusqu'à midi en ayant soin de les retourner de temps en temps avec un balai. Quand les feuilles sont devenues noires, on en retire tous les fragments de tige et on les met dans un sac en paille.

Dans l'autre cas, on coupe les plantes le matin et on les fait sécher sur place jusqu'à quatre heures de l'après-midi. On les transporte alors à domicile, où on les bat pour séparer les feuilles des tiges. On conserve ensuite les feuilles comme dans le premier cas.

Pour transformer les feuilles en boules, il faut environ quatre-vingts jours. On verse d'abord de l'eau dessus à plusieurs reprises et on les laisse recouvertes de nattes pendant quatre ou cinq jours. Au bout de ce temps, on les retourne et on les arrose de nouveau. Cette opération se répète vingt-cinq ou vingt-six fois pour la qualité supérieure. L'arrosage est l'opération la plus importante; il doit être réglé d'après la température. Cette opération est si délicate que même les cultivateurs les plus expérimentés sont sujets à commettre des erreurs. La feuille ainsi traitée est pilée pendant un jour et demi jusqu'au degré de finesse voulu dans un mortier contenant de l'eau. On en fait enfin des boules que l'on fait sécher et qui sont livrées au commerce.

LE TABAC.

SA CULTURE. — SON USAGE.

La graine de tabac fut importée pour la première fois au Japon en 1605 par des Portugais. La culture de cette plante, introduite d'abord à Nagasaki, se répandit rapidement et même certains cultivateurs cessèrent de faire pousser des céréales et convertirent leurs propriétés en champs de tabac. Le gouvernement, voyant que ces gens renonçaient à cultiver des grains pour consacrer leurs terrains à cette culture inutile, publia un édit défendant de cultiver le tabac. Malgré cette interdiction, le nombre des champs de tabac ne fit qu'augmenter, et actuellement au Japon tout le monde fume et toutes les provinces produisent du tabac.

Les principaux centres de production sont les provinces de Satsuma, Osumi, Hiuga, Jo, Awa, Setsu, Tamba, Kai, Shinano,

Kodzuke, Kadzusa, etc.. Le tabac japonais comprend deux variétés : la Nicotiana Chinensis, à feuilles rondes, et la Nicotiana Tabacum, à feuilles longues.

Le mode de culture, ainsi que l'époque de la récolte, varient selon le climat des différentes provinces. Nous allons pourtant donner en quelques lignes un résumé de ce qui se fait habituellement.

Les semis se font généralement de février à mars. La graine est semée dans un champ exposé au sud, bien labouré d'avance, puis elle est recouverte de litière d'écurie hachée. Au bout de vingt jours, on voit apparaître la plante et on l'arrose avec de l'engrais humain étendu d'eau. Il faut avoir soin d'enlever préalablement la couche de paille hachée. Quand les plantes sont trop nombreuses et trop rapprochées les unes des autres, on en enlève quelques-unes. Au mois d'avril on retire les plantes les plus vigoureuses et on les transplante dans un nouveau champ. Pendant les trois semaines qui suivent leur transplantation, on les fume trois fois et on entoure le pied de la plante d'une couche de paille qui a pour but d'empêcher les feuilles d'être souillées par les éclaboussures causées par la pluie frappant le sol.

Quand on veut recueillir de la graine, on laisse agir la nature, lorsqu'au contraire on ne veut récolter que les feuilles, on enlève les fleurs dès qu'elles apparaissent, ainsi que toutes les petites branches que l'on aperçoit. Si l'on négligeait d'agir ainsi, la feuille perdrait son arôme et sa saveur.

Au mois de juillet, quand les feuilles commencent à jaunir, on enlève celles qui sont les plus proches de la racine, qui sont nommées Motoba, et qui donnent une qualité moyenne de tabac. Douze ou treize jours après, on enlève les feuilles qui se trouvent au-dessus de celles enlevées précédemment nommées Nakaba et qui fournissent la meilleure qualité de tabac, enfin, on casse le haut de la tige avec le reste des feuilles ; on les fait sécher à l'ombre, et on leur donne le nom de *Eda ori Tabako*. Ces dernières feuilles sont de qualité inférieure.

Les feuilles sont alors entassées sur le sol et abritées par une sorte de toiture ; elles restent ainsi, recouvertes de nattes, pen-

dant deux jours environ, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elles deviennent jaunes; les feuilles sont alors suspendues à l'intérieur de la maison et bien aérées pendant quatorze ou quinze jours, séchées au soleil pendant deux ou trois jours, puis laissées dehors pendant deux nuits, pour qu'elles absorbent une certaine quantité d'humidité. On les prend ensuite une à une, on les étire, on les lie ensemble par les pétioles, et on les met entre deux planches pour les comprimer pendant environ trois jours. Ceci fait, on les enferme hermétiquement.

Jadis, et même jusqu'à ces derniers temps, les Japonais ne fumaient ni cigares ni cigarettes, et se contentaient de leurs petites pipes qu'ils bourraient avec une pincée de tabac coupé très-fin. Récemment, on a commencé à fabriquer des cigares et des cigarettes dans le genre de ceux de Manille, et MM. Kishigawa Saiichiro de Nagasaki et Nodan Daikuro de la compagnie Aso, province de Higo, ont obtenu des récompenses à l'Exposition de Philadelphie pour les cigares et les cigarettes qu'ils y avaient exposés.

PLANTES FIBREUSES.

LEUR EMPLOI.

Les principales plantes employées pour la fabrication des tissus et du papier sont : Le cotonnier, le chanvre et le Broussonetia papyrifera. Nous allons donner ici la description de ces différentes plantes ainsi que les détails de leur culture.

Cotonnier. — Cette plante, qui appartient à la famille des malvacées est annuelle et se nomme en latin *Gossypum Indicum.* Le cotonnier, importé au Japon il y a vingt-huit ans, fut d'abord cultivé sur le littoral dans les provinces du sud. On en rencontre actuellement plusieurs variétés de qualités différentes.

On sème le cotonnier au mois de mai. Les graines, trempées dans l'eau pendant un jour, sont mêlées à de la cendre de paille puis semées et recouvertes d'une mince couche de terre que l'on tasse légèrement. Quatre ou cinq jours après, la plante sort de terre. Quand les pousses sont trop nombreuses on cultive les plus faibles et on fume ensuite le terrain une seule fois. Au mois de

juin, quand les plantes ont atteint une hauteur de quatre sun, on fume de nouveau le terrain avec des résidus d'huile, de la lie de Sake, quelquefois même avec des sardines séchées réduites en poudre. On n'emploie l'engrais humain que quand la plante a atteint une hauteur de six ou sept sun. Au mois de juillet on coupe le haut de la tige et on fume la plante. Quand les fleurs apparaissent, on coupe l'extrémité de chaque branche et on supprime toutes celles qui poussent ensuite. Les fleurs s'épanouissent au mois d'août et la graine apparaît en septembre. La graine s'ouvre le mois suivant et donne passage au coton. On le fait alors sécher et on le nettoie pour le conserver. Le coton est égréné au moyen de deux rouleaux et transformé en nappes par le battage. Il ne reste plus qu'à le filer pour le rendre propre à la fabrication des tissus.

Chanvre. — Le Chanvre qui appartient à la famille des Cannabinées, est une plante annuelle, nommée en Botanique *Cannabis sativa*. Il y a des plantes mâles et femelles. L'époque des semis varie suivant les climats, mais a lieu généralement vers la fin d'avril.

On fume le Chanvre une fois seulement, et cela à l'époque du semis. Cette plante, très-touffue et fort belle, atteint une hauteur de sept ou huit shaku. Au mois d'octobre, on arrache la plante, on la sépare de ses racines, puis on la fait sécher au soleil, et on la bat afin d'en séparer les feuilles et les branches. On prend alors la tige que l'on laisse alors séjourner quatre jours dans l'eau, on en enlève l'écorce et on gratte l'épiderme avec un instrument tranchant. Les fibres sont alors divisées et employées pour la fabrication des étoffes et des cordes.

Le Kara mushi ou *Boehmeria Niver* est une plante vivace appartenant à la famille des Urticacées ; elle est principalement cultivée dans le nord du Japon. On en trouve dans plusieurs provinces.

Cette plante étant très-vivace, il est inutile d'en semer, car elle peut se reproduire au moyen de boutures de racines. A la fin de septembre, on coupe les bourgeons pour les replanter à part. Ces plantes ne sont jamais recouvertes de treillages ; toutefois

on a soin de les abriter contre le vent au moyen d'une sorte de haie haute de six shaku.

Cette plante atteint au mois de mai une hauteur de cinq ou six sun; on la brûle alors et on fume le terrain avec du crotin de cheval. Au mois de juillet la plante qui a été brûlée atteint une hauteur de cinq ou six shaku, et on la coupe à partir de ce moment jusqu'à la fin d'août. Les plantes coupées sont immédiatement trempées dans l'eau pendant deux heures environ. La seule différence est que toutes ces diverses opérations se font en un seul jour.

Les meilleures toiles, telles que les Echigo Chijimi, les Echigo Djofu, les Yonesawa Chijimi, etc., sont faites avec les meilleures qualités de ces plantes.

L'Ichikusa ou *Urtica thumbergiana*, qui appartient à la même famille que le précédent, ne nécessite aucune culture dans plusieurs provinces du Japon. Les différentes opérations que l'on fait subir à ses fibres sont anologues aux précédentes.

L'Ichibi ou *Corchorus capsularis*, qui appartient à la famille des Liliacées, se sème au commencement de juin et se fume trois fois jusqu'au milieu de septembre, époque à laquelle on enlève son écorce et on gratte son épiderme avec une plaque de tôle mince. On sèche alors le tout pour le conserver. L'Ichibi s'emploie pour faire des cordes ou même des étoffes très grossières.

Le Bodaiju ou *Tilica cordata*, appartenant à la même famille que le précédent, est un arbrisseau dont on emploie l'épiderme pour fabriquer des cordes ou des étoffes. Ces étoffes connues sous le nom de Shinafu sont employées pour le genre de vêtement nommé *atsushi* par les Aïnos.

On commence par enlever à la plante son écorce et son liber que l'on divise ensuite. On fait alors sécher l'épiderme pendant trois jours au soleil, puis on le plonge dans l'eau et on le fait bouillir dans la lessive pour le ramollir. Après la cuisson, on le lave à plusieurs reprises dans de l'eau courante. On le blanchit ensuite dans de l'eau de riz pendant deux jours, au bout des

quels on le sèche. Les opérations qui viennent ensuite sont analogues à celles employées pour le chanvre.

Le Kutzu ou *Pueraria Thumbergiana*, de la famille des Léguminacées, est une plante sarmenteuse qui vient en général à l'état sauvage.

Au mois de juin, on coupe la tige à trois ou quatre haku du sol. La tige coupée, qui varie entre trois ou quatre et cinq ou six shaku, est plongée dans de l'eau bouillante que l'on agite pendant un certain temps. On l abandonne ensuite pendant un jour entier à l'action du cours d'eau. On en fait alors des tas que l'on recouvre de nattes. Au bout de deux jours, la fermentation commence, ce dont on se rend compte en voyant la vapeur qui se dégage lorsqu'on enlève la natte. On arrose alors les sarments avec de l'eau pour arrêter cette vapeur et on les recouvre de nouveau pendant un jour. On les met ensuite dans un cours d'eau peu profond, où on les piétine pour enlever l'écorce; on les fait passer entre deux tubes en bambou et on les nettoie dans l'eau à plusieurs reprises. Ceci fait, on les suspend sur une perche en bambou placée horizontalement. Avant leur complète dessiccation, on les secoue fortement pour diviser les fibres. On les fait enfin parfaitement sécher afin de les conserver.

On choisit pour faire des fils les meilleures fibres que l'on divise et qu'on lie à chaque extrémité. On les trempe ensuite dans l'eau, et on les dévide sur des bobines. Ces fils ne s'emploient que pour les trames, les chaînes se composant généralement de soie, de coton ou de chanvre. Le métier employé et les procédés du tissage sont analogues à ceux des autres étoffes; il faut toutefois avoir soin de mouiller les fils de trame avant de les introduire dans la navette.

Les racines de cette plante produisent de l'amidon dont nous parlerons plus tard en temps et lieu.

Le Bashô (Bananier ou *Musa*), de la famille des Musacées, est une plante vivace dont on emploie les fibres pour fabriquer des étoffes. Ces étoffes viennent toutes de Liukiu, et ne se fabriquent pas dans l'intérieur du Japon.

Le Liukiu possède trois variétés de Bananiers : 1° celle qui at-

teint une hauteur de dix shaku et un diamètre de huit sun à un shaku. Les feuilles de cette variété de Basho sont très-épaisses, mais les fibres, étant trop faibles, on se contente de manger ses fruits. 2° La deuxième variété atteint la même hauteur, mais à un diamètre inférieur qui ne dépasse jamais six ou huit sun ; elle produit des fibres dont on peut faire des étoffes. 3° La troisième variété est analogue à la seconde ; toutefois ses fleurs ont une couleur rouge violacé. Quand la plante a trois ans, on la coupe et on enlève l'écorce, ce qui laisse une série de six gaînes en forme de croissant formées par la partie inférieure des pétioles des feuilles. La première gaîne est tellement grossière qu'il est impossible de l'employer ; la seconde sert à faire des colles, la troisième à faire des cordes, la quatrième, des étoffes grossières ou des filets de pêche, la cinquième, des étoffes nommées Bashofu ordinaire, la sixième sert à faire la meilleure qualité de ces étoffes.

La gaîne, séparée de la plante, est bouillie pour amollir ses fibres. Il ne faut toutefois pas dépasser un certain point, de peur de les voir perdre leur force et devenir inutiles.

La gaîne suffisamment cuite est nettoyée en la faisant passer entre un morceau de bambou et une spatule ou une latte. Les fibres ainsi préparées sont séchées au soleil puis roulées en boules que l'on trempe dans l'eau. On les sépare à la main minutieusement et on les dévide. Les fils de chaîne des Bashofu ordinaires sont des fils dévidés et tordus, tandis que les fils de trame sont simplement dévidés. Le métier à tisser est toujours le même que celui dont on se sert pour les étoffes.

Les Bashofu se divisent en Neri Bashofu, Kinu Baskofu, Yori-Bashofu, etc. Les fils employés proviennent tous de Basho, et la différence des noms vient de ce que les Neri Bashofu ressemblent à des tissus cuits (Neri, cuits). Les Kinu Bashofu portent ce nom par suite de leur ressemblance avec la soie (Kinu, soie) et le mot Yori-Bashofu signifie étoffe faite avec des fils tordus (Yoru, tordre).

On extrait aussi du Basho un liquide qui sert à donner de la solidité aux objets qui en sont induits. Ce liquide s'obtient en faisant un trou d'environ un sun au collet de la racine. L'effet qu'il pro-

duit est, dit-on, plus appréciable que celui du shihul (liquide extrait des persimons verts).

Le Shiro, palmier, (*Chamaerops excelsa*), de la famille des Palmacées, est quelquefois mâle et quelquefois femelle. Il pousse dans les pays chauds et ne peut pas vivre dans un climat froid ; il atteint ordinairement une hauteur de vingt shaku. On emploie son écorce pour faire des balais, des brosses et des cordes.

Kozo (*Broussonetia paryrifera*). Cette plante appartient à la famille des Artocarpées ; elle fournit les principaux ingrédients nécessaires pour la fabrication du papier et se cultive dans presque toutes les parties du Japon. Elle se reproduit soit par marcottage, soit par boutures de racines. Pour le marcottage, à la fin de mars, on courbe les branches que l'on maintient sous terre où elles prennent racine. Au mois de mars suivant, on les sépare de leur souche, pour les transplanter dans un champ préparé à cet effet. La bouture de racine se fait de la manière suivante : Au moment de transplanter les plantes, on coupe les racines longues et ces morceaux de racine sont ensuite recoupés en longueur de quatre sun, puis plantés sur une ligne ; on laisse le morceau de racine dépasser le niveau du sol de cinq bu. Environ quinze jours après, on voit apparaître la plante, qui, au mois de septembre, atteint une hauteur de trois shaku. On la coupe vers le milieu du mois d'octobre, et la partie qui reste produit annuellement des rejetons. Les tiges coupées sont mises verticalement dans un tonneau où on les soumet à la vapeur s'échappant d'une grande chaudière pendant environ quinze minutes. On retire alors ces tiges dont on enlève l'écorce que l'on sèche à l'ombre. Quant aux procédés employés pour la fabrication du papier, nous en avons parlé à l'article Papier.

Le Midzumata ou *Edgeworthia papyrifera*, de la famille des Thymélacées, est un arbrisseau dont l'écorce est également propre à la fabrication du papier. Cette plante se reproduit par semis. Au mois de juin, quand les graines sont bien mûres, on les enlève pour les enfouir dans la terre, après les avoir enveloppées de nattes pour qu'elles ne se dessèchent pas. L'année suivante, à la fin de mars, ces graines sont semées et recouvertes d'une légère couche

de terre. Les jeunes plantes qui apparaissent au bout d'une cinquantaine de jours sont transplantées à la fin de mars de l'année suivante. Trois ans après leur transplantation, on coupe les plantes qui ont atteint une hauteur de trois ou quatre shaku, de la fin de novembre au milieu du mois de février suivant. La meilleure époque pour cette coupe est l'époque des grands froids. Tous les trois ans on coupe les rejetons qui paraissent.

Les procédés employés pour enlever l'écorce sont analogues à ceux employés pour le Broussonetia.

Le *Wickstraemia canescens* ou Gampi est une plante vivace de la famille des Thymélacées qui ne nécessite aucune culture. Son écorce fournit une sorte de papier uni et comme glacé qui a la propriété de ne pas être mangé par les vers. Atami, province d'Izu est renommée pour la fabrication de ce papier.

L'écorce du mûrier peut également servir à la fabrication du papier ; toutefois son emploi est très-rare ; quant à sa culture, voyez l'article Sériciculture. Le Mokuge ou *Hybiscus syriacus* appartient à la famille des Malvacées ; il est à feuilles caduques. Les fibres de son écorce sont employées à la fabrication des étoffes. Le Toshin Gusa (*Juncus effusus*) est une plante de la famille des Juncacées nommé vulgairement en japonais I. Les plantes, bien qu'elles poussent à l'état sauvage, sont pourtant cultivées dans un endroit humide. Quand on veut en faire des nattes, elles atteignent une hauteur de quatre ou cinq shaku. Les nattes faites avec cette plante proviennent en général des provinces de Tamba et d'Omi.

Le Kohige ou *Scirpus Eriophorum* (vulgo I) est une plante vivace qui appartient à la famille des Cypéracées ; elle donne une qualité de nattes supérieure à la précédente.

Cette plante est également cultivée dans l'eau. Tous les ans, au mois de juillet, après la coupe, on fume le terrain ; à la fin de septembre les jeunes pousses apparaissent et on les coupe. L'année suivante, entre avril et juin, on les transplante, et on fume quatre fois le terrain.

On choisit enfin une belle journée du mois de juillet pour couper les plantes

Les tiges coupées sont réunies en fagots et plongées dans une dissolution de craie où on les frictionne à la main. Ces fagots sont séchés au soleil pendant deux jours au plus, car si l'on dépassait ce laps de temps, les tiges deviendraient rouges. Pour tresser les nattes, on mouille ces tiges, assorties en longueurs égales avant l'opération. On les natte ensuite en se servant des fils du Corchorus capsularis pour la trame. Il faut avoir soin de ne pas rompre ces lignes pendant l'opération.

La natte une fois finie on la saupoudre de craie et on la frotte. Dans la province de Bingo, centre de cette fabrication on emploie souvent un grand métier avec lequel on fabrique des nattes ayant dix-huit shaku de longueur sur douze de largeur.

Le Chichide, ou *Cyperus rotundus* est une plante vivace de la famille des Cypéracées, dont la tige est triangulaire. Sa hauteur est de quatre ou cinq shaku. Les nattes fabriquées avec ces tiges fendues portent le nom de Liukiu omote. Cette plante est originaire des îles de Liukiu, de là le nom. Les provinces de Buzen et Bungo sont les principaux centres de fabrication de ce genre de nattes.

Les feuilles d'une autre plante vivace de la même famille nommée Suge, servent à faire des nattes, des chapeaux, des manteaux pour la pluie, etc.

Le Kaba, plante vivace de la famille des Syphacées pousse à l'état sauvage dans les marais et les étangs. Les nattes fabriquées avec cette plante portent le nom de Kabamushiro.

Le Fûtoi, plante de la famille des Cypéracées, fournit également des nattes.

Le Warabi ou *Pleris aquilena*, de la famille des filices, pousse à l'état sauvage dans les champs, dans plusieurs provinces. Les tiges fournissent des cordes ; ses jeunes pousses sont bonnes à manger, et ses racines donnent de l'amidon, dont nous parlerons à l'article Légumes.

Le Doroyanagi ou *Salix* est une sorte de saule pleureur à fleurs blanches. On peut filer ces fleurs et s'en servir pour faire des étoffes ; mais ceci ne se fait que très-rarement.

CHEVAUX.

On ignore si le cheval est originaire du Japon ou s'il y fut importé. L'histoire nous apprend toutefois qu'il y a déjà plus de deux mille cinq cents ans que cet animal était réduit à l'état domestique, et servait de monture et de moyen de transport. Plus tard, on fonda des haras dans les provinces de Shinano, de Musashi et de Kodzuke dont les plus beaux produits étaient offerts annuellement à la cour. A partir du onzième siècle, la cavalerie commença à jouer un grand rôle dans toutes les batailles, et comme le nombre de cavaliers était considérable, nous pouvons en conclure que le Japon possédait beaucoup de chevaux. De nos jours, les provinces de Rikuzen, de Rikuchiu, de Mutzu produisent de bons chevaux; on y a en effet établi quelques haras qui en fournissent plusieurs milliers annuellement.

En 1720, le huitième shôgun de la dynastie de Tokugawa, nommé Yoshimune, fit venir par l'entremise des Hollandais des étalons persans qu'il envoya à Mincoka, dans la province de Kadzusa. La race formée par ces étalons s'est conservée jusqu'à nos jours.

Dans ces derniers temps, on a envoyé des étalons arabes à Kogane, à Nambu et à Sendai, pour obtenir un croisement; le nombre des demi-sang commence à être considérable.

En 1875, le nombre total des chevaux vendus par les haras japonais était de cinq cent vingt-sept mille deux cent cinquante-sept, dont deux cent soixante-douze mille six cent seize chevaux et deux cent cinquante-quatre mille six cent quarante et une juments.

OISEAUX DE BASSE-COUR.

Les coqs et les poules japonais comprennent plusieurs variétés. L'espèce la plus commune porte le nom de Jitori. Les Chabo sont de petite taille et leurs pattes n'ont environ qu'un sun de longueur. On les conserve en cage comme oiseaux d'ornement. Les Tômaru représentent la plus grande variété; ils sont d'origine chi-

noise. Les Shamo sont, dit-on, d'origine siamoise ; ils sont grands et très-batailleurs. Les Kukin kei viennent de Chine. Il existe encore une autre variété, dite Ukok ku qui est petite et dont le plumage est très-soyeux. Les poules de cette espèce sont d'excellentes couveuses; aussi leur fait-on couver des œufs de différentes provenances. La province de Tosa produit une autre variété, dite Chobi (coq à longue queue), dont la queue atteint quelquefois une longueur de dix shaku. Au point de vue comestible, le meilleur de tous ces oiseaux est la poule ordinaire de couleur jaunâtre.

Les canards sont connus depuis longtemps au Japon, où l'on mange leur chair ainsi que les œufs de canes. L'espèce blanche est peu estimée.

Depuis quelque temps on fait éclore les œufs artificiellement de la manière suivante : On prend d'abord sept cents à mille œufs de canes ou de poules, puis on les met dans un panier en bambou que l'on introduit dans un vase en terre cuite reposant sur un foyer. On recouvre alors l'orifice du vase avec une natte très-épaisse puis, au moyen du foyer, on entretient une température de quatre-vingt-quinze degrés Fahrenheit. Le sixième jour, on laisse la chambre où a lieu l'incubation dans l'obscurité, puis on y fait pénétrer la lumière par un trou de forme ovoïde pratiqué dans l'un des côtés de l'appartement. On peut, par ce moyen, se rendre compte de l'état des œufs. Si l'on voit que la formation du sang a commencé, on replace l'œuf dans le panier jusqu'au seizième jour, époque à laquelle on répète l'opération. Si l'on est satisfait du résultat de cet examen, en constatant la formation du corps dans l'œuf, on le placera sur une étagère où on le recouvre de couvertures ouatées. Le vingt et unième jour, l'œuf de la poule éclôt ; celui de la cane n'éclôt que le vingt-neuvième. Il faut avoir grand soin des poussins et des halbrans qui sont très-délicats. Les Shamo exposés à Paris ont été obtenus par ce système d'incubation artificielle.

LE THÉ.

SA CULTURE. — SA PRÉPARATION.

On ignore la date précise de l'introduction du thé au Japon ; pourtant un ouvrage historique très-ancien nous dit que l'empe-

reur Shomu fit prendre du thé à des bonzes à l'occasion d'une fête religieuse dans la première année de Tempei (729 ap. J. C.). Un autre ouvrage, intitulé *Riuju Kokushi,* nous apprend qu'au mois d'avril de la sixième année de Konin (815 ap. J. C.) un bonze du temple de Shufukudji, nommé Eichu, offrit du thé à l'empereur Soga. L'empereur enchanté ordonna aussitôt de cultiver cette plante dans les différentes provinces dont voici les noms : Yamashiro, Yamato, Setsu, Kawachi, Idzumi, Omi, Tamba, Harima. Les cinq premières provinces citées ci-dessus, étaient sous la domination directe de l'empereur et étaient désignées sous le nom de Kinaï. Tout ceci, sans nous donner la date exacte de l'origine du thé au Japon, nous prouve surabondamment que l'habitude de prendre du thé est des plus anciennes.

En 1200, un bonze nommé Eisei, du temple de Konninji, se rendit en Chine et en rapporta de la graine de thé, qu'il sema sur la montagne de Séfuri, dans la province de Chikuzen. Un autre bonze nommé Mioye ayant appris d'Eisei tous les détails de la culture du thé, ainsi que la méthode employée pour en préparer les feuilles, en planta à Togano et à Fukase, dans la province de Yamashiro. Les premiers essais ayant parfaitement réussi, il eut l'idée de créer une nouvelle plantation à Uji, dans la même province, et les résultats qu'il obtint furent supérieurs aux précédents. En l'année 1400, le shôgun, nommé Ashikaga Yoshimitsu, désirant augmenter la production du thé d'Uji, ordonna à l'un des seigneurs de sa suite, nommé Ouchi Yoshihiro, de faire de nouvelles plantations. La culture de cet utile arbuste se répandit rapidement à partir de cette époque et actuellement le thé d'Uji est considéré comme le plus célèbre et le meilleur du Japon. C'est sous le règne de ce shôgun que furent introduites les cérémonies dites Chano yu. On ignore si autrefois le thé que l'on buvait était en poudre ou en feuilles. Toutefois différents livres de poésies font allusion au thé pulvérisé, ce qui nous porte à croire que le thé dont on faisait usage autrefois devait ressembler à celui que nous nommons aujourd'hui Usucha. Ce qu'il y a de certain c'est que le thé préféré par Ashikaga Yioshi mitsu n'était pas le thé en feuilles.

Jusqu'en 1570 environ, on préparait les jeunes feuilles du thé de la façon suivante : Après les avoir cueillies on les plongeait d'abord dans de l'eau bouillante, puis on les faisait sécher au soleil, et enfin on les pulvérisait. Le thé, ainsi préparé, portait le nom d'Udecha. Au commencement de l'année 1570, un marchand de thé d'Uji, nommé Kamibayashi, inventa l'appareil employé pour griller le thé Hoïro. Il fit construire des treillages destinés à protéger les plantes contre la gelée blanche en hiver, et fut aussi le premier à diviser les thés en Usucha et Koïcha. Jusqu'au commencement de l'année 1700, le thé en feuilles était grillé dans une bassine et ce procédé se nommait Nabe iri. Ce ne fut qu'à partir de l'année 1716 que l'on employa le Hoïro. Depuis l'ouverture du port de Yokohama au commerce étranger, en 1859, l'exportation du thé n'a fait qu'augmenter, et actuellement on emploie au Japon les mêmes procédés que les Chinois pour préparer les thés noirs et les thés verts. Le chiffre total de l'exportation s'est élevé en 1876 à cinq millions quatre cent cinquante-trois mille neuf cent soixante-dix-neuf yen.

Au Japon, l'emploi du thé en feuilles est général ; il est également d'usage d'offrir à tout visiteur une tasse de thé ; il est inutile de dire que les Japonais n'y ajoutent jamais ni lait ni sucre. Le thé en poudre est employé exclusivement pour le genre de cérémonie dite Chanoyu et se divise en Koï cha et Usu cha. La cérémonie du Chanoyu, telle qu'elle existe de nos jours, a pour but de resserrer les liens de l'amitié. Au jour fixé le maître de la maison introduit ses visiteurs dans une salle préparée à cet effet; là, en leur présence, il procède lui-même à tous les détails de la préparation du thé ; il doit même laver lui-même les ustensiles employés et ne pas laisser ce soin à un domestique.

Le thé, dont la saveur et le parfum sont très-délicats, rafraîchit l'esprit et dégourdit l'individu qui le boit.

Si on y ajoute du lait ou du sucre, on lui fait perdre une partie de son goût. Les thés noirs ou verts de qualité inférieure préparés à la chinoise, nécessitent pourtant l'emploi du sucre et du lait, pour leur faire perdre un peu de leur âcreté.

CULTURE DU THÉ.

Le thé, contrairement aux autres plantes, ne peut être transplanté; on ne peut en outre augmenter sa production au moyen de boutures ou de marcottes. Il est donc nécessaire de le semer. Les climats chauds ou froids ne conviennent guère à la culture de cette plante, qui demande un climat tempéré. Il faut avoir soin de choisir pour les plantations de thé des endroits bien aérés et près des cours d'eau. Si l'on peut obtenir une légère pente, cela n'en vaut que mieux.

Il faut toujours tracer les sillons du sud au nord, car autrement les plantes, dont un côté ne verrait point le soleil, ne se développeraient qu'en partie. Il faut aussi recueillir les graines à un moment précis; la meilleure époque est celle qui suit l'équinoxe d'automne. Il est bon de choisir alors les graines qui, étant bien mûres, ont brisé spontanément leur enveloppe et sont tombées par terre. La meilleure époque pour les semer est de décembre à la fin de janvier. Les graines se sèment en cercle, sont recouvertes de terre, puis d'une couche de son de riz servant à les protéger contre la gelée blanche.

Au mois de mai ou de juin, on voit apparaître les jeunes pousses; la racine du thé semé se développant avec le reste de la plante. Si l'on sème le thé trop tard, la racine n'a pas le temps de se bien développer avant l'apparition de la tige, ce qui nuit considérablement à la croissance ultérieure de la plante.

Pendant un an, à partir de l'apparition de la pousse, il est inutile de fumer le terrain. La seconde année, on emploie une dissolution composée de cinquante pour cent d'urine, d'autant d'eau et d'une petite quantité de déjection humaine. A partir de la troisième année, on entoure trois fois par an le pied de la plante d'un engrais composé de résidu d'huile ou de déjections humaines pures. Au bout de la troisième année, on coupe la partie supérieure du tronc pour faire pousser des rejetons. La quatrième année, on commence à cueillir les feuilles.

L'époque de la cueillette est le commencement de l'été; on enlève alors les jeunes feuilles. Trente jours après la première cueillette a lieu la seconde. Le prix du thé ayant considérablement

augmenté dans ces derniers temps, quelques cultivateurs ont cru devoir faire trois récoltes. Toutefois comme ce procédé nuit beaucoup à la plante, il faut absolument l'éviter.

PRÉPARATION DE LA FEUILLE.

Les feuilles cueillies sont portées dans l'endroit consacré à leur préparation. On commence par séparer les petites feuilles qui sont attachées au bas des autres, au moyen d'un crible en bambou, puis on enlève toutes les matières étrangères; ceci fait, on soumet les feuilles à l'action de la vapeur. Cette opération se fait de la manière suivante : On pose les feuilles sur une claie en bambou qui se trouve sur une bassine contenant de l'eau portée à deux cents degrés Fahrenheit; puis on les recouvre. Si l'on veut faire du thé en feuilles, on les y laisse pendant quinze secondes; s'il s'agit, au contraire, de thé en poudre, elles doivent y rester trente secondes : on prend alors les feuilles que l'on retourne et qu'on évente; puis on les met dans une corbeille, nommée panier à refroidir, où on les évente de nouveau. Une fois refroidies, on les porte au hoiro. Si l'on n'avait pas soin d'éventer les feuilles, elles jauniraient et perdraient leur goût.

Le hoiro ou instrument employé pour sécher le thé a quatre shaku de long sur deux de large. Le cadre extérieur est en bois; l'intérieur est recouvert d'une sorte de crépi. Le combustible employé est un mélange de charbon de bois dur et de charbon de bois tendre; on en emploie trois mille momme pour chaque opération. Quand le feu est assez vif, on fait brûler de la paille par-dessus, afin de le recouvrir de cendre et empêcher ainsi qu'il n'ait une action trop directe. Au-dessus du foyer se trouvent des barres de fer recouvertes d'un grillage en fil de cuivre; sur ce grillage on pose un séchoir en bois et en papier de la même dimension que le hoiro. On étend les feuilles dans ce séchoir, en ayant soin de les rouler entre les mains; on continue l'opération jusqu'à ce que les feuilles se rident et soient à peu près séchées; on les transporte alors sur un autre hoiro où se complète leur dessiccation.

Pour le thé en feuilles, dit Giokuro, on soumet à peine les

feuilles à la vapeur d'eau; on les sèche à petit feu et on les roule avec un soin tout particulier.

Les feuilles séchées sont mises dans un tamis en fil de cuivre, où on les frotte avec la paume de la main pour en séparer les pétioles qui pourraient y adhérer; on les vanne et on en forme trois qualités; finalement, on les crible à travers des claies de bambou. Il y a dix sortes de claies en bambou de plus en plus fines. Le thé commun se crible une fois; les thés de bonne qualité de cinq à sept fois, et le thé en poudre, dit usucha jusqu'à dix fois; ce qui demande du temps et un travail considérable.

La dessiccation des feuilles pour le thé en poudre se fait au moyen du hoiro, mais par des procédés différents. Le hoiro n'est ni recouvert de barres de fer ni de grillage en fil de cuivre, et l'on place simplement dessus des lattes de bambou supportant des claies. On pose alors sur ces claies en bambou une feuille en carton, ayant la même grandeur que le hoiro, sur laquelle on fait sécher les feuilles. Dans ce cas, on ne les roule pas entre les doigts; on se contente de les réunir au centre du carton, et de les étaler de nouveau au moyen de petites pincettes. Cette partie de l'opération a pour but de sécher uniformément toutes les feuilles. L'appartement contenant le hoiro est nécessairement très-chaud; cependant on n'ouvre ni porte ni fenêtre, afin d'empêcher l'accès de l'air ou du vent. Quand les feuilles sont presque sèches, on les enlève et on les évente; on en enlève ensuite les mauvaises feuilles ou celles qui ont jauni, puis on les replace sur le hoiro jusqu'à parfaite dessiccation. On les pose alors sur une étagère qui se trouve à une certaine distance du feu, et on les y laisse stationner sans y toucher. Au bout d'un certain temps, on les enlève et on les fait passer successivement à travers des cribles, dont le premier porte le n° 4 et le dernier le n° 10. Le mode de triage employé alors est différent de celui que nous avons décrit plus haut. Ce triage se fait de la manière suivante : on pose les feuilles sur un plateau carré; on les étale avec un plumeau et on enlève les mauvaises feuilles au moyen de pincettes. Quand il s'agit de thé de première qualité, on a soin de recouvrir le plateau d'une feuille de papier et de choisir et enlever les feuilles de thé une à une avec des pincettes.

Le thé est très-difficile à conserver, car si l'on ne prend pas les précautions nécessaires, il perd son arôme et sa couleur. Au mois de juillet, une fois le thé préparé, on le soumet pendant plusieurs heures à l'action d'un feu doux; puis on l'étend sur un plat et on l'agite pour le refroidir. On le met ensuite dans un pot que l'on remue également pour l'obliger à se tasser de lui-même. Une fois le pot rempli, on remue le bouchon que l'on recouvre de plusieurs feuilles de papier liées autour du goulot du vase pour rendre la fermeture hermétique. Ce pot est ensuite porté au premier étage d'un magasin ou dans une chambre bien aérée, où on le laisse, en ayant soin toutefois de l'écarter du mur pour éviter l'humidité. Il faut surtout avoir soin de ne pas mettre ce pot dans un endroit chaud ou humide. Au mois d'août, on le soumet de nouveau à l'action d'un feu doux pour le sécher encore. Cette opération se répète ensuite aux mois de novembre, de février et de mars suivants. Le thé est donc séché en tout cinq fois dans l'année.

Le thé ainsi préparé reste en parfait état jusqu'à la récolte suivante. Les meilleurs pots pour conserver le thé sont les pots dits Koshigaraki, Kobizen, Kotamba. Les pots modernes peuvent suffire si leur pâte et leur cuisson sont bonnes.

Pour conserver une grande quantité de thé, les pots dits Koshigaraki sont les meilleurs. Pour le transporter par terre, il suffit d'enfermer le thé dans des boîtes faites avec du kiri (*Paullownia imperialis*). Pour l'exportation par mer, on emploie des boîtes en fer blanc, recouverte d'une enveloppe en bois de sugi (*Cryptomeria japonica*). S'il s'agit d'une petite quantité, on peut le conserver dans des flacons en verre hermétiquement bouchés avec de la poix. Si l'on conserve ces flacons dans l'eau d'une source ou dans un puits, le parfum se conserve parfaitement pendant l'hiver.

Le thé en poudre se conserve très-difficilement; on emploie pour cela un flacon en étain que l'on bouche hermétiquement. Ce flacon est alors entouré de thé commun et mis dans une boîte en kiri. Ce mode de conservation peut être avantageusement appliqué au thé en feuilles.

Ce qui précède est un résumé succinct du mode de préparation employé à Uji.

Nous allons maintenant donner une analyse des diverses espèces de thé et ainsi qu'une idée de ses différents effets sur la constitution de l'homme.

ESPÈCES DE THÉS.	THÉ KRAFT	TANNIN.	THÉINE.	CENDRE.
Orimono d'Uji	29 77	14 20	2 93	5 67
Giyokuro id.	34 00	15 60	2 42	5 80
Usu cha id.	35 75	22 72	3 44	6 15
Koi cha id.	35 65	25 20	4 21	6 05
Tobidashi cha	12 12	14 20	4 15	4 97
Ban cha.	27 75	13 06	1 98	5 06
Thé d'exportation.	30 40	23 96	2 57	4 68
Nericha prépar. Chin	36 00	19 88	3 36	4 10
Kokucha id.	30 85	14 06	4 67	5 60
Kocha id.	33 07	14 20	1 94	5 73
Rioku cha id.	37 35	15 95	2 83	5 73
Kocha japonais.	36 25	15 75	2 96	5 28

Toutes ces différentes espèces de thé contiennent une certaine quantité de manganèse. On en trouve, par exemple, un quatre centième (1,04 p. 0/0) pour cent dans l'Orimono, et vingt et un pour cent dans le Giokuro.

La différence n'est pas grande en plus ou en moins pour les autres espèces.

Si l'on prend des feuilles de thé vertes et qu'on les réduise en

2. Thé kraft. — Ce mot est un néologisme créé pour les besoins de la cause par l'auteur de l'analyse des thés, le docteur G. Martin, et signifie la force du thé, c'est-à-dire la somme totale de toutes les matières extraites des feuilles de thé au moyen d'un mélange de 3 vol. d'éther et de 1 vol. d'alcool. Ces matières sont des huiles volatiles de la chorophylle, de la résine, de la théine et d'autres matières extractives.

cendre, on peut facilement constater la présence du manganèse, ce qui prouve que ce corps est un des principes de la plante.

Le thé est une boisson très-répandue ayant une grande influence physiologique sur l'homme. Si on le prend modérément, il stimule le système nerveux, vivifie l'esprit, rafraîchit le corps et contribue à sa santé. Il active la circulation du sang et, par suite, les fonctions de certains organes. La pression qu'il détermine dans les vaisseaux sanguins augmente les sécrétions urinaires. Les personnes épuisées par la soif, la faim ou la fatigue, qui en boivent, sentent momentanément un grand soulagement. L'abus du thé est toutefois nuisible aux personnes délicates.

Le fer et le manganèse contenus dans le thé sont favorables à la formation du sang.

Le thé peut être employé comme réactif contre les narcotiques et les médicaments contenant de l'antimoine.

L'abus du thé est nuisible aux gens dont les occupations sont sédentaires, aux personnes mal nourries, à celles dont les organes digestifs sont faibles, aux enfants et aux femmes délicates.

Les imitations du thé dit Ruiku cha, faites en Chine, s'obtiennent en colorant des thés quelconques avec de l'indigo, du sulfate de cuivre, et d'autre minéraux ou métaux verdâtres. Elles sont très-dangereuses. Il faut donc bien se garder d'en user.

LIEUX DE FABRICATION.

Au Japon, le thé se cultive dans presque toutes les provinces. Nous citerons en premier lieu Uji, dans la province de Yamashiro. Viennent ensuite les provinces d'Omi, Ise, Shimosa, Echiu, Tôtomi, Kadzusa, Imaba, Suwo, Suruga, Nagata, Musashi, Hizen, Muro, Higo, etc., etc.

La description que nous avons donnée plus haut n'est qu'un résumé des différentes modes de culture et de conservation, ainsi que des provenances. Le cadre de notre travail ne nous permet pas d'entrer dans de plus amples détails ; du reste, on rencontre de grandes différences, selon les localités.

MATIÈRES SERVANT A FAIRE DES INFUSIONS ANALOGUES A CELLES DU THÉ.

Outre le thé, il y a plusieurs plantes dont les bourgeons servent à faire des infusions; nous en citerons quelques-unes.

Le Kukocha, fait avec les bourgeons du kuko (*Lycium barbarum*) qui, une fois préparé, est vert foncé. La forme des feuilles de cette plante est très-jolie; son goût est fade.

Le Mugi cha. — Cette infusion, faite avec les jeunes pousses du blé, a un goût peu agréable. On mêle le Mugi cha au thé en poudre pour le colorer.

Le Kawara cha, également nommé Iohinen cha, est préparé avec les feuilles du Fuji kanzo (*Desmodium oldhami*); il remplace le thé commun dans les provinces du centre. Les paysans cultivent ce Fuji kanzo pour leur usage personnel.

Le Maira cha est fait avec les feuilles du Kara kogi, sorte d'érable.

Les feuilles des autres plantes, comme, par exemple, le Kawa yanagi (*salix japonica*), le mûrier, etc., peuvent être utilisées en infusions. L'infusion faite avec les bourgeons du Tsubaki (*camellia japonica*) est très-amère et ressemble beaucoup au véritable thé; on peut également faire une boisson de même couleur que le thé aromatique et fort bonne avec les jeunes feuilles du nénuphar. Pour cela, on les hache d'abord, puis on les presse pour en extraire la séve, et les faire ensuite infuser dans de l'eau bouillante.

Il y a enfin une espèce toute particulière de thé dite d'Amacha, qui est préparée avec les feuilles de la plante du même nom. Les principaux lieux de production sont Uji et Tawara, dans la province de Yamashiro et quelques localités dans la province de Tamba. L'Amacha se nomme en Botanique *Gynostemma cissoides*.

SÉRICICULTURE.

La sériciculture est d'origine tellement ancienne que cela seul

doit prouver qu'elle a pris naissance au Japon et qu'elle n'y a pas été importée de l'étranger. Les plus anciens livres japonais en font en effet mention.

Nous ne croyons pas devoir faire ici l'historique de la sériciculture, ce sujet ne nous paraissant pas avoir suffisamment d'intérêt pour le lecteur. Nous parlerons donc de cette industrie telle qu'elle est de nos jours, sans nous préoccuper du passé.

L'industrie séricicole est très-répandue au Japon, et il est difficile d'y parcourir une province quelconque, sans trouver une ou plusieurs magnaneries; si, en outre, nous nous reportons à la production totale d'il y a vingt ans, nous pourrons constater que de nos jours la production est augmentée de soixante pour cent.

Les deux districts les plus renommés pour ce genre d'industrie sont Date et Shinobu, dans la province d'Iwashiro ; on cite également Yonesawa, province d'Uzen, Ueda, province de Shinano ; Shimamura, province de Kozuké, etc., etc.

L'industrie séricicole se divise en deux branches principales : la production des graines et la filature de la soie. Il est de la plus haute importance de donner les plus grands soins à la production des graines, afin d'obtenir des vers à soie de bonne race, qui fileront de beaux cocons et mettront ainsi le filateur en mesure de produire des soies de première qualité.

La première préoccupation de l'éducateur doit être la culture du mûrier; c'est ce dont nous allons parler en premier lieu; après quoi nous traiterons de l'élevage des vers et de la filature.

CULTURE DU MURIER.

Le mûrier, arbre à feuilles caduques, appartient à la famille des Artocarpées, et porte en latin le nom de *morus*. Le mûrier vient bien dans les pays chauds. Au Japon, la culture de cet arbre réussit assez bien, et il atteint parfois une hauteur de vingt à trente

shaku ; son tronc même grossit parfois tellement qu'un homme peut à peine l'entourer de ses bras. Ses feuilles cordiformes et dentelées sont quelquefois découpées. Les mûriers présentent diverses conditions : les uns sont mâles, les autres femelles ; quelques-uns produisent des fleurs hermaphrodites ou même séparément des fleurs mâles et femelles. Au printemps, l'on voit d'abord apparaître les pédoncules des fleurs, puis les bourgeons des feuilles. Les fleurs fleurissent par groupes. Celles qui sont hermaphrodites ont quatre pétales ou quatre étamines ; les pistils sont très-courts et les stigmates sont recouverts d'un liquide gluant. Les fleurs femelles n'ont point de pétales et ont des sortes d'étamines qui entourent les pistils. Les fruits mûrissant en été ont une couleur violette et sont bons à manger. Les terrains convenant le mieux à ce genre de culture, sont les terrains caillouteux et secs, près des rivières et bien exposés à tous les vents. Les terrains situés au pied d'une montagne ou près des maisons, ne valent rien pour la culture du mûrier, car la feuille contiendrait trop d'humidité et serait nuisible au ver à soie. Il faut, par le même motif, éviter de planter les mûriers trop près les uns des autres, ce qui produirait le même résultat, car tout le monde sait qu'un terrain recouvert d'un ombrage touffu est toujours humide.

Mettant de côté les petites variétés peu importantes, il y a deux sortes de mûriers désignés sous les noms de mûrier hâtif et de mûrier tardif.

Les mûriers hâtifs commencent à bourgeonner à la fin de mars ; les autres, vers le milieu d'avril seulement. On doit remarquer pourtant que les intervalles entre les branches sont plus petits dans le cas du mûrier tardif, et que la feuille est plus épaisse et plus nutritive. On voit donc, d'après ce qui précède, que le mûrier tardif est le plus avantageux ; cependant on ne peut se passer du mûrier hâtif, les feuilles de l'autre venant trop tard pour nourrir les jeunes vers.

Nous allons donner ici l'analyse des matières contenues dans cent momme de feuilles de mûrier séchées à l'ombre.

MATIÈRES CONTENUES	PREMIÈRE QUALITÉ	DEUXIÈME QUALITÉ
1. Matières solides. . .	32 momme 5 fun 0 rin	41 momme 0 fun 0 rin
2. Matière extractive .	19 — 0 — 0 —	16 — 4 — 0 —
3. Matière résineuse. .	11 — 6 — 0 —	9 — 5 — 0 —
4. Acide carbonique. .	5 — 5 — 6 —	4 — 0 — 5 —
5. Potasse.	7 — 0 — 0 —	0 — 5 — 5 —
6. Phosphate de chaux.	0 — 7 — 3 —	0 — 4 — 3 —

On trouve de nombreux mûriers sauvages dans les montagnes; toutefois ils ne valent rien pour les vers à soie; il ne faut donc les employer que faute de mieux. On peut multiplier les mûriers de semis au moyen du couchage. Ce procédé est préférable au semis qui oblige à conserver la jeune plante sans en employer les feuilles pendant cinq ans. Le couchage, en effet, permet de se servir des feuilles au bout de trois ans et assure au cultivateur une bonne qualité de feuilles.

Nous allons décrire ici la manière dont se fait le couchage. Au mois de février, on rase les jeunes mûriers âgés de quatre ou cinq ans à cinq sun environ du sol, puis on fume le pied avec cinq go d'engrais humain; des rejetons apparaissent ensuite et atteignent dans l'année une longueur variant entre huit et neuf sun et un shaku deux ou trois sun. On effeuille alors le rejeton en lui laissant seulement son dernier bourgeon, puis on le courbe et on le maintient sous terre, en ayant soin de laisser le dernier bourgeon au-dessus du sol. L'année suivante, des racines barbues ont déjà poussé et l'on sépare alors au printemps ce rejeton du tronc au moyen d'un instrument tranchant. On coupe ensuite environ le tiers de la partie qui était au-dessous du sol, ainsi que les racines dont ou ne laisse qu'une longueur de deux sun. On replante ensuite le tout à une profondeur d'un shaku. On coupe après cela ce rejeton à trois sun du sol et on plante à côté les morceaux coupés pour indiquer l'endroit.

Comme engrais on se sert de pois bouillis ou pulvérisés, mê-

lés avec de la cendre, de la paille de litière, des entrailles de poisson, de la lie de saké ou de shoyu, enfin de divers détritus.

Il y a deux manières de cultiver le mûrier : ces deux manières portent les noms de Takagi et Taka kabu. La première méthode consiste à laisser l'arbre se développer naturellement ; d'après la seconde, on le taille pour le rendre plus bas et plus touffu. Dans le premier cas, la plante est utilisée à partir de la cinquième année, et la période comprise entre la dixième et la quarantième année est considérée comme la meilleure. L'arbre commence alors à dépérir ; toutefois, en le fumant et en le soignant, on peut l'utiliser jusqu'à la soixante-dixième année. Un mûrier, dans ces conditions, atteint une hauteur de quinze ou seize et même vingt skaku. D'après la méthode dite Takagi, on ne coupe jamais les branches, qui fournissent en général quarante mille momme de feuilles pour un mûrier de belle taille, et pour ceux de moyenne grandeur, vingt-huit à vingt-neuf mille momme. Ceux de petites dimensions ne produisent environ que quinze mille momme.

La méthode dite Taka kabu consiste à couper le tronc à une hauteur de cinq à huit pieds du sol, et à en tailler les jets annuellement. On coupe aussi quelquefois le mûrier au ras du sol ; cette opération porte le nom de Kari kuwa.

L'on nourrit quelquefois les vers à soie avec des bourgeons de mûrier tardif ; mais ce procédé est funeste, car il décompose le ver qui finit par mourir. On peut toujours éviter cela en employant les bourgeons plus précoces du mûrier hâtif.

ÉLEVAGE DES VERS A SOIE.

Le premier soin de l'éleveur doit être de procéder à une bonne sélection des graines et de donner la préférence aux cartons de Yonesawa, province d'Uzen, de Yamagawa, d'Iwashiro, de Neda, province de Shinano, etc. On reconnaît les graines de première qualité aux caractéristiques suivants : uniformité de grosseur des œufs, couleur noir violacé, reluisant un peu, ou grosse graine tachetée de blanc, carton bien rempli, propre, net, et ne laissant pas les graines se détacher au toucher. La seconde qualité est de

couleur rougeâtre ; la graine est petite et mate. La troisième qualité est représentée par un carton mal garni ; on y trouve des vides, des graines superposées, une couleur sombre quoique variée, et une absence totale de brillant.

Pour faire éclore les œufs, on sort les cartons des boîtes vers le 20 mars, et on les dispose dans une chambre bien aérée L'éclosion a lieu vers le 30, et l'on peut alors donner aux vers les jeunes feuilles du mûrier hâtif qui font leur apparition à cette époque. Il n'est donc pas nécessaire de retarder l'éclosion. Si pourtant, par suite de force majeure, on y était contraint, il suffirait de garder les cartons dans leurs boîtes et de les conserver dans un endroit frais ou froid, en empêchant l'accès de l'air. Du reste l'époque de l'éclosion n'exerce aucune influence sur le résultat définitif.

Quand le moment de l'éclosion approche et quand les graines prennent une couleur bleuâtre, on met le carton sur une feuille de papier que l'on dépose dans un panier qui est ensuite porté sur une étagère. Le lendemain matin on trouve de vingt à trente et même jusqu'à cent vers éclos sur chaque carton. On prend alors un petit plumeau avec lequel on fait tomber délicatement les vers sur la feuille de papier que l'on recouvre de son de millet. On met ensuite cette feuille de papier et son contenu dans un autre panier, en évitant les mouvements brusques. On hache enfin des feuilles de mûrier, on les crible et on les vanne pour les donner aux vers. Les cartons contenant les œufs retardataires sont ensuite placés sur une autre feuille de papier jusqu'au lendemain. Le lendemain, vers dix heures du matin, on vérifie l'état d'éclosion et on sème du son de millet sur le carton, ainsi que des feuilles de mûrier hachées. Au bout de deux heures quand les vers ont bien mangé, on les fait passer sur la feuille de papier, soit au moyen du plumeau, soit en agitant doucement le carton. Cette opération se répète tous les jours jusqu'à l'éclosion complète. Il faut avoir soin d'inscrire chaque jour, sur les différentes feuilles de papier, la date de l'éclosion.

Il faut donner à manger aux vers cinq fois par jour. Quand la litière n'est pas sèche par suite de pluie ou de froid, il suffit de

leur donner à manger trois fois par jour. Si, au contraire, la chaleur ou le vent la dessèche, il faut donner six ou sept fois et même quelquefois d'avantage des feuilles fraîches aux vers.

Le premier sommeil a lieu généralement dix jours après l'éclosion. Environ huit jours après qu'ils ont été déposés sur la feuille de papier, les vers à soie prennent une couleur blanchâtre. Quand on en voit se préparant à dormir, on répand sur la feuille de papier contenant les vers une couche de son de riz bien uni, puis au-dessus une sorte de filet sur lequel on étend les feuilles de mûrier hachées. Le jour suivant, vers midi, quand les vers sont montés sur le filet, deux personnes le prennent à chaque bout et transportent les vers ailleurs pour pouvoir enlever la litière. Le délitage se fait en général deux fois entre chaque sommeil. On doit, bien entendu, se baser pour cela sur les variations de l'atmosphère.

Quand les vers dorment, on ne leur donne rien à manger pendant un jour. Le lendemain, on leur donne un seul repas nommé naka kuwa. Quand les huit dixièmes des vers sont éveillés, on leur donne un repas nommé furi kuwa. Une demi-journée après, on leur en donne encore un, nommé kuwa tsùke. Il vaut pourtant toujours mieux donner le mûrier trop tôt que trop tard. Ceci a rapport non-seulement au premier sommeil, mais encore à tous les autres.

Les soins que l'on donne pendant le deuxième sommeil sont les mêmes que pendant le premier. Quand on en arrive au troisième, il faut mettre seulement de quatre-vingts à cent vers par skaku carré. On doit également donner cinq repas, en ayant soin de bien choisir les feuilles.

Les soins à donner pendant le quatrième sommeil sont analogues ; pourtant, au lieu de faire monter les vers, on les prend à la main. Le troisième jour après le quatrième sommeil, on procède au délitage, et on donne aux vers des feuilles entières.

Quand on voit que les vers vont bientôt filer, on doit redoubler de soins et leur donner des feuilles fraîches six ou sept fois par jour et même pendant la nuit. Lorsque tous les vers se sont réveillés du quatrième sommeil, vers le septième ou huitième jour, ils commencent à monter le long des bords du panier comme s'ils

voulaient filer. On les prend alors à la main, un à un, pour les mettre dans le mabushi (paille ondulée). On se sert aussi quelquefois de branches de hagi ou de tiges de colza. Cette opération a pour but de donner aux vers toutes les facilités possibles pour filer.

Quand le ver est arrivé à maturité, on a soin de bien aérer et de bien nettoyer la magnanerie; car l'oubli de cette précaution serait très-nuisible à la santé du ver. C'est six ou sept jours après que l'on peut enlever le cocon.

Il existe une sorte de ver à soie sauvage, nommée Kuwa go ou Naraoko, qui naît sur le mûrier, où il file son cocon; il ressemble fort au ver à soie proprement dit, mais il est beaucoup plus chétif, et n'a qu'une longueur de sept ou huit bu. Les cocons filés par cette sorte de ver ne valent rien.

FABRICATION DES CARTONS.

Les vers à soie terminent généralement leurs cocons en trois jours. Le quatrième, ils commencent à se transformer en chrysalides; leur couleur, d'abord transparente, devient de plus en plus foncée et finit par devenir brunâtre. Les éducateurs, qui désirent se procurer de la graine de bonne qualité, prennent les précautions suivantes : ils choisissent d'abord des cocons de forme régulière, doux au toucher, dont la soie se détache facilement en les roulant dans les doigts et dont la couleur, qu'elle soit jaune ou blanche, est uniforme et brillante. Ils prennent ensuite les cocons, les rangent sur une étagère où ils les recouvrent d'une feuille de papier. Le lendemain, vers sept ou huit heures du matin, les papillons montent sur la feuille de papier où doit avoir lieu l'accouplement. On les porte alors très-délicatement au moyen d'une nouvelle feuille de papier dans une corbeille que l'on recouvre d'une natte; vers deux heures de l'après-midi, on retire les mâles et l'on prend les femelles que l'on pose sur le carton définitif. Ce carton est entouré d'un cadre nommé fuchige, en bois verni ayant un sun deux bu de hauteur et un sun de largeur. Le cadre empêche la femelle de pondre ailleurs que sur le carton. Il faut avoir

soin de frotter le cadre avec de l'huile avant de le poser sur le carton. On dépose, en général, de quatre-vingt-dix à cent vingt femelles par carton. On ne laisse pondre les femelles que de deux heures de l'après-midi à quatre heures du matin ; après cela, on les pose sur un nouveau carton. Pendant toute la durée de la ponte, il faut avoir soin de maintenir la température de la chambre entre soixante-dix et quatre-vingts degrés Fahrenheit ; ceci se fait, quand le temps est froid, au moyen de brasiers contenant du charbon de bois incandescent. Les cartons ainsi préparés sont ordinairement suspendus, au moyen d'un fil, dans une chambre bien aérée. Il arrive parfois que quelques œufs éclosent avant terme par suite de la température ; dans ce cas, il faut enlever le ver soigneusement et rechercher la cause de l'éclosion ; on peut ensuite suspendre le carton comme auparavant. Il faut également avoir soin d'empêcher les mauvaises odeurs de pénétrer dans la chambre, et se méfier des rats qui sont très-friands de ces œufs.

L'automne passé, on choisit une belle journée de décembre, pour bien aérer les cartons, les nettoyer soigneusement, puis les mettre dans des boîtes que l'on enferme jusqu'au printemps dans un magasin ou un endroit très-propre.

Il y a aussi un autre mode de conservation qui consiste à plonger le carton dans de l'eau froide pendant trois jours, après avoir eu soin toutefois de le peser exactement auparavant ; si le carton, après être resté suspendu pendant plusieurs jours dans une chambre bien propre, reprend le même poids qu'avant son immersion dans l'eau, c'est qu'il est sec, et on peut alors le mettre dans une boîte et le conserver. Cette opération doit être faite au fort de l'hiver et pendant un temps sec.

Deux choses doivent surtout préoccuper l'éducateur : 1° Les maladies des vers à soie ; 2° L'uji ou asticot qui se forme dans le corps du ver. Nous allons énumérer ici les maladies des vers à soie.

Hosogo. — Les vers atteints de cette maladie sont petits, rachitiques et tout à fait incapables de se développer. La cause première de cette maladie est que les Hosogo proviennent des œufs de papillons provenant eux-mêmes de cocons filés par un ver à soie qui

n'avait pas atteint toute sa maturité. Une autre cause est l'insuffisance de la nourriture (Maka Guwa) donnée après chaque sommeil. Cette maladie se déclare généralement pendant le premier ou le deuxième âge ; quelquefois pourtant pendant le troisième et le quatrième.

Oki chijimi. — Cette maladie a deux causes premières : soit l'irrégularité dans le sommeil et le réveil des vers, irrégularité causée par l'insuffisance de la nourriture, soit parce que le jeune ver a été contusionné par le poids excessif des feuilles de mûrier dont il était recouvert. Dans ce cas, sa couleur change, il devient rougeâtre et il finit par mourir.

Kashira nuki. — Cette maladie consiste dans un développement exagéré de la tête, qui devient transparente, ce qui entraîne la décomposition et la mort du ver. On sait que les organes digestifs du ver à soie se trouvent dans la tête; aussi dès qu'elle se décolore, la digestion ne se fait plus et le ver meurt.

Yasumadzu. — Cette maladie peut se déclarer pendant tous les âges du ver à soie. L'insecte atteint ne dort ni quand il le devrait ni autant qu'il le faudrait ; aussi il dépérit peu à peu et il meurt.

Fushigo. — Cette maladie peut également se déclarer pendant les différents âges du ver à soie. Sa caractéristique est que les articulations du ver gonflent de plus en plus ; l'insecte se décompose alors et meurt.

Koshari. — Cette maladie provient de l'humidité de l'air ; le ver, mou d'abord, se durcit peu à peu, se recouvre d'une poudre blanche et finit par mourir. Cette maladie se déclare principalement après le quatrième âge.

Il arrive quelquefois qu'après le quatrième âge les vers meurent en une seule nuit, en vomissant un liquide bleu. Il est quelquefois possible de les sauver en donnant une bonne ventilation à la chambre.

Il faut aussi éviter d'exposer les jeunes vers à l'air froid, car on risque de les tuer.

Après la mue, il arrive que la peau du ver se détache incomplètement et qu'elle reste collée à sa partie postérieure, ce qui empêche les évacuations et détermine sa mort.

Les différentes maladies énumérées ci-dessus proviennent principalement des variations de l'atmosphère; comme elles sont généralement incurables, il faut prendre les précautions nécessaires pour empêcher leur apparition. Les précautions à prendre sont les suivantes : choix minutieux des feuilles de mûrier; grands soins pour les vers pendant leur éducation, surtout pendant les premiers âges durant lesquels ils sont très-délicats. Les vers à soie sont, en effet, souvent accablés par le poids des feuilles de mûrier ou blessés pendant le délitage, et si les variations de la température les atteignent, alors leurs blessures, si petites qu'elles soient, s'enveniment et déterminent leur mort; ceci peut de plus engendrer la contagion. On doit avoir bien soin d'enlever les vers blessés de peur qu'en se décomposant ils ne communiquent la maladie aux autres vers.

Il faut aussi opérer le délitage avec le plus grand soin, afin d'éviter que les matières formant la litière ne se décomposent, ce qui serait un germe de maladie pour les vers à soie. Quand le froid est intense, on a recours aux brasiers pour entretenir la température à un degré de chaleur suffisant. Il faut avoir soin pourtant de renouveler l'air pour qu'il ne se vicie pas. On cite, en effet, un éleveur, qui pendant trois jours de mauvais temps, tint ses vers encore dans le premier âge, complétement privés d'air; il avait fermé portes et fenêtres. Le résultat fut que les vers ne dormirent pas et moururent tous.

Quand, au contraire, il fait chaud, il faut redoubler de soins, car la litière se décompose vite, ce qu'il faut éviter, et de plus la dessiccation des feuilles de mûrier est plus rapide. On doit donc donner moins d'épaisseur aux couches de feuilles et les renouveler plus souvent. On doit, bien entendu, pour maintenir l'air pur, ouvrir portes et fenêtres et empêcher le soleil d'entrer au moyen de stores en bambou.

Quand le temps est beau et le vent fort, les feuilles de mûrier se sèchent très-rapidement; il faut donc les changer souvent et avoir soin de bien aérer la magnanerie, condition essentielle de santé pour les vers à soie.

Les vers qui ont atteint sans encombre la période précédant la

formation du cocon meurent quelquefois rongés par un asticot. Si l'on trouve, en coupant un cocon, huit ou neuf jours après sa formation, un petit point noir sur la chrysalide, on peut être sûr qu'elle se décomposera et se transformera en un asticot. En effet, si l'on dissèque la chrysalide, on trouve qu'elle contient un petit asticot. Le petit point noir aperçu d'abord (qui n'est autre chose que l'asticot) grossit rapidement et, au bout de huit jours, remplit la chrysalide; il en sort en perçant le cocon et, trois ou quatre jours après, il se durcit et devient lui-même une chrysalide noire contenant un insecte ayant déjà la forme d'une mouche, ce dont on peut se rendre compte par la dissection. Au mois de mars ou d'avril de l'année suivante, on voit apparaître la mouche.

Certains éducateurs prétendent que la naissance de l'asticot est due à la mouche qui vient déposer ses œufs sur les jeunes vers; d'autres disent que les vers nourris avec la meilleure qualité de feuilles de mûrier deviennent tous papillons, tandis que les autres deviennent asticots; ils ajoutent même qu'une longue expérience vient justifier leur théorie.

Pour trancher la question, le gouvernement fit faire deux expériences. Pour la première, on prit cent vers à soie; on en mit cinquante sous une étoffe de soie empêchant l'accès des mouches ou des asticots; les cinquante autres, au contraire, furent placés dans un endroit où se trouvaient des mouches et des asticots. Le résultat définitif fut que la proportion d'asticots était la même de part et d'autre. Pour la seconde expérience, on nourrit les vers avec une qualité inférieure de feuilles de mûrier, et ils se transformèrent tous en asticots. Ce résultat semble donner raison aux éducateurs qui prétendent que la qualité de la nourriture donnée au ver à soie est la seule cause de cette transformation.

Si pourtant on examine la chose de près, on trouve que les deux théories sont fausses. On voit, en effet, que si l'on met le suc extrait d'une plante facile à décomposer dans un flacon en verre et qu'on le fasse cuire, tout principe de vie animale disparaît; si on expose à l'air le liquide cuit, on voit bientôt apparaître de la moisissure et des asticots. Si pourtant on a soin d'em-

pêcher l'air d'y arriver directement, et qu'on le fasse passer à travers de l'acide sulfurique, les émanations qui s'en dégagent détruisent tout principe de vie animale, et l'on ne voit apparaître ni moisissure ni asticots. Tout ceci tend à prouver que les asticots et la moisissure ne proviennent pas de la décomposition du suc mais bien de l'atmosphère. Il en est de même, dans les vers à soie, des asticots, qui ne proviennent ni des feuilles de mûrier, ni des œufs déposés par les mouches, mais uniquement de l'atmosphère.

Ceci établi, nous allons expliquer en quoi la qualité des feuilles de mûrier influe sur les vers à soie. On sait que les vers à soie nourris avec de bonnes feuilles sont robustes, ce qui empêche le développement de l'asticot dans leur corps. Ceux qui, au contraire, sont nourris avec des feuilles de mauvaise qualité, sont faibles, à peine viables, et arrivent rarement à la période de la formation du cocon. L'asticot peut donc se développer facilement chez eux. On voit, en effet quelquefois, des hommes d'une santé délicate, qui sont atteints par les vers, tandis que ceux jouissant d'une santé robuste n'en ont rien à redouter; ceci explique l'influence indirecte de la feuille de mûrier sur les vers à soie.

Nous basant sur ce qui précède nous croyons donc que le meilleur moyen d'éviter l'apparition de ces asticots est de nourrir les vers à soie aussi bien que possible et de tenir le plus grand compte de l'aération.

Si, plustard, nous découvrons d'autres causes amenant la présence de ces asticots, ainsi qu'un préventif, nous ferons part de notre découverte au public.

ÉDUCATION DES VERS A SOIE DITS NATSUGO.

Ces vers éclosent en général quatre-vingt-quatre ou quatre-vingt-cinq jours après le commencement du printemps, et filent leurs cocons, qui sont moins riches que ceux du harugo, environ un mois après.

Au bout de quinze jours, ils se transforment en papillons et

pondent. Les œufs ainsi pondus éclosent environ dix jours après, et les vers ainsi nés filent leur soie vingt-quatre jours après. Au bout de quinze jours ils se transforment en papillons et pondent à leur tour.

Les Natsugo sont aussi forts que les Harugo et même plus forts. Quant au mode d'élevage et à la fabrication des cartons, ils sont semblables aux précédents. Les Natsugo sont très-rarement attaqués par les asticots, probablement parce qu'ils sont plus forts que les Harugo. Si pourtant on ne les soigne pas attentivement au début, les asticots les attaquent.

Il arrive quelquefois que les Harugo éclosent en été, mais les vers à soie qui naissent ainsi ne filent généralement pas.

AKIGO.

Dans la province de Shinano, aussi célèbre pour ses graines que pour sa soie, se trouve une grotte située au pied d'une montagne, à Kamibayashi mura, non loin de la ville de Matsumoto. La température de cette grotte reste la même été et hiver, ce qui donna l'idée à quelques éducateurs d'y déposer des cartons de Harugo, qui leur restaient, pour les conserver jusqu'à la saison d'été. L'été venu, ils les retirèrent et les graines ayant fait éclosion, ces vers à soie filèrent des cocons semblables à tous les points de vue à ceux des Harugo ayant fait éclosion au moment voulu du printemps. La soie obtenue fut identique. Pour se rendre compte de ce qui s'était passé, on donna l'ordre à un de ces éleveurs, Ichijo-Sagoro, d'envoyer des cartons ainsi traités, et on chargea un éleveur de la province de Kodzuke, nommé Tajima Yahei, de faire des expériences avec ces graines. Ces expériences furent couronnées de succès et démontrèrent clairement la vérité.

Voici quels furent les résultats de ces expériences et les constatations faites par cet éducateur. Ces graines écloses vers le milieu de juillet, dormirent le cinquième jour ; le thermomètre indiquait alors une température de quatre-vingt-deux degrés et demi Fahrenheit, comme moyenne. Après six heures de sommeil, les vers à soie se réveillèrent et ne se rendormirent pour la seconde fois que

quatre jours après. Le thermomètre indiquait alors quatre-vingt-un degrés. Trois jours après ils s'endormirent de nouveau dans une température de quatre-vingt-trois degrés et demi et restèrent vingt heures endormis. Ils se réveillèrent alors, et leur quatrième sommeil commença au bout de trois jours et dura onze heures; température: quatre-vingt-cinq degrés et demi. Neuf jours après, ils étaient parvenus à leur maturité. Le chiffre de la mortalité pour les vers élevés n'atteignait que onze huitièmes pour cent. La quantité de feuilles de mûrier consommées par cent vers à soie était de trois mille sept cent trente-huit momme deux sun.

Cette expérience fut faite pour la première fois en 1872; l'éducation des Akigo, étant découverte depuis peu de temps, n'est pas encore répandue au Japon. Nous croyons pouvoir dire cependant que lorsqu'on s'y livrera en grand, l'importance de cette industrie s'accroîtra sensiblement.

CONSTRUCTION DES MAGNANERIES.

A l'origine, les éducateurs japonais élevaient leurs vers à soie à domicile; depuis quelque temps cependant on a commencé à ériger des magnaneries dont les dimensions varient suivant les cas, et dans lesquelles on se préoccupe principalement de la ventilation, permettant d'élever ou d'abaisser la température à volonté. On a également soin d'empêcher le soleil de pénétrer dans ces salles.

Nous allons ici donner la description de quelques magnaneries.

Les établissements dont nous allons parler se trouvent à Shimamura, province de Kodzuke, et dans ses environs. Le bâtiment se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, ayant treize ken et demi sur cinq; il est exposé au sud-est. La moitié du rez-de-chaussée sert d'habitation à l'éleveur; le reste, sert à contenir les feuilles du mûrier, etc. L'éducation des vers à soie se fait au premier étage. Il y a deux escaliers y conduisant, l'un à l'est et l'autre à l'ouest; il y a en outre une trappe servant à hisser ce dont on peut avoir besoin.

On compte vingt-deux shaku du niveau du sol à la charpente du toit (du plancher du premier étage au bas de la charpente on compte dix shaku.) Le toit se compose de planches juxtaposées recouvertes de tuiles; sur l'arête de ce toit s'élève une sorte de nouveau toit ayant neuf shaku de large et cinq shaku de haut. Sa longueur est égale à celle de l'arête elle-même. Des quatre côtés se trouvent des fenêtres que l'on peut ouvrir et fermer à volonté.

Ces fenêtres permettent de régulariser la température par la ventilation. Le premier étage est muni à l'est et à l'ouest d'une série de fenêtres ayant chacune cinq shaku de hauteur. Chaque fenêtre est garnie d'un store. Le côté nord et le côté sud n'ont chacun qu'une seule fenêtre ayant deux ken de largeur sur cinq shaku de hauteur. Si la température s'élève au-dessus de quatre-vingts degrés Fahrenheit, on ouvre les châssis pour faire entrer l'air. Les murs sont en planches recouvertes de crépi. Il y a un autre genre de magnaneries, exposées les unes au sud, les autres à l'est, selon les localités. Elles ont en général douze ken de long et cinq ou six de large. Ces magnaneries emploient le système de ventilation décrit plus haut ou ont simplement quelques ouvertures dans le toit à l'abri de la pluie ou de la neige.

FILATURE.

Pour empêcher que les cocons destinés à la filature ne soient percés, soit par la chrysalide, soit par l'asticot, on les met entre deux feuilles de papier et on les expose au soleil, qui tue l'insecte contenu dans le cocon ; on les dépose ensuite dans un endroit bien aéré. Il est bon de dévider les cocons au plus tard cinquante jours après leur formation ; en effet, la cuisson est plus courte, la soie se détache plus facilement, le dévidage est plus simple, la quantité de soie recueillie plus considérable, et la qualité meilleure. On peut aussi étouffer l'insecte à la vapeur. Voici le procédé employé à cet effet : on prend une marmite dans laquelle on installe un tamis contenant les cocons recouverts de feuilles de mûrier et de papier dit Shibu Kami ; au-dessous se trouve de l'eau que l'on met en ébullition. Dès que l'on voit la feuille de mûrier changer de

couleur, on sait que l'opération est terminée. Il existe encore une autre manière d'étouffer que nous allons décrire ici. L'appareil se compose d'un cadre en bois avec un fond en papier. Ce cadre est muni de tiroirs dans lesquels on introduit les cocons et des feuilles de mûrier que l'on retourne de temps en temps jusqu'à ce que les feuilles se pulvérisent quand on les frotte avec les doigts. L'appareil a cinq shaku de long et six de large.

On tue aussi les chrysalides en mettant du camphre dans la boîte contenant les cocons. Pour cela, il faut avoir soin de la tenir hermétiquement fermée.

Au Japon, jusqu'à ces derniers temps, on n'avait pas de machines à dévider; aussi les femmes faisaient-elles cette opération à la main. Pour le dévidage on plonge les cocons dans l'eau chaude et on les agite au moyen de deux petites baguettes jusqu'à ce que la soie s'y attache : on prend alors cinq ou six cocons que l'on dévide ensemble, puis sept ou huit, s'il s'agit de première qualité. Si l'on emploie des cocons de deuxième qualité, on commence par sept ou huit, et l'on va jusqu'à douze.

Tout près de la bassine, se trouve une petite boucle faite avec des cheveux ou du crin; l'ouvrière fait passer le fil à travers la boucle et l'attache au dévidoir qu'elle met en mouvement de la main droite. On fait passer cette soie sur une série de dévidoirs de formes et de dimensions différentes, selon l'emploi auquel on la destine.

La fabrication de la soie a fait de grands progrès dans ces derniers temps, et l'on trouve actuellement à Tamioka, province de Kodzuke, et dans d'autres endroits des filatures à vapeur qui produisent des soies de premier ordre. Nous ne reproduirons pas ici les détails de cette fabrication, car elle est compliquée et cela nous entraînerait trop loin.

ÉDUCATION DU BOMBYX DE YAMAMAYU.

ESPÈCE DE VER A SOIE SAUVAGE.

Le yamamayù ne s'élève pas dans les magnaneries; on se contente de le laisser en plein air, soit dans une forêt de chênes, soit

sur des arbres de cette famille plantés à cet effet. Dans ce cas on sème des chênes et on transplante les jeunes pousses dans un champ voisin; au bout de trois ou cinq ans, on rase le tronc et on fait repousser des rejetons.

Au mois de mai, au moment où les bourgeons des chênes apparaissent, on colle environ dix œufs sur une feuille de papier ayant cinq sun de long et deux et demi de large, puis on attache ce papier au côté nord de chaque arbre pour que le soleil ne l'atteigne pas. On se contente d'une feuille pour un petit arbre, mais, pour un grand, on emploie souvent deux, trois et quelquefois quatre feuilles. Au bout de quatre ou cinq jours les graines font éclosion, et les vers grimpent dans les branches dont ils mangent les feuilles. Les âges de ces vers sont les mêmes que ceux des vers à soie ordinaires. Le premier sommeil commence environ sept jours après l'éclosion; les deuxième, troisième et quatrième sont plus longs que le premier.

Dix ou onze jours après leur réveil du dernier sommeil, les vers commencent à filer. Au bout de trois jours, on enlève les cocons et les branches sur lesquelles ils se trouvent et on emporte le tout chez soi, où on le laisse sur une étagère pendant dix jours. On enlève alors les feuilles, on prend les cocons par le bas et on les agite pour voir s'ils résonnent; si oui, on les met de côté pour servir à la reproduction; si non, on les chauffe légèrement, présumant que la chrysalide est déjà morte et on les garde pour la filature.

Vingt jours après la formation du cocon, la chrysalide le perce. La sortie des papillons a généralement lieu de quatre heures du soir à la nuit. Les premiers sortis sont, en général, les mâles, que l'on met dans un panier en forme de cloche. A mesure que les femelles sortent, on les met également dans ce panier. Il vaudrait mieux ne mettre qu'un couple par panier, mais ceci est impossible par suite du nombre considérable qu'il en faudrait avoir; les éducateurs procèdent autrement, étant déjà obligés d'en avoir plusieurs centaines.

L'accouplement commence vers le soir et dure de dix à douze heures. On retire alors les mâles, qui meurent immédiatement. Les

femelles déposent leurs œufs dans le panier et en pondent environ cent cinquante ou deux cents en quatre ou cinq jours, au bout desquels elles meurent également; les œufs pondus pendant les deux ou trois premiers jours sont les meilleurs. Le meilleur accouplement est celui qui est fait avec des femelles nées vingt-quatre heures après les mâles. Les paniers contenant les œufs sont empilés les uns sur les autres, et l'on a soin d'empêcher la pluie, le soleil et la fumée de les atteindre. Il est bien entendu que la salle qui contient ces paniers doit être bien aérée. Au mois de novembre, on décolle ces œufs avec les doigts et on les place sur une boîte, en ayant soin de ne pas les mettre les uns sur les autres; il faut, de plus, choisir un temps froid pour cette opération. Dans d'autres cas, au lieu de décoller les œufs, on conserve les paniers tels quels dans une chambre disposée à cet effet. Au commencement du mois d'avril, on met une certaine quantité de ces graines dans un petit sac en toile contenu lui-même dans une boîte percée de trous pour permettre la circulation de l'air. On prend alors cette boîte que l'on conserve à l'ombre, dans la forêt ou même sous terre. Cette opération a pour but d'empêcher l'éclosion des œufs avant que les bourgeons des chênes n'aient paru.

Il existe encore un autre mode d'élevage. Avant l'éclosion des œufs, l'éducateur nettoie son jardin et prend les précautions nécessaires pour empêcher les oiseaux et les animaux d'y pénétrer; puis on y porte un ou plusieurs tonneaux pleins d'eau, recouverts d'un couvercle percé de trous de la dimension des branches de chêne que l'on va y introduire. Les vers sont alors laissés sur ces branches qui doivent boucher exactement les trous dans le couvercle, pour que le vers, qui aime l'eau, ne puisse se noyer en allant boire. On change l'eau tous les deux jours et les branches tous les trois jours. Pour opérer ce changement, on approche les branches fraîches des vieilles et les vers passent des unes aux autres. Pour l'enlèvement des cocons, on procède comme précédemment.

Comme les petits oiseaux font une guerre acharnée aux yamamayû, on les chasse au moyen d'épouvantails ou de coups de

fusil, chargés à poudre, tirés de temps en temps. Les fourmis sont également fort à redouter.

Pour dévider les cocons, on les soumet à la vapeur avec des feuilles de chêne pendant une heure; après quoi, on les sèche. Pour la cuisson et le dévidage, on procède comme précédemment.

HORTICULTURE.

L'art de faire des jardins d'agrément parsemés d'arbres, de lacs, de rochers, paraît remonter à la plus haute antiquité. Les récits que l'histoire ancienne nous en fait nous portent à croire que, sous le règne de l'empereur Hanayama, vers 980, cet art avait atteint son apogée. Plus tard, vers 1470, le shogun Ashikaga Yoshimasa fit construire à Higashi yama, près de Kioto, une villa qu'il fit entourer de superbes jardins, où se trouvaient admirablement distribués des lacs, des cascades, des rochers recouverts de mousse et des arbres rares. Ce magnifique spécimen d'horticulture japonaise s'est conservé intact jusqu'à nos jours et porte le nom de Ginkakuji.

L'amour des beautés de la nature, pour laquelle les Japonais paraissent avoir un goût inné, fait que, même au centre des grandes villes, où le terrain a une grande valeur, chaque maison a un jardin qui, quelque petit qu'il soit, est si habilement dessiné qu'il représente en entier un paysage dans lequel on aperçoit des rivières, des lacs, des montagnes, etc., etc. Ce spectacle présente un tel contraste avec l'aspect affairé des rues, qu'en l'admirant, l'esprit se repose des tracas de la vie journalière et que le spectateur se laisse aller à une douce rêverie.

Quand les dimensions du terrain le permettent, on creuse un étang que l'on alimente avec de l'eau courante, puis on érige des montagnes artificielles, on pose çà et là des rochers de forme curieuse, on plante de belles fleurs, etc., etc. Les sentiers tracés en divers sens sur les bords du lac et sur les flancs des montagnes sont disposés avec tant d'habileté, que le spectateur se fait illusion sur les dimensions réelles des jardins. Il finit par se croire en

pleine campagne. Les horticulteurs japonais jouissent à bon droit d'une grande réputation, et l'on peut dire, sans être accusé d'exagération, que l'horticulture a été portée très-loin au Japon.

Les plantes japonaises exposées dans les jardins du Trocadéro sont celles que l'on retrouve le plus fréquemment au Japon dans les jardins. Elles pourront servir à donner une certaine idée d'un jardin japonais.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES